This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

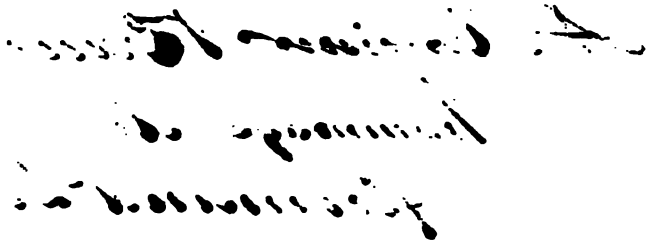
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Catalogued throughout



LACOUR ET Cie.—Imprimerie de BAUDOUIN, rue Mignon, 2.

CHRONIQUES

CHEVALERESQUES

DE L'ESPAGNE

ET

DU PORTUGAL,

SUIVIES

DU TISSERAND DE SÉGOVIE,

DRAME DU XVII^e SIÈCLE,

PUBLIÉES

Par Ferdinand Denis,

bibliothécaire de l'Instruction publique.

BODLEIAN LIBRARY
31 MAR 83
OXFORD.

TOME PREMIER.

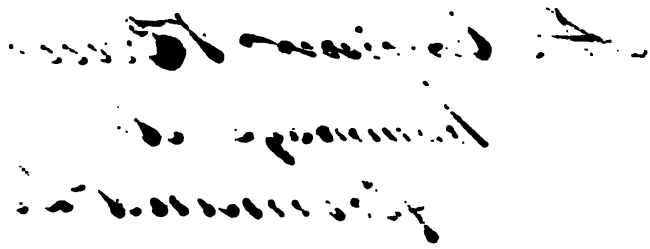
PARIS

LEDOYEN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

GALERIE D'ORLÉANS, 31.

1839.

243 e 183.



LACOUR ET Cie.—Imprimerie de BAUDOUIN, rue Mignon, 2.

CHRONIQUES

CHEVALERESQUES

DE L'ESPAGNE

ET

DU PORTUGAL,

SUIVIES

DU TISSERAND DE SÉGOVIE,

DRAME DU XVII^e SIÈCLE,

PUBLIÉES

Par Ferdinand Denis,

bibliothécaire de l'Instruction publique.

BODLEIAN LIBRARY
31 MAR 83
OXFORD.

TOME PREMIER.

PARIS

LEDOYEN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

GALERIE D'ORLÉANS, 31.

1839.

243 e 183.

INTRODUCTION.

Il y a en Espagne et en Portugal, quelques livres à peine connus aujourd'hui, où le chevalier des vieux siècles, où le saint-prêtre, où la noble dame apparaissent avec toute leur énergie, toute leur gravité religieuse, toute leur grâce naïve. Sans cesse le drame s'y dégage du récit, et l'histoire simplement dite, s'y revêt tout naturellement de l'intérêt qu'on a été demander en ces derniers temps aux livres de pure fiction. S'il est en effet une source nouvelle d'émotions ardentes, de sensations inattendues, de révélations curieuses, c'est dans les vieilles chroniques de la Péninsule qu'il faut aller les chercher. On parle sans cesse de ces livres à demi oubliés, on les cite chaque jour, on va même jusqu'à les admirer sur parole; on ne les connaît pas. C'est qu'en effet,

il faut le travail de plusieurs années, pour posséder intimement ces vieux auteurs à peu près ignorés aujourd'hui du pays dont ils ont créé l'histoire. C'est qu'avant de rencontrer l'épisode tout chevaleresque qui saisit et qui entraîne, bien des faits insignifians viennent abattre l'imagination. En un mot, le hazard des lectures, la suite imprévue des recherches, peuvent seuls nous faire rencontrer ainsi le drame palpitant d'intérêt; car on ne le découvre dans ces vieux historiens que sous le luxe d'une chronologie minutieuse, et presque toujours embarrassé des détails interminables qui constatent les généalogies.

Le livre qu'on offre ici est donc une œuvre d'investigation curieuse, mais si l'on a cherché à y faire prévaloir l'intérêt des faits, et ce charme des vieux récits que le plus habile narrateur ne saurait suppléer, cela n'a jamais été aux dépens de la vérité historique.

On a toujours laissé au vieil historien, les grâces de son ignorance et la puissance de ses admirations passionnées, seulement, et il est juste de le rappeler ici, on a dit souvent par une phrase, quelquefois par un mot, ce que le lecteur qui cherche avant tout l'intérêt dans un livre, n'aurait jamais eu le courage d'aborder.

Il suffira en effet de jeter un coup d'œil sur les pages empruntées à D. Alonso el Sabio, le roi historien ; à Fernand Lopes, le diligent chroniqueur ; à Lopes de Ayala, l'inflexible biographe de Pierre-le-Cruel ; il suffira de parcourir Alcocer, Duarte Nunez de Lião, Hieronimo Mendoça, Bernardino de Sahagun, et l'historien si touchant d'Alvaro de Luna, le grand connétable de Castille, pour se convaincre qu'on a laissé parler fidèlement ces naïfs conteurs, toutes les fois que l'intérêt n'est pas compromis chez eux, par ces interminables récits que ne saurait admettre l'historien, et qui effraieraient le lecteur.

Dans un ouvrage de cette nature, un ordre chronologique rigoureux n'était pas à coup sûr bien nécessaire ; on l'a admis néanmoins pour la première partie. Les faits s'y enchaînent selon l'ordre des temps, parce qu'ils se tiennent pour ainsi dire, et qu'une chronique qui en précède plusieurs autres explique presque toujours certains événemens, dont on aurait difficilement la clef en procédant d'autre manière. Parvenus au XV^me^ et au XVI^me^ siècles, les épisodes devenaient plus distincts, les faits historiques eux-mêmes appartenaient à un ordre différent ; on a cherché surtout à offrir une certaine variété ; et

grâce au caractère de ces récits, on espère avoir obtenu l'ensemble littéraire auquel on voulait atteindre.

Une pièce de théâtre se trouve mêlée à ces chroniques. Un drame du XVII^me^ siècle termine le 2^me^ volume, et complète pour ainsi dire l'ouvrage ; mais ce n'est pas sans dessein qu'on l'a placé ici : en reproduisant un de ces drames, qui n'ont d'analogues dans aucune langue, et qui sont l'expression la plus sincère et la plus forte du génie castillan, on a voulu résumer en quelque sorte, par la poésie, cette puissance du sentiment chevaleresque dont l'histoire est si vivement empreinte. Attribué tantôt à Calderon, tantôt à Lope de Vega, tantôt même à Rojas, le Tisserand de Ségovie a pour nous un intérêt de plus que celui qui s'attache d'ordinaire aux pièces espagnoles. Cet intérêt est pour ainsi dire national, Juan Ruiz de Alarcon ne saurait être plus longtemps étranger à la France, car c'est à une de ses pièces les plus remarquables, qu'il faut faire remonter cette glorieuse imitation, avouée si ingénument par le grand Corneille.

Les sept infans de Lara.

X^e SIÈCLE.

Ce récit, empreint d'un caractère si âpre et si chevaleresque, est tiré d'une des plus anciennes chroniques espagnoles. Les histoires littéraires en font rarement mention, et plus rarement encore les historiens étrangers s'en occupent-ils. C'est cependant une mine féconde à exploiter, si l'on se rappelle que les diverses parties dont elle se compose furent recueillies par Alphonse-le-Sage, ce savant du treizième siècle qui croyait que son avis n'eût pas été de trop lorsque le monde fut créé, et que l'on peut considérer comme un des esprits les plus remarquables du moyen âge. Cette chronique si curieuse et si complète est intitulée : *las quatro Partes enteras de la chronica de Espana, que mando componer el serenissimo rey don Alonso el Sabio.* Zamora, 1541. 1 vol. petit in-fol. (Il y a une autre édition, même format, imprimée à Valladolid, 1604.) L'ouvrage entier eut pour éditeur Florian de Ocampo, historiographe de l'empereur Charles-Quint, qui déclare, dans une note placée à la fin des chroniques, que la quatrième partie n'appartient probablement pas au temps d'Alphonse-le-Sage, mais qu'elle aura été écrite sous le règne de son fils don Sanche. En effet, cette dernière partie se distingue des trois autres par un style plus rude et plus diffus. « Ceux qui l'ont recueillie, dit le chroniqueur, se sont contentés d'en joindre grossièrement les diverses parties sans les unir intimement, tandis que dans les trois premières le seigneur roi avait amélioré avec une grande sollicitude les récits déjà rassemblés, s'efforçant de les mettre dans le style le meilleur du temps, quel qu'il fût. » Le grand événement que nous racontons ne datait guère alors de plus de deux cent soixante ans. La tradition en était encore vivante dans le pays, et elle avait fourni des romances pleines de naïveté et d'énergie. Mais il est difficile de dire maintenant qui l'emporte en ancienneté de la chronique ou des romances.

été enseignés par un chevalier loyal, très-habile à dresser les oiseaux de fauconnerie et fort docte en d'autres excellentes choses. On le nommait Nuno Salido, et il avait élevé ses pupilles en bonnes manières et franches coutumes, de sorte que tous les sept avaient été faits chevaliers en un seul jour par don Garci Ferrandez. Ils étaient bons cavaliers et très-hardis aux armes.

Et lorsque Velasquez se maria avec dona Lambra il fit ses noces à Burgos. On vit venir alors de Castille et de Léon, de Portugal et de Buruena, de l'Estremago et de Gascogne, d'Aragon et de Navarre, tous ses amis et bien d'autres avec eux.

Et aux noces s'en fut don Gonçalo Gustios avec dona Sancha, sa femme, et ses sept fils, puis Nuno Salido, le maître qui les avait élevés. Ces noces durèrent cinq semaines, et magnifiques furent les présens qui furent faits par don Garci Ferrandez et tous les autres hommes nobles qui étaient présens.

Et une semaine avant que les noces s'achevassent, Ruy fit élever un but au-dessus d'un échaudage en bois sur le rivage du fleuve, les chevaliers vinrent là, ils essayaient d'atteindre le but avec une javeline, et nul n'y réussissait, et tout le monde

s'en piait. Alors Alvar Sanchez, cousin de dona Lambra, s'élança sur son cheval, et mieux lui advint qu'aux autres ; il atteignit le but. Grande joie en eut la mariée, si bien quelle s'écria devant sa belle-sœur dona Sancha, qui était là avec tous ses fils ; « Voyez le fort chevalier et le bon chevaucheur ; il est le seul de tous qui ait frappé le but. »

Et dona Sancha et ses fils, quand ils l'entendirent, se prirent à rire ; mais comme ils étaient occupés à un jeu qui les divertissait, ils ne firent pas d'attention à ces paroles de femme. Gonçalo Gonçalez, le plus jeune des infans, les avait entendues. Il monta sur son bon cheval, saisit un *bofordo*, et brisa d'un coup de cette javeline une des planches du milieu, et dona Sancha, ainsi que ses sept fils, eurent grand plaisir de ce beau coup ; mais bien navrée en fut dona Lambra.

Et voilà que les six frères montèrent à cheval, et s'élancèrent vers Gonçalo Gonçalez, car ils craignaient que quelques mauvaises raisons ne lui fussent cherchées. En effet, Alvar Sanchez irrité commença à dire des paroles insolentes, si bien que Gonçalez se laissa emporter vers lui ; il lui fit une large blessure au visage, et lui brisa la mâchoire : quelques uns disent qu'il en tomba mort.

Quand dona Lambra vit cela, elle se frappa violemment la poitrine, disant que jamais dame n'avait reçu tel affront à ses noces. Ruy Velasquez l'entendit; comme il était à cheval, il saisit un éclat de lance, s'en fut vers les infans, et fit une large blessure à la tête de Gonçalez. Quand celui-ci se sentit si malement blessé, il dit à son oncle: « Certes je n'ai point mérité telle blessure, car je crois que c'est une blessure de mort, et toutefois si je trépasse que mes frères n'en disent rien; mais ne me blessez pas de nouveau, oncle; je ne pourrais le souffrir. » Et Ruy Velasquez fut irrité de ces paroles; il voulut encore le frapper. Le coup qu'il donna fut terrible: voulant atteindre la tête, il brisa sur les épaules du chevalier le tronçon de lance, qui se rompit en deux. Alors Gonçalo Gonçalez arracha des mains de l'écuyer qui le suivait son gantelet à faucon. Il n'avait pas d'autre arme; il en frappa don Ruy avec une violence telle qu'il lui défigura le visage; si bien que voyant son sang qui coulait, Ruy Velasquez s'écria: *Aux armes! aux armes!* et de toutes parts fut grand le désordre. C'était un cri terrible dans une fête, et terrible eût été le carnage. Don Garci Ferrandez et don Gonçalo Gustios parvinrent par bonnes paroles à apaiser ces hommes hautains. Ils s'en tinrent

là, et ils parurent grands amis les uns des autres, si bien que don Gustios offrit même à Ruy Velasquez les services de ses fils contre les Maures, et que celui-ci assura qu'il leur ferait grands honneurs comme à ses propres neveux, enfans de sa chair et fils de sa sœur.

Tout semblait donc apaisé. Les gens qui avaient assisté à la noce s'étaient dispersés. Don Ruy avait accompagné le comte de Castille, qui retournait en ses états avec don Gastios ; mais don Sancha et ses sept fils étaient restés près de dona Lambra avec plusieurs chevaliers ; ils se rendirent à Barvadiello pour prendre le plaisir de la chasse.

Un jour, les infans étaient entrés dans un jardin pour se divertir à l'ombre des arbres, lorsque Gonçalo Gonçalez se fit apporter son faucon, et se prit à le baigner en belles eaux, afin de le réjouir. Dona Lambra le vit; et comme elle le haïssait dans son cœur, elle dit à un vassal : « Prends un concombre, remplis-le de sang, va dans ce jardin, et frappes-en Gonçalo Gonçalez, le chevalier au faucon; reviens ensuite vers moi, je te secourrai. »

Le vassal fit ce qu'avait ordonné dona Lambra.

Mais quand les infans virent leur frère teint de sang, leur cœur bondit; ils eurent soif de vengeance.

Ils cachèrent leurs épées sous leurs manteaux, et dirent : « Si cet homme est un insensé, nous le saurons : il lui faut pardonner ; s'il a reçu des ordres, nous le saurons encore... » Ils s'en furent vers dona Lambra. Le vassal s'était refugié près d'elle : « Dona Lambra, notre cousine, laissez-nous nous saisir de cet homme — Non, car il est mon vassal, et tant que cela sera en mon pouvoir, nul mal ne lui sera fait. » Les infans le tuèrent sans pitié, et du sang qui sortait de ses blessures ils marquèrent les coiffes et la robe de dona Lambra, puis ils chevauchèrent sur leurs chevaux, allèrent vers leur mère dona Sancha, et retournèrent à Salas.

Bien vous pensez quelle fut l'angoisse de dona Lambra, et combien elle pleurait son vassal; après le départ des infans, elle lui fit dresser un lit de parade au milieu du verger. Ce lit était couvert de drap noir, comme il convient pour un homme mort; elle et ses dames l'entouraient, menant le plus grand deuil que l'on eût vu. L'on eût dit qu'elle était abandonnée de mari et de seigneur.

Ruy Velasquez revint de sa course avec le comte Ferrandez et don Gustios, et aussitôt qu'il fut arrivé, dona Lambra se traîna à ses pieds, en le suppliant de se rappeler l'affront que lui avaient fait ses neveux. Ruy Velasquez répondit : « Dona Lambra, ne vous inquiétez point, je vous donnerai telle réparation que tout l'univers pourra bien en parler. »

Il envoya donc dire à don Gustios qu'il vînt vers lui, et qu'il avait longues choses à lui dire. Don Gustios arriva avec ses sept fils, et ils parlèrent de l'affront qui avait été fait à dona Lambra ; mais de paroles en paroles, ils semblèrent ranimer leur affection l'un pour l'autre, et les sept infans mirent leur main dans la main de don Ruy.

Et comme s'ils étaient amis véritables, Ruy Velasquez dit à don Gustios : « Beau-frère, les noces m'ont coûté cher, et le comte Garci n'a pu m'aider en ces dépenses, comme il avait promis de le faire. Vous savez qu'Almanzor m'a été déjà d'un grand secours pour les célébrer. Comme ami, je vous prie donc d'aller vers le roi maure, lui porter en mon nom une lettre où je lui demande de nous

veaux services. » Don Gustios répondit aussitôt : « La chose me plaît ainsi, » et Ruy Velasquez se retira en son palais avec un maure renégat. Il lui fit écrire une lettre en arabe, une lettre où il était parlé des sept infans et de leur père..... et puis, quand la lettre fut écrite, le Maure eut la tête tranchée.....

Don Gustios retourna à Salas, puis il s'en fut à Cordoue, et il remit sa lettre à Almançor, en lui apprenant la raison de son message. « Quelle lettre m'apportes-tu ? — Roi, je ne sais ce qu'elle renferme.—Sache-le donc, Gustios, car Ruy Velasquez veut que je te fasse trancher la tête ; mais moi je me contenterai de te mettre en prison bonne et sûre, » et ceci fut fait aussitôt ; mais le brave don Gustios avait pour le garder une belle Morisque de bon lignage, qu'il se prit à tendrement aimer.

Et après que Ruy Velasquez eut envoyé Gonçalo Gustios à Cordoue, il parla à ses sept neveux, les sept infans. « Neveux, leur dit-il, tandis que votre père est allé vers Almançor, vous serait-ce chose agréable de venir avec moi faire une tournée jusqu'à Almenar ? Sinon gardez la terre. » Et ils répondirent : « Don Ruy, il ne serait pas beau de

vous voir aller à l'ennemi, tandis que nous resterions au pays. » Et alors Ruy Velasquez envoya dire en la contrée que quiconque voulait aller en terre ennemie se préparât à l'accompagner; et ses gens, quand ils surent qu'il était question de guerre, en furent grandement réjouis.

Ruy Velasquez voyant cette multitude de gens envoya dire à ses neveux qu'ils se préparassent à le suivre, qu'il les attendrait dans la plaine de Febros; il partit aussitôt de Barvadiello.

Et les sept infans ne tardèrent pas à le suivre; mais quand ils furent arrivés à une forêt de sapins, ils cherchèrent quelques augures; les augures furent mauvais. Ils virent dans les airs un aigle emportant dans ses fortes serres un hibou qui jetait de grands cris. Les corbeaux en tournoyant poussaient aussi des croassemens sinistres; et don Nuno Salido eut grand chagrin de ce que ces augures étaient si menaçans; il dit aux infans : « Il faut retourner à Salas. »

Et Gonçalo Gonçalez, le plus jeune des sept frères, lui dit « Don Nuno Salido, ne parlez pas ainsi; ces présages ne nous regardent point, ils sont sinistres, mais c'est pour l'ennemi. Vous êtes d'un

grand âge, don Nuno, les batailles ne vous conviennent plus ; retournez, retournez, vieillard, c'est le repos qu'il vous faut, à nous les combats.

—Mes fils, je vous ai dit la vérité : qui a vu de tels augures ne doit pas revoir son pays..... » Et il ajouta bien d'autres choses que ne voulurent pas croire les infans. Ils se séparèrent, mais en son triste chemin Nuno Salido eut la pensée qu'il faisait bien mal d'abandonner ainsi, par crainte de la mort, ceux qu'il avait si long-temps élevés, et il commença à se dire à lui-même : « Certes, si la mort doit prendre quelqu'un, il vaut bien mieux qu'elle me prenne que ces enfans si jeunes pour vivre. Il y aurait mauvaise renommée pour moi ; et moi qui ai été honorable en mes jeunes ans, j'aurais une vieillesse honteuse. » Et pensant ainsi, il prit la route que suivaient les infans.

Ils arrivèrent où était Velasquez, et là il y eut de grands débats entre eux, car Nuno Salido y fut insulté, et Gonçalo Gonçalez ne le voulant pas souffrir, tua d'un fort coup de poignard un vassal de Ruy Velasquez, qui voulait frapper le vieillard. On cria donc aux armes ! Grande rage fut des deux côtés, puis don Ruy feignit encore d'être en loyal et bon accord avec ses sept neveux.

Et après que tous se furent remis en amour et bonne intelligence, ils s'en furent à Almenar. Don Ruy Velasquez se mit en embuscade avec les siens, et ordonna aux infans de courir la campagne.

Les Maures étaient prévenus, et bientôt ils en virent paraître plus de dix mille entre bannières et guidons. « Neveux, ceci n'est rien, dit Ruy Velasquez; toutes courses dans ces plaines m'ont réussi. Soyez sans peur, et si cela était nécessaire, j'irais vous secourir... » Puis le cauteleux don Ruy s'en fut vers les Maures pour leur parler de l'attaque et de ses sept neveux.

Et l'on raconte que Nuno Salido s'était glissé derrière lui, et que quand il le vit parler aux Maures, il éleva une voix terrible. « O traître! homme de nulle foi..... Dieu t'a donné triste reconfort, car tant que durera le monde, il sera parlé de toi et de ta lâche trahison. » Et quand il eut dit ces paroles, il retourna vers les infans à bride abattue. « Armez-vous, mes fils, car Ruy Velasquez et les Maures sont maintenant d'accord. Armez-vous, il leur faut votre vie! »

Les infans, quand ils l'eurent entendu, s'armèrent en toute hâte; et comme les Maures étaient

très nombreux, ils firent quinze haltes, et s'élancèrent contre les infans, en les entourant de toutes parts, et Nuno Salido commença à les encourager, leur disant : « Mes fils, ô mes fils ! ne craignez rien, les augures sont toujours bons aux hommes forts. Je vous le dis en toute vérité, ce sera moi qui attaquerai cette première bande ; dorénavant donc, soyez en la garde de Dieu » ; et en disant cela, il s'élança contre les Maures, et il en tua beaucoup ; mais comme les Maures étaient beaucoup aussi, ils le tuèrent.

Ils se ruèrent les uns contre les autres, et les chrétiens se battirent de si grand cœur qu'ils en défirent bien plus qu'on ne leur en tua ; mais, hélas ! les deux cents cavaliers des infans mordirent la poussière, et les sept frères restèrent sans autre compagnie d'hommes qui vînt les aider.

Et quand ils virent qu'il n'y avait plus autre chose à faire que vaincre ou mourir, ils appelèrent à leur aide l'apôtre sant Yago, et ils s'en furent de nouveau contre les Maures, et Ferran Gonçalez dit alors à ses frères : « Bon courage, frères, et combattons de cœur, car il n'y a ici personne qui nous aide, sinon Dieu, et puisque notre brave mat-

tre est mort et tant de braves hommes de lance, il faut les venger ou mourir, ou mourir, frères ! »

Ils combattirent donc, ils en tuèrent beaucoup, puis ils se réfugièrent sur la crête d'une colline, et ils y lavèrent leurs visages, tout souillés de poussière et de sang; mais en se regardant, ils ne virent pas Ferran Gonçalez, leur frère, et ils comprirent bien qu'il était mort, ou captif, ou blessé.

Et les infans étant ainsi prirent la résolution d'envoyer demander trève à Viara et à Galve, les chefs maures, jusqu'à ce qu'ils eussent fait demander à Ruy Velasquez s'il ne viendrait pas les secourir, et ils le firent ainsi; les Maures leur accordèrent la trève qu'ils demandaient; et Gonçalo Gonçalez fut choisi pour aller parler à don Ruy.

Mais quand il eut parlé, don Ruy Velasquez lui répondit : «Je ne sais ce que vous me demandez, mon neveu.— Don Ruy, faites-nous la courtoisie de nous secourir, car les Maures sont nombreux... Ils nous ont tué Ferran Gonçalez, votre neveu, et avec lui les deux cents cavaliers que nous commandions; et en vérité, si vous ne le faites pas pour nous, faites-le pour Dieu, car nous sommes chrétiens. »

Et Ruy Velasquez répondit : «Ami, retournez à votre joyeuse aventure, et rappelez-vous les noces de dona Lambra. Vous êtes bons chevaliers et forts à la défense» ; et quand Diego Gonçalez eut entendu ces paroles, il retourna vers ses frères, et les frères abandonnés étaient tristes de ce que nul aide ne leur viendrait pour le combat.

Mais voilà que Dieu mit au cœur de quelques chrétiens qui étaient avec Ruy Velasquez un peu de pitié et de courage, et environ trois cents cavaliers se décidèrent à aller rejoindre les infans ; il voulut les retenir, mais à la première halte voyant cette horrible trahison, ils partirent trois par trois, quatre par quatre, faisant le serment qu'ils tueraient Ruy Velasquez, si Ruy Velasquez s'opposait à leur volonté : c'étaient des hommes de bon courage.

Et quand les infans les virent arriver ainsi en grand nombre, ils crurent que Ruy Velasquez voulait leurs têtes, et qu'ils marchaient contre eux ; mais les cavaliers élevèrent la voix et dirent : « Infans de Lara, si nous vivons, si nous mourons, ce sera avec vous, car votre oncle a grand désir de votre mort... Et nous ne sommes point des traîtres... Mais si nous échappons vivans, nous voulons

que vous nous défendiez contre don Ruy. » Et les infans promirent qu'ils le feraient.

Et après avoir parlé ainsi, ils allèrent attaquer les Maures, et ils commencèrent une bataille si forte et si sanglante, que nul homme auparavant n'avait ouï dire qu'il y en eût eu une semblable livrée par un si petit nombre de cavaliers que l'on comptait de chrétiens ; et l'histoire rapporte qu'ils tuèrent deux mille Maures avant que l'un d'eux eût succombé. Mais les trois cents cavaliers qui étaient venus secourir les infans périrent presque tous, et de leur côté les infans de Lara étaient si harassés par le combat, qu'ils n'avaient plus la force de lever le bras et de frapper de l'épée.

Et quand les chefs maures Viara et Galve les virent si accablés, ils en eurent pitié, et les tirant de la mêlée, ils les conduisirent à leurs tentes, où ils les firent désarmer, et où ils leur envoyèrent du pain et du vin.

Mais lorsque Ruy Velasquez vint à apprendre cette circonstance, il leur dit que c'était chose bien fatale en soi que de conserver la vie à de tels hommes, et qu'il en arriverait malheur, parce qu'il ne

retournerait jamais en Castille, mais qu'il se rendrait à Cordoue, et qu'il demanderait leur mort.

Et Gonçalo Gonçalez dit à don Ruy : « Faux traître ! Dieu te puisse pardonner. »

Mais Viara et Galve dirent à leur tour aux infans: « Nous ne savons comment agir ; car si votre oncle s'en va à Cordoue, comme il le dit, il y aura grande haine contre nous. Almançor lui donnera tous ses pouvoirs ; et mal nous adviendra pour cette raison. Puisque c'est ainsi, nous allons vous reconduire dans la plaine où nous vous avons pris. »

Et quand les Maures virent les infans de Lara dans la plaine, les tambours retentirent ; ils fondirent sur eux comme la pluie d'orage tombe dans la campagne, et alors commença une bataille plus forte et plus cruelle qu'aucune de celles que l'on eût vues.

Et bien que les six infans fussent comme un seul guerrier, et qu'ils combattissent avec grand effort de courage, il vous faut savoir que Gonçalo Gonçalez faisait de beaucoup plus grandes actions que les autres ; mais le nombre des ennemis était si

grand qu'ils ne pouvaient plus résister, et ils étaient déjà si fatigués de combattre qu'ils restaient au même lieu. Et leurs bons chevaux ! C'était pitié que de les voir, et quand même les infans auraient voulu combattre, ils ne l'auraient pas pu; car bientôt ils n'eurent plus d'épées ni d'autres armes : elles étaient brisées ou perdues.

Et quand les Maures les virent sans armes, ils tuèrent leurs chevaux et prirent les chevaliers; puis les ayant dépouillés de leur armure, ils les décollèrent un à un, sous les yeux de leur oncle Ruy Velasquez, et sans aucun autre retard.

Mais quand Gonçalo Gonçalez, le plus jeune de tous, vit ses frères décollés devant lui, il reprit du cœur et s'élança sur le mécréant qui leur avait tranché la tête ; d'un coup de poing dans la poitrine il le fit tomber mort à ses pieds. Il en tua d'autres ; mais enfin on s'empara de lui, et comme les autres il eut la tête tranchée.

Et cela étant fait, Ruy Velasquez prit congé des Maures, et retourna à son logis de Bilaren.

Les Maures prirent les têtes des sept infans et

celle de Nuno Salido, leur bon maître, et ils s'en furent à Cordoue.

Lorsque Viara et Galve furent arrivés à Cordoue, ils allèrent vers Almançor, et ils lui présentèrent les têtes des sept infans avec celle de Nuno Salido, leur maître, et quand Almançor les eut vues, il sut bien les reconnaître; il ordonna qu'on lavât avec du vin le sang dont elles dégouttaient.

Après qu'on les eut lavées, il fit tendre un drap blanc dans le palais, et il les fit attacher sur un même rang. Celle de Nuno Salido fut attachée à part au dessus d'elles.

Puis Almançor s'en fut à la prison où gisait don Gustios, le père des sept infans, et il lui dit: « Gonçalo Gustios, comment vas-tu? — Seigneur, répondit celui-ci, comme vous l'aurez pour bien, et en vérité je suis réjoui que vous soyez venu ici; car je comprends que vous allez me faire merci, et cela doit être, puisque vous me venez voir; quand un roi vient visiter son prisonnier, son prisonnier est libre. »

Et Almançor lui répondit: « Je suis venu pour

te dire que j'avais envoyé mes troupes au pays de Castille, et que mes hommes se sont battus avec les chrétiens dans les plaines d'Almenar. Les chrétiens ont été vaincus et mes hommes m'ont apporté huit têtes. Sept de ces têtes sont les têtes de jeunes hommes; il y en a une de vieillard, et je veux t'emmener pour savoir si tu pourras les reconnaître, car mes adalides disent qu'elles sont du pays de Lara. »

Don Gonçalo Gustios répondit : « Si je les vois, je pourrai te dire à qui elles appartiennent, de quel lieu elles sont et de quel lignage; car, en toute vérité, il n'y a pas un seul chevalier en la Castille que je ne connaisse. »

Alors Almançor le fit conduire au lieu où étaient les sept têtes.

Gonçalo Gustios les vit et les reconnut. Si forte fut sa douleur qu'il en tomba à terre; on crut qu'il était trépassé.

Mais il se releva et versa de bien grosses larmes. Il dit à Almançor : « Ces têtes, je les reconnais bien : ce sont celles de mes fils, les sept infants de

Salas, et l'autre, c'est celle de Nuno Salido, celui qui les a élevés.»

Et après avoir dit cela, il commença à pousser des gémissemens si remplis de douleur qu'il n'y avait pas un homme qui le vît qui n'eût grande douleur aussi, et qui pût retenir ses larmes.

Il prenait lui-même les têtes une à une, et raisonnait avec chacune d'elles des grandes actions qu'elle avait faites.

Et dans la grande angoise où il était, il prit une épée qu'on lui avait laissée dans le palais, et il en tua sept alguazils, là même et devant Almançor.

Les Maures l'empêchèrent d'en tuer davantage et il supplia Almançor de le faire mourir, car de la vie il n'en voulait plus.

Almançor en eut pitié, et il voulut qu'aucun mal ne lui fût fait.

Et don Gustios étant dans cette angoisse, et poussant de grands gémissemens comme vous avez entendu dire, vint la dame maure qui le servait. « Courage, seigneur don Gonçalo, et finissez de

pleurer. Sachez que j'ai eu treize fils bons chevaliers, et que tel a été leur sort et le mien, qu'ils me les ont tués en un seul jour, et un jour de bataille. Je n'ai pas laissé que de prendre courage, et par la suite j'en ai gardé un long silence. A plus forte raison devez-vous le faire, vous qui êtes chevalier, et vous aurez beau pleurer ainsi vos fils, cela ne fera pas qu'ils se relèvent et que jamais vous les revoyiez en tous les jours de votre vie. Ne vous laissez donc pas tuer par la douleur. »

Almançor dit à don Gustios: « Va en ton pays; il y a long temps que ta femme dona Sancha ne t'a vu ; quant aux têtes de tes fils, je ferai pour elles tout ce qu'il faudra faire. »

La dame maure le prit alors à part. « Seigneur don Gustios, je suis enceinte de vous, et il faut que vous ayez pour bien de me dire comment je dois agir. »

— Si c'est un garçon, donnez-le à élever à deux nourrices et qu'elles l'élèvent bien, et quand il sera en âge de comprendre ce qui est bien et ce qui est mal, vous lui direz qu'il est mon fils et vous l'enverrez à Salas. » En disant cela, il tira une

bague qu'il avait au doigt, la rompit en deux et en donna la moitié à la dame maure pour qu'elle la remît un jour à son fils.

Gonçalo Gustios prit congé d'Almançor et de tous les grands de sa cour, et il retourna à Salas.

La dame maure enfanta bientôt un fils, qu'Almançor remit à deux nourrices pour qu'elles l'élevassent, et il lui donna le nom de Mudarra Gonçalez, et depuis la quatrième année du règne du roi Bermudo jusqu'à la onzième, nous n'avons rien à dire qui soit relatif à cette histoire.

Et maintenant la suite nous allons vous l'apprendre en peu de mots, vous saurez comment furent vengés les sept infans de Lara.

A dix ans Mudarra fut fait chevalier par Almançor, et l'on dit qu'Almançor l'aimait beaucoup, parce qu'ils racontent que la dame maure dont il était le fils était sa propre sœur.

Et par la suite Mudarra Gonçalez devint un fort chevalier. Il savait que son père était chrétien, ce qu'il avait souffert en prison, comment étaient

morts ses frères par trahison, sa mère lui avait tout raconté.

Un jour il dit à ses compagnons: « Amis, vous savez comment mon père don Gustios a souffert grande douleur sans raison; vous savez aussi comment sont morts les sept infans de Lara. Je vous dis ici que j'ai pour bien d'aller en la terre des chrétiens et de les venger. »

Il prit congé d'Almançor et s'en fut à Salas; il se fit reconnaître par son père, et quand celui-ci eut vu la moitié d'anneau qu'il portait, il lui plut beaucoup; il en mena grande joie. Mais au bout de quelques jours Mudarra dit à don Gustios: « Je suis venu ici pour savoir de vous comment allait votre fortune, pour venger la mort des infans, et puisque c'est ainsi, il n'est pas bon que nous prolongions plus longtemps cette affaire. »

Il s'en fut à Burgos, où étaient le comte Garci Ferrandez et Ruy Velasquez; il défia celui-ci devant le comte, Ruy Velasquez ne voulut pas accepter le combat; Mudarra en eut grande colère, et il alla vers lui pour le frapper de l'épée, mais Garci Ferrandez le retint de sa propre main, et ne le laissa pas faire. Il ordonna une trève de trois jours,

mais plus longtemps il ne put la prolonger, et tous ceux qui étaient présens prirent congé du comte. Ruy Valasquez tarda jusqu'à la nuit pour s'en aller.

Mudarra Gonçalez l'attendait sur le chemin qu'il devait prendre, et quand il vint à passer il lui parla à voix haute:

« Tu mourras, faux et traitre..... » Puis il se laissa aller sur lui de toute la force de son cheval, et il lui donna un si grand coup d'épée que de ce coup il tomba mort.

Il tua aussi trente cavaliers vassaux de don Ruy.

Et après, Mudarra Gonçalez fit dona Lambra prisonnière, et il la fit brûler; mais durant la vie de Garci Ferrandez, cela ne put avoir lieu, parce que dona Lambra était sa parente.

Et maintenant vous saurez, vous qui avez entendu cette histoire, que quand Gonçalo Mudarra était arrivé de Cordoue à Salas, son père l'avait baptisé et l'avait fait chrétien; auparavant il était maure.

. . . . . .

NOTES

DES SEPT INFANS DE LARA.

Un homme dont nous sommes accoutumés à respecter le savoir, M. Fauriel, semble avoir rangé dernièrement parmi les mythes historiques, la chronique que l'on vient de lire. Sans réclamer ici une confiance plus grande que celle qu'on doit avoir dans la chronique générale, nous ne saurions rejeter complètement la tradition. L'un des poètes les plus éminents de l'Espagne qui a vu dans ce récit le sujet d'une épopée nationale, le duc de Rivas a voulu éclaircir les faits. Le souvenir traditionnel constate suffisamment, selon nous, l'existence des sept infans. Voici ce qu'on lit à la suite *del Moro Expósito* :

« Me rappelant que mon ami le duc de Frias était le possesseur actuel de l'état de Salas, je lui écrivis en le priant de me communiquer tous les souvenirs qui se conservaient en sa maison sur les sept infans de Lara ; je le priais de me dire s'il y avait quelque document qui accrédităt la tradition, en vertu de laquelle on prétendait que leurs têtes existaient dans cette bourgade. Il me fit la politesse de me répondre immédiatement, en m'envoyant

les deux extraits suivants tirés des documents qui existent dans ses archives.

« 1° Dans un manuscrit attribué au connétable de Castille don Pedro Fernandez de Velasco, troisième duc de Frias, (qui mourut le 12 novembre 1559) au passage où il est question de l'origine et de la généalogie de cette grande maison de Velasco, et à propos de l'acquisition de la *villa de Salas de los infantes*, voici ce qu'il est dit: Hernand Sanchez de Velasco, fils de Sancho Sanchez et de dona Sancha Carillo, mourut dans un combat au siège d'Algeciras, vers les années 1313, ou 1314. Il était marié avec dona Mayor de Castaneda, laquelle lui avait apporté en dot la ville de Palacios de la Sierra et d'autres fiefs, sur le territoire de Lara, ainsi que la maison que possédait à Salas Gonzalo Gustios, père des sept infans de Lara. Pourquoi s'appelaient-ils infants, c'est ce que j'ignore. Peut-être les désignait-on ainsi, parceque c'étaient de jeunes chevaliers, car ils n'étaient ni fils, ni petits fils de roi, encore bien moins laissèrent-ils de postérité. Ceux de Lara descendaient d'un fils bâtard, que Gonzalo Gustios eut d'une maure, sœur du roi Almanzor de Cordoue, lequel s'appela Mudarra Gonçalez. Il vint en Castille, se fit chrétien, et vengea la mort de ses frères, tués par les Maures à l'instigation de Ruy Velasquez. Mudarra Gonçalez hérita par son père de la ville de Salas, ainsi que de la maison et de tous les autres biens appartenant à Gonzalo Gustios, etc. » Plus loin le connétable auteur du manuscrit, ajoute qu'il ignore si dona Mayor de Castaneda était parente des Lara, et comment elle avait eu cette habitation qui avait appartenu à Gonzalo Gustios, et que l'on connaissait sous le nom de maison des infants de Lara.

« 2° Le 12 décembre 1579, fut faite une information d'office par le gouverneur de la susdite ville de Salas, avec

l'assistance de don Pedro de Tovar, marquis de Berlanga, et de dona Maria de Recalde sa femme, devant Miguel Redondo, écrivain de ses ordres; de laquelle information il résulte qu'alors il y avait en la grande église de Santa Maria, dans le mur même de la chapelle, du côté de l'Evangile, les têtes des sept infans de la terre de Lara, et celle de Gustios leur père, et celle de Mudarra Gonçalez, le fils bâtard de ce dernier. Et quoique qu'il y eût tant d'années qu'elles étaient là (les épitaphes étant fort anciennes), comme quelques personnes doutaient si c'était vérité, on ordonna d'ouvrir et de creuser à l'endroit des peintures, au lieu où la muraille était couverte des blasons, pour savoir ce qu'il y avait dedans, et pour s'assurer de l'authenticité des choses. Et ledit gouverneur mettant cela en exécution, ordonna à un ouvrier d'enlever une table peinte qui était fixée dans la muraille, laquelle porte sept têtes de peinture antique paraissant avoir plus de cent ans. Et audessus il y a sept inscriptions nommant: Diego Gonçalez, Martin Gonçalez, Suero Gonçalez, don Fernand Gonçalez, Ruy Gonçalez, Gustios Gonçalez, Gonçalo Gonçalez, et à la suite un peu plus bas, se trouvait une autre tête qui, selon l'inscription placée audessus, est celle de Nuno Salido. D'autre part audessous des têtes, on voit un château doré, puis au sommet deux corps d'hommes peints de la ceinture en haut; l'inscription de l'un dit: *Gonçalo Gustios*, celle de l'autre: *Mudarra Gonçalez*. Chacun d'eux tient en la main la moitié d'un anneau, qu'il joint à l'autre moitié qu'on lui présente. Et la table une fois enlevée, parut tracée sur la muraille une autre peinture fort ancienne, avec les mêmes noms que ceux inscrits sur la première, si ce n'est que le nom attribué à la tête qui se trouve dans la partie inférieure de la première table dit *Nuno Salido*, tandis que la plus ancienne

porte *Nuno Sabido*. Et comme lesdites peintures étaient sur pierre et qu'il n'y avait là aucun ouvrier qui pût rompre la muraille, on suspendit les recherches. Néanmoins le 16 du même mois de l'année 1579, le gouverneur lui-même ordonna à Pedro Saler, tailleur de pierre, de sonder la dite muraille pour savoir si elle était creuse, et en frappant plusieurs coups avec un marteau à l'endroit où se trouvent les armes (à savoir un château doré), on entendit sonner creux. Alors en levant la table peinte qui était sur la dite pierre, on trouva une autre pierre d'une demi-vare environ de large sur un tiers de hauteur, elle était immobile et se tirait facilement; et ledit maçon l'enleva, tandis que se trouvaient là présents plusieurs habitans de la ville. Et dans l'intérieur, il y avait une grande cavité en manière de chapelle, où se montrait un coffre dont le couvercle était fixé au moyen de deux cloux, et après l'avoir tiré on le déposa près des dégrés de l'autel, où on le décloua; ce fut alors que parut un linceul très fin mais en fort bon état, et sans aucune déchirure; il servait à envelopper les têtes dont il a été parlé; elles étaient à moitié détruites et déjointes, en raison de l'action du temps, cependant les mâchoires et les voûtes du crâne, se trouvaient en tel état de conservation, que l'on reconnaissait clairement que c'étaient les restes des têtes qui étaient renfermées dans le dit coffre. Et une fois qu'elles eurent été vues par les habitans de cette ville et d'autres individus, ledit gouverneur ordonna que l'ouvrier reclouât le coffre, ce qu'il fit en employant cinq ou six clous, au moyen des quels il fixa le couvercle; laissant dedans les têtes, et remettant la boîte dans la chapelle au lieu où elle était précédemment. »

Ce document ne laissant aucun doute sur le lieu où étaient et où subsistent encore aujourd'hui les têtes des

sept infans de Lara, celles de leur père, de Mudarra et de Nuno Salido, on peut regarder comme certain ce que prétendent les religieux de San-Pedro de Arlanza (bien que ceux de San Millan de la Cogulla aient les mêmes prétentions). Selon eux, un de ces monastères posséderait les corps des infans sans leurs têtes, à moins, comme le remarque Garibay, que les moines aient prétendu attribuer à leur maison de l'importance et de l'antiquité par la sépulture de ces chevaliers, qui jouissaient de la plus grande estime et qui rappelaient la plus grande valeur qu'on eût signalée en Castille. »

. . . . . .

Ambrosio de Moralès, dans sa chronique générale de l'Espagne, s'exprime ainsi au liv. XVII, chap. XVI. « C'est chose notoire en Castille et ne présentant aucun doute, que Mudarra Gonçalez, comme héritier de la maison de Lara, fut le tronc des chevaliers Manriques, dont le glorieux lignage s'est répandu parmi tant et de si importantes maisons en ce royaume. Toutes, unanimement, procèdent ainsi quand elles traitent de la descendance : Mudarra Gonçalez, seigneur de Lara, eut pour fils le comte Ordono de Lara, le comte don Diego Ordonez de Lara fut fils de celui-ci, et ce fut lui qui prit Zamora. Après la mort du roi don Sancho, il combattit les fils de Arias Gonzalo. Don Diego Ordonez fut si grand chevalier qu'il se maria avec l'infante dona Urraca, fille du roi don Garcia de Navarre, frère du roi don Fernando le Grand. C'est ce qu'il paraît du moins par un privilège qu'allégue Estevan Garibay, dans sa très consciencieuse chronique de Navarre. Don Diego Ordonez eut pour fils le comte don Pedro de Lara, bien connu dans nos histoires et dans nos chartres ; il vivait au temps de l'empereur don Alonzo, fils de la reine dona Urraca. Son fils aîné s'appelait don *Amalarico*, ou *Amal-*

HYSTORIA O DESCRIPCION DE LA IMPERIAL CIBDAD DE TOLEDO, CON TODAS LAS COSAS ACONTECIDAS EN ELLA DESDE SU PRINCIPIO Y FUNDACION, etc.

En Toledo, POR JUAN FERRER, 1554. 1 vol. in-fol.

Tel est le titre du curieux volume de Pedro de Alcocer. La première édition est de 1551. J'ai donné cette jolie légende sans rien abréger dans le texte. Les personnes qui ont lu le bel ouvrage de M. de Montalembert, et qui se rappelleront un des traits les plus touchants de la vie de Sainte Elisabeth de Hongrie, seront frappées sans doute de l'analogie qu'il y a entre la chronique Castillane et la légende Allemande. La tradition de Sainte Roselline, célèbre dans la maison de Villeneuve, repose sur le même miracle.

SAINTE CASILDA.

Au temps où régnait don Fernando 1er de Castille, celui qui gagna Coimbre, vivait Sainte Casilda, fille du roi Almenon de Tolède. C'était une jeune fille belle et vertueuse, aimant singulièrement son père et pour laquelle se présentaient de riches alliances. Mais elle avait mis en sa volonté de demeurer vierge. Elle était si remplie de pitié envers les captifs chrétiens, qu'elle s'en allait les visitant elle-même dans les *Masmoras*, où ils étaient prisonniers, et cela à l'insu de son père. Elle les pourvoyait de ce dont ils avaient besoin, et comme le roi vint à apprendre cela, il se sentit fort indigné contre sa fille, il la maltraita même, dit-on, à ce

sujet, mais elle n'eut aucun souci de ses menaces, et bien mieux elle continua à mener la conduite qu'elle avait tenue par le passé ; et il arriva que comme le roi était un soir à la porte de son palais la guettant, pour voir s'il était vrai qu'elle portait du pain et d'autres choses encore aux chrétiens captifs, il lui dit :

— « Ma fille, que portez-vous là? »

Et elle lui répondit subitement: «que serait-ce si ce n'étaient des roses ! »

Et comme il écarta le bas de sa robe longue qu'elle avait relevé, il vit en effet que c'étaient des roses blanches et vermeilles, et ne prit plus pour la vérité ce qu'on lui disait de sa fille.

Et lorsque l'infante Casilda eut vu ce merveilleux miracle, elle s'en fut vers les chrétiens captifs et le leur raconta, puis ils se mirent tous, de concert avec elle, à rendre des graces infinies à Dieu.

Vers ce temps, il arriva que Casilda tomba dangereusement malade, et bien que de grands médecins s'occupassent de la guérir, et que son père fît grandes dépenses à son sujet, elle ne put recou-

vrer la santé. Mais la jeune infante eut une révélation parmi les songes, il lui fut annoncé que si elle se transportait au lac de Sant-Vicente, à l'instant elle serait guérie, et quand elle eut fait ce rêve, elle dit au roi son père que sa volonté était de s'en aller baigner en ce lac.

Le roi ayant entendu son conseil délibéra de lui donner permission, pour éviter qu'elle ne mourût de cette maladie, que les médecins disaient être incurable. Et il délivra tous les chrétiens qui étaient captifs, et il les envoya avec sa fille Casilda, et il en écrivit au roi don Fernando, et la princesse maure s'en vint en Castille, avec ces chrétiens, que son père avait délivrés, et le roi don Fernando la reçut à merveille, lui rendant beaucoup d'honneurs.

De là, elle et ses compagnons s'en furent chercher le lac de Sant-Vicente, et ils trouvèrent que c'était au pays de Buruena, dans les environs de Briviesca. Et se baignant dans ce lac, elle fut à l'instant guérie. Mais elle revint chrétienne de ce voyage, et ne voulut plus retourner en son pays. Et elle fit son habitation en un ermitage, qui est aux environs du lac, et là elle vécut chaste et sainte,

jusqu'à sa mort. C'est en ce lieu que son corps a été enseveli. Dieu par son entremise a fait et fait chaque jour nombre de miracles, et c'est ce qui est cause qu'elle fut reçue pour vierge et sainte, et qu'elle fut inscrite dans le calendrier des bienheureux; certes Sainte-Casilda est digne de grande mémoire.

La prise d'Evora.

XII^e SIECLE.

La prise d'Egypte.

par M. [illegible]

Cet épisode des guerres contre les Maures est extrait de la *Chronica de Cister*, par Frey Bernardo de Brito: quoique cet historien Portugais ait donné à ses livres le nom de chronique, on s'apercevra aisément qu'il ne saurait être rangé dans cette série d'hommes naïfs et énergiques, qui nous ont fourni la plupart des récits que l'on va lire. Il y a de la clarté dans sa diction, et de la rapidité dans son style, mais on y chercherait vainement l'abandon sincère des vieux écrivains. Frey Bernardo de Brito appartient à la dernière moitié du seizième siècle, et il a même poussé sa carrière jusqu'en 1617; il a eu le titre de chroniqueur général (Chronista mor do Reino), mais c'est un écrivain trop raisonneur et trop érudit, pour prendre place fréquemment, du moins, parmi nos vieux conteurs. Tout en rendant justice à son ardent amour pour les antiquités nationales, ses contemporains l'accusent de ne pas avoir fait toujours un choix judicieux parmi les traditions. Toutefois la légende historique que j'offre ici est acceptée par les historiens, et a été célébrée par Camoens. Elle peint d'ailleurs fort bien cette lutte pleine de ruse et d'activité, qui s'établit au douzième siècle entre les Maures et les Portugais.

les Maures et les Portugais.

LA

PRISE D'EVORA

PAR

GERARDO GERARDES SURNOMMÉ SEM PAVOR.

Au temps où régnait en Portugal le Roi Don Affonso Henriques, il y avait un homme de très noble génération, né au pays de Beira, et appelé Gerardo Geraldes, et comme il était fort courageux et téméraire dans les batailles, ils lui avaient donné le surnom de sans peur. Et après avoir servi courageusement son roi et gagné pour lui grands renommés, il lui arriva de commettre un crime, en raison de quoi il eut la pensée que si une fois il se laissait prendre, la vie lui serait enlevée. Et bien que quelques-uns aient caché la nature de son délit, il ne manque pas de gens qui assurent, que ce

fut pour avoir tué un fort grand favori du Roi. Selon eux Gerardo Geraldes l'aurait vaincu en un défi. Quelque fût le crime et sa nature, le chevalier ne se regarda pas comme étant en sureté sur les terres du roi don Affonso, et avec grand nombre de bandits et de gens perdus, il s'élança dans l'Alem-Tejo, où il exercait grandes rapines, tant sur les terres des Maures que sur celles des chrétiens; de sorte que des uns et des autres, son nom était craint à un point extrême. Une fois en cette position, tant d'individus vinrent lui faire compagnie, attirés par sa renommée, qu'il parvint à avoir cinq cents hommes de cheval et grand nombre de gens de pied, en sorte qu'il ne commettait plus d'attaque sourde à la manière des brigands, mais qu'on le voyait multiplier inopinément les surprises, comme un ennemi favorisé de la fortune. Quelques bourgades occupées par les Maures le tenaient pour ami et lui payaient certains secours en pain et en orge, afin qu'il ne détruisît pas leurs moissons nouvelles. Et avec ces tributs et d'autres semblables, il maintenait les siens dans l'abondance et dans la prospérité; mais comme ce métier n'était nullement conforme à la noblesse de son courage, et de plus qu'il répugnait à son amour pour son roi et pour son pays, il résolut de faire quelque œuvre fameuse, afin d'ef-

facer par elle ses fautes premières, et de mettre en oubli la tache reçue en son honneur. Et après divers entretiens intérieurs, qu'il eut sur ces matières avec lui-même, il délibéra d'accomplir un haut fait égal à la grandeur de son courage.

Il fallait enlever aux Maures la ville insigne d'Évora, l'antique demeure du capitaine Sertorius, et l'une des plus nobles et des plus loyales du royaume. L'entreprise était ardue et requérait toute diligence, pour être mise à exécution, car il s'agissait bien plus d'employer ici les ruses et les finesses de guerre, que de déployer la force exigée dans les combats. Si la chose d'ailleurs venait à lui faillir, il craignait de se perdre de tout point, parce qu'alors on devait voir se conjurer contre lui, dans l'intention de l'exterminer, tous les Maures de l'Alem-Tejo, tandisqu'à cette époque, il les avait pour amis, et pouvait vivre sur leur *comarcas*. Tous ces inconvéniens se présentaient à l'esprit de Gerardo, mais à ce quelles avaient de grave, il donnait une issue facile.

En ce temps il vivait avec tous les siens dans un château qu'il avait fondé au milieu des montagnes de Montemouso, dans la province même de

l'Alem-Tejo (aujourd'hui encore on en voit les ruines, et elles conservent le nom de leur fondateur). Ce fut là qu'il laissa ses partisans, il n'en prit que cinq en sa compagnie, et il s'en fut vers la cité d'Evora, sous le prétexte de s'entretenir avec l'alcaïde de cette ville et de traiter de quelque affaire d'importance. Et bien que les Maures ne se fiassent pas beaucoup à lui, craignant qu'il ne cherchât à acheter à leur dépens sa grâce du roi chrétien, toutefois ils le laissèrent entrer dans la ville, après s'être assurés, qu'il était faiblement accompagné et qu'il voulait parler d'affaires avec des gens qu'on ne pouvait tromper aisément. Gerarde s'entretint avec l'alcaïde de beaucoup de choses relatives à la conservation et à la prospérité des Maures, traitant fort durement, d'ailleurs, le roi don Affonso, et disant de lui mille choses mauvaises; le tout afin d'assurer son stratagème. Alors voyant le barbare enclin à ce qu'il désirait de lui, il dit qu'il était déterminé, grâce à une ruse de guerre, à mal mener le roi chrétien, de telle façon, que de bien des années il n'oserait lever la tête, mais qu'il demandait, à cette occasion, quelques secours à ceux d'Evora et quelques gens bien montés pour que ses amis entreprissent la chose plus aisément.

Le Maure donna crédit à tout, et promit de ne point faillir à ce dont il avait été requis, et traitant dès-lors Gerardo comme ami, il le garda avec lui plusieurs jours. Ce fut en ce temps, que le Portugais, sans rien découvrir de ses projets, examina minutieusement la forteresse de la cité, et s'enquit de la vigilance qu'on mettait à sa garde, puis lorsqu'il fallut se séparer de l'alcaïde, fixant plus d'une fois ses regards sur la cité, il acheva de résoudre en lui même ce qu'il fallait faire pour la conquérir; et certes le moyen était subtil, pour le mettre à exécution, il ne s'en fiait à nul autre qu'à lui. Une fois de retour en son château, il assembla ses compagnons et leur parla ainsi :

« L'expérience des choses, le cours du temps, et une longue pratique en nos travaux, ont dû vous faire connaître ma volonté et mon courage; pour me mettre bien avec vous, les paroles ici ne sont point nécessaires. Je vous le confesserai, cependant, je n'ai jamais eu telle joie en votre compagnie, qu'au milieu de vous mille craintes ne soient venues m'assaillir pour vous-mêmes.....

« Nous sommes tous riches et seigneurs des campagnes où nous vivons, mais avec tout cela, je vois

ville, et avisaient ceux d'Evora de ce qu'ils découvraient. Gerardo Geraldez se couvrit de ramée pour ne pas être reconnu au milieu du fourré, et arriva ainsi au pied de l'édifice en temps si opportun, que le Maure dormait et que sa fille accotée à la fenêtre de la tour qui regarde le soleil levant, s'abandonnait elle-même à un doux sommeil, bien insoucíante sans doute du péril qui la menaçait. Le brave chevalier se réjouit au fond de l'ame, en voyant combien les choses s'acheminaient favorablement, et lançant derrière lui la ramée dont il était d'abord venu couvert, il gravit avec une légèreté incroyable les murs de la tour. Cette tour n'avait point de porte, elle n'avait même point d'autre entrée que la fenêtre où se trouvait la jeune fille Maure, mais on y montait par une échelle à main que l'on tirait dans l'intérieur, dès que les sentinelles y étaient parvenues. Gerardo arriva donc jusqu'à la jeune fille : s'emparer d'elle, la lancer sur les rochers à pic, au milieu de laquelle la tour est bâtie, la tuer ainsi dans sa chûte, tout cela est l'affaire de quelques instans ; il entre ensuite dans un petit réduit où le père se livrait au sommeil : d'un seul coup il lui abat le chef, et il se présente bientôt à ses compagnons, tenant en ses mains deux têtes, celle du père et celle de la

La prise d'Evora.

XII^e SIECLE.

s'élance dès que l'alcaïde est parti; la porte d'Evora tombe en son pouvoir, et sans que le moindre bruit se fasse entendre, elle est sous la garde de ses gens; l'obscurité empêche de les reconnaître. Les habitans ignorent encore qu'ils ont tout près d'eux leurs ennemis. Mais bientôt la terrible vérité leur apparaît, la mort, la destruction la leur apprennent.

De toutes parts la confusion était grande, car les chrétiens passaient au fil de l'épée ceux que le hasard leur présentait, petits et grands, tout succombait, et si les Portugais trouvaient quelque porte avec la serrure ouverte, ils s'empressaient de la fermer afin que les Maures ne pussent point porter secours à ceux qui leur en demandaient. Les habitations étaient-elles closes par de simples loquets, ils mettaient entre les ferrures des bâtons aigus préparés à cette intention. Tout cela se faisait avec tant d'ordre, avec tant de diligence, que quand les cris d'appel des sentinelles eurent appris la ruse à l'alcaïde, les nôtres étaient déjà maîtres de toutes les forces de la place. Le chef mahométan voulut alors retourner vers la ville, mais là il trouva Gerardo et ses compagnons qui lui défendirent la poterne avec un effort de courage admirable; leurs lances ter-

ribles lui barrèrent l'entrée. Ceci donna le temps aux cent vingt hommes qui avaient battu l'estrade de le prendre en arrière, de rompre ses troupes et de les mettre en fuite. La terreur était devenue extrême parmi eux, et ce qui l'accroissait encore, ce n'était pas seulement la certitude de la perte de la ville, mais la confusion qui régnait au milieu de la nuit, les cris des femmes et des enfans qui montaient au ciel. Désespérant de recouvrer ce qui était perdu, ils prirent bientôt la fuite; ils pensaient d'ailleurs que don Affonso était dans la ville, ne croyant pas qu'une si forte place eût pu se gagner à moins, et pensant qu'un tel homme devait seul avoir entrepris chose si difficile. De leur côté, les Portugais ne songèrent point à les poursuivre, mais entrant dans la cité, ils achevèrent de se fortifier dans quelques endroits accessibles; puis commençant à ouvrir la porte de chaque maison, ils donnèrent aux Maures licence de s'en aller où bon leur semblerait, vêtus comme ils l'étaient en ce moment; peu à peu ils les mirent tous dehors, et ils finirent par en débarrasser la ville, sauf quelques uns, qui, par amour pour le berceau de leur naissance et pour le lieu où ils avaient été nourris, se laissèrent fixer à la terre et s'assujettirent aux chrétiens; ils vécurent là en effet, ainsi que leurs descendans,

jusques au temps de don Manuel, de glorieuse mémoire, qui les fit jeter hors du royaume.

Toutes ces choses conclues et mises en bon ordre, Gerardo Geraldez abandonna le sac de la ville à ses compagnons; le butin fut des plus riches et tous ils en profitèrent; mettant toutefois à part le cinquième de ces dépouilles. Gerardo *Sempavor* en fit un magnifique présent qu'il envoya au roi don Alphonse, en lui donnant la nouvelle de son heureuse aventure; en même-temps il le pria de lui faire une courtoisie, c'était de venir prendre possession de la cité, et de la pourvoir d'un plus grand nombre de défenseurs. Il finissait en demandant sa grâce et celle des gens qui venaient avec lui. Le roi fut si content de cette nouvelle, que non seulement il lui pardonna, mais qu'il admit ses compagnons à résipiscence, et qu'il ne voulut pas qu'il y eût d'autre alcaïde dans la ville pour le représenter que Gerardo Geraldez Sempavor, à qui il fit encore d'autres faveurs. Et à Pedr'Alvez Cogominho, celui qui s'était chargé de l'ambassade, il fit donation de plusieurs héritages en la ville même, et il le combla d'autres avantages dignes en tout d'une telle nouvelle. Pour que les Maures ne vinssent pas assiéger la ville, nombre d'hommes d'armes

furent mis dans Evora, et avec eux les chevaliers du nouvel ordre à qui on assigna cette partie de la cité, connue sous le nom de *la Freiria*. Ils avaient-là une église, ainsi qu'un hôpital pour soigner les gens qui revenaient blessés des combats qu'on livrait sans cesse aux Maures.

Le mauvais Roi et le bon Vassal.

XIII^e SIÈCLE.

XIIIe SIÈCLE.

Le mauvais Roi et le bon Vassal.

Le mauvais Roi et le bon Vassal.

XIII^e SIÈCLE.

LE MAUVAIS ROI ET LE BON VASSAL.

EXTRAIT DES CHRONIQUES DE DON SANCHO II.

Le roi don Sancho II, qu'on appelait le *Roi au capuchon*, ou à cause de sa manière de se vêtir (elle était plus monastique que militaire), ou en raison de son naturel timide et faible, semblait bien plutôt fait pour vivre confiné en un monastère, que pour gouverner un état. Quand son père mourut, il avait 26 ans, et comme il était insouciant des affaires du royaume et complétement inhabile à la charge qui lui était échue, chacun vivait en Portugal à sa volonté, aussi bien à cause de la douceur du monarque et de sa sim-

plesse qu'en raison de la méchanceté de ses conseillers et de ses favoris; car ceux-ci le voyant si bien disposé à leur laisser exécuter leurs mauvais désirs, se servaient de ses fautes pour satisfaire leur avidité.

Or il y avait en ce temps en Castille une veuve fort jeune, belle et de grand lignage : c'était dona Micia de Haro, fille de don Lopo Dias de Haro, seigneur de Biscaye et de dona Urraca Affonso, fille naturelle d'Alphonse IX, roi de Léon. Cette dame avait été mariée avec don Alvaroz Pirez de Castro, fils de don Pero Fernandez de Castro, le Castillan, et de dona Ximena Gomez sa femme, avec lequel il avait eu longues amours. C'était le même qui était si affolé de sa passion, et si content de soi, qu'un jour le roi de Castille étant venu mettre le siége devant une de ses villes, il avait fait entourer les barrières de drap de soie, disant qu'il ne voulait pas d'autre muraille entre lui et ceux qui le venaient chercher. Enfin, s'étant marié à dona Micia, et ayant vécu quelques temps avec elle, il était mort sans laisser de fils.

C'était alors que dona Micia se trouvait au plus haut point de ses charmes, les favoris du roi don

Sancho, qui connaissaient ses inclinations, enchérirent de telle manière sur la beauté de cette dame, qu'ils lui persuadèrent de la prendre pour femme. Ils furent donc les fauteurs de cette union ; aussi dona Micia reconnut-elle toujours l'obligation en laquelle elle se trouvait vis-à-vis d'eux, et eut-elle assez de gratitude pour que le royaume fût sur le point de se détruire. Dona Mincia, avec ses favoris et les conseillers du roi don Sancho, disposait de tout à sa volonté, donnant les emplois et les bénéfices, faisant le bien et le mal selon qu'il leur plaisait.

Alors les nobles et les prélats firent des remontrances au roi don Sancho, lui représentant que dona Micia était sa parente par sa tante Berenguela, et que si d'après la loi de Dieu, il ne la pouvait épouser, selon la loi de l'honneur, il le devait encore moins, surtout dona Micia étant stérile. En un mot, ils disaient qu'il eût à quitter cette femme, mais le roi lui étoit si affectionné, que soit par art de magie, soit à cause de sa beauté, il ne pouvait se séparer d'elle. Et les choses allant ainsi, elle continuant à favoriser les conseillers du roi, mille violences et mille rapines se commet-

taient, sans que le roi en prît nul souci et sans qu'il écoutât les plaintes de ses vassaux.

Les prélats du royaume se plaignirent enfin au Pape Grégoire IX. Don Sancho feignit de se repentir, puis revint en ses premiers abandons de faiblesse, qui permettaient toute rapine et violence. L'excommunication fut lancée, mais ce ne fut que sous le pontificat du pape Innocent IX. Don Sancho perdu en ses amours résista encore. Néanmoins, voilà qu'un jour étant à Coimbre avec la reine, un certain Raymon Vyegas de Porto Carrero, accompagné d'autres gens des frontières de Galice, s'en vint en cette ville. Ces hommes de guerre s'emparèrent de dona Micia, qu'ils transportèrent au château de Ourem. Et alors le roi avec bien du monde, s'en alla en armes requérir qu'on lui remît sa femme. Il n'en fut rien fait; ils la transportèrent en Galice et de là elle passa en Castille, d'où elle ne revint jamais en Portugal.

Mais comme le roi ne s'amenda nullement, que les malfaiteurs ne reçurent aucun châtiment, les prélats retournèrent une autre fois se plaindre au pape Innocent IV. Don Sancho fut averti encore,

mais sa faiblesse triompha ; il fut décidé qu'un régent serait choisi qui gouvernerait le royaume. Or les prélats choisirent eux-mêmes devant le pape, qui les avait requis de faire élection d'un monarque, l'infant don Affonso, comte de Bologne, frère du roi, à qui de droit revenait le pouvoir.

Le roi était à Coimbre lorsqu'il vit les lettres du pape et celles du comte de Bologne son frère, qui voulait entrer dans le royaume. Les peines d'excommunication dont il usait, la force qu'il imposait aux rebelles, le faisaient obéir. Don Sancho fut troublé, et il le devint bien davantage encore, lorsque ses mauvais conseillers lui dirent qu'il ne devait pas s'attendre à ce qu'on fît la moindre résistance au comte, et qu'il fallait s'en aller en Castille demander secours au roi don Fernando.

Mettant à exécution ce projet, le roi s'en fut à Tolède, conter la cause de sa venue au souverain de Castille, et dire comment le comte de Bologne prétendait usurper son royaume.

En effet le roi don Fernando s'offrit de lui-même à lui porter secours, et au même instant il ordonna

que l'infant don Alonso de Molina se dirigeât vers le Portugal et que don Diego Lopez de Haro, seigneur de Biscaye l'accompagnât. C'était le propre frère de dona Milia Lopez, femme du roi don Sancho. Bien d'autres seigneurs s'en allèrent avec eux, mais déjà une partie du royaume appartenait au comte.

Et toutefois lorsque ce comte de Bologne sut la venue du roi don Sancho, il réunit certains prélats qui écrivirent aux moines de san Francisco de Covilham, les exécuteurs des lettres du Saint-Père, afin que leur office s'accomplît. Et ceux-ci s'en vinrent immédiatement vers le roi et vers l'infant de Molina, et ils les avertirent que sous peine d'excommunication, ils eussent à respecter les ordres du pape. Si bien qu'ils n'osèrent point s'avancer au delà de villa d'Abiul; et bien mieux encore, ils reprirent le chemin que d'abord ils avaient suivi.

Et alors l'infant et les seigneurs qui venaient avec lui, conseillèrent au roi ou de demeurer en son royaume, comme il lui était enjoint, ou de s'en aller avec eux en Castille. Le roi choisit de ne pas demeurer en Portugal.

Et après cette fuite honteuse, il ne resta guères en ce royaume de gentilhomme qui ne servit le parti du comte de Bologne, car après tout c'était un Portugais, fils de leur roi naturel, homme de prud'homie et de bon gouvernement. Mais quant aux places fortes, les alcaïdes étaient si constans en leur loyauté, qu'il n'y en avait guères qui le reçussent de bon vouloir à cause du serment. Il n'y eut que Fernandez de Taïde, grand alcaïde de Leïria, qui accueillit dans son château le comte de Bologne, et à cause de ce seul fait, il fut tenu pour infâme parmi les hommes de ce temps. L'auteur du livre des lignages de Portugal, le comte de Barcellos, le propre petit-fils du comte de Bologne, note de traîtrise et de lacheté Sueiro Bezerra et ses fils, parce qu'oubliant leur hommage au roi don Sancho, ils remirent certaines forteresses qu'ils commandaient au pays de Beira, et cela, sans être assiégé.

Mais tous les alcaïdes ne firent pas ainsi, et voici comment agirent avec le comte de Bologne ceux qui commandaient à Celorico et tenaient pour l'ancien roi en la cité de Coimbre.

Fernand Dom Pacheco était alcaïde commandant

la première de ces forteresses au pays de Beira, mais il s'était toujours refusé à en remettre les clés au régent, si bien que le comte ne pouvant en finir avec la douceur des paroles, et aussi par les promesses, s'en vint mettre le siège devant son château. Bien des attaques furent renouvelées, mais grâce à la force du lieu et à la bravoure des gens que Pacheco avait avec lui, toutes les forces du comte échouèrent, et le siège dura si long-temps que les vivres vinrent à manquer à ceux de l'intérieur. Ils se virent même bientôt réduits à une telle extrémité par la faim, que pour ne pas mourir d'une mort de désespérés, ils se sentaient tout prêts à rendre la forteresse.

Et étant sur le point de subir cette honte, on raconte que Fernand Roïz se leva un jour de fort bon matin et qu'il se prit à marcher sur les remparts. Plongé en diverses pensées, ne sachant plus en une telle position à quoi se résoudre, il demandait à Dieu que par miséricorde il le secourût en un tel labeur, et que surtout il lui épargnât la honte, en l'empêchant de livrer le château à qui il ne le devait pas remettre.

Et pendant qu'il était en ces imaginations, il

vit s'élever des rives du Mondego, qui coule tout près de là, un aigle qui tenait en ses serres une truite fort grande. Comme l'oiseau prenait son vol au-dessus du château, voilà que la truite tomba sur les remparts. Fernand-Roïz fut quelque peu réjoui par cet événement. Puis une pensée lui vint tout à coup : voyant cette truite si belle, si fraiche, il la fit préparer et mettre en pâte, puis il l'envoya en présent au comte de Bologne; lui faisant dire qu'il pouvait bien tenir le siège, tant que ce serait sa volonté, mais que si c'était par la faim qu'il espérait le prendre, il eût à considérer ce que devaient faire des gens ainsi pourvus et faisant telle chair, ajoutant qu'il n'était guère probable qu'on leur vît rendre le château contre leur honneur. Le comte et ceux qui étaient présens furent grandement émerveillés, ne sachant pas comment ceci avait pu advenir. Voyant que prolonger le siège ne servirait à rien, le régent s'en fut avec son armée.

Voici le fait du bon vassal.

Il ne restait en Portugal, tenant pour don Sancho, que le château de Coimbre : mais c'était la forteresse la plus honorable du royaume, parce que

cette cité avait le titre de capitale, et servait de résidence aux rois. Celui qui y commandait, était don Martim Freitas, chevalier fort renommé, homme de grand lignage. Le comte ayant fait auprès de lui toutes les diligences possibles pour qu'il lui remît la place, avant de recourir aux armes, Freitas le détrompa sur ses espérances, et lui dit : que tant que vivrait le roi don Sancho, rien ne lui serait remis sans son ordre : et que pour lui, don Martin, le trépas ou les mauvais traitemens étaient chose moins à craindre que la déloyauté. Qu'ainsi donc, il pouvait se dispenser de lui faire peur de la mort ou d'autres périls, parce qu'il était décidé à tout souffrir ; et qu'après tout, il n'était pas au monde pour faire état de la vie, mais bien pour gagner de l'honneur et pour le conserver. Le comte mit le siège ; et fit attaquer bien des fois le château.

Tant de valeur se montra des deux parts, que des deux parts aussi il y eut nombre de morts et de blessés : et quoique les combats se renouvellassent, l'effort courageux de l'alcaïde et de ses compagnons était tel, que bien peu servit le travail qu'on se donna. Le comte indigné, fit serment solennel de ne point lever le siège jusqu'à ce qu'il eût obtenu le château par les assauts ou par le

faim. Tant il persévéra, que les provisions et l'eau commencèrent à manquer à ceux du dedans ; ils en vinrent jusqu'à manger les bêtes de somme, les chiens et les chats, et autres choses inaccoutumées, auxquelles répugne la nature de l'homme. Le comte sachant en quel travail ils étaient, et se sentant peiné que des hommes de si bon courage souffrissent tant, les fit requérir de se rendre ; leur disant que sans cause, ils ne se tuassent pas eux-mêmes ; qu'ils avaient tort de croire que ce fût prouesse ; que c'était bien plutôt folie, parce qu'ils ne pourraient point aller jusqu'au bout. Don Martim de Freitas répondit que pour son honneur, il ne se désisterait pas du dessein où il était.

Comme ces chevaliers étaient en grande tristesse, voilà que du haut du château il leur arriva de voir passer un cavalier qui traversait à gué le Mondego, et dont le cheval rassasié ne se souciait nullement de boire. Et navrés d'être en un tel état, qu'ils portaient envie à une bête, ils commencèrent à se lamenter et à dire mal de leur sort ; et parmi ceux qui parlaient ainsi, il y avait des parens, des amis de l'alcaïde. Considérant le travail qu'ils souffraient et la nécessité où ils se trouvaient, sans espérance d'aide ou de secours, faisant d'ail-

leurs observer, que don Martim était le seul qui persévérât en cette obstination, ils lui dirent que pour avoir la vie, lui et les siens, il fallait rendre le château. Don Martim leur répondit : à Dieu ne plaise que j'obéisse à un tel conseil, et qu'il y ait une tache pareille en ma pureté ! il ajouta qu'il ne consentirait jamais à une trahison semblable à celle qu'il lui faudrait commettre, s'il remettait ce château à un autre qu'à celui dont il l'avait reçu à foi et à hommage ; que ce serait ainsi, du moins tant qu'il vivrait : qu'il voyait bien la tribulation où ils étaient avec lui, et que la sienne en était plus grande, parce qu'il sentait leur mal et le sien : mais que s'ils voulaient se rappeler des maux plus grands encore, supportés par des gens assiégés pour maintenir leur loyauté, ils souffriraient avec plus de patience. « Plaise à Dieu, en sa miséricorde, continua-t-il, de vous secourir et de vous faire promptement sortir de ce labeur. Quelque jour vous vous réjouirez d'avoir à conter à vos fils les maux que vous avez endurés, et ce ne sera pas un faible honneur pour eux, ni un faible enseignement pour votre descendance. » Il allait encore leur rappelant que si en obtenant un peu à boire et à manger, ils sauvaient leur vie, cette vie devait être courte, mais que l'infamie de n'avoir point

achevé chose si bien commencée, durerait toujours. D'ailleurs, tout ce qu'il leur demandait, c'était que comme des hommes aimant mieux l'esprit que la chair, ils l'aidassent et ne lui fissent pas défaut, du moins autant que cela était en leur pouvoir. Il finit par ces mots : « le travail et la patience ont été mis en commun, la gloire sera égale pour tous. » Don Martim Freitas dit encore une chose, c'est que l'honneur de sa fille lui était bien cher et qu'il ferait abandon de sa virginité plutôt que de rendre la forteresse de Coimbre. Et après que don Martim eut prononcé ces paroles, ils furent comme épouvantés de son dévouement, ils louèrent sa bonté, et prenant eux-mêmes nouveau courage, ils lui firent promesse de satisfaire à son désir, qu'il eût raison ou non ; ajoutant qu'en aucune circonstance ils ne l'abandonneraient, et que avant de faillir, on les verrait tous succomber.

Le chevalier et les siens étaient toujours dans cette position difficile, et il y avait cependant près d'un an que le roi don Sancho s'en était allé en Castille. Mais à cette époque le comte de Bologne reçut nouvelle certaine de la mort de son frère ; et se sentant toujours touché de la perte de tant d'hommes de bien et de si grande loyauté, il leur

envoya des munitions de bouche, ainsi que des rafraîchissements. Il y avait aussi un message pour l'alcaïde, qui portait que le roi était mort, et que s'il voulait prendre en personne des informations certaines, il lui permettait à lui, Martim de Freitas, l'allée en Castille et le retour au château, sans que, durant le voyage, il eût à craindre aucune attaque de sa part.

Don Martim s'en alla à Tolède, et bien qu'il sût de tous, comment le roi don Sancho était mort; bien qu'on lui montrât le lieu où il était enterré cela ne le satisfit pas. Pour avoir plus de certitude, il fit enlever la pierre qui le recouvrait et quand il eut vu que c'était bien lui, on dit que devant nombre de témoins, il voulut accomplir en tout les promesses de l'hommage: il mit les propres clés de la forteresse au bras droit du roi don Sancho, puis tirant de ce fait un acte public, dressé par des notaires dont il avait requis la présence, il fit fermer la tombe.

De retour à Coimbre, il entra de nuit et en secret dans le château; ce fut de là que le jour suivant, au matin, il envoya dire au comte, déjà reconnu pour roi, qu'il vînt re-

savoir le château, que lui don Martim Freitas pouvait le lui remettre. Le roi s'en fut à la forteresse et ce fut l'Alcaïde, lui-même, qui alla ouvrir. Alors, prenant sa femme et ses enfans par la main, il les mit dehors, en disant :

— Laissons ce château à qui il appartient.

Puis mettant un genou en terre devant le roi et tenant les clefs de la place, il les éleva et dit :

— Sire, puisque il a plu à Dieu que don Sancho, votre frère, soit mort, prenez vos clés et votre château. Dorénavant, je vous tiendrai pour roi et seigneur ; et en même temps il montra à Alphonse les écritures qu'il avait fait faire à Tolède, pour son honneur et sa décharge.

Un gentilhomme qui était là présent l'interrogea, disant : pourquoi il ne demandait pas pardon au roi de tous les ennuis qu'il lui avait causés, et du tort qu'il lui avait fait, en laissant tuer et blesser tant de monde, et en déniant pendant si longtemps à son souverain l'entrée d'une place qui était à lui.

Et comme don Martim de Freitas voulait s'ex-

cuser et montrer que chose semblable ne devait pas être attendue de lui, le roi vint promptement à son aide, disant que don Martim n'avait point à demander pardon, qu'il n'avait pas commis de faute, mais au contraire que son action courageuse était à louer; qu'il était digne d'un bon chevalier et d'un loyal gentilhomme, et qu'en mémoire de ce fait, il lui rendait le château pour que lui et ses descendans le gardassent sans que lui ni ses successeurs fussent contraints au serment de fidélité.

Don Martim répondit au roi qu'il tenait cette offre pour grande courtoisie, mais qu'il ne l'acceptait d'aucune manière que ce fût, et qu'il lançait sa malédiction à ses fils, à ses petits-fils, à tous ses descendans, si pour un château ils venaient à faire hommage à roi ou à tout autre individu.

Voici ce que c'était que la loyauté portugaise.

HISTOIRE

DE

DONA CONSTANÇA MANUEL.

XIV^e^ SIÈCLE.

Cette chronique a été donnée ici, pour servir surtout d'introduction à l'histoire d'Inès de Castro, elle est extraite d'un livre du xv^e^ siècle, intitulé : *Chronica de el Rey Dom Afonso o quarto do Nome e Setimo dos Reys de Portugal, assi como a deixou escrita, Ruy de Pina Guarda mor da torre do Tombo e Chronista mor do mesmo Reyno. Em Lisboa.* 1653, 1 vol. in-fol.

Ruy de Pina vivait sur la fin du xv^e^ siècle et on le voit fréquemment mêlé aux affaires, à l'époque où Jean II imprimait une si vive impulsion à tout le Portugal. Dans l'ordre chronologique c'est le troisième chroniqueur général du royaume, et Damien de Goes même qui vivait au xvi^e^ siècle, prétend faire honneur de son travail à Fernand Lopes. Un examen attentif de la forme, et une appréciation sérieuse du style restituent, selon moi, cette chronique au successeur du vieil historien.

Ruy de Pina ne me semble pas mériter tout-à-fait autant de confiance que ses prédécesseurs, cependant c'est un soigneux investigateur, et un esprit curieux. Il était déjà vieux lors de la mort d'Alphonse V, et lorsqu'il fut

revêtu des emplois honorables qu'il occupa. Il parle de temps à autre des écritures anciennes (*letras antigas*) consultées par lui, et l'on sait qu'à l'époque où il vivait, les archives du royaume renfermaient certains documents historiques que le temps en a fait disparaître. C'est du moins ce que fait observer son éditeur Pedro de Mariz. Nul doute ne saurait donc être élevé sur la vérité du récit. J'avouerai néanmoins, que l'anthenticité de la lettre de dona Constança Manuel pourrait être sujette à discussion. Ce qu'il y a de certain c'est qu'elle a été reproduite et arrangée par Laclede, le plus pâle des historiens, qui l'avait empruntée sans doute à Ferreras. Dona Constança qui figure dans tant de nouvelles et dans tant de drames, a été toujours placée sur le second plan, et l'on ignore généralement les circonstances les plus simples de son histoire ; le vieux chroniqueur lui restitue sa noble attitude et son caractère élevé.

HISTOIRE

DE

DONA CONSTANÇA MANUEL,

CELLE QUI FUT REINE ET INFANTE
DU VIVANT DE SES DEUX SEIGNEURS.

Don Alonso, onzième de ce nom, roi de Castille, était devenu seigneur de ce royaume, étant enfant, par la mort du roi don Fernando, son père; mais durant les premières années de son règne, il y eut grands troubles en ses états, surtout jusqu'en l'année du Christ 1322, temps auquel il atteignit 14 ans et où les cortès lui remirent le soin du royaume. Ce fut alors qu'il prit pour conseillers privés Alvaro Nunez d'Osorio, homme du pays de Léon, qui était en toute chose prudent

et habile, puis aussi Garcia Lasso de la Vega, à la disposition desquels fut remis le gouvernement de toutes les affaires du royaume. Et à cette époque se trouvaient à la cour deux hommes puissans, don Juan Manuel, duc de Penafiel, marquis de Villena, seigneur d'Escalona, grand sénéchal de Murcie, petit fils en un mot de Ferdinand-le-Saint; puis Juan *le Tors*, seigneur de Biscaye.

Et comme Juan-le-Tors était veuf de dona Isabelle, la fille de l'infant de Portugal, qui lui avait apporté grand nombre de villes et de châteaux, il plaisait à don Juan Manuel que sa fille dona Constança prît pour époux le seigneur de Biscaye, bien que ce fût presque un enfant. Et ainsi unis, ces deux grands seigneurs se seraient liés contre le roi qu'ils redoutaient, et contre ceux qui auraient prétendu leur porter préjudice; le jeune roi apprit l'alliance qui se tramait et quels troubles pourraient en advenir en son royaume, parce que vivait encore à cette époque don Alonso de la Cerda, celui-là même qui s'était intitulé souverain de Castille et auquel ils auraient pu se joindre.

Et ce roi envoya secrètement son messager vers don Juan Manuel, car, par le conseil de Nuno

Alvarez, il fallait éviter telle concorde, et il fit dire au sénéchal de Murcie qu'il lui donnerait grands offices, à part en son royaume, et que finalement, il lui plaisait de se marier avec dona Constança, sa fille. Et don Juan Manuel fut fort joyeux de cette ambassade; grace à quelque stratagème qu'il inventa, il se sépara à l'instant de don Juan *le Tors*, et s'en fut à Penafiel, où, par procureurs que le roi envoya, s'arrangea le mariage de ladite dona Constança; et pour sûreté de cet accord, le roi soumit au pouvoir dudit Juan Manuel certaines forteresses du royaume. Et dona Constança fut remise au roi par l'infant don Felippe, son oncle, et par dona Margarita et bien d'autres seigneurs qui l'amenèrent à Valladolid, où vint aussi don Juan Manuel; et là, avec grandes fêtes, furent contractées les épousailles solennelles. Comme dona Constança était fort jeune, elle fut remise à dona Tareja, sa gouvernante, qui continua à l'élever. Pour don Manuel, il fut nommé grand adelantade de la frontière de Grenade.

Et vers ce temps don Juan le Tors fut mis à mort, puis jugé comme traître, et le roi, sur une estrade toute couverte de deuil, déclara que, comme

félon, ses biens demeuraient à tout jamais acquis à la couronne.

Don Juan Manuel eut grand ennui de cette mort, et il n'alla plus à la guerre contre ceux de Grenade. Alors Alvaro Nunez se vit grandement trompé, car il avait supposé qu'en faisant épouser sa fille au jeune roi il aurait toujours de lui loyal secours. Et ce fut vers ce temps qu'il dit que puisque dona Constança était fille de vassale, et qu'on ne gagnait avec elle, ni honneur, ni argent, ni alliance, il n'y avait pas de raison pour qu'eût lieu tel mariage, et que ce serait chose bien préférable que don Alonso se liât avec le Portugal et qu'il épousât l'infante dona Maria, propre fille du Roi. Et don Alonso, le roi de Castille, donna son approbation à tout cela; puis il envoya à Coimbre ses ambassadeurs traiter de ce mariage. Et il était convenu aussi que don Pedro, celui qui plus tard fut appelé le *justicier*, recevrait en mariage l'infante d'Espagne dona Branca, et qu'ainsi aurait lieu une double alliance.

Or à la suite de ces conventions, dona Maria, la fille du roi Affonso IV de Portugal, fut remise à extremos à ceux de Castille. C'était le jour de la Saint

Jean mil trois cent soixante-six de l'ère de César, mil trois cent vingt-huit de l'ère du Christ, et il était dit que dans le cas où le pape ne donnerait pas ses dispenses à cause du degré de parenté, et aussi quand bien même il lancerait sentence d'excommunication, le royaume se trouvant en interdit, tous deux se maintiendraient comme mari et femme, et se passeraient au besoin de dispenses. Alors aussi dona Branca fut conduite devers don Pedro, héritier de Portugal.

Et cependant dona Constança aimait toujours le roi de Castille de pur amour, et don Juan Manuel ayant grand ennui de tout cela s'allia au roi de Grenade, et fit une guerre cruelle aux chrétiens.

Et bien d'autres troubles eurent lieu en ce royaume, mais voilà qu'au bout de deux années don Alonso de Castille, qui était marié avec la reine dona Maria, et qui d'elle n'avait point d'enfans, s'éprit d'amour à Séville pour dona Leanor Nunes, fille de don Pedro Nunes de Guzman. C'était une veuve de peu de jours, fort noble, jeune, belle, et discrète d'esprit, et elle était sous la garde de son aieul : le roi l'avait vue dans la maison d'une de

ses sœurs, mariée avec don Henrique Henriquez. Ces amours durèrent longtemps, et le roi don Alonso eut d'elle bien des enfans, contre son honneur, contre la vraie grandeur royale, contre sa conscience, puisqu'il traitait la reine avec grand dédain et sans nulle démonstration de pur amour.

La reine cependant devint grosse, c'était l'an du Christ 1371, et j'ai vu en vieilles écritures, conservées dans le Portugal, que cette dona Leanor, par sorcellerie, avait voulu faire mourir dona Maria, sa souveraine, et aussi le fils dont elle était enceinte. Et pour cela, elle alla consulter une enchanteresse Maure, qui sur promesse de grands avantages terrestres, lui promit que tant qu'elle aurait entre ses mains bien fermées les enchantemens qu'elle savait faire, la reine ne pourrait enfanter. Comme preuve de l'effet que pourrait produire cet abominable sortilége, elle l'essaya d'abord sur une femme de la cité, qui périt ainsi par art diabolique.

La reine dona Maria serait morte aussi, car Leanor Nunez était impitoyable en ses désirs, mais bien que le roi, en d'autres temps, ne fût pas auprès de la reine aussi souvent que l'aurait voulu

l'honnêteté à cette heure de douleurs mortelles, il demeura toujours présent. Et plus d'une journée s'étant écoulée sans que nulle relique y pût rien faire, grâce à cette sorcellerie diabolique, toute espérance demeura perdue.

Ce fut un juif, médecin excellent et astrologue plein de prudence, qui voyant combien étaient opposées aux lois de nature les douleurs sans fin de la reine, comprit qu'il y avait là cause certaine d'enchantement et de sorcellerie, et que la ruse et la cautèle pourraient seules en venir à bout. Il s'éloigna un peu avec le roi, et lui dit :

« Sire, si vous voulez être libre de la tristesse que vous donnent ce retard dans l'enfantement et le péril de la reine, sortez de cet appartement. Emmenez même tous ceux qui sont présens, laissez-moi seulement ces femmes, mais qu'elles obéissent en tout à ce qui leur sera ordonné ; et à l'heure où vous saurez par l'une d'elles que la reine est accouchée, à l'instant, sans aucun retard et d'un visage plein d'allégresse, donnez l'annonce de la nouvelle joyeuse ; faites sonner fanfares, ordonnez qu'il y ait grande fête en la ville. »

Et les choses ayant été disposées ainsi, puis les

portes fermées, une des femmes vint au bout de quelques instans ouvrir en toute hâte l'appartement de la reine, et don Pedro de Castro, don Gonçalo de Tolède étant là présens avec bien d'autres hidalgos, qui s'étaient réunis à eux, elle leur dit d'un geste joyeux et d'un visage allégre : «*vivat*, *vivat*. La reine, par la grâce de Dieu, a mis au monde un fils.» Et pleins de contentement, ils coururent porter cette nouvelle au roi, et le bruit des fanfares, les cris de Noël, la rumeur des fêtes qui se faisaient en la ville, arrivèrent aux oreilles de dona Leanor de Guzman, au moment où, avec la femme Maure, elle s'acquittait de ses mystères diaboliques. Et quand on lui eut annoncé que la reine était accouchée d'un fils, toute triste et toute pleine d'indignation, elle dit : — Ah ! mauvaise chienne, qu'avez-vous fait? Et la femme Maure toute émerveillée de voir ainsi rompue la force de ses enchantemens, ouvrit les mains, laissa tomber l'instrument de maléfice et répondit : — Madame, que ferais-je devant le pouvoir de Dieu?

Et au même instant, la reine qui était aux portes de la mort, enfanta un fils, qui s'appela don Pedro, et qui depuis fut roi.

C'était le 20 août qu'arriva cet événement, le

roi, fort satisfait de la ruse du juif, lui donna sur le champ deux pièces de drap d'or, et par la suite lui fit grande courtoisie.

Et par suite aussi, quand la renommée eut publié la cause de ces enchantemens, un tel crime ne fut nullement fatal à Leanor Nunez ; mais on vit s'accroître au contraire le grand amour et la privauté qu'il y avait entre elle et le souverain de Castille, tandis que la haine et le dédain furent pour la reine.

Et pour revenir à dona Constança Manuel, il faut savoir que vers ce temps l'infante dona Branca étant infirme d'esprit et de corps, don Pedro ne la voulut point épouser ; et le roi don Affonso IV demanda pour lui dona Constança Manuel, dont le mariage ne s'était point consommé. Et voyant cette alliance nouvelle qu'il avait droit de redouter, le roi de Castille écrivit en Portugal, et voilà ce qu'il disait :

« Don Alonso, par la grace de Dieu, roi de Castille et de Léon, au redouté seigneur et puissant prince le roi de Portugal et des Algarves : nous nous recommandons en sa grâce et en sa loyale amitié.

« Ainsi qu'il est agréable de connaître la volonté de ses amis, ainsi est-il doux de leur faire savoir ce que l'on pense. Puisque vous me parlez de l'alliance que vous voulez contracter pour votre fils avec la fille de don Juan Manuel, si vous suivez mon conseil, ce mariage n'aura pas lieu..... Je vous puis jurer par ma foi royale, que depuis qu'on m'a vu me séparer d'elle, jamais je ne m'en suis repenti ; mais parce que dans le mariage il y a des contentemens divers, et cela selon la différence des volontés, il se peut que ce qui m'était en déplaisir vous soit agréable à vous et à votre fils. Certainement elle est belle et de grand lignage, ainsi que le dit son nom ; elle est de bonnes coutumes et mérite bien d'être reine de quelque pays que ce soit, surtout si votre fils s'en contente. Car après tout, je n'ai nulle chose à dire contre ce mariage, et quoique je ne puisse l'approuver, si don Juan Manuel n'avait pas déclaré sa volonté si fort opposée à la mienne, si enfin l'amitié n'étoit un peu altérée entre nous à cause de Juan Nunez et d'autres circonstances en lesquelles je n'ai nulle faute, je l'enverrais appeler, et pour l'amour de vous j'ordonnerais qu'il eût à accomplir votre volonté.

. . . . . .

. . . . . »

Voilà ce qu'écrivait le roi de Castille sur doña Constança Manuel.

Et ce fut à cette époque qu'il y eut en Castille joutes royales et tournois où gagna si grande renommée Gonçalo Rodriguez, revenu du pays de France : la renommée en est restée ! Ce fut en ces joutes que le bon chevalier, après avoir vaincu Martim Gil de Catina, s'élança d'un tel saut, bien qu'il fût couvert de son armure, que le roi comme chose merveilleuse, eut soin de le faire écrire pour que la mémoire en demeurât, faisant après courtoisie à don Gonçalo d'une belle coupe d'or et d'un morion doré.

Mais toutes ces fêtes n'étaient point fêtes pour doña Constança, et en ce temps le roi la fit assurer fort secrètement de ses repentirs, avec de douces et amoureuses paroles ; disant que c'était à ses mauvais conseillers qui ne sentaient nullement ses désirs intérieurs, et qui ne comprenaient point les vraies souffrances de son ame, qu'il fallait attribuer ce qui était advenu touchant son mariage avec elle. Que si cette alliance s'était faite il en eût reçu gloire et contentement, qu'elle ne pouvait point savoir en quelle douleur et en quel repentir

il était demeuré après cette rupture, et que pour cela, il ne lui demandait qu'une chose, à savoir : que puisque elle avait du être à lui, elle ne fût pas ainsi à un autre. Que quelque jour, grace à tous les moyens qu'il emploierait, son mariage serait rompu, qu'elle deviendrait sa femme et qu'on verrait enfin s'accomplir ce que tant de fois il avait souhaité.

Et voilà ce que dona Constança, toute émerveillée d'une telle conduite et certaine des mauvaises intentions dn roi, lui répondit :

« Très puissant et excellent prince, que Dieu a pourvu si honorablement de grandes vertus, et que la fortune a doté si largement de ses faveurs et de ses bienfaits, don Alonso, roi de Castille et de Léon, la personne qui vous écrit est Constança Manuel, celle que vos manques de foi ont si souvent rendue triste, tandis que vos offenses non méritées en ont mis d'autres en un périlleux désespoir. Quoique j'aie raison et désir de souhaiter vengeance, je n'oublie pas l'obéissance naturelle que je vous dois, et je me recommande à votre courtoisie. Très haut et très puissant seigneur, sachez une chose, bien qu'il soit malheureux, le véritable amour garde

en soi un tel attachement que la nature avec tout son pouvoir ne le saurait effacer. Vous ne l'ignorez pas, seigneur, je ne connaissais pas vos anciennes tendresses quand avec des paroles pleines de tromperie, et mille raisons feintes, la vérité qui m'était due, fut par vous mise à dédain. Vous m'avez trompée en mon très jeune âge; me laissant vous aimer de cette pure affection, que m'enseignait l'honnêteté, et parce que les choses qui arrivent en la première jeunesse durent toujours au fond de la mémoire, pour se faire sentir à toutes les époques de la vie, je garde en mon souvenir les fausses paroles qui trompèrent mon innocence. Et toutefois je ne le saurais dire autrement, elles ont été damnables à votre honneur et à votre renommée, réprouvées par Dieu et par la sainteté de l'église; car vous vous êtes marié, vous avez demandé et révoqué les dispenses, et le malheur en est retombé sur moi, sur moi qui vous portais cet amour fidèle, qui était un devoir. La haine est arrivée, l'amertume l'a suivie, et la vérité de tout ce que je dis ici s'est vue en vos œuvres. De tout ces dégoûts qui sont venus, votre propre cœur était la source, et cependant vous me parlez d'amour, non, la même âme ne saurait contenir ce qui est et ce que vous dites.

» Et bien donc, seigneur, qu'il soit en votre courtoisie de ne plus écrire semblables paroles, elles ne sauraient arriver à la fin que vous vous promettez. Elles tachent votre sincérité, elles altèrent votre honneur royal ; ce qu'en aucune circonstance vous ne devez souffrir.

« Et lorsque je vis la lettre pour laquelle je vous envoie cette réponse, j'ai eu soupçon, en raison des circonstances et je le garde encore, qu'il vous pesait que quelque chose d'heureux m'arrivât. Car vous ne vouliez pas sans doute qu'une chose fût dite ; c'est qu'après m'avoir abandonnée, un autre prince n'avait point manqué à ma destinée, un prince qui était digne de porter la couronne royale ainsi que vous.

« Mon père et seigneur, est sans doute un plus loyal ami, un meilleur serviteur que ceux qui sont riches de vos deniers et qui possèdent sans foi vos forteresses ; ils sont tels qu'en raison de leur bassesse, ils ne méritent même point de vivre avec les moindres de son lignage ; et cependant vous avez suivi de tels conseillers, vous avez donné à connaître au monde que vos paroles allaient là où ne pouvaient atteindre vos œuvres.....

« Mon droit et ma raison le veulent ainsi. Je ne saurais regarder comme bon, celui qui a été sans bonté, jusqu'à ce que par action ou par renommée, je vole le contraire. Ce n'est pas en une seule circonstance que vous avez été contre moi, mais en mainte occasion, et surtout en m'écrivant mille choses que vous ne vouliez point accomplir, puisqu'au fond elles étaient contraires à votre volonté.

« Aussi le blâme ne saurait-il être pour celle qui refuse sa foi à ce que vous dites. Rien de ce que vous rappelez dans le passé, je ne le saurais croire ; ce que je vois est seul pour moi chose vraie, car je sais les mauvais traitemens dont vous entourez la vertueuse princesse qui est votre femme. Oui, je sais comment vous agissez avec la reine dona Maria. Et qui est cause de cela, si ce n'est Leanor Nunez, qui sept ans avant que vous fussiez né, était déjà vraiment charmante? Vous l'avez prise aux fêtes de Léon, mais à cette époque, dit-on, sa mère se plaignait déjà d'elle et ce n'était pas sans raison; elle parlait aussi avec aigreur de Martin de Lara le bâtard, et il n'est guères probable que ce fût le premier qui lui eût donné de l'amour. Fernand Gonçalvez de Ayala n'avait-il pas été son premier amant? et quand je vins à savoir toutes ces vérités, la jalousie

ne me vint pas, mais je gardai un loyal amour perdu en vous et jamais de vous mérité !,... puis je me sentis plus forte, peut-être parce qu'il s'agissait des chagrins d'une autre, quand je sus que de plus grands sermens et des promesses plus solennelles avaient été faites à la reine et que tous vous les aviez rompus. Je ne suis pas seule..... nous allons deux de compagnie, nous sommes deux que vos paroles ont trompées. Dien soit loué cependant, car il n'a pas fait tomber sur moi le dur esclavage dans lequel elle est avec son innocence!

«Mais la justice de Dieu, à laquelle rien n'échappe, n'oublie rien non plus ; c'est elle qui nous donnera justice et vengeance. Qu'il ne soit donc plus question de rien entre nous, et lorsqu'au mépris de tout droit vous voudriez exercer quelque violence corporelle sur ma personne, sachez-le bien, mon ame sera à tout jamais libre de vous et de ce qui vous regarde; arrière telle sujétion. »

Et quand il eut reçu cette lettre, le roi de Castille fut fort triste et fort rêveur. Il voyait alors clairement combien peu lui servaient ses ruses et sa cautèle. Et toutefois il écrivit encore au maître d'Alcantara et à un certain don Martin de Casilhas,

pour qu'ils missent, autant qu'il serait en eux, des entraves à cette union royale : une guerre terrible faillit encore à s'élever.

Et toutefois, dès le mois de février suivant, dona Constança fut épousée par procuration à Castrilho. Étaient là pour représenter l'infant, Gonçalo Vaz de Gois et Gonçalo Vaz Tizoreiro de Viseu, ainsi que Frey Diogo, le confesseur du roi.

Mais à la saint Jean et quand il fallut que dona Constança se rendît en Portugal, lorsqu'on eut demandé au roi de Castille qu'il octroyât librement le passage, il fit voir que son consentement était seulement en parole. Sa volonté était toute contraire, ainsi qu'il le montra par ses œuvres ; et sans doute qu'une angoisse d'amour lui restait encore pour l'infante, car jamais la jalousie ne s'éteignit en son cœur. Il cherchait tous les moyens, tous les obstacles qui pouvaient reculer ce mariage, dont il se sentait navré au cœur. Et toutefois quand il eut apprit avec quelles magnificences les noces s'étaient faites en la cité d'Evora, il complimenta les ambassadeurs Portugais et leur fit de riches présens. A chacun d'entre eux furent

remis deux mille doublons d'or, sans compter les beaux chevaux, et quand ces gentilshommes vinrent pour le remercier, il leur dit d'un visage allégre :

— Ces étrennes que je vous ai fait remettre sont choses bien petites en vérité, surtout si on les compare au grand plaisir et contentement que j'ai reçu en faisant ce mariage, pour lequel vous êtes venus. Bien que don Juan ne m'ait jamais fait part de cette affaire, j'ai déjà dit au roi de Portugal, mon oncle, qu'à l'exception de lui et des mariés, nul n'était plus content que moi de telles noces.

Et puis, il y eut à la cour de Castille grandes joutes et grandes fêtes, après quoi les ambassadeurs s'en allèrent de Valladolid. Ceci se passait en l'an du Christ 1335, et dona Inez de Castro, la fille de don Juan de Castro, surnommé de Guerra, était déjà en Portugal, et c'était comme damoiselle et parente qu'elle demeurait avec l'infante. Et dès ce temps, elle était aimée de don Pedro, comme nulle femme ne fut jamais aimée entre les hommes (1).

NOTE

SUR DONA CONSTANÇA MANUEL.

(1) Dona Constança Manuel mourut jeune, en couches du roi don Fernando, le 13 novembre 1345, elle est enterrée à côté de son fils dans le couvent de sant Francisco de Santarem, voy. Brandam, *Monarquia Lusitana* liv. X, cap. VI.

Constança comme on le voit n'est pas morte du violent chagrin que lui donnait la passion naissante de don Pedro pour Inez. Il paraît certain néanmoins que sa vie fut troublée par cet amour, et qu'elle essaya de mettre un obstacle religieux au rapprochement des deux amants. Ruy de Pina dit positivement dans la dernière partie de sa chronique : « du vivant du roi don Affonso, elle eut deux fils et une fille à savoir : l'infant don Luiz qui fut l'aîné et mourut enfant lors du baptême. Ce fut à l'occasion de celui-ci que dona Inez Pires de Castro devint la commère du roi don Pedro, lorsqu'il était encore prince et de l'infante dona Constança. Et cela se fit, parcequ'on s'était

DIGITIZED BY GOOGLE

Ce serait presque l'œuvre d'un laborieux bibliographe que de rappeler, même sommairement, tout ce qui a été écrit sur Inez de Castro. Poèmes, romans, nouvelles, drames, tragédies, et jusques aux *coplas* de la romance populaire, toutes les formes littéraires et poétiques se sont épuisées sur cette grande catastrophe qui complète maintenant chez toutes les nations l'histoire chevaleresque du moyen-âge, comme certains types helléniques disent l'antiquité.

En passant par tant d'intelligences, le récit primitif s'est altéré de manière à devenir méconnaissable ; j'ai cru rendre un service aux poètes eux-mêmes en lui restituant ici sa rudesse grandiose et sa beauté simple ; l'histoire d'Inez est extraite d'un admirable chroniqueur surnommé avec raison le Froissard Portugais et que Duarte Nunez de Leão n'a fait que copier textuellement en prétendant le *réformer*. Fernan Lopes était un chevalier renommé vivant sous le roi don Duarte. Il était garde général des archives dès 1418 et rien ne semble avoir dû échapper à son activité infatigable. Gomez Eanez de Azurara, son successeur, nous dit qu'il allait fouillant les chartriers par-

ticuliers, déchiffrant les épitaphes des monuments, rassemblant les parchemins des monastères et cela après avoir pris part aux affaires du temps. On doit avoir foi en Fernan Lopes comme chevalier et comme historien. Complètement oublié dès 1505, l'historien de don Pedro de Portugal fut exhumé au XVII^e^ siècle par le P. Bayan qui l'altéra. Cette histoire ne fut rétablie dans son intégrité qu'au XVIII^e^ siècle. Voilà du reste le titre de l'excellent recueil où nous avons voulu lire cette belle histoire, en nous aidant forcément pour la première partie de Duarte Nunez de Leão: « Collecção de livros ineditos de historia portugueza, dos reinados de don Pedro, don Fernando, don João I, don Duarte, don Affonso V, e don João II; publica dos de ordem da Academia Real das sciencias de Lisboa, por *Correa da Serra*. *Lisboa*, 1790, in-folio. »

Sans doute, si le poème qu'on dit avoir été composé au temps de don Pedro nous fût parvenu, si les fragments attribués à l'amant d'Inez lui-même, étaient plus significatifs et plus nombreux, ce seraient là les monuments les plus curieux et les plus authentiques qu'on pût reproduire; car, n'en doutons pas, plusieurs détails importants, et que devaient rejeter comme inutiles les chroniqueurs assez inhabiles de cette période, ont dû nécessairement s'altérer ou disparaître complètement dans le court espace de temps qui s'écoula entre l'année 1355, époque de la catastrophe, et celle de 1434, époque vers laquelle on suppose que commença à écrire Fernan Lopes. Mais après tout l'historien du XV^e^ siècle est le seul dont on puisse invoquer le témoignage et jusqu'à ce jour personne ne l'avait fait.

Je m'abstiendrai ici de toute réflexion sur les fragments empruntés à ce naïf et admirable écrivain, qui a été révélé

lui-même depuis bien peu d'années au Portugal ; ces réflexions viendront au lecteur, et il retrouvera dans sa terrible réalité le type primitif de ce don Pedro dont les historiens et les poètes ont effacé l'empreinte.

Une chose restait à éclaircir, que la chronique n'explique pas et que la poésie sans doute ne saurait abandonner ; c'est cette magnifique tradition qui a voyagé d'âge en âge et qui veut que don Pedro ait fait couronner Inez avant de la faire transporter au couvent d'Alcobaça.

Où l'histoire contemporaine se tait, la romance populaire parle assez positivement. Ce n'est pas une autorité suffisante, à coup sûr ; celle de Fernan Lopes eût été préférable ; elle nous manque. M. Villemain est le premier qui, avec sa sagacité habituelle, ait fait remarquer cette importante lacune dans le vieil historien. J'avouerai que j'ai cru pouvoir un moment la combler au moyen d'une chronique écrite en portugais qui se trouve à la Bibliothèque royale et qui est contemporaine de Fernan Lopes ; mais cette précieuse continuation de l'histoire d'Alphonse-le-Sage se tait complètement à ce sujet, bien que, malgré sa concision, elle donne certains détails qu'on chercherait vainement autre part. La tradition repose donc désormais sur un écrivain de la fin du seizième siècle ; cela ne veut point dire sans doute qu'elle manque de réalité ; mais il est certain qu'elle appartiendra désormais plutôt à la poésie qu'à l'histoire.

décédée, l'infant, qui était parvenu à l'âge de trente-quatre ans, fut requis par le roi son père, comme par les grands du royaume, de se marier de nouveau, et il refusait de le faire, à cause de son amour pour dona Inez. C'était une demoiselle de haut et royal lignage, quoique bâtarde, car elle était fille de don Pero Fernandez de Castro, qu'ils surnommèrent da Guerra, et qui était cousin de l'infant lui-même, parceque don Fernand Roiz de Castro, son père, avait été marié avec dona Violante Sanchez, fille naturelle de don Sancho-le-Brave, frère de la reine dona Beatriz de Portugal.

Dona Inez était dans la maison de l'infante dona Constança comme dame et parente ; elle était douée d'une grace si parfaite, de tant de noblesse et bonne façon, qu'on l'avait surnommée : *Port de héron*. L'infant don Pedro vint à s'éprendre d'elle, et comme dona Constança s'en aperçut, lorsque naquit son premier fils, qui s'appela l'infant don Luiz, elle la prit pour sa commère, afin d'empêcher ainsi l'infant d'avancer dans l'affection qu'il lui montrait; mais après cette invention, leur amour, au lieu de diminuer, s'accrut toujours, et lorsque dona Constança mourut, l'infant posséda dona Inez, et il eut d'elle plusieurs fils.

Selon que le confessa depuis l'infant, étant devenu roi, afin de se tirer de péché mortel, il l'épousa secrètement ou feignit de l'avoir épousée (1).

Le roi ignorait ce mariage, mais il craignait qu'il ne vînt à se faire, car il voyait don Pedro s'abandonner entièrement à ses amours pour doña Inez. Il le pressait de se marier pour le tirer de la vie scandaleuse qu'il faisait, et bien souvent il requit son fils de lui découvrir s'il était marié avec dona Inez, parceque, s'il l'était réellement, il honorerait cette dame comme son épouse, étant nécessaire de donner autorité et honneur à celle qui devait être reine. L'infant ne confessa jamais qu'il fût marié, mais il ne voulut pas non plus épouser celles que lui indiquait le roi, donnant les excuses que lui enseignait l'amour. Et ce qui semblait à tous probable, c'était que l'infant ne voulait pas déclarer son mariage avec dona Inez du vivant de son père, parce qu'il avait honte d'elle, et qu'elle était bâtarde (2). Mais les grands du royaume, soupçonnant ou qu'il était marié ou qu'il viendrait à l'être, conseillaient au roi de forcer l'infant à en finir et à ne plus garder dona Inez dans le royaume. Ils lui disaient aussi de la faire tuer, pour qu'à la

mort (puisqu'il était déjà bien vieux) elle ne fût plus vivante; car don Fernando de Castro et don Alvaro Pirez ses frères, étant grands seigneurs en Castille et commençant à avoir beaucoup de puissance en Portugal, il était à craindre qu'ils ne fissent périr l'infant don Fernando, héritier de don Pedro, pour que leurs neveux, fils d'Inez, succédassent au royaume.

La reine, l'archevêque de Braga, don Gonçalo Pereira, et grand nombre d'autres prélats, conseillèrent à l'infant don Pedro de se marier; l'avertissant des conciliabules où il était continuellement question de la mort d'Inez, afin qu'il la mît en tels lieux que sa vie ne courût aucun risque. Mais il semblait à l'infant que tout cela étaient vaines terreurs et fausses menaces, que personne ne se hasarderait à exécuter. Jamais il ne voulut confesser qu'il était marié ou mettre dona Inez en lieu sûr.

Le roi en cette circonstance était combattu par diverses pensées. D'une part, il voyait le péril de son petit-fils, premier-né, et la destruction du royaume, dona Inez ayant tant de parens qui pouvaient l'usurper; de l'autre, il considérait combien ce serait une action cruelle de faire mourir une

femme, et une femme innocente pour une faute qui lui était étrangère ; et cela au moment où il était au sommet de la vie, alors qu'il devait travailler à se rendre Dieu propice et à ne pas tacher ses mains par le sang d'un meurtre que beaucoup regardoraient comme un parricide. Mais poussé par les siens et se trouvant à Montemor-o-Velho, l'an 1355, il se détermina à tuer dona Inez, et pour cela, accompagné de beaucoup de gens armés, il se rendit à Coimbre, où elle demeurait dans le palais de Sainte-Claire. L'infant était à la chasse.

Quand dona Inez eut le vent du roi et les intentions qu'il avait contre elle, transportée de la douleur où elle était de ne pouvoir se sauver par aucun moyen, elle vint le recevoir à la porte avec un visage de femme qui voyait la mort présente, et pour s'assurer si elle trouverait dans le roi quelque pitié, elle amenait avec elle les trois innocens princes ses fils, enfans de peu d'âge et très beaux (3). Avec eux donc, et employant beaucoup de larmes et de paroles touchantes, elle demande pardon et miséricorde. Quoique dur de son naturel et rendu plus rigoureux encore par la persuasion des siens, le roi, voyant le spectacle déplorable d'une femme si belle et si innocente, qu'embrassaient de si beaux

enfans et qu'elle prenait pour bouclier et défense, le roi, dis-je, s'en allait déjà et lui laissait la vie; mais quelques chevaliers qui venaient avec lui pour être présens à la mort, principalement Alvaro Gonçalvez, huissiermajor, Pero Coelho et Diogo Lopez Pacheco, seigneur de Ferreira, ne pensèrent pas ainsi. Quand ils virent le roi sortir, comme ayant révoqué la sentence, ils le supplièrent de les envoyer tuer Inez, car ils se trouvaient compromis par lui à cause de la détermination publique d'après laquelle il les avait amenés, et se voyaient en butte dorénavant au péril que leur faisait courir la forte haine de l'infant don Pedro. Quelques uns, entrant donc où elle était, la tuèrent cruellement, comme des bouchers. Cette action fut reprochée au roi comme grande cruauté, par les hommes en qui il y avait quelque humanité et quelque bon sens; car ils disaient qu'on aurait dû attendre les événemens qui étaient à venir et encore incertains, au lieu de se jeter dans le péché. Ils ajoutaient qu'on avait évité un inconvénient par un plus grand encore, celui de tuer une innocente, à laquelle il ne manquait, de l'avis de tous, pour mériter d'être reine, que le mariage de son père avec sa mère; car par le lignage, par les qualités personnelles, elle devait certainement l'être. Le corps de dona Inez fut en-

terré aussitôt à Sainte-Claire, et il y resta jusqu'à ce que le roi don Pedro l'eût fait transporter à Alcobaça dans une royale sépulture.

Par la mort de dona Inez, l'infant tomba en tel chagrin que l'on crut qu'il en viendrait à perdre le jugement; car, outre les souvenirs douloureux que lui laissait un amour extrême, il se rappelait que c'était à cause de lui qu'on l'avait tuée, qu'elle était sans faute, et qu'étant averti de la mort qu'on devait lui donner, il n'avait pas cru ces rapports, et n'avait pas su la mettre en lieu de sûreté.

Plus tard il chercha tous les moyens possibles de nuire au roi son père, de détruire son royaume et de tirer vengeance des assassins. Avec les gens de son parti et avec les troupes bien plus nombreuses de don Fernando de Castro et de don Alvaro Pirez, frères de dona Inez, il entra dans la province d'Entre-Douro-e-Minho et dans celle de Traz-os-montes; dans les endroits qui appartenaient au roi ils faisaient toute espèce de dommages, massacrant ou volant. Enfin don Pedro se présenta avec de grandes forces pour s'emparer de la ville de Porto; mais don Gonçalo Pereira, archevêque de Braga, à qui elle avait été confiée, s'y jeta avec beaucoup de

monde; et comme elle n'était nullement fortifiée, notre archevêque, pour meilleure défense, la fit entourer de voiles de navires et se détermina à mourir plutôt que de la rendre. L'infant voulait grand bien au prélat et lui portait en même-temps beaucoup de respect; ne voulant donc pas lui faire courir risque de la vie ou de l'honneur, et sachant d'ailleurs que le roi était déjà à Guimaraens et lui venait porter secours, il se désista de son projet et s'en fut; car il se repentait déjà de la désobéissance qu'il avait eue envers don Alphonse, et désirait lui faire porter des paroles d'accommodement par le moyen de quelque intermédiaire.

Le cinq août de la même année, il arriva à Canaveses, où se rendit aussitôt la reine dona Beatriz sa mère, et par le moyen de l'archevêque et d'autres personnes qui intervinrent dans cette affaire, le roi et l'infant entrèrent en arrangement. Il fut convenu que l'infant pardonnerait à tous ceux qui, de paroles ou de faits, auraient été inculpés dans l'affaire de dona Inez; le roi devait agir de la même manière envers ceux qui l'avaient desservi dans la cause de l'infant; on établit que l'infant dorénavant obéirait au roi son père, comme il convenait à un bon fils et à un bon vassal, et qu'il chasserait de sa mai-

son et de ses terres tous les malfaiteurs qu'il menait avec lui ; que dorénavant, dans les divers endroits du royaume où il lui plairait d'aller, ou bien seulement où il se trouverait, il userait de toute juridiction haute et basse, et que les sentences et lettres qu'il donnerait passeraient au nom de lui l'infant ; qu'il aurait des *Ouvidors* qui seraient à lui, qu'on désignerait sous son titre, et qui entendraient des causes jugées par les corrégidors ou autres magistrats quels qu'ils fussent, relevant du roi ; qu'en tout ils garderaient les lois et ordonnances, mais que, dans le cas de mort ou de condamnation à la perte de grands offices ou de terres de vasselage, avant l'exécution de la sentence on la ferait connaître au roi, qui déciderait ce qu'il aurait pour bien ; que quand l'infant ordonnerait de faire justice, les crieurs publics diraient : « Justice que fait rendre l'infant, par ordre du roi son père et en son nom. » De toutes ces conventions on dressa des actes authentiques, qui furent confirmés par serments solennels, par complète adhésion et par la présence de chevaliers assermentés de l'un et l'autre parti, qui demeurèrent comme garantie ; elles le furent également par le serment de la reine, qui jura aussi et qui donna son adhésion.

Après que la bonne intelligence fut rétablie entre le roi et l'infant, Alphonse alla à Lisbonne, où il tomba malade de maladie mortelle, tandis que don Pedro chassait à Ribeira de Canha. Le roi, sentant la mort arriver, fit appeler Diogo Lopez Pacheco, Alvaro Gonçalvez, ainsi que Pero Coelho, à qui il voulait du bien ; ils avaient été les principaux conseillers ou les exécuteurs de la mort d'Inez, et malgré ses sermens le prince nourrissait grand désir de vengeance contre eux. En présence de Gonçalvez Pereira, prieur du Crato, le roi leur dit à tous que comme, après sa mort qui s'approchait, il ne pouvait leur donner sûreté contre son fils, il leur conseillait de s'en aller du royaume, de mettre leur personne en sûreté le plus promptement possible, et qu'ils ne s'occupassent nullement des biens qu'ils ne pourraient emporter. Eux, qui le comprenaient on ne peut mieux, firent ce qu'il leur conseillait.

Le roi don Pedro avait déjà trente-sept ans quand il succéda à son père dans le gouvernement du royaume. . . . . .

. . . . . .

Ce roi était âpre et terrible de sa nature à punir

les délinquants ou ceux qu'on lui présentait comme tels. Le plus souvent il condamnait sans entendre les parties, et infligeait des peines plus grandes pour des délits qui n'étaient point prouvés, que celles qui étaient ordonnées par le bon droit pour des crimes avérés. Dans aucune circonstance il ne les remettait ou ne les modérait, mais bien plutôt on peut dire qu'il prenait plaisir à les exécuter, et pour que les bourreaux ne vinssent pas à manquer, il en traînait toujours un à sa suite. Il fouettait même de sa main et donnait la géhène. Il portait toujours un fouet à sa ceinture pour qu'il n'y eût pas de retard à le trouver; car sans aucune preuve, sans vouloir entendre les excuses, il commençait le jugement par l'exécution.

Ce même roi, qui dans le châtiment était si hors de mesure, si âpre et si rigoureux, devenait, dans la condition privée de caractère, si facile et si agréable, qu'il en perdait beaucoup de sa réputation et de son autorité parmi les hommes graves. On dit de lui qu'il était si enclin à danser, qu'il le faisait publiquement et par les rues, comme les autres baladins; ce qui paraissait aussi fou en lui, que le plaisir qu'il prenait à frapper de sa main les malfaiteurs.

Très souvent il ordonnait donc des fêtes, durant lesquelles il allait dansant de nuit et de jour, et ces danses s'exécutaient au retentissement de longues trompettes d'argent, faites exprès pour cela, et au son desquelles il prenait grand plaisir; car bien qu'on lui apportât d'autres instrumens, il ne voulait pas les entendre. Et quand il venait à la ville, selon la coutume d'alors, les citadins et le peuple sortaient pour le recevoir en danses et en fêtes, et le roi débarquait de son bateau et se mettait à danser avec eux; c'est ainsi qu'il se rendait au palais.

Une nuit, ne pouvant dormir, il ordonna à ses joueurs de trompette de venir, et faisant allumer des torches il sortit par la ville, se mettant en danse avec les autres et réveillant les gens. Et après avoir passé ainsi une grande partie de la nuit, il retourna au palais, toujours dansant avec les mêmes personnes, et il demanda du vin et des fruits; car telle était la collation des anciens, même des rois, avant que le goût des sucreries et des conserves s'introduisît parmi nous, avec la découverte de nouveaux pays. C'est ainsi donc qu'il allait balant et se réjouissant durant les fêtes qu'il donnait, et notamment durant celle qui fut si fameuse, et qu'il célébra quand il créa comte et arma chevalier don Joham

Affonso Tello. Ce fut la cérémonie la plus magnifique qui ait eu lieu en ce temps, dans de telles solennités.

Le roi fit rassembler une immense quantité de cire, dont on fabriqua cinq mille torches et cierges, et il fit venir cinq mille hommes des environs de Lisbonne, pour les tenir à la main durant la nuit où le comte fit la veillée des armes. Quand fut arrivé le moment de la cérémonie, il ordonna que, depuis le monastère de Santo-Domingos de Lisbonne, où elle se faisait, jusqu'au palais d'Alcaçova, ces hommes se tinssent immobiles et en ordre, chacun sa torche ou son cierge à la main ; et cela donnait grande lumière. Le roi, avec beaucoup de gentilshommes et de chevaliers qui dansaient comme lui, le roi, dis-je, allait entre ces deux files, dansant et se réjouissant. Ce fut ainsi qu'ils passèrent la plus grande partie de la nuit. Le jour suivant on dressa une multitude de grandes tentes dans la place du Ressio, où il y avait d'énormes montagnes de pain cuit, grand nombre de cuves pleines de vin, et des vases disposés pour tous ceux qui voulaient boire ; pendant ce temps on rôtissait dehors des bœufs entiers, et ce banquet fut publié pour ceux qui voulaient y prendre part, durant

tout le temps de la fête, pendant laquelle furent armés un grand nombre d'autres chevaliers.

Ces manières et ces coutumes si diverses du roi don Pedro, nous les avons contées, parcequ'elles se trouvent rarement réunies dans un même homme, surtout s'il est roi...

Don Pedro était grand chasseur, grand conducteur de meutes, étant infant, et après qu'il fut devenu roi, il eut grand train de chasse et grand nombre de piqueurs. Il vivait volontiers de viande, sans être beaucoup plus gros mangeur que d'autres hommes, et à cause de cela, les salles du palais étaient toujours fournies de viandes en abondance. Quant aux autres particularités touchant sa personne, nous ne savons rien autre chose, sinon qu'il était bègue (4).

Avec cette libéralité il gouvernait de telle manière que, sans aucune vexation pour le peuple et sans exciter de plaintes, il acquit de grosses sommes d'argent qui accrurent le trésor de ses ancêtres, qu'il laissa au roi don Fernando, son fils. Il fit frapper en son temps beaucoup de monnaies d'or et d'argent; les *doubles* étaient d'or à vingt-

trois carats, et il en fallait cinquante pour faire un marc ; les *demi-doubles* valaient la moitié. Les pièces d'argent étaient des tournois, dont soixante-cinq faisaient le marc ; il y avait des demi-tournois.

Il était de sa condition si libéral, et il avait tant de plaisir à donner, qu'on lui entendait dire très souvent : « Le jour où un roi n'a rien donné, on ne saurait avec raison l'appeler roi. » Et voulant peindre le plaisir qu'il avait à répandre ses libéralités, il disait aux siens de desserrer sa ceinture pour que son corps s'élargît, qu'il pût étendre la main et donner, faisant entendre ainsi qu'un monarque ne devait pas être d'inclination avare. Il faisait fabriquer des joyaux d'or et d'argent pour en faire des présens quand bon lui semblait ; il fit augmenter le salaire de ses gentilshommes et des gens de sa maison au-delà de ce qui leur était accordé par les anciens rois. Il fut grand appréciateur des services, non seulement de ceux qui lui étaient rendus, mais encore de ceux qui avaient été reçus par son père ; il ne diminua jamais les biens qu'il avait concédés.

Les banquets qu'ils donnait aux gentilshommes de sa cour qui l'accompagnaient lors de ses courses

Après que trois jours se furent passés, arrivèrent à Coimbre don Joham Affonso, comte de Barcellos, Vaasco Martins de Souza et maître Affonzo das Leis; et dans le palais où se lisaient les decrétales (parce que l'étude était en cette ville), ayant fait venir un tabellion, ils appelèrent deux témoins, à savoir: don Gil, évêque da Guarda et Estevan Lobato, serviteurs du roi, et ils leur dirent qu'après avoir juré sur les Évangiles, ils déclarassent la vérité de ce qu'ils savaient relativement au mariage de don Pedro et de dona Inez. Et ayant été interrogés, chacun séparément, l'évêque dit d'abord qu'allant avec ledit seigneur, et se trouvant alors prieur da Guarda, comme l'infant, maintenant roi, et dona Inez avec lui demeurait en la ville de Bragança, ce seigneur l'avait fait appeler un jour en sa chambre, dona Inez étant présente, et qu'il lui avait dit qu'il la voulait recevoir pour femme; et que sur le champ, sans plus de retard, ledit seigneur avait mis sa main dans sa main, et que dona Inez, en faisant autant, il les avait unis tous les deux avec paroles de contractation comme l'ordonne la Sainte-Eglise.... Et chose semblable ayant été demandée à Estevan Lobato, il dit que le roi, étant infant, l'avait fait appeler dans sa chambre, où il lui

avait déclaré qu'il voulait prendre doua Inez pour femme, et que sa volonté était qu'il fût témoin... Il ajouta que cela était arrivé au mois de janvier, pouvant y avoir environ sept ans plus ou moins. Et quand toutes ces demandes eurent été écrites selon ce que vous venez d'entendre, ils firent sur-le-champ assembler les gens qui étaient déjà préparés à cela, à savoir don Lourenço, évêque de Lisbonne, don Affonso, évêque de Porto, don Joham, évêque de Viseu et don Affonso, prieur de Santa-Cruz, et tous les gentilshommes nommés auparavant, et bien d'autres que nous ne disons pas, avec vicaires et clergé et une foule de peuple, tant ecclésiastique que séculier, qui s'était assemblée pour cela. Et le silence s'étant fait pour bien entendre, le comte Joham commença à dire: « Amis, vous devez savoir que le roi, qui est maintenant notre seigneur, a reçu pour femme légitime dona Inez de Castro... Et parce que la volonté du roi est que cela ne soit plus caché, il m'a ordonné que je vous le notifiasse, pour tirer soupçon de vos cœurs, et afin que cela fût su clairement; mais si malgré ce que je viens de vous dire, et en dépit de ce qui vous a été lu et déclaré, quelques uns observaient que tout cela est comme non advenu, parce qu'il n'y a pas eu de dispense qui pût

effacer le degré de parenté qui existait entre eux, elle étant cousine du roi notre seigneur, il m'a ordonné que je vous certifiasse le tout et qu'on vous montrât cette bulle, qu'il obtint étant infant, et où le pape lui donne dispense de se marier avec toute femme qu'il désirera, quelque proche qu'elle lui fût, et quand bien même elle le serait davantage que ne l'était dona Inez. »

Alors ou publia devant tous la lettre du pape Jean XXII (8). . . . . .

. . . . . .

Les meurtriers de dona Inez avaient été reçus par le roi de Castille avec accueil favorable; ils recevaient de lui bienfaits et courtoisie, et ils vivaient en son royaume tranquilles et sans crainte; mais depuis que l'infant don Pedro avait commencé à régner, il avait rendu sentence de trahison contre eux... Et de même, vers cette époque, s'étaient enfuis de Castille, par crainte du roi qui voulait les faire mourir, don Pedro Nunez de Guzman, grand adelentade du pays de Léon, Meem Rodriguez Tenoiro, Fernam Goliel de Tolledo et Fernam Sanchez Caldeirom, et ils vivaient en Portugal, sous la protection du roi don Pedro. Les Portugais,

comme les Castillans, pensaient ne recevoir jamais de dommage, parce que c'était la réflexion qui leur avait fait choisir ce redoutable asile, à l'abri d'une assurance formelle qui ne fut guère observée par les rois. Ceux-ci firent secrètement une convention par laquelle celui de Portugal devait remettre prisonniers au roi de Castille les gentilshommes vivant en son royaume, tandis que l'autre livrerait Diogo Lopez Pacheco et ses deux compagnons, qui s'étaient réfugiés en Espagne. Ils ordonnèrent de plus qu'ils fussent tous pris en un jour pour que la captivité des uns ne pût pas avertir les autres.

La convention étant faite de cette manière, les gentilshommes dont nous avons parlé furent faits prisonniers en Portugal ; mais le jour où arrivèrent les ordres du roi de Castille, à l'endroit où l'on devait s'emparer de Diogo Lopez et des autres, il advint que, le matin de fort bonne heure, celui-ci était allé à la chasse aux perdrix. Après s'être emparé de Pero Coelho et d'Alvaro Gonçalvez, ils voulurent le faire prisonnier et ne trouvèrent personne ; ils firent alors fermer les portes de la ville, afin que qui que ce fût ne pût lui envoyer de message et le prévenir ; en conséquence ils l'attendaient pour le prendre lors de sa venue. Un pauvre estro-

pié, qui recevait toujours quelque aumône quand Diogo Lopez mangeait chez lui, et avec qui il causait quelquefois, vit comment les choses se passaient et songea à l'aller prévenir avant qu'il rentrât en son logis. Il s'informa adroitement de l'endroit où était allé Diogo Lopez ; il se présenta alors aux gardes des portes de la ville et les pria de le laisser sortir ; et eux, n'ayant aucun soupçon sur un tel homme, ouvrirent les portes et le laissèrent aller. Il se dirigea vers l'endroit où il pensait que Diogo Lopez devait venir, et enfin il le rencontra avec ses écuyers et ne pensant nullement aux nouvelles qu'il lui apportait. Notre pauvre lui dit alors qu'il voulait lui parler, et celui-ci, ne soupçonnant pas de quel message il était chargé, aurait bien voulu se dispenser de l'écouter : mais le pauvre insistant, il lui conta comment un garde du roi de Castille était venu avec beaucoup de gens armés à son palais, pour le prendre, après s'être emparé des autres. Quand Diogo Lopez eut entendu cela, la raison lui dit bientôt ce qui en était ; la crainte de la mort le troubla et il devint tout pensif. Le pauvre, le voyant ainsi, lui dit : « Croyez-en mon conseil, il vous sera utile ; séparez-vous des vôtres ; allons dans une vallée qui n'est pas loin d'ici, et je vous dirai comment vous devez vous y

prendre pour vous sauver (9). » Alors don Diogo Lopez dit aux siens qu'ils s'en allassent par-là à quelque distance en chassant, qu'il voulait entrer seul avec ce mendiant en une vallée, où il lui affirmait qu'il y avait grand nombre de perdrix. Ils firent ce qu'il disait, et ils s'en allèrent tous deux en cet endroit. Et le pauvre lui dit alors que, s'il voulait s'échapper, il fallait qu'il revêtit ses haillons déchirés et qu'il s'en allât ainsi à pied jusqu'à la route qui conduisait dans l'Aragon; qu'à sa première rencontre avec des muletiers, il pourrait se mettre à leur solde, et que de cette manière, ou sous l'habit d'un moine, s'il lui était possible de s'en procurer un, il se mettrait en sûreté dans le royaume d'Aragon; car nécessairement on allait le chercher par tout le pays. Diogo Lopez prit son conseil, et s'en fut à pied de cette manière; et le pauvre ne retourna pas sur-le-champ à la ville... Ceux qui avaient souci de prendre le fugitif s'en furent le chercher en lieux bien différents; et quant à ce qui lui arriva en chemin, comment il passa par l'Aragon pour aller en France, près du comte don Henrique, la manière dont celui-ci lui fit gagner les campagnes d'Avignon, et les autres choses qui lui advinrent, nous n'en parlerons pas, pour ne point sortir de notre sujet.

Quand le roi de Castille sut que Diogo Lopez n'avait pas été pris, il en eut grand chagrin, mais il ne sut qu'y faire ; toutefois il envoya Alvoro Gonçalvez et Pero Coelho, bien garrottés et sous bonne garde, au roi de Portugal, son oncle, selon qu'il avait été convenu entre eux, et quand ils arrivèrent à la frontière, ils trouvèrent là Meem Rodriguez Tenoiro et les autres Castillans que le roi don Pedro envoyait ; et depuis Diogo Lopez, parlant de cette histoire, disait que ça avait été échange de bourrique contre bourrique. Alvaro Gonçallvez et Pero Coelho furent donc conduits en Portugal et arrivèrent à Santarem, où était le roi don Pedro ; et le roi, en grande joie de leur venue, mais bien mal satisfait aussi de ce que Diogo Lopez s'était échappé, s'en fut les recevoir, et, fureur cruelle ! il les fit mettre de sa propre main à la géhenne, voulant leur faire confesser qu'ils étaient coupables de la mort de dona Inez et que c'était là ce que son père avait combiné contre lui quand ils s'étaient brouillés à sa mort ; mais aucun d'eux ne répondit à telles demandes choses qui convinssent au roi ; et l'on rapporte qu'en sa colère il donna à Pero Coelho de son fouet par le visage, et que celui-ci, s'abandonnant contre ledit roi en paroles vilaines et déshonnêtes, l'appela traître, sans foi,

parjure, bourreau et boucher des hommes. Et don Pedro, disant qu'on lui apportât des ognons et du vinaigre pour assaisonner ce lapin (10), commença à se moquer d'eux et ordonna qu'on les fît mourir. La manière dont se passa leur mort, étant dite tout au long, serait chose bien étrange et bien cruelle à raconter ; à Pero Coelho il lui fit tirer le cœur par la poitrine, et à Alvoro Gonçallvez ce fut par les épaules. Les paroles qu'il y eut en cette occasion, le peu d'habitude qu'avait en un tel office l'exécuteur, tout cela serait chose bien douloureuse à entendre (11). Enfin don Pedro ordonna qu'ils fussent brûlés. Tout cela eut lieu devant le palais où il faisait sa demeure, de manière qu'en dînant il avait l'œil à ce qu'il faisait faire. Ce roi perdit beaucoup de sa bonne renommée par un tel scandale. En Portugal et en Castille cela fut regardé comme une action très mauvaise, et tous les honnêtes gens qui en entendaient le récit, disaient que les rois avaient commis très grande erreur en allant ainsi contre leurs promesses, parce que ces chevaliers s'étaient réfugiés en leurs royaumes sous la foi de leur parole. . . . . .

. . . . . .

Si quelqu'un dit que beaucoup ont existé qui ont

aimé autant et plus que don Pedro, telles que Ariane et Didon et autres que nous ne nommons pas, nous répondrons que nous ne parlons pas d'amours imaginaires, lesquelles certains auteurs, bien fournis d'éloquence et fleuris en beaux discours, ont rapportés selon leur fantaisie, disant, au nom de telles personnes, raisons auxquelles elles n'ont jamais songé; mais que nous parlons de ces amours qui se content et lisent dans les histoires, et qui ont leur fondement sur la vérité. Ce sincère amour, le roi l'eut pour dona Inez, dès qu'il s'éprit d'elle, étant alors marié et encore infant, de telle sorte qu'au commencement il semblait perdre près d'elle la vue et la parole; il ne cessait de lui envoyer des messages comme vous l'avez vu plus haut. Les efforts qu'il fit pour la posséder, ce qu'il accomplit à cause de sa mort, et les justices qu'il rendit sur la personne de ceux qui étaient coupables envers elle, bien qu'il allât contre ses sermens, tout cela est attesté par ce que nous avons dit. Et s'étant rappelé d'honorer ses ossemens, puisqu'il ne pouvait plus faire davantage, il ordonna de leur élever un monument de pierre blanche subtilement ouvragé, et fit placer sur la pierre du tombeau son image avec la couronne sur la tête, comme si elle eût été reine; et ce mo-

nument, il le fit placer dans le monastère d'Alcobaça, non à l'entrée, où reposent les rois, mais dans l'église à main droite, près de la grande chapelle ; et il fit transporter son corps du monastère de Santa-Clara où elle reposait, le plus honorablement qu'il se pouvait faire. Elle venait dans une litière fort bien ornée pour le temps, laquelle était portée par d'illustres chevaliers, accompagnés de grands seigneurs et de beaucoup d'autre monde, de dames, de damoiselles et de gens d'église. Par le chemin il y avait grand nombre d'hommes avec des cierges à la main, rangés de telle manière que, le long de la route, le corps fut toujours entre des torches enflammées. C'est ainsi qu'ils arrivèrent au monastère, qui était à dix-sept lieues de là. Le corps fut placé dans le monument, avec grand nombre de messes et solennités, et cette translation fut la plus honorable qui eût été vue jusqu'alors en Portugal. Semblablement il fit faire un autre monument bien ouvragé pour lui, et il le fit placer à côté de celui d'Inez, afin que, quand il viendrait à mourir, on l'y déposât ; et étant à Extremoz il tomba malade, de ses dernières douleurs. Et gisant ainsi malade il vint à se souvenir qu'après la mort d'Alvaro Gonçalvez et Pero Coelho, il avait été

prouvé que Diogo Lopez Pacheco n'avait pas été coupable de la mort de dona Inez, et il lui pardonna tous les griefs qu'il avait contre lui, ordonnant qu'on lui rendît tous ses biens, ce que fit le roi don Fernando son fils. Et le roi ordonna, par son testament, qu'on attachât à tout jamais audit monastère six chapelains qui chantassent et eussent à dire pour lui chaque jour une messe officiée, à laquelle ils devaient se rendre avec la croix et l'eau bénite. Et le roi don Fernando son fils, pour que s'accomplissent et se chantassent avec plus d'efficacité les dites messes, donna au monastère, en pure donation, le lieu désigné sous le nom de Paredes, district de Leirea, avec toutes les rentes et seigneuries qui y étaient attachées... Et le roi don Pedro mourut un lundi de bon matin, le 18 janvier de l'ère 1405 (12). Il y avait dix-sept ans et vingt jours qu'il régnait et il était dans la quarante-septième année de son âge, en y ajontant neuf mois et huit jours. On le fit transporter au monastère dont nous avons parlé, et on le déposa dans son monument, qui est près de celui de dona Inez (13). Et comme l'infant don Fernando, son fils aîné, n'était point là alors, le corps du roi fut gardé et non transporté immédiatement, jusqu'à ce que l'infant fût

arrivé. Ce fut le jeudi qu'il fut déposé en la tombe, et les gens disaient qu'il n'y avait jamais eu en Portugal dix années comme celles durant lesquelles avait régné don Pedro.

LA GARZA DE PORTUGAL.

VÉRITABLE RÉCIT
OU L'ON RAPPORTE L'HISTOIRE LAMENTABLE
DE DONA INEZ DE CASTRO,
SURNOMMÉE PORT DE HÉRON.

Romance Espagnole (1).

C'est à la reine des cieux, à celle que tant de vertus ont couronnée de lauriers et qui a emporté la palme, à celle vers laquelle est remontée au plus haut des cieux et comme un oiseau divin, le beau Cygne, que je demande une plume de ses ailes, pour que mon esprit puisse raconter la cruauté la plus déplorable, et cette infortune que pleurent jusqu'aux statues de bronze et de marbre.

Dans le glorieux royaume de la nation portu-

gaise, naquit un prince à qui la renommée avait donné le surnom de Cruel ; mais pour l'être, ils lui en avaient donné cause suffisante.

Par la volonté de son père, le prince don Pedro s'était marié avec une infante d'Espagne ; il y avait mis une grandeur souveraine, et une dame dont la beauté a égalé la disgrace avait suivi sa reine ; c'était dona Inez de Castro ; je vous l'ai dit et cela doit suffire.

Et bientôt mourut, en Portugal, la princesse castillane ; et les Portugais regrettèrent sa mort, car la chose les touchait. Le prince se conduisit avec grandeur royale ; mais la peine étant apaisée, car tout s'achève avec le temps, voilà qu'il entra pour se divertir en un jardin, comme il en avait la coutume, et il se prit à regarder une fontaine d'une fabrique si rare, que le bassin était en albâtre, avec un autre bassin d'argent. Et il vit celle qui était le miroir de ses regards, inclinée au bord des eaux ; le miroir de ses regards se mirait en ce froid cristal.

Le prince s'en vint à la fontaine, car le feu cherche toujours l'eau ; et contemplant cette femme si

belle, sa vue demeura embrasée. Inez, avec sa grace caressante, souleva son visage ; le prince en demeura pétrifié, dona Inez le fut aussi. Mais par les yeux, le souffle de la vie pénétrait jusqu'en leur ame.

Le feu vainquit la neige, et surmontant la cause qui emprisonnait sa langue, le prince éperdu lui parla ; il lui donna parole d'époux, promettant de la faire couronner comme reine de Portugal et comme impératrice de sa maison. Inez le récompensa d'une promesse si héroïque, et la dame courtoise, découvrant le blanc satin de sa peau, lui donna la main comme épouse avec une juste reconnaissance, si bien qu'ils accomplirent l'adage qui dit : Deux cœurs et une seule ame.

Par foi de paroles et de main, ils se marièrent en secret, mais leur union fut volontaire ; et craignant que son père ne mît obstacle à ce mariage, pour mieux le cacher, l'infant enleva dona Inez du palais, donnant pour demeure à celle qui le charmait une campagne voisine du Mondego.

Et le père qui ignorait les événemens qu'on a rapportés, traita avec la Navarre du mariage de

l'infant, le voulant faire pour son bonheur, et voilà que le roi de Navarre accepta cette union pour l'infante dona Blanca. Accompagné des grands de sa cour et de sa maison, il s'en vint à Lisbonne, le pélerinage lui causant, dit-on, mille peines.

Le roi s'en vient visiter le prince; il lui dit et il lui ordonne que puisque dona Blanca doit être son épouse, il faut qu'il l'aille visiter. Le prince don Pedro lui obéit, et l'infante le reçoit avec tendre courtoisie. Mais le prince ainsi lui a parlé :

— Dame très sérénissime, certes je me serais réjoui en mon ame de vous éviter ainsi qu'à moi tous ces dégoûts, car je vous vois engagée en un refus indispensable, mais puisqu'il est nécessaire de déclarer ce qui peut faire votre peine, ma voix doit rompre le silence et je ne saurais rien cacher.

Pour la première fois, madame, je me mariai en Castille, et ce fut avec l'infante. J'obéis au désir de mon père. D'ailleurs tout le monde connaît la cause de semblables événemens, venons à la chose importante.

Quand ma défunte épouse s'en vint d'Espagne

[illegible] Portugal, une dame de grande beauté vint avec [illegible] pour l'assister. Oh! sa beauté c'était un [illegible]dige,

Que Votre Altesse me pardonne de la louer ainsi devant elle, mais cela importe beaucoup, elle excusera mon audacieuse témérité quand elle sera bien prévenue de la cause de ma passion. Pour abréger enfin, c'est dona Inez, qu'on appelle ici *Port de héron*. — Sa beauté est si grande, sa discrétion si infinie, qu'elle remplace à mes yeux le ciel, et qu'elle est le centre de gloire où va se reposer mon ame.

Elle s'est emparée de ma vue, et je l'ai perdue, car sa grace me l'a dérobée. J'ai sollicité sa beauté et elle a favorisé mes angoisses jusqu'à les payer par le bonheur. Dona Inez est mon épouse, et je suis marié avec elle, rien n'est comparable à mon bonheur; il est si haut placé et si doux, que rien en ce monde ne le pourrait égaler; ainsi Votre Altesse pourra s'en retourner dans la Navarre, Inez seule doit être couronnée en Portugal.

Et le prince s'en fut, et la triste Blanca pâlit, puis elle permit à ses yeux de pleurer les peines

qu'elle souffrait ; et le noble roi de Navarre sentit avec excès le mépris qu'on faisait de sa sœur ; il ordonna qu'on prît les armes. Les trompettes et les tambours et maints courageux capitaines se mirent en campagne avec sa vaillante armée, tous décidés à maintenir la guerre jusqu'à ce qu'on vît la couronne de Portugal renversée; car pour venger l'honneur de sa sœur, ce roi prétendait en faire l'escabeau de ses pieds.

Le clairon belliqueux résonne et le tambour retentit ; la campagne se peuple de lances, de mousquets et de hallebardes ; de riches étendards se déploient, les bannières tremblent au vent; on met le siége devant Lisbonne.

Le roi de Portugal, craignant cette arrogance, demande trève ; il appelle ses conseillers, et une fois monté sur le trône il requiert leurs conseils. L'un était Egaz Coelho, l'autre s'appelait Alvar Gonçalez. Et le conseil qu'il lui donnèrent, c'est que dona Inez devait mourir, étant cause de cette guerre et sa mort étant d'importance.

Le roi répliqua que non, que c'était tyrannie injuste; — les traîtres lui répondirent que sa re-

nommée se perdait, et qu'il risquait encore ensemble sa couronne avec sa vie. Et enfin ces tyrans et ces traîtres alléguèrent tant de périls que, sans se lever de son trône, le roi signa la sentence de dona Inez; elle devait mourir décollée.

Ils s'assurèrent du prince dans la prison d'un alcaçar, et ils partirent pour Coimbre où demeurait dona Inez. Ici ma main devient tremblante, la plume s'arrête et mon pouls bat; la peine et le tourment emprisonnent ma langue; elle balbutie ce qu'elle raconte.

Ils lurent la sentence à cette douce brebis, à celle qui imita Abel au milieu des fureurs de ces détestables Caïns. Revêtue de mille douleurs, ses yeux laissèrent échapper des perles semblables à celles de l'aurore et qui se miraient encore dans l'éclat de ses joues.

Assise sur un fauteuil, ils lui attachèrent les mains par-derrière, et l'homicide tyran arriva avec une écharpe; on lui ferma la bouche, et le couteau perfide coupa ce cou qui avait été si beau.

Ainsi tomba cette neige empourprée, cette lune

qui s'éclipsait, ce soleil tout voilé, cette lumière éteinte, cette étoile sans rayons, cette lumière sans flamme; ainsi périt cette rose décolorée, cet œillet sans parfum, ce jasmin effeuillé, ce héron privé de son cou. Son vol s'était abattu ; sa renommée allait grandir (2).

Dona Inez de Castro mourut. Que Dieu donne la gloire à son ame, et qu'entre de beaux anges elle soit placée à jamais... Que la renommée raconte aussi pour moi les excès passionnés auxquels s'abandonna le prince le plus aimant, quand il apprit cette disgrace.

Il fit évanouir la nuit avec la lueur de cent mille torches, et il y eut un enterrement solennel, depuis Coimbre jusqu'à Alcobaça. Là il déposa la couronne sacrée sur la tête d'Inez, et au même instant tous les grands baisèrent sa blanche main ; il voulut que tout le royaume lui prêtât serment comme à une reine. Et aux traîtres il fit arracher par l'épaule leur cœur plein de trahison ; ils payèrent ainsi leur faute.

Le roi mourut, assigné pour aller rendre largement compte de ses actions à Dieu. Dona Inez per-

dit la vie, les traîtres perdirent leur ame. Quand Navarre sut cet événement il leva le siége, et mon esprit vous demande humblement pardon de toutes les fautes qu'il a commises.

POÉSIES DU ROI DON PEDRO (1),

A UNE DAME.

Vous êtes plus digne d'être servie qu'aucune dame de ce bas monde ; vous êtes ma seconde divinité, vous êtes mon bien en cette vie.

Vous êtes celle que j'aime pour vos mérites. A cause de vous, je ne saurais plus m'aimer moi-même. C'est à vous seule qu'est due loyauté en ce monde. Oui, vous êtes ma seconde divinité, vous êtes le plaisir de ma vie.

Autre fragment.

Où mes amours trouveront-ils soulagement, où mes grandes terreurs trouveront-elles sûretés ? La tristesse n'admet pas la crainte, et cependant la crainte me fait soupirer ; l'inconstance m'a ôté la foi, et néanmoins je ne puis avoir tort; l'espérance

mon cœur. Puisque vous êtes morte de cette manière, je serai la tourterelle qui est veuve de sa compagne.

Soyez en repos, madame, puisque je vous reste en ce monde ; votre mort, si je vis, sera bien vengée ; c'est pour cela que je veux vivre ; si ce n'était pas ainsi, il me vaudrait mieux, madame, mourir tout de suite avec vous.

Qu'est-ce que j'ai ? où me suis-je ensanglanté, madame ? Je vous ai donné la mort et vous me l'avez donnée. Sang de mon cœur, cœur qui m'appartenait et que l'on a frappé, qu'est-ce qui a pu vous déchirer sans raison ? A celui-là je lui arracherai le sien (2).

NOTES

SUR LA CHRONIQUE D'INEZ DE CASTRO,

SUR LA ROMANCE

ET SUR LES POÉSIES DU ROI DON PEDRO.

Duarte Nunez de Liao et Faria y Souza qui a écrit en Espagnol, sont les seuls historiens qui aient répandu dans le reste de l'Europe, la tradition du couronnement après la mort. Le dernier de ces chroniqueurs, dit textuellement : « Le roi se rendit à l'église de Santa Clara où il fit même exhumer le corps de la femme qu'il chérissait si vivement après sa mort. Là, continue-t-il, il ordonna que son Inez fût revêtue des ornements royaux et qu'on la plaçât sur un trône où ses sujets vinrent baiser les ossements qui avaient été une si belle main. » Le récit de Duarte Nunez de Liao est identique à celui-ci et Camoens, qui met tant de circonspection dans le choix des traditions historiques, admet ce dernier hommage rendu à la mémoire d'Inez. — Du reste, si l'hypothèse contraire était admise, il faudrait chercher ce qui a pu faire naître la tradition, et peut-être trouverait-on cette curieuse origine

dans un usage bien connu du moyen-âge. Un artiste distingué qui a fait des recherches approfondies à ce sujet, pense que selon la coutume du quatorzième siècle, ce fut l'effigie en cire d'Inez de Castro qui fut transportée avec tant de pompe de Coimbre à Alcobaça. — Est-ce cette effigie à laquelle on rendit les honneurs funèbres dont il a été si souvent parlé? J'étais, je l'avoue, préoccupé de ce fait, lorsque je consultai le manuscrit de la Bibliothèque royale dont il a été fait mention; mais voici tout ce qu'on trouve sur le couronnement: « Le roi don Pedro fit faire deux nobles monuments dans le monastère d'Alcobaça, et il y fit transporter avec grands honneurs le corps de dona Inez, que déjà auparavant il avait déclaré être sa femme, et ainsi il fit couronner l'image du monument comme si c'était celui d'une reine ; il le plaça l'égal du sien. »

Les derniers récits qui nous aient été faits sur Inez sont bien récents et bien tristes; ils datent du mois de décembre 1835, à l'époque où M. Taylor achevait sa tournée artistique en Portugal. Cette reine qu'on avait jadis tirée de son cercueil pour la ceindre du diadème avait été tirée ignominieusement de la tombe et ses ossements à demi consumés, étaient épars sur les dalles du couvent d'Alcobaça : Il en était de même des restes de don Pedro. C'est aux soins pieux du voyageur français, qu'on doit la réparation d'un tel sacrilège; la tombe de marbre qui fut élevée au XIII^e^ siècle a reçu de nouveau *celle qui ne fut reine qu'après sa mort*, comme disent les vieux poètes dramatiques de l'Espagne. Quant aux fondateurs, aux vieux religieux français venus pour instituer le couvent d'Alcobaça leur cendre n'avait pas été respectée davantage. Aujourd'hui ce qui reste de leurs ossements repose dans un reliquaire, entre la riche collection du curieux

antiquaire et les beaux livres qu'il a rassemblés sur l'art.

(1) Cette première partie de la chronique est tirée de Duarte Nunez de Liao, historien du XVI^e^ siècle qui ne mourut qu'en 1608, mais qui paraît avoir mis à profit, dans leur naïveté primitive, les chroniques antérieures et surtout les traditions.

(2) Cette circonstance eut depuis une haute influence politique; le fameux jurisconsulte portugais Joao das Regras essaya de prouver, à l'avénement du Mestre d'Avis (Jean I), que don Pedro n'avait jamais épousé Inez. On peut consulter à ce sujet l'histoire des reines de Portugal, où toutes les pièces pour ou contre sont rapportées.

(3) Durant l'enquête qui eut lieu lors de l'avénement de Jean I, Diogo Lopez Pacheco, qui était encore vivant, déclara qu'il avait été envoyé par le roi Alphonse auprès de l'infant pour entrer en négociation à ce sujet, et que don Pedro lui aurait répondu qu'il ne ferait jamais un mariage pareil, et qu'il lui déplaisait qu'on l'entretînt sur un tel sujet. Les familiers du prince concluaient de cette réponse que la répugnance qu'il montrait pour cette union venait de l'inégalité du rang de la mère d'Inez, qui n'était pas de noblesse si connue; « sa fille, continue la chronique, s'appelait Inez Pirez de Castro avant de se rendre à son amour. »
(Voy. *Le comte de Barcellos.*)

(4) Elle avait eu quatre enfans de don Pedro; don Affonso, don Joao, don Diniz, et l'infante dona Britez. Voy. *Catalogo das rainhas de Portugal*, 1 vol. in-4.

(5) Fernand Lopes dit qu'il l'était beaucoup (*Multo gago*).

(6) Nous regrettons vivement que l'espace nous manque pour laisser raconter au vieux chroniqueur les terribles justices de son héros. Tantôt on le verrait s'en prenant à un évêque de Porto, reconnu pour être tombé en état d'adultère ; et il ferait beau voir le justicier, mesurant son pouvoir à un pouvoir plus grand que le sien peut-être, mais dont il ne s'effraie pas un instant ; car il ne consent à abandonner le prélat, après l'avoir fouetté de sa main, que pour le livrer à la juridiction suprême du pape. Une autre fois on le verrait faisant exécuter un amiral, en dépit du doge de Gênes, pour crime de séduction. Deux serviteurs qu'il affectionnait ont la tête tranchée, pour avoir assassiné un Juif ; et le vieil historien nous le peint pleurant d'être contraint à une telle sévérité. Il y a dans Fernand Lopes plusieurs traits semblables ; mais j'avouerai qu'il en est des plus curieux et des plus connus, comme du couronnement d'Inez. On les chercherait vainement dans la chronique, et si on y tient historiquement, il faut les accepter de la tradition ou de Duarte Nunez et de Faria y Souza.

(7) Toute cette partie du récit qui eût été si précieuse à consulter, était probablement liée à la chronique d'Alphonse V que Fernand Lopes a évidemment écrite. Nous avons conservé, quant aux noms, l'orthographe du chroniqueur.

(8) Ce mariage aurait eu lieu en 1354.

(9) Le chroniqueur rapporte ici la bulle mise si souvent en doute ; on a été contraint de résumer par une ligne certains détails donnés par Nunez de Liao.

(10) Au moment de sa mort, comme on le verra, don Pedro reconnut que Diogo Lopez n'était point coupable.

(11) *Dizendo que lhe trouxessem cebolla e vinagre pera o coelho.* Pour comprendre cet affreux jeu de mots, il faut se rappeler que *çoelho* signifie lapin en portugais.

(12) L'auteur anonyme du manuscrit portugais de la Bibliothèque royale, sous le numéro 10,253, qui fait suite à l'histoire d'Alphonse-le-Sage, et qui semble contemporain du récit de Fernand Lopes, ne craint pas de citer une partie de ces effroyables paroles; nous ne les rapportons nous-mêmes ici que pour faire comprendre plus complètement ce terrible épisode de l'histoire du moyen âge. « Comme le bourreau cherchait le cœur de Pero du côté droit, il lui dit : Vilain, cherche de ce côté. Ce cœur était de la grosseur d'un cœur de taureau. »

(13) Il s'agit ici de l'ère espagnole qui est de trente-six ans antérieure à l'ère chrétienne.

(14) Pour compléter cette série de renseignemens historiques sur Inez de Castro, j'ajouterai qu'on peut voir dans le beau Voyage pittoresque en Espagne et en Portugal de M. le baron Taylor, une vue de la chapelle où sont ces deux tombeaux ; je transcris ici une partie du texte relative au couvent de Batalha.

« Dans la petite ville d'Alcobaça, située dans la province de l'Estramadure, bâtie au confluent de la Baça et de l'Alcoa, on voit dominer, comme un cèdre au milieu d'arbrisseaux, une vaste et célèbre abbaye de l'ordre de Saint-Bernard, sous la règle de Cîteaux, fondée et richement dotée, en 1151, par don Alfonse de Henriquez, lors de la prise de Santarem sur les Maures.

« L'église est au milieu des nombreux bâtiments du couvent; on y monte par un beau perron, et sa façade offre un développement de deux cent trente pieds de largeur; l'intérieur, dont le style d'architecture est le roman du douzième siècle, est couronné par une voûte portée par vingt-six colonnes de marbre; les orgues ont cent soixante-treize tuyaux placés horizontalement; huit petites chapelles, derrière le maître-autel, accompagnent l'abside, et les tombeaux de don Sanche I, d'Alphonse II et d'Alphonse III, ornent les travées des bas-côtés du cœur.

« Un écrivain portugais, en parlant de l'étendue de ce monastère, dit que ses cloîtres sont des villes, sa sacristie une église et celle-ci une basilique. Cent trente religieux, tous gentilshommes, ayant chacun un frère servant, habitent dans les nombreuses cellules de cette splendide abbaye.

« Dans le trésor, on voit un calice d'or massif garni de pierreries et couvert d'ornements ciselés, dont le goût, le fini et le travail ravissant le disputent à l'art de Benvenuto Cellini.

« La bibliothèque du couvent renferme les manuscrits les plus rares relatifs à la vieille histoire du royaume.

« Une galerie contient les portraits de vingt-six rois de Portugal, rangés par ordre chronologique, depuis Alphonse I, roi de ce royaume, mort en 1183, jusqu'à la reine Marie I, née en 1734.

« Une salle est décorée des statues de vingt-trois de ces rois en costumes coloriés. Les jardins de l'abbaye sont plantés de hauts orangers, dont plusieurs sont greffés en limons.

« L'abbé jouit de nombreux priviléges, non-seulement

comme esmoleiro-mor, grand-aumônier, mais encore comme donataire de la couronne, pour la nomination de nombreux officiers.

« Mais ce qu'il y a encore de plus précieux, ce qui est encore plus admirable que toute cette puissance et toutes ces merveilles, ce sont les tombeaux d'Ines de Castro et de dom Pedro, placés dans un sanctuaire devenu le lieu le plus solennel et le plus poétique de Portugal. » (*Voyage pittoresque en Espagne, en Portugal et sur la côte d'Afrique, de Tanger à Tetouan*, par M. J. Taylor, l'un des auteurs des *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*, liv. XIII, pl. 6.)

Ne pouvant reproduire ici la précieuse gravure qui accompagne si bien la description qu'on vient de lire, j'ajouterai que le monument que don Pedro fit élever à Ines a tout le caractère religieux de cette époque, et que les anges qui entourent celle qui ne fut reine qu'après sa mort, ont dans leur attitude quelque chose de tendre et de pieux qui va bien à une semblable infortune. Ajoutons que, durant les guerres de l'invasion, ces tombes ne furent pas violées comme celles du couvent de Batalha; mais qu'un amateur trop fervent des traditions ne respecta pas suffisamment la sépulture de l'épouse du Justicier. Une portion de la belle chevelure blonde d'Inez fut coupée, et plusieurs personnes peuvent se rappeler en avoir vu quelques tresses conservées à Paris dans un précieux reliquaire. Un savant Portugais, plein de zèle pour les antiquités de son pays, M. Corvalho, nous a affirmé avoir vu, il y a quelques années, le corps d'Inez au couvent même d'Alcobaça; il est dans un état parfait de conservation. On peut, disait-il, reconnaître encore les traits de cette beauté accomplie, seulement la peau a pris le ton du vélin bruni par le temps. Si ma mémoire ne me

trahit pas, Inez porte une longue robe bleue avec une demi-tunique rouge, et elle a été couchée dans le cercueil de manière à ce qu'on voie difficilement l'outrage fait à sa chevelure. Le R. Kinsey, dans son *Portugal illustrated*, donne un portrait d'Inez de Castro; mais nous avouerons que, comme il n'indique pas les sources où il a puisé, il ne nous est pas possible de l'admettre comme authentique. Le costume et surtout la coiffure donnent à supposer qu'il est de beaucoup postérieur à la date indiquée. L'estimable voyageur offre quelques autres détails plus précieux sur la *quinta das lagrimas*, dont on voit encore l'emplacement à Coïmbre et qui appartenait aux ancêtres d'Inez. Malheureusement on n'a pris aucun soin de conserver ce lieu plein de souvenirs. Si ce n'avait été l'espèce de vénération poétique qui s'est attachée, parmi les étudiants de Coïmbre, à la fontaine des Amours, elle aurait depuis long-temps disparu avec les cyprès qui l'environnent. Ces beaux arbres et une table de pierre où le général Trant a fait graver quelques vers admirables de Camoens, sont tout ce qui rappelle au voyageur le souvenir d'Inez. Le ruisseau coule sur un lit de marbre marqué de taches rouges, et la légende merveilleuse veut que ce soient les traces du sang répandu par les meurtriers.

(1) Je savais qu'il existait deux chants populaires sur ce poétique événement: une romance et une *xacara*: cette dernière pièce m'avait été indiquée comme ayant été vendue à la vente de Charles Nodier. J'ai été assez heureux pour me la procurer dans une autre collection formée en Espagne, et je dois à l'obligeance de M. le baron Taylor d'avoir pu comparer ces deux chants traditionnels qui sont identiquement la même chose, à quelques interpolations ou quelques altérations près. J'ai tâché de restituer le

texte, altéré par tant de voix, en comparant les deux exemplaires. Je ferai observer en passant que chaque chanteur de complaintes ayant altéré, selon les siècles ou les localités, la romance ou la *xacarà*, l'indication de certains instrumens ou de certaines armes, telles que le mousquet, ne serait pas une preuve de son peu d'antiquité.

(2) Ces détails populaires sur le supplice d'Inez s'accordent avec le livre de la Nonne de Santa-Cruz. *Era* MCCCXCIII *die januarii decollata fuit donna Enes per mandatum domini regis Affonsii IV.* Il s'agit encore ici de l'ère espagnole.

(1) Ces précieux fragmens sont extraits du Cancioneiro de Resende, dont il n'existe plus, dit-on, que trois exemplaires en Europe. Le Cancioneiro de Resende, imprimé en 1515 et 1516 (lett. goth., vol. in-4°) est le répertoire le plus complet de la littérature portugaise du XIV^e^ et du XV^e^ siècle. Il offre des fragmens tirés d'environ trois cent trente poètes, parmi lesquels on compte plusieurs grands seigneurs et quelques dames de la cour.

(2) N'ayant plus le Cancioneiro de Resende sous les yeux, je ne saurais affirmer que cette dernière *cantiga* fait partie du recueil. Le texte se trouve dans l'ouvrage géographique que le savant Adrien Balbi a publié sur le Portugal.

LES AMOURS

D'UN FILS

D'INEZ DE CASTRO.

Après la catastrophe d'Inez si bien dite par les chroniques contemporaines, si mal racontée par les historiens, une des traditions les plus remarquables du Portugal est celle qui continue pour ainsi dire cette tragédie sanglante, et qui conserve à une famille du moyen-âge cette empreinte de fatalité, qui semble n'appartenir qu'aux temps antiques. Ce qui donne une valeur réelle à la chronique de don Pedro *le justicier* c'est que le vieil écrivain n'a fait que rappeler, avec sa naïveté habituelle, ce qu'il tenait sans doute des acteurs qui avaient pu figurer dans l'histoire d'Inez de Castro. Néanmoins, la tradition pouvait être déjà modifiée par les vieillards qui la racontèrent; ici, elle est vivante, pour ainsi dire, l'évènement s'est passé durant la jeunesse de l'historien, et il l'expose avec une sincérité d'expression, qui ne saurait laisser aucun doute sur l'authenticité des moindres détails. Il en est de Fernan Lopes comme de bien d'autres chroniqueurs; on a fort peu de détails sur sa vie, et on ignore l'époque précise de sa mort. Nous ne nous lassons pas de le dire, ce qui importe à notre travail, et ce que répètent unanimement les biographes, c'est que, lorsqu'il se voit chargé d'écrire

les chroniques du pays, il s'en va de bourgade en bourgade, de monastère en monastère, interrogeant les vieillards, fouillant les chartriers, comparant entre elles, même les dates des épitaphes, et ce n'est que lorsqu'il se sent riche de ces documens, plus riche encore de ses propres souvenirs, qu'ils s'en vient paisiblement écrire son histoire à Lisbonne. En rapprochant une foule de détails, on comprend fort bien que notre chroniqueur a dû traverser une partie du règne de don Fernando. Les fils d'Inez, il a eu mille occasions de les voir et de s'entretenir avec eux; il a dû connaître cette reine Lianor, dont la beauté fut si fatale au Portugal. Dès le début, il raconte avec les formes un peu verbeuses d'un faiseur de mémoires, comment, étant épouse de Joao Lourenço da Cunha, seigneur de Pombeiro, elle sut inspirer une telle passion au faible monarque, qu'il l'épousa du vivant de son mari et en dépit des murmures du peuple, qui, déjà, nommait hautement l'infâme Andeiro; puis, quand il a rappelé ces amours doublement adultères, il revient aux fils d'Inez de Castro, les frères légitimés du roi. Il nomme tour à tour l'infant don Alfonso, qui mourut en bas-âge ; don Joam, qui succéda à tous les avantages que concédait le droit d'aînesse ; don Dinez, qui s'exila volontairement, pour avoir refusé de baiser la main de la reine ; et enfin cette dona Beatriz, qui, mariée avec un comte d'Albuquerque, trouva plus de bonheur et surtout plus de repos dans la simple dignité du vassal qu'il n'y en eût eu pour elle, à cette époque, sur le trône. Mais c'est don Joam surtout que le chroniqueur prétend faire connaître; c'est lui dont il aime à raconter la valeur chevaleresque, l'esprit aventureux, la force prodigieuse; c'est lui qu'il nous peint comme étant toujours dévoré de regret, au souvenir de cette couronne royale qui appartint un moment à sa mère, mais qui ne

para qu'un cadavre ; peu s'en faut même que toute cette ambition ne lui semble légitime, et qu'à ses yeux le crime qu'elle inspire plus tard ne soit excusable. Mais, après tout, on le sent bien, cet homme n'a d'énergie que par la passion ; la race des vieux rois portugais a décliné en sa personne. Malgré sa soif de régner, il ne saurait soulever la lourde épée dont se servira Jean Ier le Bâtard. Dans cette race, il n'y a plus qu'un roi, et c'est le chef de la maison d'Avis : aussi saura-t-il gagner sa couronne. Ce qu'il faut à don Joam, comme à don Fernando, son frère, ce sont des chasses sans fin, de brillans carrousels, des amours passionnés ; aussi le vieil historien ne dit-il ses amours qu'après avoir raconté ses plaisirs.

Nous ne répéterons pas ici les détails bibliographiques donnés à propos de la chronique de don Pedro. Nous rappellerons seulement que celle de don Joao est extraite de la *Colleçao de livros ineditos da historia Portugueza*, 5 vol. in-fol. Cette publication précieuse, faite sous les auspices de l'Académie royale de Lisbonne et à ses frais, se distingue par une rare conscience d'exécution, et par une fidélité minutieuse dans la reproduction des textes ; on peut dire que c'est un vrai monument national. Pour ne nous occuper ici que de ce qui regarde notre auteur, nous dirons que jusqu'au dix-neuvième siècle, la chronique seule de Jean Ier, était attribuée à Fernan Lopes, et cela sans donner matière à discussion. Il n'en était pas de même des règnes antérieurs. C'est par une suite d'inductions ingénieuses, d'heureux rapprochemens, que M. Trigoso d'Arragao Morato est parvenu à prouver que le chroniqueur de Jean Ier était aussi l'historien de don Pedro le justicier et de don Fernando son fils. Il y a mieux ; grace à ces inductions, puisées surtout dans les qualités du style, on peut supposer que Fernan Lopes aurait composé toutes les

chroniques antérieures. A notre avis, et d'après un sérieux examen, Duarte Nunez de Liao n'aurait fait lui-même que rajeunir Fernan Lopes, déjà si admirable de style. C'est pourquoi nous sommes allés aux sources ; nous n'ajouterons plus qu'un mot, c'est que la bibliothèque royale de Paris renferme des documens précieux et inédits relatifs au règne de don Fernando ; on remarque même une signature de ce roi.

LES AMOURS

D'UN FILS D'INEZ DE CASTRO.

Selon ce que nous avons promis en rapportant l'histoire du roi don Pedro le justicier, il serait bon de vous parler des deux infans don Joam et don Dinez, mais pour abréger, et laissant de côté tout ce qui regarde ce dernier prince, qui est maintenant en Castille, nous dirons à quelle occasion l'infant don Joam s'éloigna de Portugal; or, avant de vous faire ce récit, nous raconterons tout ce qui tient à l'honneur de sa personne.

Cet infant, don Joam, fils de don Pedro et de

dona Inez, était fort bien proportionné de corps, fort dispos en son aspect et en sa tournure. Il avait été enseigné en bonnes manières et chacun le trouvait d'exquise politesse. Nul n'aimait mieux qne lui à recevoir les gentilshommes du royaume et de l'étranger ; il était grand par-dessus toute chose en ses largesses, et on lui voyait prêter à qui ne devait jamais les lui rendre, chevaux, mules, armes, vêtemens, argent même, voire encore beaux oiseaux de fauconnerie, chiens de meute, et bien d'autres objets, quels qu'ils fussent, que l'on pouvait avoir en gré et qu'il tenait en son pouvoir. Il était fort grand ami de son frère don Joam le maître d'Avis, en sorte que comme le roi don Pedro avait ordonné qu'ils ne se quittassent point, on les voyait toujours ensemble, et ils se tenaient compagnie à la cour et à la chasse, comme gens qui bien s'aimaient. Mais l'infant dont nous parlons ici était de toutes les Espagnes le cavalier qui le mieux et le plus dextrement savait manier un cheval, et cela de telle façon que, quelles que fussent les mauvaises habitudes de l'animal ou sa sauvagerie, ou n'en connaissait point qui pût lui résister. Il était donc grand joûteur dans les tournois, grand joueur au jeu de bague, se plaisant aux voltes légères, aux sauts périlleux, et à tels

divertissemens du même genre. Il avait en gré les travaux de la chasse et de la vénerie ; et pour cela, de nuit et de jour, il ne reculait jamais devant la fatigue, se levant deux ou trois heures avant l'aurore, méprisant le chaud et la froidure pour chevaucher plus à son gré, courir les rochers et les forêts profondes, franchir les torrens et les précipices, ce qui n'était pas sans grand péril, puisqu'il lui arrivait quelquefois, dit-on, de rouler en ces profondeurs, lui dessous et son cheval dessus. Il était donc passionné pour la chasse, à ce point, qu'un ours ou un sanglier ne lui faisait jamais éprouver nulle crainte, soit qu'il se trouvât à pied, soit qu'il fût à cheval. Les diverses rencontres où il plut à Dieu de le sauver, seraient curieuses à entendre, mais longues à rapporter ; je vous en veux raconter une seule. Un jour, comme la cour s'en allait chassant au pays de Beira, sur les rives de la Coa, l'infant se rencontra avec un fort grand ours, et il s'approcha tellement de lui pour le frapper au plus près, que l'ours se dressant sur ses deux pattes, leva celles de devant afin de l'arracher de son cheval ; quand il vit cela, l'infant se cramponna lui-même à la selle, et il fit porter tout son corps sur l'arçon antérieur : bien lui en prit, car l'ours, étendant ses griffes pour l'entraîner à terre,

il atteignit l'arçon de derrière, qu'il arracha avec un lambeau sanglant de la croupe du cheval horriblement blessé, il se rua de nouveau sur l'ours et le combattit jusqu'à ce que d'autres chasseurs vinssent à son secours et l'aidassent à renverser l'animal. Bien d'autres prouesses sont racontées de lui, bien d'autres aventures périlleuses!

Or, comme l'infant vivait dans cette manière, satisfait et joyeux, à son plaisir, il vint à mettre sa volonté en une dame, qu'ils appelaient dona Maria, sœur de la reine dona Lianor; et cette dame avait été la femme d'Alvaro Dias de Souza, noble gentilhomme, du lignage des rois, bon chevalier et fort honorable.

Et selon que quelques-uns l'affirment en leurs histoires, le roi don Pedro de Portugal, courtisant une dame avec laquelle Alvaro Dias était accusé de dormir, et comme il avait craint que la grande colère du roi don Pedro ne le portât à quelque exécution périlleuse et déshonorante, il s'en était allé hors du royaume. Les choses se poursuivant ainsi, avec le temps il était mort de sa mort naturelle.

Dona Maria était donc restée veuve, en assez

bon âge de jeunesse, belle, engageante, fort gracieuse; protégeant beaucoup de gentilshommes ses parens, et bien d'autres hidalgos, pourvu qu'ils fussent honnêtes gens, les honorant chacun selon leurs mérites, et leur faisant fort bon accueil.

C'était une grande maison de dames, damoiselles, suivantes et autres gens de moindre condition. On y voyait nombre d'écuyers et officiers, et à tous elle se montrait grande et secourable. Mais pour agir selon son cœur, elle avait des biens en suffisance, car la maîtrise de l'ordre du Christ lui avait été donnée pour don Lopo Dias, son fils, et c'était elle qui en touchait les revenus. L'infant qui la rencontrait souvent, considérant sa beauté et sa position, la voyant si gracieuse, que, au jugement de tous, il pourrait bien lui plaire, l'infant commença à l'aimer de grande volonté, et se complaisant peu à peu dans cette pensée, il lui envoya secrètement découvrir son amour. Mais pour accomplir son désir comme il l'eût voulu, bien des choses lui étaient contraires. La dame était fort prudente, paisible, discrète et bien gardée, et elle se fit défendre auprès de lui par bonnes et sages raisons.

L'infant, dont le désir s'accroissait par ses continuelles imaginations en un tel amour, se vit bientôt contraint de la suivre sans cesse, si bien qu'elle, à son tour, sentant sa puissance sur lui, songea à le requérir d'une chose, qu'en toute autre circonstance elle n'eût pas été assez osée pour lui demander. Elle lui envoya dire par une certaine Margarida Lourenço, sa camériste, que puisqu'il disait l'aimer de si grande passion, elle lui enverrait un ambassadeur, qui devait être arbitre entre eux deux, et auquel il devait croire, s'il voulait accomplir sa volonté ; car d'autre façon, il ne fallait pas songer que cela pût jamais se faire. En conséquence, elle s'adressa à un gentilhomme nommé Alvaro Pereira, auquel l'infant voulait grand bien. Elle lui conta tout ce que le prince lui avait envoyé dire maintes fois, et aussi tout ce qui s'était passé entre eux jusqu'à ce jour, l'engageant à répéter au prince, que puisqu'il l'aimait tant en paroles, il le prouvât par ses œuvres; qu'en un mot il se mariât avec elle, qu'il la reçût pour épouse, et qu'elle serait alors heureuse de se soumettre à sa volonté ; qu'elle savait fort bien qu'il y avait plus de convenance en cette union qu'en celle du roi don Fernando avec sa sœur, et qu'au

surplus, s'il voulait en agir autrement avec elle, il poursuivît sa chance autre part, sans plus longs discours.

Quelques-uns disent qu'aussitôt ces paroles entendues le prince envoya fort secrètement un refus, mais un autre auteur, dont les raisons sont loin d'être à rejeter, dit au contraire que dona Maria étant bien avisée selon la règle commune (puisque tous les hommes en semblable circonstance succombent toujours), comprit que faire cheminer l'infant don Joam sur la route où sa sœur avait mené le roi, était chose peu merveilleuse, et de facile accomplissement.

Elle se décida donc à ce qu'une nuit l'infant la vînt voir secrètement, accompagné seulement d'un écuyer. Et, outre qu'elle était belle et désirable, elle se para si noblement, elle décora son appartement de telle sorte, que ce serait chose légère de supposer qu'un homme eût pu s'éloigner de là aisément. Et à l'heure où l'infant devait venir, il fut reçu par une femme de la maison, et conduit secrètement où se trouvait dona Maria, et dès en entrant, il lui sembla, à la parure de la dame et aux magnificences étalées pour le recevoir comme

un hôte, que chaque atour lui demandait de passer la nuit, chose à laquelle sa bonne volonté et son amour le trouvaient tout disposé. Et après les premières raisons, dona Maria lui dit : Seigneur, je m'émerveille grandement que vous m'ayez fait connaître votre amour de la manière dont vous vous y êtes pris. Il devait être tout d'abord question de mariage entre nous, d'autre façon la chose ne peut se faire. Vous voyez bien que je suis sœur de la reine, par mon père et par ma mère, et quant à la noblesse, vous savez aussi ce que nous sommes, ayant pour ancêtres les Tellos et les Menezes, qui viennent du lignage de roi. Vous n'ignorez pas que j'ai été mariée avec Alvaro Dias de Souza, honorable chevalier qui appartenait à la race royale, et que j'en ai eu un fils qui est grand-maître de l'ordre du Christ. En vérité, seigneur, était-ce raison de chercher à déshonorer une dame telle que moi, et de la traiter comme une femme sans lignage ? Il me semble, seigneur, que rien qu'en raison de ma parenté avec l'infante, votre nièce, vous n'eussiez point dû songer à telle chose, et si je vous ai fait venir ici, c'est pour vous dire ma volonté certaine : si je vous l'eusse fait savoir par un autre, il me semble qu'elle ne vous eût pas été assez positivement connue.

Et en parlant ainsi, elle montrait grand chagrin, et elle semblait prête à pleurer ; choses que les femmes sont promptes à faire ; puis, elle ajouta à la fin qu'il lui fallait retourner promptement au lieu d'où il était venu.

L'infant, qui avait sa volonté assiégée de ce désir qui fait mettre de côté tout jugement et toute considération, l'infant, dis-je, approuvait ce qu'elle disait, niant toutefois que sa demande lui portât aucun déshonneur. Puis, comme il voulait entrer en des raisons plus conformes à ses desseins, elle ajouta qu'elle n'écouterait plus une seule parole, et qu'il lui fît la courtoisie de s'en aller.

Margarida, qui l'avait introduit, lui dit alors : « Seigneur, ma maîtresse a raison, recevez-la pour femme, puisque vous êtes ici ; vous ne sauriez en encourir de blâme, et le roi votre frère a pris sa sœur pour épouse ; il l'a faite reine, et ses enfans doivent hériter du royaume. A la cour, qui peut vous regarder comme mal marié, l'étant ainsi ? Elle est jeune, femme de race, et de tel lignage que tout le monde le connaît. La reine sa sœur accroîtra vos apanages, et vous vivrez bien honora-

blement. C'est ainsi que le roi don Pedro, votre père, prit pour épouse dona Inez, et s'unit à elle en secret, jurant, après sa mort, qu'elle était sa femme, et vous rendant ainsi légitime. Je ne vois donc pas de raison pour que vous n'agissiez pas de même, sauf toutefois si la volonté vous manque.

Dominé par son imagination, et complètement soumis au joug de l'amour, rien que par conjecture des choses qu'il voyait, l'infant tenait à grand prix celles qui lui étaient cachées. Le feu de la passion redoubla donc en lui, si bien que le peu de temps qu'ils avaient mis en leur entretien, lui semblait une nuit prolongée. Et, alors voulant achever le dessein qu'il avait en la volonté, ils s'accordèrent en leurs tendres désirs, lui, déclarant qu'il la recevait pour épouse, et de fait la recevant sur le champ, en présence d'Alvaro d'Amtes, et de plusieurs autres personnes, auxquelles elle avait grande foi (1).

Aussitôt l'union, ils s'en furent tous, et lui, il resta. Et, quand il partit, bien avant le jour, pour faire le moins d'éclat possible, son visage était joyeux, l'épouse semblait heureuse.

Les amours de don Joam et de dona Maria,

telles qu'elles vous ont été racontées en ces chroniques, demeurèrent fort cachées; mais peu à peu la chose se divulgua. Pour cela il suffit de laisser courir le temps; et, comme le secret était su de plus de deux personnes, il devait y avoir nécessairement voix et renommée que l'infant dormait avec dona Maria, et qu'elle était sa femme reçue en véritable mariage.

De l'un à l'autre le roi et la reine l'apprirent. Cet événement leur déplut beaucoup à tous deux, et cela spécialement à la reine, qui allait répétant qu'il lui eût été moins pénible de savoir que sa sœur se fût mariée avec un simple chevalier; quant au roi, il finit par dire que puisqu'ils se contentaient tous deux en leur façon d'agir, elle eût à s'en consoler, et que, pour lui, la chose lui importait peu. Mais voilà pour quel motif le fait déplaisait tant à la reine: considérant sa sœur bien vue de tous, et l'infant don Joam aimé du peuple et des gentilshommes autant que le roi lui-même, elle pensait qu'il pouvait arriver un jour que cette sœur devint reine.

Et voyant donc, à cause du peu de santé du roi et de sa visible faiblesse, que dona Maria devait

s'élever à telle fortune, les poisons de l'envie ne pouvaient manquer de ronger ce cœur. La reine Lianor commença à montrer à sa sœur pire même de ce qu'elle avait coutume de faire : et, quant à l'infant, le roi ne l'accueillait plus comme il faisait par le passé.

Songeant toujours que par ce mariage il pouvait arriver telle circonstance qui lui fît perdre ses honneurs et ses dignités, une pensée entra dans le cœur de la reine, qui devait tout effacer. Elle fit entendre au prince, don Joam, qu'il lui plairait de le voir un jour marié avec sa propre fille, l'infante dona Beatriz. Le comte Joam Affonso Tello son frère, qui lui obéissait en toutes choses, à cause de certaines courtoisies, fut chargé des ouvertures.

Instruit donc ainsi par la reine, le comte commença à avoir avec l'infant de plus fréquentes conversations que par le passé, et à se montrer plus son ami qu'il n'avait coutume de le faire. Un jour, comme ils s'entretenaient tous deux en secret, Affonso Tello raconta au prince comment la reine voulait de bonne foi l'accroissement de sa fortune et son honneur; à l'entendre, son unique désir

était de le voir marié avec l'infante, car, avait-elle dit, puisqu'il plaisait à Dieu de ne pas lui envoyer de fils comme héritier du royaume, don Joam devait être préféré pour mari de l'infante au duc de Benavente, qui était castillan; mais selon ce qu'ajoutait aussi le comte, elle reculait devant les obstacles qu'elle voyait à une telle union, parce qu'elle aurait appris de certaines personnes, que dona Maria était devenue la femme de son beau-frère.

Les douces paroles du comte, qui parla longtemps sur un tel sujet, étant une fois entendues, elles commencèrent à porter leur fruit damnable. L'infant crut légèrement ce qui devait lui être si agréable; il se représentait en imagination tous les honneurs qui devaient suivre une telle union, car volonté de régner est un désir qui ne recule devant nulle œuvre.

Or, le prince commença à ne plus songer à autre chose, si ce n'est comment il pourrait se marier avec l'infante, et de quelle façon il parviendrait à se délivrer de dona Maria par la mort. Et comme il allait en un tel souci, de nouvelles ouvertures furent faites par la reine: il fut parlé à Diego Affonso de Figueredo, contrôleur de la maison de

l'infant et à Garcia Affonso, commandeur d'Elvas, qui était de son conseil; et d'entre eux tous, on ne sait si cela vint de la part de l'infant, ou des autres, mais il s'éleva un abominable mensonge. Il fut dit que don Joam n'avait jamais véritablement songé en son cœur à dona Maria, et qu'il la pourrait bien tuer sans blâme, parce qu'il y avait bruit qu'elle partageait son lit avec un autre, étant sa femme reçue en mariage. Grace donc à l'action de tels conseils, l'infant ne perdit plus un seul instant le désir de se marier avec sa nièce.

Le prince partit aussitôt avec ce dessein enraciné profondément en son cœur, et il se mit en route avec toute sa maison pour Alcanhaes où étaient alors le roi et la reine, et vinrent le recevoir le comte de Barcellos ainsi que d'autres seigneurs et gentilshommes, qui étaient à la cour. Ce jour là il fut convié à dîner par le comte, et le lendemain celle qui le convia fut sa cousine dona Isabel, fille du comte don Alvoro Perez de Castro. Le dîner fut magnifique, et à cette fête vint le comte de Barcellos, gai, brillant, fort amoureux, dit-on, de cette dona Isabel de Castro. Là se réunirent beaucoup de gens de la cour, et quelques étrangers, tant pour admirer la beauté de la dame, que pour

accompagner l'infant, et ce jour, au soir, lorsque l'on eut dansé, après qu'on eut apporté les fruits et le vin, le comte envoya chercher une cotte d'armes des plus élégantes, un poignard fort bien garni, et un riche couteau qu'il avait reçu d'Angleterre; il fit présent de tout à l'infant; de là, s'en allèrent avec le prince beaucoup de chevaliers et d'écuyers, et ils s'en furent au palais, où il reçurent fort bon accueil du roi et de la reine. En ce jour, la reine, l'infant et le comte, restèrent longtemps à l'écart, s'entretenant tous trois à part, durant un long espace de temps. Puis la nuit étant arrivée, l'infant partagea le lit du comte; il devait partir dès le lendemain matin.

Le lendemain donc, l'infant prit le chemin de Thomar; le fils de dona Maria ne s'y trouvait pas alors, mais il envoya requérir le prince de lui faire la courtoisie d'accepter son dîner à quelques lieues de là, ajoutant qu'il se rendait sur le champ près de lui, mais l'infant, qui avait fort peu en désir d'accepter son invitation, la rejeta. Alors le jeune mestre du Christ, qui soupçonnait diverses choses, fit savoir en grande hâte à sa mère ce qui lui était arrivé, et que l'infant se dirigeant vers le pays où elle demeurait, il ne semblait pas qu'il

y allât mu par une bonne volonté, qu'il fallait y aviser. Avant ce conseil, dona Maria avait déjà reçu de la cour des nouvelles qui l'avertissaient. Telles raisons l'avaient troublée, et elle le fut bien davantage, quand elle eut reçu le message de son fils; mais toutefois elle ne perdit point courage, comme il appartenait à une dame de haut lignage, de grande résignation et prudence. Elle donna en réponse au messager, que toutes choses étaient au pouvoir de Dieu, que ce qu'il aurait pour digne et pour bon, elle le ferait; que le reste lui importait peu, et que quant à ce qui regardait les choses de ce monde, elle avait si grande foi en la courtoisie de l'infant, son seigneur, qu'elle ne consentirait, pour aucune raison à son blâme, ou à son déshonneur, et, en cette situation d'esprit, elle resta comme elle était, et ne fit aucun changement en sa manière de se conduire.

Le jour où l'infant partit de Thomar, il s'en alla dormir en un lieu qu'on nomme l'Espinhal, et vers minuit, il se mit à chevaucher avec les siens vers Ferazouce. De là il se rendit à Almalagues, district de Coimbre, passa au travers des oliviers qui entourent la ville, et descendit vers le Mondego, au-delà du monastère de Santa-Anna, qui joint le

grand pont. Là il appela tous ceux qui se trouvaient avec lui, il les fit ranger en silence. Puis, s'éloignant un peu, il se prit à parler avec Diego Affonso et Garcia Affonso, et quand il eut achevé avec ceux-ci, il fit avancer les autres, et commença à leur dire:

« Vous tous qui êtes présens, vous êtes mes vassaux et serviteurs, vous étiez aussi ceux de mon père, et j'ai grande confiance en vous, parce que vous descendez de bonne souche, et que vous êtes de bon lignage. Je ne dois donc pas faire chose que je ne vous aie dite par avance, et, bien que je vous aie caché jusqu'à ce jour quelques-unes de mes affaires, vous ne devez me l'imputer à faute; il fallait que ce fût ainsi. Or, je vous fais savoir, et la chose m'a été rapportée, que dona Maria, la sœur de la reine, ne cesse de publier et de dire qu'elle est ma femme, qu'elle en a des preuves écrites, et pour témoins des gentilshommes. Ceci est vrai ou non.... Mais quand ce serait ainsi, telle chose devait être gardée en grand secret pour son honneur et pour le mien; et puisque c'est de sa part que le fait s'est découvert, et qu'il peut en advenir pour moi et aussi pour elle grand dommage et grand péril, je m'en vais à sa demeure; je veux lui parler

et je veux faire d'elle ce qu'exige mon honneur et ma dignité. »

A cela, chacun en particulier, et tous d'un commun accord, répondirent qu'ils étaient prêts et disposés, non seulement à cette expédition qui était chose de néant, mais encore à de plus hautes entreprises; la chose lui agréa.

Alors ils commencèrent à cheminer. Le pont étant passé, comme ils étaient arrivés à la tannerie, le prince appela un des siens et lui dit: Vous connaissez cette ville; ses entrées et ses sorties vous sont plus familières qu'à aucun d'entre nous, parce que vous y avez fait vos études. Dona Maria demeure dans la maison d'Alvoro Fernandez de Carvalho, guidez-nous par tel chemin que nous puissions y arriver le plus vite qu'il sera possible, et sans passer par les lieux habités, autant que faire se pourra.

Et lui, il répondit qu'il le ferait ainsi; et il les conduisit alors vers l'église de San-Bartholomeu, d'où naît une rue étroite qui conduit droit à cette habitation. Et alors le guide s'arrêta et dit à l'infant: Voici la maison que vous demandiez. En ce

moment l'aube commençait à luire, et le matin luttait pour paraître. Or, il advint, comme si un mauvais sort l'eût voulu, que quand l'infant arriva avec les siens devant le portail, une femme qui devait aller laver du linge tira les verroux des portes, et les ouvrit toutes grandes. Et quand elles furent ainsi ouvertes, ceux de l'infant montèrent à une salle haute, où reposaient quelques femmes dormant encore.

Pour l'infant, il se retira un moment à l'écart avec Diego Affonso et son autre compagnon, à l'entrée d'une salle qui donnait sur un verger d'orangers. Là ils se parlèrent, semblant se consulter entre eux, et quand leur conciliabule fut fini, ils allèrent où étaient tous les autres. Alors l'infant demanda après dona Maria, qui dormait dans une chambre fermée, comme le lui montrèrent celles qui couchaient en dehors. Et derrière cette chambre reposaient une nourrice et des femmes de chambre, avec un sien fils.

L'infant demanda s'il n'y avait pas quelqu'autre entrée à ces tours, et il lui fut répondu que non; les portes étaient très fortes et bien verrouillées. Le prince reprit alors, que, qui pouvait le mieux

briser, brisât; et chacun travaillant avec bûches et pierres, la porte fut bientôt renversée.

Et dona Maria se réveillant en sursaut, quand elle vit entrer ces gens de telle manière, se leva de son lit tout épouvantée et craintive ; certes la terreur était bien légitime. Et lorsqu'elle s'était levée ainsi, elle n'avait eu ni la présence d'esprit, ni le temps de jeter sur elle aucun vêtement ou manteau; personnne non plus ne lui en pouvait donner, parce que les femmes qui étaient dans l'intérieur avec elle s'étaient cachées sous le lit, d'où elles n'osaient bouger de pure frayeur.

Et ayant souci de couvrir sa nudité, elle n'eut d'autre ressource que de s'envelopper d'une couverture blanche, en laquelle elle roula tout son beau corps, et étant ainsi, elle se dressa le long de la muraille près du lit.

Et aussitôt que l'infant fut entré, elle le reconnut au visage et à la parole. A son aspect elle recouvra son courage et sa hardiesse, et lui dit : — O Seigneur, quelle est cette visite si inusitée ? — Bonne dame, répondit-il, vous le saurez; vous allez disant que je suis votre mari et que vous êtes ma femme,

vous voudriez le prouver à tout le royaume, et c'est à ce point que le roi et la reine l'ont su, ainsi que toute la cour. C'était un jeu à me faire mettre à mort, ou à me faire jeter en prison pour la vie. Vous eussiez dû cacher un tel évenement au monde entier; d'ailleurs, si vous étiez ma femme, vous mériteriez la mort, pour m'avoir fait infidélité en partageant votre lit avec un autre. Et en disant cela, il mit la main sur elle.

Dona Maria entendant telles raisons, répondit à l'infant, et lui dit : — O seigneur, je vois bien que vous venez mal conseillé, et que Dieu pardonne à qui vous a donné tels avis. S'il plaît à votre Grace de vous retirer avec moi un moment en cette autre chambre, ou de faire qu'on sorte de celle-ci, je prétends vous donner un conseil plus profitable. Pour merci, écoutez-moi, seigneur, et il vous restera toujours le temps de faire ce qui est si fort en votre désir.

Et lui ne voulut pas entendre ses raisons, ni lui donner loisir de s'excuser d'une faute qu'elle n'avait point commise; aussi l'interrompant, il s'écria : Je ne suis pas venu pour dépenser ici mon temps avec vous en vaines paroles.... Et ces mots

ayant été dits de semblant irrité, il tira violemment à lui la pointe de la couverture, et comme cette faible femme se trouva alors renversée sur le carreau, son corps si blanc resta à découvert, exposé aux regards de tous ces hommes d'armes; si bien que la plupart d'entre eux, en qui il restait quelque bienséance et vergogne, s'éloignèrent d'un tel spectacle; ce leur était chose trop douloureuse à voir. Il y en avait même qui ne pouvaient retenir leurs sanglots, comme si c'eût été leur propre sœur ou leur mère, qu'ils eussent vue ainsi étendue devant eux.....

Et en la renversant, l'infant lui avait donné un coup de poignard!.. Ce poignard, c'était celui qu'il avait reçu de son frère, à elle, dona Maria Telles. La dague avait passé entre l'épaule et le sein, près du cœur... Elle cria, à haute voix, quelques paroles fort douloureuses.

— Mère de Dieu, secourez-moi et ayez pitié de cette âme!..

Et lui, retirant le poignard, lui fit une autre blessure dans l'aine. Elle éleva encore la voix et dit:

— Jésus, fils de la vierge, secourez-moi!...

Ce fut sa dernière parole, car elle rendit l'ame, étouffée aussitôt par le sang.

O pitié du Dieu Très-Haut, pourquoi ne fut-il pas en ta volonté favorable, de détourner ce cruel couteau d'un si beau corps, innocent de toute faute honteuse!

A l'instant même, la maison fut pleine de cris et de pleurs d'hommes et de femmes, qui s'arrachaient les cheveux, menant grand deuil en leur douleur! Le bruit des cris était entendu par toute la cité et il y avait grand trouble chez plusieurs qui ne savaient ce que c'était. Au bruit et au tumulte, arriva Gonçallo Meomdez de Vasconcellos qui était parent de dona Maria, et quand il trouva telle œuvre faite sur elle, quand il vit le deuil des siens, il se prit à dire des paroles si douloureuses, que le peuple du voisinage qui était là regardant, ne pouvait retenir ses larmes.

Pour l'infant, dès qu'il eut accompli le fait pour lequel il était venu, il se mit à chevaucher avec les siens, tourna par le pont, et sans faire aucune

halte, il arriva à San Payo. Comme l'étape était grande, et que les bêtes étaient fatiguées, il n'arriva que six personnes avec lui; ils attendirent les autres et quand ils furent tous réunis, ils entrèrent sur la route de la Beira, achetant des armes, du mieux qu'il se pouvait faire, pour s'en servir en chasses et en courses dans les montagnes. Les choses durèrent ainsi un certain temps.

A la fin, l'événement fut su par le royaume, et cette mort pesa à un grand nombre, surtout quand on apprit la façon dont tout s'était passé, et que dona Maria était innocente. Quand elle eut appris l'événement, la reine fit comme si la chose lui était fort douloureuse, elle prit le deuil, et toutefois elle s'en allait disant au roi qu'il ne s'embarrassât pas de tout cela, qu'il n'en prît point d'ennui, et que c'étaient de ces choses qui arrivaient journellement par le monde.

Et quand le souvenir de l'évenement se fut un peu refroidi, comme l'infant se trouvait dans la province de la Beira, sur les rives de la Coa, aux environs d'Extremoz, il fit dire au roi et à la reine, qu'il ne lui convenait pas de vivre sur leurs terres, privé de leurs bonnes graces et sans leur consente-

ment, et qu'il leur demandait qu'on lui fît la courtoisie de lui pardonner, à lui et aux siens, sinon qu'il essaierait de trouver asile en un autre royaume, où il pourrait vivre sans crainte de qui que ce fût.

En cette circonstance ne manquaient pas les ambassadeurs, qui étaient toujours par allées et venues: tantôt ils apportaient à l'infant nouvelles joyeuses, tantôt ils lui en racontaient qui n'étaient pas sans tristesse. Quelquefois on lui annonçait que le mestre de l'ordre du Christ, ainsi que le comte don Joam Affonso, don Gonçallo et le comte de Viana, tous cousins de dona Maria, s'étaient réunis pour aller le chercher lui et les siens. De tous côtés il avait donc quelque chose à redouter, excepté de la part de don Alvaro Perez, son oncle, qui traitait avec le vieux comte pour qu'on lui pardonnât. Enfin, par leur moyen et aussi grace au prieur de l'hôpital don Frai Alvaro Gonçalvez, et à Ayras Gomez da Sylva auquel le roi voulait grand bien, grace surtout à la reine, dont la voix valait plus à elle seule que celles de tous les autres réunies, l'infant fut pardonné ainsi que tous ses complices, et ses lettres de pardon lui étant parve-

nues, il partit sur le champ pour la cour, où il fut reçu à merveille par le roi, par la reine, et par les deux comtes ses frères, qui allèrent même à sa rencontre jusqu'aux environs de Santarem.

Et voyant les bonnes manières que le roi et la reine avaient avec lui, il eut en l'idée qu'on allait faire ce dont le comte lui avait parlé, relativement au mariage de sa nièce, il espérait chaque jour que la chose allait se mettre en œuvre: pensée bien éloignée des volontés de la reine; car quoique sa sœur fût morte, ce lui était d'un bien grand empêchement que l'infant vécût en Portugal. Voyant de jour en jour le roi plus affaibli par la maladie, elle craignait que le prince ne fût élevé sur le trône, et qu'ayant fait choix d'une femme qui serait reine, elle ne fût privée de ses honneurs et dignités. Pour obvier de tout point à ce projet, elle avait au contraire grand désir que l'infant fût marié en Castille.

. . . . . .

Le roi partit de l'endroit où il était, puis il s'en fut en la province d'Allem-Tejo, et, avant ce départ, l'infant parlant avec la reine de son mariage; elle,

comme quelqu'un qui n'avait point telle chose en la volonté, lui faisait entendre que cela ne se pouvait point faire aussi vite qu'il le voulait, parce qu'il fallait d'abord rompre les fiançailles de la princesse avec le duc de Benavente (2), et qu'ensuite il était nécessaire d'obtenir des dispenses pour que son mariage à lui fût valable ainsi qu'il devait l'être. Et avec ces raisons et bien d'autres, elle mit la conversation sur la flotte, lui emmiellant les lèvres de bonnes paroles, de telle sorte néanmoins, qu'il pût comprendre à son geste et à son accent, que ce mariage était une chose qui n'arriverait jamais, fût-ce même bien tard ; et, dépité par telles raisons, il s'en alla de la cour et se dirigea sur Porto, et se rendit en la province d'Entre-Doiro-e-Minho. Il y erra un certain temps, puis il passa dans le Beira, et, en allant de cette sorte, il reconnut bien qu'il avait été joué ; il commença à s'attrister et à se trouver plein d'ennui. Autant il lui avait semblé doux de partir pour se porter vengeur sur dona Maria d'une faute non commise, autant alors il aimait à pleurer en secret, menant grand deuil de cette mort, et se reprenant avec amertume du mal qu'il avait fait. Il vivait donc de cette vie d'ennuis; et, pour tout dire,

tous chercher fortune où bon leur semblerait, et cela pour peu de temps, parce qu'ils ne tarderaient pas à apprendre de ses nouvelles; ceux qui lui conserveraient franche affection pouvant alors venir le joindre.

Ce message fut écouté avec grande douleur parmi ces hommes en détresse, et la réponse fut donnée avec tels gémissemens, qu'il n'y avait là personne qui les entendît sans pitié. Il y avait donc cris et pleurs : quelques-uns même s'arrachaient les cheveux et se frappaient du poing le visage; ils le faisaient de telle manière que leur face était toute sanglante. Ceci dura grand espace de temps, comme il devait advenir à des gens qu'on ne venait point troubler en leurs regrets. La fatigue et l'angoisse des discours firent cesser enfin leurs lamentations. Deux puissantes raisons néanmoins les conviaient à ce deuil : la première était l'affection qu'ils avaient pour leur seigneur, prince grand et libéral, se montrant compagnon agréable en toute rencontre; la seconde, c'était la pensée qui leur venait à tous, que si don Joam fuyait avec telle crainte d'être prisonnier, ou mis à mort, ils ne devaient guère songer, eux ses serviteurs, à conser-

ver l'espérance de la vie. Enfin après s'être reconfortés l'un l'autre, du mieux qu'ils pouvaient faire, ils se dispersèrent chacun de leur côté, comme il arrive aux navires qui composent une flotte en mer, quand il viennent à être battus par la tourmente.

A ceux qui voudraient connaître la fin de ce drame, que la simplicité de l'historien laisse voir encore si terrible, nous dirons que don Joam continua à errer quelque temps sur les frontières du Portugal et qu'il finit par se réfugier chez sa sœur, dona Beatriz. Ce fut là qu'il acquit la certitude que, malgré son crime, il obtiendrait un asile assuré à la cour du roi de Castille. Parvenu en Espagne, il fut fait comte de Valença par Henri II, qui lui accorda la seigneurie absolue de plusieurs autres villes et même celle de quelques forteresses. « Il vécut là, ajoute le vieux chroniqueur, assez honorablement. » Ce que tous les auteurs ne disent pas, et ce qu'il y a de plus étrange sans doute, c'est que le roi lui donna en mariage sa fille naturelle, Constance. Don Fernando étant mort, Juan II, qui avait succédé à Henri et qui élevait des prétentions sur la couronne de Portugal, craignit l'influence que le fils d'Inez pouvait avoir encore et les droits qu'il devait nécessairement revendiquer; il s'empara de sa personne, et ce fut en prison qu'il mourut. On montre son tombeau dans le couvent de Saint-Estevan, à Salamanque.

CHRONIQUE

DE MARIA DE PADILLA,

DU MAITRE DE SANTIAGO

ET DE LA REINE BLANCHE DE BOURBON.

Les fragments que l'on va lire sont extraits d'une chronique dont la réputation est devenue presque populaire, et qu'au fond, néanmoins, on connaît fort peu. Je veux parler du livre de Pedro Lopez de Ayala, qui n'eut peut-être d'autre tort, en entreprenant d'écrire l'histoire du terrible don Pedro, que d'être le favori de Henri de Transtamare. C'est dans l'édition princeps que ces extraits ont été puisés, et c'est tout-à-fait à tort que la Biographie universelle dit que Lopez de Ayala a été imprimé pour la première fois en 1591. La première édition du vieil historien Espagnol porte simplement au titre : *Cronica del rey don Pedro* in-4°. Goth., et à la fin du volume, on lit les mots suivants : *Aqui se acaba la coronica del rey don Pedro primero deste nombre de Castilla e de Leon.* « Imprimida por » Meynardo Ungut aleman, e Estanislao polono, compañeros » en la muy nobre e muy Leal Cibdad de Sevilla, a ocho » dias del mes de Otubre, ano del Nascimiento de Nuestro » senor Ihu-xpo, de mil e quatro cientos e nonenta cinco » anos. »

Il me reste un regret, je l'avouerai, c'est de ne pas avoir pu mettre à profit pour ce travail une précieuse chro-

nique contemporaine mentionnée par le savant Vicente Salva dans son catalogue, et qui est introuvable à Paris ; je veux parler de l'histoire de Gratia dei, imprimée au commencement du XVIII^e^ siècle et intitulée : *historia del rey don Pedro y su descendencia que es el linage de los Castillas escrita por Gratia dei y anotada por otro autor.* Ce précieux document historique publié dans le *semanario erudito* (34 pet. in-4°), est accompagné de notes précieuses: Salva dit positivement que cette histoire est écrite tout-à-fait en faveur de don Pedro, et par conséquent fort différente de celle qui nous a été donnée par Ayala.

Voilà pour la bibliographie, voici maintenant quelques détails historiques afin de venir en aide à la mémoire de plusieurs lecteurs. Dans le récit tel que je l'ai laissé faire à l'historien, il y a derrière les acteurs une figure muette et menaçante, qui lève toujours son épée sanglante, quand doit venir le dénouement. Don Pedro, le cruel, se montre rarement à découvert dans le drame terrible qu'il fait jouer pendant dix-huit ans sous ses yeux. C'est donc un homme qu'il faut juger par ses œuvres. Laissons parler Mosen Diego de Valera, le chambellan du palais ; c'est presque un contemporain ; il dira le prologue, nous écouterons ensuite Ayala.

« Ce roi don Pedro, dit-il, se montra fort discret d'esprit, vaillant de corps, mais rusé de cœur. Il était soupçonneux, cauteleux, et avec cela plus entreprenant en son courage, qu'il ne convenait à un roi. Il croyait légèrement toutes choses, ce qui l'entraînait en de grands dommages. Pour cruel, il le fut démesurément ; et voici

ceux qu'il fit périr parmi les puissans de ce royaume : leur nombre est grand. Entre eux on compte d'abord don Juan Nuñez le maître de Calatrava, Garci Lasso de la Vega, puis les vingt-quatre jurés de Cordoue, et tant d'autres qui périrent en cette cité. En son extrême cruauté, il ne pardonna pas même à son propre sang, témoin le maître don Fadrique, son frère, qui eut pour fils l'amirante Alfonso Enriquez ; il le fit mourir dans l'Alcaçar de Seville, ainsi que don Juan et don Diego, ses autres frères qui étaient encore enfants. Son cousin, l'infant d'Aragon, il le fit tuer à Bilucio ; à Zamora, périrent don Juan de Ledesma et don Pedro son frère. A Castro Xeniz, la reine doña Leonor, sa tante, eut le même sort, et sa femme, doña Blanche périt à Medina Sidonia. A Séville, il fit brûler doña Urraca, la mère du comte don Juan Alonso, Doña Juana de Lara périt aussi sous le poignard, et cependant c'étaient ses cousines germaines. Presque tout le lignage de Lara, qui était si noble et de si vieille extraction, en Espagne, il le détruisit. A Alfaro, il fit décoller Gutiere Fernandez de Toledo et don Vasco, archevêque de Tolède. Le frère de ce dernier, il l'exila, et ce prélat mourut en Portugal. Don Alonso Fernandez Coronel, qui avait été son gouverneur, il lui prit Aguilar, par la force des armes, ensuite il le fit décapiter. A Villanueva, il fit mettre à mort Per Alvarez de Osorio ; à Talavera, celle qui succomba fut dona Leonor de Gusman, la mère du comte don Henrique, de don Fadrique, de don Sancho, de don Tello, les fils du roi Alphonse et ses propres frères. Tout cela ne suffisait pas à sa terrible cruauté, la reine dona Maria, par terreur de son propre fils, alla s'enfermer dans la forteresse de Toro. Il l'assiégea, et comme elle descendait du château pour s'en remettre à la piété filiale de celui qu'elle croyait avoir

quelque respect pour une mère, il la reçut sans nulle révérence, et il fit mettre à mort sous ses yeux, ceux qui en une telle compagnie se croyaient suffisamment sûrs. Ceux qui périrent en cette occasion, on a gardé leur nom ; ce furent : don Per Estevanez, maître de Calatrava, Ruy Gonçalez de Castaneda, et Alonso Tellez Giron ; puis encore Martin Alonso Tello. La reine fut si troublée de voir telles exécutions, qu'elle tomba comme morte sur le sol, en présence de semblables épouvantemens. »

Dans cette sanglante énumération, on le voit, le vieux chroniqueur dédaigne la chronologie, il procède géographiquement, par cités et par provinces. Il en oublie cependant. Le trésorier qui avait jetté tant d'or dans les coffres du roi, l'ancien favori Samuel Ben Levi, il le passe sous silence, peut-être parceque ce n'était qu'un juif. Alhamar, le roi Vermejo, et ses cinquante seigneurs, tués dans le champ de la Tablada, il dit bien qu'ils périrent honteusement, mais il taît leurs noms. C'étaient de purs mécréans. Et l'enfant jetée aux lions dont parle Fernand Lopes, et la femme de Coronel, qui s'oignit d'huile brûlante, pour échapper aux poursuites de l'assassin de son mari ! Don Pedro a eu cependant des Apologistes, et Philippe II l'a nommé, dit-on, le JUSTICIER !

DOÑA MARIA PADILLA,

L'INFANT DON FADRIQUE,

ET LA REINE BLANCHE DE BOURBON.

Et vous saurez que dona Maria de Padilla était fort belle, de bon entendement, mais petite de corps.

Or, quand don Juan Alfonso d'Albuquerque, qui avait gouverné le royaume, fut revenu de son ambassade de Portugal, il s'en alla devers le roi à Torrijos, et il sut que Blanche de Bourbon, la nièce du roi de France, celle qu'on destinait pour femme à don Pedro, était arrivée à Valladolid; mais comme il savait aussi que le jeune roi n'avait nulle

volonté de faire ses noces, il lui parla, lui conseillant d'aller sur le champ en la cité où la princesse était arrivée, et lui disant en outre qu'il fallait s'unir avec ladite dame, nièce du roi de France, et cela, parce qu'elle avait été épousée par ses propres ambassadeurs. Il lui donna à entendre qu'en agissant ainsi, il agirait pour son propre avantage; car, disait-il, il savait bien lui-même que ses royaumes de Castille et de Léon étaient en grande aventure, et qu'avec un fils légitime, toutes ces choses cesseraient. Il ajoutait qu'autrement la reine de Castille, dona Leonor d'Aragon, ayant des fils, les infans don Juan et don Fernando pourraient bien prétendre aux dits royaumes, et qu'il y aurait au fond quelque grand péril en tout cela, pour la chrétienté, attendu le voisinage des Maures du côté de la mer et par delà. Il le pressa, prétendant qu'il devait mettre bonne grâce à partir sur le champ de Torrijos, où il était, pour aller faire ses noces avec dona Blanche de Bourbon, la propre nièce du roi de France, celle qu'on appelait déjà la reine de Castille; son dernier mot fut même que, s'il agissait ainsi, tout le royaume entrerait en allégresse et en plaisir. Et vous saurez que tout ce que disait en ces termes don Juan Alfonso, en donnant tels conseils au roi, c'était pour parvenir à ses fins, car il

lui plaisait sur toute chose d'éloigner don Pedro de dona Maria de Padilla. Un fait se dévoilant à sa clairvoyance, savoir : que les parens de cette dame se trouvaient être déjà bien avant en la faveur du roi ; don Juan Fernandez de Hinestrosa, oncle de dona Maria, et Diego Garcia de Padilla, son frère, étant devenus ses familiers, tandis que don Juan Thenorio avait été nommé grand chambellan. Et ce que ne disait point don Alfonso, c'est comment avaient commencé ces amours aux temps où toutes choses et où toutes graces se faisaient en ce royaume et en la maison du roi, par les mains et par la volonté de lui don Juan. Le roi avait vu à Gijon dona Maria, qui était une demoiselle de grande beauté, élévée en la maison de dona Isabel de Menezes, la propre femme de don Juan d'Albuquerque, et si Juan Fernandez de Hinestrosa, son oncle, l'avait conduite à Sahagun, cela avait été par le conseil de don Juan Alfonso, qui pensait en tirer avantage.

Or donc, quoique le mariage ne fût pas en la volonté du roi, il fit ainsi qu'il lui avait été conseillé par don Juan Alfonso ; il partit de Torrijos et s'en fut à Valladolid, laissant dona Maria de Padilla dans les environs de Tolède, au château de

Montalvan, château très sûr. Là, il mit dona Maria en la garde d'un de ses frères, bâtard, que l'on appelait Juan Garcia, et qui fut depuis maître de Santiago. Pour qu'elle ne courût aucun risque, pour qu'elle demeurât en pleine sûreté, il commit là encore à sa garde plusieurs autres gens, en qui il se fiait. Car on saura qu'il craignait fort en ce temps don Juan Alfonso. C'est qu'il savait combien il pesait à ce seigneur qu'il eût mis tant d'amour en une jeune fille élevée dans sa propre maison, et au moyen de laquelle on avait espéré le subjuguer : le contraire était arrivé.

Le roi s'en fut donc à Valladolid, où étaient déjà réunis par ses ordres, à l'occasion de son mariage, tous les grands de son royaume ; puis quand il fut arrivé, il ordonna qu'on eût à faire ses noces avec dona Blanche de Bourbon, son épouse, qui était en l'âge de dix-huit ans, qui avait toute beauté, et qui appartenait au royal lignage de la maison de France. . . . . .

. . . . . .

Et, comme nous venons de le dire, le roi don Pedro fit ses noces avec son épouse, dona Blanche, et il la prit pour femme, et il s'unit à elle à Sainte-

Marie-la-Neuve de Valladolid ; il y eut grandes fêtes, grands tournois, grandes joutes. On vit là réunis nombre de dames et de cavaliers. Le roi et la reine allaient en ce jour vêtus d'étoffes blanches brodées d'or, fourrées d'hermine, et ils montaient tous deux des chevaux blancs. Le roi avait pour parrain don Juan Alfonso, seigneur d'Albuquerque, et dona Leonor d'Aragon était la marraine de la reine, et elle montait une mule : cette reine dona Leanor était vêtue d'étoffes blanches, elle portait sur sa tête un diadème de pierres chatoyantes. Et allaient à pied avec la reine pour tenir les rênes de son cheval : le comte don Henrique, don Tello, son frère, puis don Fernando de Castro, et don Juan de la Cerda, le fils de don Luiz. Il y avait encore à ce cortége le maître de .Calatrava, don Juan Nunez de Prado, don Pedro de Haro et d'autres grands seigneurs. Quant à l'infant don Fernando d'Aragon, il conduisait la reine dona Leonor sa mère, qui était, comme nous l'avons dit, la marraine. La reine-mère dona Maria était aussi présente, allant sur une mule, et portant une robe de samis blanc. Et celui qui tenait les rênes était don Juan d'Aragon, cousin du roi. Et en ce jour des noces, ainsi que c'est la coutume de Castille, allait, tout à côté de la reine Blanche, dona Marga-

roi ordonna qu'on lui amenât des mules, disant qu'il voulait aller visiter sa mère dona Maria; mais il s'éloigna, après avoir été coucher à une aldée que l'on appelle Olmedo; il se rendit, dès le jour suivant, à Montalvan, près de Maria Padilla.

Et quand on sut à Valladolid que le roi s'en était allé, et près de quelle femme il était, il y eut en toute la ville grand bruit et grand mouvement. Don Juan Alfonso d'Albuquerque et don Juan Nunez de Prado, le maître de Calatrava, s'en furent avec bien d'autres chevaliers devers la reine, et ils étaient fort tristes en leurs paroles. On convint alors que les deux seigneurs dont nous avons parlé, et bien d'autres avec eux, iraient trouver le roi don Pedro en la ville de Tolède, et qu'ils travailleraient de tous leurs efforts auprès de lui, pour que dona Blanche ne fût pas ainsi délaissée. Mais comme don Juan Alfonso était déjà à Almocor, ayant expédié un message vers don Pedro, qui l'engageait à venir en toute sûreté près de lui, il entra en conversation avec don Juan Nunez, le grand maître, et une forte terreur s'empara de tous deux, si bien qu'ils résolurent deux choses, savoir: que le maître de Calatrava s'en irait en sa mai-

trise, et que pour Juan Alfonso d'Albuquerque, il retournerait en ses châteaux.

Et comme le roi don Pedro vint à savoir que ces deux seigneurs s'étaient retirés en leurs terres, il partit sur le champ de Tolède, et résolut de s'en aller à Valladolid rejoindre dona Maria, sa mère, et Blanche de Bourbon, son épouse. Il fit cela, dit-on, pour qu'il n'y eût plus de scandale au royaume, et s'il agit ainsi, ce fut par les conseils de ses familiers, par ceux des propres parens de dona Maria de Padilla, qu'il avait toujours près de lui. Il alla donc à Valladolid, où il demeura avec la reine Blanche deux jours, mais ces deux jours ne purent s'achever, et qu'il y demeurât davantage. Il partit de la cité et s'en fut à Mojados, aldée peu éloignée de là. Il vint ensuite à Olmedo, il y resta quelques jours, et depuis, au grand jamais, il ne revit la reine dona Blanche, et cependant elle était sa femme.

Pour dona Maria, elle continuait à dominer le roi, mais s'il y avoit quelque bonne action à faire, elle la faisait; et au temps des ôtages donnés par Alfonso d'Albuquerque, lorsqu'on amena

Gutier Gomez de Toledo, la chaine au cou devant le roi, ce fut Maria de Padilla qui demanda sa grâce, et ce fut elle qui gagna son pardon. Et quand don Alvar Perez de Castro et Alvar Gonçalez Moran montèrent à cheval pour s'éloigner d'Olmedo, celle qui les fit avertir secrètement qu'il y avait pour eux péril de mort en la ville, ce fut encore Maria de Padilla, à qui ne plaisaient point telles choses, en les actions que faisait le roi. Depuis don Pedro disait publiquement que si ces deux seigneurs fussent entrés en la ville, à coup sûr, ils étaient morts.

Et ce fut vers ce temps que don Fadrique, le maître de Santiago, le propre frère de don Pedro, le fils du roi Alphonse et de dona Leonor de Guzman, arriva à la ville de Cuellar, où alors était le roi. Et don Pedro le reçut fort bien, mais il n'avait pas vu le maître depuis ce temps où, en Llerena, sa mère, dona Leonor, allait prisonnière quelque temps avant sa mort. Et ce fut alors que l'on retira la grande commanderie de Castille à don Ruy Chacon, et qu'on la donna à don Juan Garcia de Villagera, frère bâtard de Maria de Padilla. Le grand maître, don Fadrique, mit ainsi commencement à

ses amitiés avec dona Maria, avec Juan de Hinestrosa, son oncle, et avec Diego Garcia de Padilla, son frère; il savait que cela plaisait au roi.

Le roi don Pedro partit de Cuellar et il alla à Ségovie; ce fut de ce lieu qu'il ordonna que dona Blanche, sa femme, qui était à Medina del Campo fût conduite à Arevalo, et que là elle fût gardée de telle manière, que jamais dona Maria, sa propre mère, ne pût la voir, qu'aucun chevalier ne pût la visiter. Déjà, en ce lieu, elle était comme prisonnière, et elle avait pour gardes don Pero Gomez Gudiel, natif de Tolède, évêque de Ségovie, Tel Gonçales Palomèque, chevalier de Tolède, et encore Juan Manso de Valladolid, officiers de sa maison.

Et en la cinquième année de son règne, l'an du Seigneur 1354, l'ère de César 1392, l'ère des Arabes 754, le roi, après avoir fait périr Juan Nunez de Prado, le grand maître de Calatrava, le roi don Pedro, dis-je, songea à épouser, du vivant de sa femme, dona Juana de Castro, la propre fille de don Pedro de Castro, surnommé de la Guerra. Dona Juana était fort belle, et toujours

le roi disait qu'il voulait se marier avec elle, et celui qui s'entremettait en cette union était un chevalier que l'on appelait Mem Rodriguez de Senabria, natif du pays de Galice. Pour dona Juana de Castro, elle disait dabord que tel mariage ne se devait faire, don Pedro étant marié avec dona Blanche de Bourbon. Mais elle avouait aussi qu'elle y consentirait volontiers, si le monarque savait lui prouver qu'une union telle que celle contractée par lui pouvait être mise à néant : le roi répondait qu'il lui montrerait sous peu comment il était en son droit. Selon son raisonnement, il pouvait bien se séparer de dona Blanche, et cela d'autant plus qu'en réalité elle n'était point sa femme. Dame Isabelle, mère de dona Juana de Castro, voulut que le roi fournit de riches ôtages, tels que l'alcaçar de Jaen, le château de Duenas, Castro Xeriz, et ces ôtages il les donna. Puis étant arrivé à Cuellar, il envoya chercher don Sancho, évêque d'Avila, don Juan, évêque de Salamanque, et il leur expliqua comment il n'était pas marié et comment jamais il ne pouvait être uni à dona Blanche, ayant nombre de fois protesté contre une telle alliance. Il ajouta que c'était raison qu'ils eussent à prononcer qu'on pouvait le marier selon son bon plaisir,

et lesdits évèques, avec grande terreur dudit roi, l'écoutèrent et ils firent comme il lui plût. Dona Juana se rendit à telles raisons et les noces de son mariage se firent publiquement. Dona Juana fut donc appelée reine, car elle était mariée solennellement par l'évèque de Salamanque, mais le second jour, don Pedro partit de Cuellar, il vint à Castro Xeriz, et jamais depuis, il ne revit dona Juana de Castro, qui cependant elle aussi était sa femme. Néanmoins, il lui donna la ville de Duenas, et là elle vécut long-temps, se faisant toujours appeler reine, quoique cela déplût à don Pedro.

Ce fut alors que l'on eut nouvelle qu'une fille était née au roi, une fille qui lui était donnée par Maria de Padilla, à Castro Xeriz. On la nomma dona Constança, elle se maria par la suite avec le duc de Lancastre: ce fut sa fille qui, devenant femme de don Henrique, fut connue plus tard sous le nom de la reine Catherine.

Et durant cette même année, le comte don Henrique, don Juan Alfonso d'Albuquerque et don Fernando de Castro se réunirent pour établir leur ligue contre le roi, mais si lesdits seigneurs s'en-

tendirent, il n'y eut pas encore de combat.

A cette époque aussi, l'histoire cesse de parler un moment du comte et de don Alfonso, pour s'occuper de don Pedro. Après qu'il se fut emparé de Cea et des autres châteaux qui appartenaient au seigneur d'Albuquerque, il alla à Tolède, mais sa volonté était d'abord de se rendre à Segura, où s'était soulevé le maître de Santiago, don Fadrique, son frère; il passa donc en la grande cité, et là demeura quatre jours. Ce fut en ce lieu qu'il ordonna que Juan Fernandez de Hinestrosa, son grand camérier, oncle de Maria de Padilla se rendit à Arevalo, où était la reine Blanche de Bourbon pour l'amener à Tolède, et la déposer en l'Alcaçar; et cela fut publié de telle façon que tout le monde en eût connaissance. Quand les chevaliers de Tolède eurent appris telle nouvelle, ils eurent grand souci qu'une telle dame devint prisonnière, et que la bonne cité de Tolède eût été choisie pour sa prison. Aussi voulaient-ils faire mauvais parti à Fernandez de Hinestrosa; mais bien qu'il y eût en la cité sept cents hommes de cheval, ils se désistèrent de leur projet par crainte du grand dommage qu'occasionnerait un tel événement. Et pendant que

don Pedro s'en allait à Segura, où s'était soulevé son frère, Fernandez de Hinestrosa n'en alla pas moins à Arevalo, où se trouvait la reine Blanche, qu'il amena à Tolède selon les ordres du roi; et ceux qui vinrent avec elle étaient l'évêque de Ségovie que l'on appelait Pero Gomez Gudiel, natif de Tolède même, et un autre chevalier nommé Palenèque; ceux-là auxquels précédemment le roi avait confié la garde de la reine; mais ils avaient grand souci de la voir conduite de telle manière en prison, aussi dès qu'ils furent entrés avec elle dans Tolède, s'entendirent-ils avec leurs parens sur ce que bientôt vous allez savoir.

Lorsque la reine Blanche de Bourbon fut entrée en la cité, elle dit que de ce pas même elle voulait aller faire ses oraisons en l'église de Sancta-Maria; en effet elle s'y rendit, mais dès qu'elle y fut entrée, elle refusa de sortir du saint lieu, par la crainte qu'elle avait et de la prison et de la mort. Et elle faisait tout cela par les conseils de l'évêque, Juan Fernandez de Hinestrosa, qui avait amené cette princesse, lui demandait, par merci, qu'elle se rendît en l'alcaçar du roi, qui était aussi le sien, et qu'on voit en la cité. Là, disait-il, un appar-

tement digne d'elle lui avait été préparé; mais jamais elle n'en voulut rien faire. Et quand Juan Fernandez de Hinestrosa se fut assuré qu'elle ne voulait point se rendre en l'alcaçar, il ne se hazarda point à la faire sortir de l'église contre sa propre volonté, car Juan Fernandez était bon chevalier, à la fois affable et courtois. Et aussi il est bon de dire qu'il craignait le soulèvement des citoyens de Tolède, car il comprenait fort bien que tous avaient grand souci de cet emprisonnement de la reine. Il s'en alla donc vers le roi qui était alors sous les murs de Segura; il lui conta ce qu'avait fait Blanche de Bourbon, et comment il n'avait pas osé mettre à bonne fin ses ordres, parceque c'était son épouse. Le roi lui dit qu'il irait bientôt lui même en la cité, et qu'il saurait agir selon ce qu'exigeait son service.

Et vous saurez qu'après le départ de Fernandez de Hinestrosa, la reine s'entendit avec plusieurs grandes dames de la cité qui la venaient voir chaque jour, et elle leur dit comment elle était en appréhension du trépas, et qu'à cette heure, elle avait nouvelle que le roi allait se rendre à Tolède pour la faire prendre et la tuer; aussi leur deman-

dait-elle leurs secours et leur aide en cette occurrence.

A cette époque, la reine était fort jeune, elle n'avait pas plus de dix-huit ans, et celle qui l'assistait alors était une noble dame que l'on nommait dona Leonor de Saldana, aux soins de laquelle la reine mère dona Maria l'avait confiée. Et dona Leonor, la noble épouse d'Alfonso de Haro, allait parlant dans Tolède avec les dames et chevaliers; elle leur remontrait qu'il fallait trouver quelque expédient pour que la reine ne fût pas mise à mort, qu'il y aurait à cause de cela honte pour la cité. Et les dames de Tolède elles mêmes, quand elles entendaient ces raisons, entraient en grande pitié pour la reine et parlaient à leurs maris.

— Vous seriez, leur disaient-elles, les plus pauvres hommes du monde si une telle reine, une femme de roi, allait mourir de male mort en la ville où vous demeurez, et puis que vous la tenez parmi vous, ne consentez jamais à un méfait de telle nature.

Quant à la reine, elle pensait toujours que Juan

Fernandez de Hinestrosa allait revenir à Tolède pour la faire prendre et la mettre à mort ; et elle se prenait à penser aussi que tout cela n'entrait point en la volonté du roi, qu'il n'agissait que par les inductions de quelques conseillers, parens de doña María de Padilla; qu'un temps viendrait où son mari et seigneur regarderait comme un service ce qu'on aurait fait pour la délivrer.

Et les chevaliers de Tolède, émus par tous les discours dont on les entretenait, allaient pleurant sur la mort et sur la prison de la reine, dame de si haut lignage, créature si complétement exempte de péché. Et après conseil, ils se réunirent pour l'aller chercher dans l'église de Sancta-María, et ils la conduisirent à l'alcaçar de la cité, un jeudi à l'heure de tierce, et là elle se trouva sous la garde des hommes honorables de la ville, et des chevaliers, et tous se joignirent de bonne volonté pour telle œuvre (3).

En ce temps, ceux de Tolède envoyèrent vers le maître don Fadrique pour qu'il vînt en la cité soulevée en faveur de la reine Blanche; et le maître de Santiago, qui se trouvait alors à Segura, se ren-

dit à leur proposition, et il vint sur le champ poser son camp dans les faubourgs de la ville, puis il s'en fut immédiatement visiter la reine en l'alcaçar, et là, il lui fit ses sermens ainsi qu'à ceux de la cité de Tolède. Cordoue Cuença, l'évêque de Jaën, Talavera étaient en la même opinion, mais bien que tout cela fût fait avec bonne intention, surtout de la part de quelques uns: c'était chose fort aventureuse et dont plus tard on parla mal.

Et depuis, à cette occasion, il y eut grands troubles en la ville; puis advinrent les événemens de Toro où le roi, gardé par les seigneurs, était vraiment prisonnier. En ce temps la reine put jouir de quelque ombre de liberté; mais don Pedro s'échappa par ruse; avec la ruse, il recouvra puissance; avec puissance, la soif de sang. Ceci se passait en l'an six de son règne, et voilà ce qui advint l'an douze et l'an quatorze.

Le roi don Pedro étant à Séville, sut que le maître de Santiago don Fadrique, venait vers lui, et qu'en agissant ainsi il obéissait à ses ordres, mais il avait résolu de le tuer; et voici que le jour où don Fadrique devait arriver au palais dans la

matinée, le roi fit appeler en ses appartemens l'infant don Juan d'Aragon, son cousin, et Diego Perez Sarmiento, qui était grand adelantade de Castille, et don Pedro leur fit faire serment sur la croix et sur les saints Évangiles qu'ils tiendraient secret ce qu'il allait leur dire, et ils jurèrent; ensuite le roi parla ainsi à l'infant :

— Je sais fort bien et vous aussi vous le savez, que le maître de Santiago, mon frère, vous veut du mal. Je crois bien que vous le lui rendez; et moi, maintenant, en raison de quelques circonstances qui ont eu lieu contre mon service, je prétends le prendre dès aujourd'hui. C'est pourquoi je vous prie de m'aider en cela, et en cela vous m'obligerez singulièrement. D'ailleurs, aussitôt que l'infant sera mort, j'entends partir d'ici pour la Biscaye, et faire mourir aussi don Tello; et lui, une fois mis à fin, je veux vous donner les terres de Lara et de Biscaye; elles vous reviennent du fait de votre femme.

Et l'infant don Juan répondit au roi :

— Seigneur, je tiens à grande faveur que vous

veuillez bien me confier votre secret. Comme vous le dites il est vrai que je veux du mal au maître de Santiago, don Fadrique et au comte don Henrique, son frère ; je sais qu'il en est de même de leur côté; et à cause de cela, il me plaît certainement beaucoup que vous ayez ordonné de faire mourir aujourd'hui le maître. Si donc tel est votre plaisir, moi je le tuerai?

Et il plut beaucoup au roi d'entendre comment répondait l'infant, et il lui répartit :

— Infant, mon cousin, j'agrée ce que vous me dites et je vous prie de le faire ainsi que vous le proposez. Et Diego Perez Samiento s'adressa à l'infant :

— Laissez faire le roi, seigneur, il ne manquera pas de sergens d'armes pour tuer l'infant.

Et ces paroles déplurent grandement au roi, et jamais il ne le pardonna à Diego Perez Sarmiento : c'eût été une grande joie pour le roi, que l'infant frappât le maître.

Un mardi, 29 de mai, arriva donc à l'alcaçar

de Séville l'infant don Fadrique, le frère du roi; il venait de recouvrer la ville et le château de Jumilla au royaume de Murcie, et en cela, il avait grandement agi pour le service du roi, et chaque jour, lettres lui arrivaient de se hâter de venir près de don Pedro. Ce fut à l'heure de tierce, dans la matinée, qu'il entra dans l'alcaçar. Aussitôt qu'il fut arrivé, il alla faire sa révérence au roi, et il lui parla, tandis qu'il jouait au jeu de las tablas en son alcaçar; et en entrant il lui baisa la main, ainsi que les autres cavaliers qui étaient avec lui. Pour le roi, il le reçut en apparence de fort bon visage; il lui demanda de quel lieu il était parti ce même jour, et s'il avait bon gîte: et le maître lui répondit qu'il venait de Santillana, qui est à cinq lieues de Séville, et que pour l'auberge, il supposait qu'elle était bonne. Et le roi lui dit: Maître, allez vous reposer en vos appartemens, et ensuite vous reviendrez vers moi. Don Pedro disait ainsi, parce qu'il avait vu entrer, avec le maître, compagnie nombreuse.

Don Fadrique se sépara alors de don Pedro, et il alla voir dona Maria de Padilla, ainsi que les filles du roi, qui étaient en un autre appartement,

en l'aile que l'on appelle l'alcaçar de l'escalier tournant ; et dona Maria savait fort bien tout ce qui avait été ordonné ou résolu contre le maître, et quand elle vit don Fadrique, elle lui fit si triste chair, que tous l'auraient pu comprendre. C'était une dame fort bonne, de sain jugement, et qui ne se payait pas de certaines choses que faisait le roi. Il lui pesait même beaucoup que la mort du maître eut été ordonnée en ce jour. Et le maître dès qu'il eût vu dona Maria, ainsi que les filles du roi, ses nièces, s'en fut de là et descendit dans le corral (1) de l'alcaçar, où l'on avait laissé ses mules ; il voulait s'en aller chez lui et tranquilliser son monde. Et quand il fut arrivé en la cour, les mules ne se trouvèrent plus ; les portiers du roi avaient ordonné à tout le monde de débarrasser l'alcaçar et le corral, puis ils avaient fermé toutes les portes ainsi qu'il leur avait été prescrit, pour qu'il n'y eût pas là grand monde. Le maître en voyant que ses mules n'étaient pas là, ne savait pas s'il devait retourner vers le roi ni ce qu'il devait faire : et un chevalier qui se trouvait avec lui, et que l'on nommait Suer Nunez de Navalez, natif des Asturies, comprit qu'il y avait quelque mal là-dessous ; il voyait en l'alcaçar grand mou-

vement, et il dit au maître : seigneur, la petite porte du corral est ouverte, sortez, les mules ne manqueront point. Cela, il le lui répéta plusieurs fois. Et je crois bien que si le maître fût sorti de l'alcaçar, ou il eût heureusement échappé à son sort, ou l'on n'eût pu le prendre seul, et sans qu'un grand nombre des siens mourussent avant lui.

Les choses se préparant, arrivèrent vers lui, par ordre du roi, deux chevaliers : ils étaient frères, l'un s'appelait Fernand Sanschez de Tovar, l'autre, Juan Fernandez, et ils ne savaient rien de tout ce qui était résolu, et ils dirent au maître : —Seigneur, le roi vous appelle.

Et le maître se disposa à retourner vers le roi ; il était fort inquiet et déjà se doutait du mal qui allait advenir. Ainsi donc, comme ils allaient passant par les portes de l'alcaçar, à mesure qu'ils pénétraient dans les salles, toujours il y avait moins de monde, car il avait été ordonné aux portiers de ne laisser entrer personne. Les choses étant donc ainsi, le maître arriva où était le roi, et personne n'entra avec don Fadrique, si ce n'est

le maître de Calatrava don Diego Garcia, qui, ce jour-là, l'accompagnait, mais il ne savait rien de ce qui allait se faire. Il y avait encore deux cavaliers ; le roi était dans une salle, que l'on appelle la salle de stuc, dont les portes étaient fermées. Les deux maîtres arrivèrent, mais les portes ne s'ouvrirent pas sur le champ, et Pero Lopez de Padilla, le chef des arbalétriers était dehors avec eux. Enfin, l'on ouvrit une petite porte qui donnait entrée dans la salle où était le roi, et don Pedro dit à Lopez de Padilla, son grand arbalétrier, prenez le maître, et il répondit : « Seigneur, lequel des deux faut il prendre? Le roi repartit : — C'est le maître de Santiago. Et à l'instant, Pero Lopez arrêta don Fadrique et lui dit : — Vous êtes pris. Le maître resta coi et fort épouvanté, et immédiatement le roi dit à un des arbalétriers à masse, qui se trouvait là : — Arbalétrier, tuez le maître de Santiago; et cet homme ne l'osant faire, un autre que l'on appelait Ruy Gonçalez de Atiença, qui était dans le secret, dit à haute voix : — Traîtres, comment vous comportez-vous? n'entendez-vous pas que le roi vous ordonne de tuer le maître? Et comme les arbalétriers virent que le roi le commandait, ils commencèrent à lever leurs

Sancho Ruiz étendu mort, il retourna au lieu où gisait le maître, et trouvant que celui-ci respirait encore, il tira la dague qu'il portait au côté, la remit à un des pages de sa chambre, et le lui fit achever. Puis quand cela fut fait, il s'assit à table, au lieu où gisait le maître de Santiago : c'était dans la salle des fayences bleues qui est en l'alcaçar.

Quelques jours après, voici ce qui arrivait à don Juan d'Aragon, le cousin du roi qui réclamait les biens que le grand maître don Fadrique avait en Biscaye et qui lui avaient été promis.

Le roi se trouvant à Bilbao, envoya dire à son parent qu'il eût à se présenter au palais, et l'infant s'y rendit sur le champ. Il entra dans la chambre où était don Pedro, sans compagnie, à l'exception de trois écuyers qui restèrent à la porte. L'infant portait un petit poignard; et quelques uns de ceux qui se trouvaient avec don Pedro et qui étaient dans le secret, se mirent à jouer avec lui en semblance de plaisanterie ; c'était pour lui retirer sa dague, et ils y parvinrent : puis lorsque cela fut fait, Martin Lopez de Cordova, valet de cham-

bre du roi, tint, à bras le corps, l'infant, pour qu'il ne pût approcher du roi, et un sergent d'armes que l'on appelait Juan Diente, lui donna un grand coup de masse sur la tête, et les autres arbalétriers arrivèrent, et ils le frappèrent encore. Et tout blessé qu'il était, l'infant ne tombait pas, et il s'en fut sans aucun sentiment jusqu'à un endroit où était Juan Fernandez de Hinestrosa, qui le voyant venir ainsi, tira l'épée, la porta en avant; et lui cria : Oh-là! oh-là! Et l'un des arbalétriers l'acheva alors d'un coup de masse; ce fut à ce moment qu'il tomba mort, et quand il fut tombé, le roi le fit jeter par les fenètre de l'appartement où il reposait. L'infant tomba donc en la place, et le roi dit aux Biscayens qui s'étaient assemblés en foule : — Regardez bien, voici votre seigneur, celui qui prétendait gouverner. Et ensuite, après que le prince fut resté ainsi exposé quelques temps, don Pedro le fit jeter dans le fleuve, si bien que jamais il ne parut. Vous saurez que cet infant d'Aragon mourut un mardi, le 12 de juin, quinze jours après que le maître don Fadrique eut succombé à Séville.

. . . . . .

Et voilà plus tard comment mourut la reine. Le

roi don Pedro avait fait assassiner dona Leonor sa tante; la mère du maître de Santiago, dona Juana de Lara, avait été envoyée prisonnière à Almodovar, pour être exécutée à Séville. Ce fut alors que Blanche de Bourbon changea de captivité; de l'alcaçar de Siguenza où elle était, elle fut conduite, toujours prisonnière, à Xeres de la Frontera, et il y eut une femme qui partagea sa triste vie de recluse; ce fut Isabelle de Lara, la fille de don Juan Nunez, mais elle y mourut empoisonnée, selon le commun rapport.

Et ce fut aussi en ce temps que don Pedro après avoir armé ses galères contre celles du pays d'Aragon, s'en vint à Tordesillas où demeurait Maria Padilla. Il fut là quinze jours, puis il retourna à Séville, et comme il était en cette dernière cité, il lui arriva nouvelle que dona Maria lui avait donné un fils, ce dont il eut fort grand plaisir, et ce fils fut nommé don Alfonso. Immédiatement après sa naissance, le roi retourna à Tordesillas, où était Maria Padilla.

Voici ce qui arriva après que le roi don Pedro eut conclu la paix avec celui d'Aragon: il partit de

Deça et s'en fut à Séville ; et en ce temps la reine Blanche de Bourbon était toujours prisonnière et on l'avait conduite en la ville de Medina Sidonia. Là elle avait pour garde Inigo Ortiz de las Cuevas, qui s'appelait aussi d'Estuniga. C'était un chevalier placé par les ordres du roi ; et don Pedro envoya un homme que l'on appelait Alfonso Martinez de Uruena, un des serviteurs de maître Paul de Perouse, médecin et grand trésorier ; cet homme venait pour donner du poison à la reine, afin qu'elle mourût. Mais quand il fut arrivé à Medina où se trouvait la prisonnière, il s'entretint sur sa mission avec don Inigo Ortiz, et quand don Inigo sut ce qu'on prétendait faire, il s'en alla vers le roi, et il lui dit qu'il n'accomplirait jamais telle action, mais que si lui, don Pedro, voulait faire telle chose, il envoyât tirer la reine du lieu où elle était sous sa garde, qu'après il en fût fait à sa merci. Il ajouta que tant qu'elle se trouverait au lieu où elle était, il la regarderait comme étant sous sa garde, et que si dans les circonstances présentes il donnait son consentement à une mort, il croirait faire acte de trahison ; le roi fut très irrité contre Inigo Ortiz pour cette raison, et il ordonna que l'on remît la prisonnière à Juan Perez de Rebolledo, habitant de Xeres, son

masses pour frapper don Fadrique ; l'un d'eux s'appelait Nuno Fernandez de Roa, l'autre, Juan Diente et le troisième, Rodrigo Perez de Castro. Et comme le maître de Santiago vit ce qui en était, il s'échappa au même instant des mains de Pero Lopez de Padilla, arbalétrier mayor du roi, qui le tenait prisonnier. Il s'élança dans le corral et mit la main à son épée ; mais jamais il ne la put tirer, parce que la garde se trouvait engagée dans le baudrier et que la croix était retenue par la courroie. Les arbalétriers arrivèrent sur le maître pour le frapper, toutefois ils ne le purent d'abord atteindre, parce que don Fadrique s'élançait par bonds, de côté et d'autre. Enfin, Nuno Fernandes, l'un des gardes, qui le suivait de plus près, l'atteignit et lui donna de sa masse sur la tête, de manière qu'il tomba à terre, et alors arrivèrent les autres gardes, et tous ils le frappèrent. Là donc succomba le maître de Santiago, et lorsque le roi l'eut vu étendu à terre, il s'en alla en d'autres salles de l'alcaçar, pensant trouver quelques uns des hommes qui avaient accompagné don Fadrique, car il prétendait aussi les tuer, mais il ne trouva personne. Les uns n'avaient pas pu entrer avec le maître, les autres s'étaient enfuis ou cachés ;

néanmoins, il y avait avec lui un chevalier de l'ordre, que l'on appelait don Pero Ruis de Sandoval, et par sobriquet, *figure de porc* : il avait été autrefois commandeur de Montiel ; c'était lui qui avait remis cette forteresse au roi, et depuis, il avait obtenu la commanderie de Merida. Don Pedro eut bien voulu le faire mourir, mais il ne le put trouver, et pour cette fois il échappa.

En ce même jour, le roi fit mourir un écuyer appelé Sancho Ruiz de Villegas, et par surnom, Sancho Portin, qui était camérier en chef du maître. Et il le trouva dans la salle de l'escalier tournant, où se tenait dona Maria de Padilla avec les filles du roi. C'était là où l'écuyer s'était réfugié, lorsqu'il avait entendu tout le bruit qui se faisait au moment où le maître avait été frappé. Et Sancho Ruiz s'était emparé de dona Beatrix, la propre fille du roi : il la tenait en ses bras, pensant ainsi échapper à la mort ; mais quand le roi vit cela, il la lui fit arracher d'entre les bras, et il frappa lui-même cet homme avec la dague qu'il avait à sa ceinture. Et celui qui aida à le tuer, était un chevalier nommé Juan Fernandez de Tovar, qu'il avait pour ennemi. Dès que le roi vit

sergent d'armes. Et Inigo Ortiz fit ainsi qu'il était prescrit. Quand la reine fut au pouvoir du sergent d'armes, le roi la fit tuer, et cette mort fut douloureuse à tout le royaume, lorsqu'on vint à l'apprendre. Car il est certain que de grands maux fondirent à cette occasion sur la Castille (5).

Cette reine Blanche était, comme il a été dit, du lignage des rois de France à la fleur de lys, de ceux de Bourbon, qui portent l'écu fleurdelisé à la bande de couleur. Et elle avait vingt-huit ans quand elle mourut; elle était blanche, de fort bonne grace et de noble jugement; chaque jour elle restait deux heures en oraisons fort dévotes. Son temps de pénitence fut grand en la prison où elle était, et tout cela, elle le souffrit avec une louable patience.

Et voilà ce qui arriva un jour où elle était en la prison, la prison où elle mourut: un homme que l'on eût pris pour un pasteur, se présenta au roi comme il se préparait à aller à la chasse dans les environs de Xeres et de Medina Sidonia; et cet homme dit au monarque que Dieu l'envoyait devers lui, pour lui annoncer que les maux qu'il faisait

endurer à la reine Blanche étaient montés jusqu'au ciel, et que sans aucun doute sa colère saurait l'atteindre; que bien au contraire, s'il consentait à retourner vers celle qui était son épouse et avec laquelle il devait vivre selon que l'exigeait la raison, un fils naîtrait de lui, qui monterait sur le trône de Castille. Le roi fut très épouvanté, il fit saisir l'homme qui lui avait tenu ce langage, et il crut un moment que c'était un émissaire de la reine Blanche à qui elle avait soufflé ces paroles. En conséquence, il envoya immédiatement son camérier et son chancelier à Medina Sidonia, où la reine était prisonnière. Par ses ordres ils devaient faire toute perquisition sur cet événement; ils arrivèrent en la ville sans être nullement attendus; ils s'en allèrent sur le champ vers la reine, ils montèrent à la tour où elle était enfermée, et là ils la trouvèrent les deux genoux en terre, faisant ses oraisons; elle pleurait, elle se recommandait à Dieu, car elle pensait que son heure était venue; et les deux officiers firent part alors de leur mission, demandant à la reine si elle avait envoyé cet homme dont il a été parlé; mais elle répondit que jamais il ne lui était apparu; et les gardes, interrogés à leur tour, répondirent qu'un tel message n'avait pu être en-

voyé par dona Blanca et que nul homme ne pénétrait au lieu où elle était prisonnière. Or, d'après ce qu'on vient de lire, il paraît que ce fut œuvre de Dieu. Tous ceux qui eurent connaissance de l'événement le crurent du moins ainsi; et quant à l'homme, après l'avoir gardé quelques jours, on le lâcha et depuis ce temps jamais il ne parut.

Et à cette même année mourut à Séville dona Maria de Padilla, de pure maladie, et le roi fit mener à cette occasion grand deuil par tout le royaume; puis on la fit inhumer à Santa-Maria de Escudillo, monastère qu'elle avait fondé et doté; et dona Maria de Padilla, ainsi que nous l'avons dit, était de grand lignage, fort belle, petite de corps et de bon entendement. Par sa mort elle laissa au roi un fils et trois filles, à savoir don Alfonso, dona Beatriz, dona Constança et dona Isabel.

Et ce fut vers ce temps aussi qu'eut lieu la mort du roi Vermejo; don Pedro, après en avoir fait traîtreusement son hôte, le frappa lui même de sa lance dans le champ de la Tablada. Mais le Maure lui dit du haut de sa potence: « O roi! vous avez

fait bien petite chevauchée, et c'est là un triste exploit. »

Et après ce fait, le roi ordonna que l'on assemblât les cortès à Séville, parceque se trouvaient réunis en cette cité tous les grands seigneurs du royaume, à la suite des guerres advenues contre les Maures. Et devant tous, il affirma que la reine Blanche de Bourbon, celle qui naguère était morte, ne pouvait être regardée comme sa femme légitime, que jamais elle n'avait pu l'être ; qu'avant de l'épouser il s'était uni de parole à Maria de Padilla, et l'avait reçue pour épouse, circonstance qu'il avait tenue cachée jusqu'alors, dans la crainte de la jalousie de quelques uns de son royaume, qui se seraient offensés de l'affection qu'il portait aux parens de dona Maria ; il avait craint, ajouta-t-il, les soulèvemens et les révoltes dans les cités, comme l'avait prouvé du reste ce qui était advenu à Toro. Ce mariage était donc resté secret pour tous. Mais si vers ce temps il était venu à Valladolid, où ses noces avaient été célébrées avec Blanche de Bourbon, son mariage avec dona Maria de Padilla n'en était pas moins certain ; et pour témoins de cette union, il invoquait ceux qui étaient présens, à savoir : don

Diego Garcia de Padilla, maître de Calatrava, frère de dona Maria, Juan Fernandez de Hinestrosa son oncle, Juan Perez de Orduna, le chancelier du sceau, et enfin Juan Perez de Orduna, abbé de Santander et grand chapelain. Ces personnages étaient présens, affirma-t-il, lorsqu'il avait pris Maria Padilla pour épouse légitime, et Diego Garcia ainsi que Juan Alfonso de Mayozga et Juan Perez le chapelain, qui étaient aux cortès, dirent que c'était vérité, puis jurèrent sur les saints évangiles. Et alors le roi dit que Maria de Padilla, qui était morte, ayant qualité de femme légitime, devenait reine de Castille et de Léon; et qu'ainsi les enfans qu'il avait d'elle reprenaient tous leurs droits. Et en ce jour il y eut grand sermon sur ce fait; celui qui monta en chaire était don Gomez Manrique, archevêque de Tolède, et il fut prouvé par le prélat aux cortès combien étaient justes les raisons données par le roi. A la suite de cette cérémonie, don Pedro dit que dorénavant on eût à donner à Maria de Padilla le titre de reine de Castille, et à ses fils celui d'infans; et à l'instant il y eut messages pour que toutes les cités et bourgades du royaume reconnussent pour héritier du trône, l'infant don Alfonso: et tous obéirent à cette vo-

lonté. Immédiatement aussi le roi ordonna que prélats, chevaliers et dames s'en allassent à Estudilla, où gisait enterrée la reine dona Maria Padilla, et qu'on rapportât le corps fort honorablement à Séville, ainsi qu'il convenait pour une tête couronnée. Et l'ordre fut exécuté comme il avait été enjoint; on l'enterra dans la chapelle des rois à Séville, et elle demeura là en la cathédrale, jusqu'à ce que don Pedro eût fait construire une autre chapelle fort belle près de celle dont il a été fait mention ; et le corps y fut déposé, et dans la suite dona Maria de Padilla reçut le titre de reine (6).

romances fort connues et qui circulent imprimées, quand les convenances pouvaient faire craindre encore d'accréditer des bruits préjudiciables à l'honneur de la reine Blanche. Une de ces romances que j'ai mentionnée dans un discours relatif à la famille de Ortiz, à laquelle j'appartiens, et dont faisait également partie le camérier, commence de cette manière :

« *Entre las gentes se dice,*
« *Mas no por cosa sabida,*
« *Que la reyna dona Blanca*
« *Del maestre esta parida.* »

Ortiz de Zuniga poursuit en faisant observer que Ferdinand-le-Catholique descendait directement du fils adultérin auquel fait allusion la romance; hâtons-nous de le dire, il a contre son opinion tous les historiens un peu graves qui ont écrit sur cette matière : Ferreras, Florez, Mariana, sont d'un avis opposé au sien.

Dans la chronique, dans les romances même, le caractère de la reine Blanche est empreint d'une pureté angélique, que lui conserve un historien français contemporain. Ne pourrait-on pas supposer que le peuple castillan, sans trop de haine pour don Pedro, mais aussi sans pitié pour les grands qui l'entouraient, aimait à voir le lion rugir de colère contre ceux qui l'opprimaient. La chanson grossière inventée par lui, c'était la javeline que l'on jette au taureau pour accroître sa fureur : on peut donc faire ici la part des bruits populaires, et celle des bruits de cour. Les historiens espagnols, et entre autres Flores, cherchent à prouver que don Fadrique n'alla jamais chercher

la reine Blanche en France, et que par conséquent des rapports criminels entre les deux victimes ne purent à cette époque exciter la jalousie de don Pedro. J'avouerai que si les preuves fournies par cet historien doivent être admises, il semble oublier néanmoins que, durant les troubles de Tolède, don Fadrique eut mille occasions de voir secrètement la reine. Un douloureux mystère plane donc toujours sur Blanche de Bourbon, et il ne faut plus qu'un Schiller pour faire sentir ce qui appartient dans cette existence agitée aux nobles rêves de la poésie.

(3) Le roi était dans une salle que l'on appelle la salle de stuc: Il y a *Yeso*, littéralement *Gypse* ou plâtre; c'est par pure préoccupation qu'un écrivain, fort habile d'ailleurs, a traduit ce passage par salle de fer (Hierro); la salle de Gypse, où était le roi, avait été probablement décorée dans ce style moresque, dont il reste de si merveilleux vestiges à Grenade. Ces ornemens si délicats et cependant si durables, qu'on admire encore dans les salles de l'Alhambra, sont tout simplement en plâtre, ou si on l'aime mieux en une espèce de stuc. Il en est ainsi de plusieurs autres expressions qu'on a tâché de ramener dans ces études à leur première signification : *Ballestero*, du mot latin Ballistarius, signifie proprement Arbalétrier et non pas Archer. Il y avait à la cour des rois espagnols du XV^e^ siècle des espèces d'huissiers portant ce titre et gardant les portes; comme jadis nos hallebardiers, ils portaient la terrible masse dont il est si fréquemment question dans ces chroniques; de là leur titre de *Maceros*. Hinestrosa était *Ballestero mayor*, *Archiballistarius regius*, dignité qui a été confondue depuis avec celle de *Caballerizo mayor*. La dignité

de Repostero a également changé de dénomination ; le *Repostero mayor* était une espèce de grand maître d'hôtel. *Procurrei pecuariæ in domo regiâ præfectus.*

(4) Voici comment un écrivain français du XV^e^ siècle raconte la fin de Blanche de Bourbon : « A ce s'accorda le roy, et bien hastivement envoya ung de ses sergens d'armes au Chastel où la royne estait, qui tantost quand elle le vit elle mua sa couleur, comme celle que sa mort sçavoit, et bien humblement luy dit : — Beaulx amis, bien sçary que du commandement de Monseigneur es cy venu pour moy délivrer de ce monde ; mais je te pry que en la chapelle céans, avant ma mort me laisses aourer mon créateur pour luy demander pardon de mes pechiez, et je prieray Dieu pour toy : puis fais de moy à ton plaisir, puisque ma voulu monseigneur mectre entre tes mains. Rudement lui respondit le sergent : vostre oraison povez bien abrégier, s'il vous plaist, car icy ne puis-je longtemps séjourner.

Hastivement s'en entra la royne Blanche en sa chapelle pour y faire ses oroysons et se mist desvotement à nuds genoulz, disant : mon créateur très humblement je te cry mercy de tous mesfaiz que te fiz oncques, et en haulte voix moult d'aultres belles paroles piteuses dit la dicte dame, que le dict sergent crust, et depuis les relata ; et tant longuement y demoura, que au dit sergent moult ennuya, et dit dame ici ne povés plus estre, mais ailleurs vous convient venir, puis amena la royne en sa chambre, qui de grant douleur estait pleine, et en celle douleur se laissa cheoir sur son coussin. . .

Asprement vint le sergent d'armes qui ung coissin print

et sur le visage de la dame le mist, et tantost en pou de heure fit que la dame estaignit et fina de ce siècle. Pour laquelle nostre seigneur, pour l'amour d'elle fit de jour en jour moult de miracles; et au pays d'Espaigne la réputent pour saincte, et dévotement y va le commun peuple, et de bien grans seigneurs, pour la saincte royne Blanche adourer.

Voy. *Chronique de Duguesclin* pub. par M. Francisque Michel; *Paris* 1830. 1 vol. in-18. M. Buchon a inséré la même chronique dans le Panthéon littéraire, et il a réuni plusieurs documens sur le tragique évènement que nous donnons ici dans son étendue.

(5) Maria de Padilla était, comme on l'a vu, favorable à don Fadrique; quant aux rapports qui ont existé entre lui et Blanche de Bourbon, il est presque impossible de dire aujourd'hui de quelle nature ils ont pu être; les historiens graves se taisent à ce sujet, et isolent toujours la reine et sa rivale. Je ne saurais croire, pour ma part, à une persécution implacable exercée par Maria Padilla sur Blanche. Ces deux femmes mortes la même année, mais dont le sort fut si différent, ont dû toutes deux beaucoup souffrir. Les passions sauvages de don Pedro ont dû leur être fatales à peu près au même dégré, moins la fin tragique réservée à la femme légitime. Ce ne fut pas sans une douleur profonde, sans doute, que Maria Padilla vit monter sur le trône de Castille la sœur de la fameuse Inez de Castro, bien que son triomphe ne durât qu'un jour. Ce ne fut point sans une terrible jalousie qu'elle put souffrir l'empire momentané de la recluse enfermée dans la tour de l'or. Il en est du reste fort curieux de suivre

ici la tradition, et de recueillir la voix populaire. Pour donner de l'énergie à la haine qu'elle suppose entre Maria Padilla et la reine, elle évoque les plus noirs enchantements; et chose étrange sans doute ! cette fois, l'histoire érudite est complètement d'accord avec la romance, telle que le peuple aimait à la chanter. L'abréviateur des chroniques de son temps, Diego de Valera explique ainsi la haine qu'il suppose exister entre la reine et sa rivale, et il prétend motiver, par ce conte, les sombres dédains du roi.

« Et il y en a quelques uns, dit-il, qui prétendent que le roi fut ensorcelé de cette façon. La reine lui avait donné une ceinture d'or merveilleusement garnie de pierres précieuses et de perles; laquelle don Pedro, par amour pour elle, porta mainte fois; et Maria Padilla travailla tant, qu'elle parvint à l'avoir, et quand elle l'eut obtenue, elle la remit entre les mains d'un juif fort grand magicien, qui la donna de telle manière, qu'à l'heure où le roi voulut la ceindre, il lui sembla qu'elle était transformée en une grande couleuvre. Et alors le roi fort épouvanté demanda ce que ce pouvait être, et il lui fut répondu par quelques uns des parens de Maria Padilla, que c'était le présent que la reine lui avait fait; et au grand jamais depuis, il ne voulut revoir cette princesse. »

Voyez le curieux volume intitulé : Coronica de Espana, » dirigida a la muy alta e muy excelente princesa serenis- » sima reyna e Senora Nuestra Senora dona Yzabel, reyna » de Espanna, de Secilia e de Cerdenna, Duquesa de Athenas, » Condessa de Barcelona. Abreviada por su mandado por » Mosen Diego de Valera, su maestresala e del su consejo. » Seville, 1482. 1 vol. in-4°. »

(6) Aux personnes curieuses de savoir ce que la poésie

populaire a fait de l'histoire, j'offrirai les fragmens suivans :

Dona Blanche est à Sidonia,
Racontant son histoire amère ;
C'est à une duègne qu'elle la raconte,
A une duègne en sa prison.
—De Bourbon, dit-elle, je suis fille,
Je suis belle-sœur de Charles-le-Dauphin,
Et le roi de la fleur de lys
Place mes armes en son écu.
De France je suis venue en Castille,
La France ! je ne l'aurais jamais dû laisser !
Et au temps où je l'abandonnai,
Mon ame eut dû s'échapper du corps.
Oh ! sans doute les infortunes
Peuvent devenir un héritage,
Et je le sens à mes malheurs,
Je suis fille de la disgrâce !
Je me suis mariée, à Valladolid,
Avec don Pedre le roi d'Espagne.
Son visage est beau,
Mais ses actions sont celles d'un tigre d'hircanie.
Le *oui*, il me l'a donné, mais non son cœur,
Car bien fausse est sa parole ;
Et le roi dont la parole peut faillir,
Quel mal y a-t-il qu'il ne fasse ?
J'ai pris possession de lui par la main,
Jamais je ne l'ai pris par l'ame,
Car il s'était donné d'abord,
A un autre dame plus heureuse,

A une certaine dona Marie,
Que l'on appelle de Padilla.
Et il délaisse sa propre épouse
Pour une fausse amante,
Par le conseil des grands,
Je l'ai vu une fois en mes appartements,
Huit jours il y est demeuré,
Il y en a cent mille qu'il en est parti.
Je me suis mariée en un jour funeste,
Un mardi en la matinée,
Et le mercredi, s'étaient déjà éteints
L'hyménée et son espérance!
Je donnai une ceinture à don Pedre:
De mille diamans on l'avait parsemée,
Et j'avais pensé pouvoir enlacer par elle
Celui que retient un amour bâtard.
Dona Maria l'a reçue,
Elle qui recoit tout ce qu'elle désire,
Mais elle l'a remise à un enchanteur
Sorti de la race ingrate des Hébreux.
Il a donné l'apparence de Serpents,
A ces doux gages de mon ame.
Et c'est surtout depuis cet instant que j'ai perdu
La fortune et mon espérance.

Dona Maria Padilla,
Ne vous montrez donc pas si triste.
Car si je me mariai deux fois,
Je le fis pour votre plus grand bien.

Et pour montrer plus de dédain,
A cette Blanche de Bourbon,
Que j'envoie à Medina Sidonia,
Pour qu'elle me brode un pennon.
Le travail sera mouillé de larmes,
Il sera couleur de son sang.
Et ce pennon, dona Maria,
Ce sera pour vous que je le ferai faire.
Et aussitôt il appela Inigo Ortiz,
Un excellent gentilhomme,
Et il lui dit de s'en aller à Medina
Pour donner fin à un tel labeur.
Inigo Ortiz lui a répondu :
— Cela jamais je ne le ferai,
Car celui qui tue sa dame,
Celui-ci est traître à son seigneur.
Le roi ennuyé de telle observation
Est rentré en ses appartemens.
Et à un arbalestrier à masse d'arme
Il a fini par donner ses ordres.
Cet homme s'en est allé devers la reine,
Il l'a trouvée en oraison,
Et quand elle a vu l'arbalétrier,
C'est sa triste mort qu'elle a vue.
Celui-ci lui a dit : — Madame,
C'est le roi qui en ce lieu m'envoie,
Il faut mettre ordre à ce qui touche votre âme,
Avec celui qui l'a créée;
Car votre heure est arrivée :
La prolonger, je ne le saurais faire.
— Ami, lui dit la reine,

Pour ma mort, je vous la pardonne,
Si le roi, mon seigneur, l'a ordonné,
Faites ainsi qu'il plaît à mon seigneur.
Mais qu'on ne me dénie point la confession,
Pour que j'obtienne ma grace de Dieu.
Ces larmes et ces gémissemens
Attendrirent le sergent d'armes
Et d'une voix foible et tremblante
Elle commença à parler ainsi :
—O France ! ma noble terre,
O vous, race de Bourbon !
Aujourd'hui j'ai accompli dix-sept ans
Et j'entrais dans les dix-huit,
Le roi ne m'a point connue
Et je m'en vais parmi les vierges.
Castille, dis-le moi, que t'ai-je fait?
Tu ne saurais me reprocher la trahison ;
La couronne que tu mets sur ma tête
Est de sang et de soupirs ;
Mais j'en aurai une autre au ciel,
Une autre de valeur plus grande
Et ces paroles étant dites,
Le sergent d'armes la frappa.
Du sang qui découle de sa tête,
Il a parsemé le sol.

Aux pieds du roi Henrique
Est étendu mort le roi don Pedro,
Bien plus par la volonté des cieux,
Qu'en raison de sa valeur.

Et quand il a rengainé le poignard,
Il lui a mis le pied sur le cou.
Il ne se trouve pas encore bien sur
En présence de ce corps invincible.
Ils ont lutté les deux frères,
Et de telle sorte ils ont lutté
Que le vivant est devenu un Caïn,
Et que celui qui est mort, n'en est pas devenu un à cause du trépas de son rival.
Les armées sont émues
De compassion et de contentement.
Les hommes mêlés les uns aux autres,
Courent pour voir l'événement.
Et ceux de Henrique
Chantent, carillonnent et crient,
Vive Henrique!
Ceux de don Pedro
Appellent à leur aide, sonnent le glas, pleurent,
Leur roi est mort!

Les uns disent que c'est juste
Les autres disent que c'est mal fait.
Qu'un roi n'est jamais cruel
S'il naît au temps où il doit l'être.
Et que ce n'est point chose raisonnable
Que le vulgaire entre au conseil,
Pour voir si choses de telle gravité
Ont été faites bien ou mal.
Et que les erreurs de l'amour

Sont des erreurs belles et dorées.
Car la charmante Padilla
Est restée là comme un exemple,
Certes, il n'est personne qui ait vu ses yeux,
Et qui ne trouve le roi sage,
De n'avoir pas mis en feu son royaume,
A l'exemple du roi Rodrigue.

Les hommes à l'esprit vil,
Ceux qui par flatterie ou par crainte
Et qui bien qu'ils appartiennent au parti vaincu
Passent à l'instant au vainqueur,
Ceux là appellent vaillant don Henrique,
Le roi Pierre, ils disent que c'est un tyran, un aveugle,
L'amitié et la justice meurent toujours avec le mort.
La tragédie du grand-maître,
La mort d'un jeune fils,
La prison de dona Blanca,
Voilà son procès d'infamie.
Quelques hommes bien peu loyaux
Crient en exclamant vers le ciel,
C'est justice qu'ils demandent au roi.
Et pendant qu'ils parlent ainsi
Ceux de don Henrique, etc.

La belle Padilla pleure
Ce malheureux événement,

Et comme esclave du roi vivant
Et comme esclave du roi mort.
Oh Pierre, quelle mort infâme
T'ont donnée les mauvais conseils
Et les témérités trompeuses,
Et tes pensées trop remplies d'audace !
Elle s'élance en courant vers la tente,
Puis elle regarde avec un morne silence
Emporter son époux, tout couvert
D'un linceul sanglant et noir.
Tandis qu'à côté on donne
Le sceptre au roi Henrique,
Les uns sonnent leurs cloches (funèbres),
Les autres leurs instrumens.
On le sait l'envie du bien d'autrui
Accroît toujours la douleur;
C'est triste chose de voir ses ennemis
Servis par les événemens.
Ainsi la triste dame
Pleure et se meurtrit,
Parce qu'elle voit don Pedro couvert de sang,
Et don Henrique couvert d'or.
Elle arrache ses cheveux à pleine main,
Sans avoir pitié de sa chevelure,
Et mêlant les perles et l'or,
D'or et de perles elle inonde son cou.
Elle a voulu dire à haute voix :
« Vilains, Pierre vit au fond de mon cœur. »
Mais son désir lui a peu servi,
Car pendant qu'elle va disant ainsi,
Ceux de Henrique, etc.

Elle déchire ses vêtemens,
Elle montre son sein d'éclatante blancheur.
C'est le pur miroir de cristal
Où don Pedro se mirait.
Les ennemis ne la virent point,
Mais les chœurs célestes la virent,
S'étonnant comment tant de feu
Pouvait brûler sous la neige.
Voici qu'elle s'évanouit, vaincue
Par la puissance du tourment,
Et ses beaux yeux qui se ferment
Disent encore amour, mort, silence et songe.
Et pendant ce temps, le camp entier
Va courant et se mêle.
Vainqueurs, vaincus,
Soldats et chevaliers tout (se confond).
Et ceux de Henrique
Chantent, carillonnent et crient!
Vive Henrique!
Ceux de don Pedro sonnent le glas, appellent à leur aide,
Pleurent,
Leur roi est mort!

ROMANCE
DU COMTE ALARCOS
ET DE
L'INFANTE SOLISA.

XV^e^ SIÈCLE.

Madame de Staël considère avec raison la romance du comte Alarcos, comme la plus touchante et la plus dramatique de toutes celles qu'on admire dans le *Romancero General*.

LE COMTE ALARCOS

ET

L'INFANTE SOLISA (1).

L'infante est dans la solitude, comme elle avait coutume d'y demeurer ; mais elle vit bien mécontente de la vie qu'elle mène, voyant que la fleur de ses jours se passe, que le roi ne la marie point, et qu'il n'a nul souci d'y penser.

Elle songeait en elle-même à qui elle se découvrirait : elle résolut d'appeler le roi, comme elle le faisait si souvent pour lui dire son secret et ses intentions. Le roi vint quand il fut appelé ; le roi ne se fit pas attendre.

Il vit sa fille à l'écart, toute seule sans compagnie, et dans sa beauté on voyait plus de tristesse que de coutume. Le roi devina promptement son ennui. Qu'est-ce, infante? Qu'avez-vous, ô ma fille? Contez-moi vos ennuis; ne prenez point de tri[illegible] médiera.

— Il faudrait, bon roi, songer à me pourvoir, et que vous vous rappeliez la recommandation de ma mère; c'était, ô bon roi, de me marier. Elle disait que mon âge le voulait ainsi. Maintenant je suis honteuse de vous le rappeler; mais, ô roi, n'y deviez-vous pas songer pour votre fille?

Ayant écouté sa demande, le bon roi lui répondit: Infante, c'est votre faute et non la mienne; vous seriez déjà mariée avec le prince de Hongrie; mais vous n'avez pas voulu écouter l'ambassade qu'il nous envoya. Car en notre cour, ma fille, il y avait peu d'espoir de vous établir, car en tout mon royaume votre égal ne se trouve point, sinon le comte Alarcos, et il a femme et enfans.

— Vous, le roi, invitez un jour le comte Alar-

me, et après le repas dites lui de ma part, dites lui qu'il se rappelle la foi qu'il m'avait jurée, et que je ne lui demandais pas.

« Il devait être mon mari, disait-il, et moi sa femme bien-aimée. » Quelque temps je fus dans la joie, quelque temps je fus sans repentir; il se maria avec sa comtesse, et cependant il l'avait bien vu, c'était pour lui que je ne m'unissais pas au prince de Hongrie : c'est donc sa faute et non la mienne.

Le roi en l'entendant avait perdu le sentiment, mais revenant à lui, il répondit avec douleur: ce ne sont pas là les conseils que votre mère vous donnait. Vous avez mal vu, infante, où était mon honneur, et si ce que vous avez dit est vrai, le vôtre est déjà perdu.

Vous ne pouvez pas être mariée, car la comtesse est vivante, et le mariage s'est fait par raison et par justice; dans les discours du peuple, vous seriez tenue pour abominable. Donnez-moi, ô ma fille, donnez-moi un conseil, ma raison n'y suffit

pas, et elle est morte, votre mère, votre mère dont l'avis me secourait.

— Je vous en donnerai un, bon roi, un de mon faible jugement. Que le comte tue la comtesse, et que personne ne le sache, et que le bruit courre bientôt qu'elle est morte d'un certain mal, d'un mal qu'elle avait. Le mariage pourra se faire; rien ne sera connu, et de cette manière, bon roi, mon honneur sera conservé.

De là sortit le roi ému, non du plaisir qu'il avait; il arrive au palais plein de soucis à cause de la nouvelle qu'il venait d'apprendre, et il vit le comte Alarcos qui parlait au milieu d'un grand nombre de courtisans.

« A quoi sert aux chevaliers d'aimer et de servir les dames? Ce sont des soins perdus quand la constance a manqué, et cependant on ne peut pas m'appliquer ce que je viens de dire. Dans le temps, j'en ai servi une que je chérissais, Dieu sait combien. Et voyez, si je l'aimais alors... je l'aime encore plus aujourd'hui. Ah! selon moi, on doit dire : qui aime beaucoup, bien tard oublie. »

En achevant ces paroles, il s'avança vers le roi qui arrivait, et tout en lui parlant il s'éloignait de la foule; alors le bon roi dit au comte, en s'exprimant avec courtoisie : je vous convie, comte, à venir ce matin me tenir compagnie, vous déjeûnerez avec moi.

Et il eût en bon gré ce que son altesse lui disait, mais il lui répondit : je baise vos mains royales et vous remercie de la courtoisie que vous me faites en me voulant retenir ce matin, bien que je ne sois pas libre; la comtesse m'attend selon la lettre que j'ai reçue d'elle.

Un autre jour, de bon matin, le roi sortait de la messe; il se mit aussitôt à table, non à cause du grand appétit qu'il avait; c'était pour parler au comte de ce dont il lui voulait parler, et ils furent bien servis, comme il convenait à un roi.

Dès qu'ils eurent mangé et que tous les gens furent sortis, le roi resta à table avec le comte, et il commença à lui parler : il lui parla de l'ambassade dont il s'était chargé.

» Je vous dirai une nouvelle, comte, une nouvelle

qui ne m'a pas plu ; elle me force à me plaindre, et à me plaindre de votre félonie. Vous avez promis à l'infante ce qu'elle ne vous demandait pas : vous lui avez promis d'être son mari.

Et à coup sûr l'union lui plaisait : si d'autres événemens ont été accomplis par vous, je n'entre point en cette altercation, mais j'ai à vous dire une chose, comte, qui vous pèsera plus que tout le reste ; il vous faut tuer la comtesse ; cela regarde mon honneur. Répandez le bruit qu'elle est morte d'un certain mal qu'elle avait, et le mariage aura lieu comme chose tout à fait imprévue, afin que ne soit pas déshonorée la fille que je chéris tant.

Et ces raisons entendues, le bon comte répondait : je ne puis nier, ô roi, ce que l'infante vous a dit ; et il y a très-grande vérité en ce qu'elle me demandait, mais par crainte de vous, mon roi, je ne me suis point marié avec qui je le devais être. Je ne pensais point que votre altesse pourrait jamais y consentir, car me marier avec l'infante... Sire, je me serais bien marié !... mais donner la mort à la comtesse, seigneur roi, je ne le ferai

point ; on ne saurait faire mourir celle qui ne l'a point méritée.

— Bon comte, elle doit mourir, car il faut sauver mon honneur ; il vous fallait examiner d'abord ce que vous deviez considérer, et si la comtesse ne meurt point, à vous il en coûtera la vie. Pour le seul honneur des rois, beaucoup sans fautes ont péri ; et que meure la comtesse, quelle merveille y a-t-il à cela ?

— Je la tuerai, bon roi ; mais cette faute ne sera point la mienne, vous en répondrez à Dieu, à la fin de votre vie. Je promets donc à votre altesse ma foi de chevalerie qu'elle peut me regarder comme un traître, si je n'accomplis ce qui est convenu, de faire mourir la comtesse, bien qu'aucun mal elle n'ait commis. Bon roi, si vous m'en donnez licence, dès à présent je partirai. — Allez ! et que Dieu vous conduise, bon comte, ordonnez tout pour votre départ. »

En pleurant s'éloigna le comte, en pleurant et sans aucune joie. Il pleure pour la comtesse qui l'aimait plus que sa vie ; il pleure aussi, le seigneur,

pour les trois fils qu'il avait. L'un d'entre eux était à la mamelle, et la comtesse le nourrissait; car il ne voulait téter aucune de ses trois nourrices; il prenait seulement le sein de sa mère, c'était elle seule qu'il connaissait. Les autres étaient petits; ils comprenaient encore bien peu, et avant qu'il arrivât le comte se disait ces raisons.

— Qui pourra regarder, comtesse, votre figure pleine de douce joie, quand vous viendrez pour me recevoir au dernier jour de votre vie. Je suis le triste coupable, cette faute est toute à moi.

Et comme il disait ces paroles, la comtesse sortait déjà, car un page lui avait dit que le comte était arrivé. La comtesse vit la tristesse que conservait son époux; elle remarqua ses yeux pleureurs, car ses yeux étaient gonflés de larmes versées en chemin au souvenir du bien qu'il perdait. Et elle dit à son mari : vous arrivez à propos, bien de ma vie; mais qu'avez-vous, Comte Alarcos, pourquoi avez-vous pleuré, vous qui êtes toute mon existence? Vous êtes venu si changé, que pour certain je ne vous connaissais plus; votre visage, ni votre apparence ne sont plus ce

qu'ils étaient. Donnez-moi part à votre ennui, comme vous le faites pour la joie. Oh ! dites-moi sur le champ ce que vous avez, comte, ne brisez pas ainsi ma vie.

— Je vous le dirai bien, comtesse, quand l'heure en sera arrivée. — Si vous ne me le dites point, comte, pour certain je me fâcherai. — Ne me fatiguez point, segnora, car l'heure n'est pas encore venue. Dînons tout de suite, comtesse, de ce qui se trouvera en la maison.

Et le comte se dispose comme il avait coutume de le faire les autres fois ; oui le comte s'assied à la table, mais pour dîner, il ne le peut pas. Ses enfans sont à ses côtés, car il les aime de tout son amour. Mais bientôt voilà qu'il se penche, il fait comme s'il voulait dormir. Toute la table était couverte des larmes qu'il avait répandues, et la comtesse le regardait sans savoir aucune de ses raisons ; elle ne lui demandait rien, elle n'osait, ni ne pouvait le faire.

Enfin se levant tout à coup, le comte lui dit qu'il voulait dormir, et la comtesse répondit

qu'elle dormirait volontiers aussi; mais entre eux il ne devait point y avoir de sommeil, s'ils disaient la vérité.

Le comte et la comtesse s'en vont coucher où ils avaient coutume de le faire. Et ils laissent les enfans dehors; le comte n'en voulait point. Ils emportèrent seulement le plus petit, la comtesse le nourrissait; puis le comte ferme la porte, ce que jamais il ne faisait, et il commença à parler avec douleur et angoisse.

— O comtesse infortunée, très grand a été ton malheur!... — Je ne suis point malheureuse, je me tiens pour très fortunée, et regarde cela comme un grand bonheur. — Si vous saviez tout, comtesse, vous verriez que c'est là votre mauvais sort; sachez donc que dans les temps passés j'aimais celle que je servais, celle-là c'était l'infante, pour votre malheur et le mien; je lui promis de me marier avec elle, car c'est ainsi qu'il lui plaisait; oui, elle me demande pour mari, à cause de la foi qu'elle me conservait. En raison et en toute justice, cela elle pouvait le faire, le roi mon père me l'a dit, et c'est elle qu'il le savait. Mais une autre chose en-

core est ordonnée par le roi, et celle-là touche mon âme : il veut que vous mouriez, comtesse, et que ce soit la fin de vos jours, « car, dit-il, il ne peut avoir d'honneur, vous, comtesse, gardant la vie. »

Et quand elle eut entendu cela, la comtesse tomba évanouie à terre ; mais lorsqu'elle fut revenue à elle, voici les paroles qu'elle disait : Est-ce là le salaire de mes services, comte, des services que je vous rendais? Oh ! ne me tuez pas, comte, et je vous donnerai un bon conseil, envoyez-moi en mon pays, mon père m'y chérira, j'y élèverai vos enfans, mieux que celle qui doit venir, et je maintiendrai la chasteté, comme toujours je l'ai maintenue. — Il vous faut mourir, comtesse, avant que luise le jour !

— Oh ! il paraît bien, comte Alareos, que je suis seule en cette vie, car mon père est très-vieux, et pour ma mère, elle est morte. De bonne heure ils ont tué mon frère, le bon comte don Garcia, et c'est le roi qui l'a fait périr par la crainte qu'il avait de lui. Ce n'est pas la mort qui me pèse... car mourir... il le fallait, mais j'ai douleur pour

mes fils qui perdent ma compagnie ; faites-les moi venir, comte, qu'ils assistent à mon départ.

— Vous ne sauriez plus jamais les voir, comtesse, en aucun des jours de votre vie ; embrassez ce tout petit. C'est celui qui perd le plus ! J'ai douleur pour vous, comtesse, autant de douleur qu'on puisse avoir ; mais en rien elle ne peut vous valoir, segnora ; il s'agit de plus que la vie. Recommandez-vous à Dieu, ce qui sera fait doit se faire.

— Laissez-moi dire, bon comte, une oraison que je savais. — Dites-la bien vite, comtesse, et avant qu'on voie poindre le jour. — Je l'aurai promptement dite, comte, je ne resterai pas même le temps d'un Ave.

— Elle se mit à genoux à terre, et elle dit cette oraison : Seigneur, je remets mon âme entre tes mains, ne juge pas mes péchés selon que je le mérite, mais selon ta pitié éternelle, et selon ta grace infinie.

— J'ai fini, bon comte, l'oraison que je savais,

je vous recommande ces enfans, qui étaient entre vous et moi, et dites à Dieu pour moi, tant que vous conserverez la vie, que vous lui êtes obligé..... car je meurs sans faute. Donnez-moi cet enfant, je l'allaiterai avant de partir.—Ne le dérangez pas, comtesse, laissez-le comme il est, il dort; mais, moi, je vous demande pardon, car le jour arrive déjà. — Je vous pardonne à vous, comte, pour l'amour que je vous portais; mais je ne pardonne point au roi ni à sa fille, l'infante. Je les cite au contraire devant la haute justice; qu'ils y comparaissent donc dans trente jours. »

Et pendant qu'elle disait ces paroles, le comte se préparait. Il lui passa autour de la gorge un mouchoir de nuit, puis il le serra de ses deux mains de toutes les forces qu'il y pouvait mettre, et ce ne fut que quand sa vie se fut éteinte qu'il consentit à le lâcher. Puis voyant qu'elle était trépassée, il la dépouilla de ses voiles et de ses vêtemens, puis il l'étendit en son lit, et il la recouvrit comme elle avait coutume de l'être. Tout déshabillé lui-même, il se plaça à ses côtés; mais ce fut le temps peut-être de dire un Ave Maria; il se

leva et il appela à grands cris les domestiques qu'il avait.

— Secourez-moi, mes écuyers, c'est la comtesse qui se meurt..... Ceux qui viennent au secours trouvent la comtesse déjà morte. Ce fut ainsi qu'elle trépassa sans justice et sans raison; mais aussi tous ils moururent, et cela dans les trente jours. Douze jours s'étaient passés que l'infante n'existait plus, au vingt-cinquième, ce fut le roi; au trentième, ce fut Alarcos. Ils allèrent tous rendre compte à la justice divine. Puisse-t-elle lui nous accorder sa grâce, et là-bas sa gloire accomplie.

NOTE

SUR LA ROMANCE DU COMTE ALARCOS.

(1) Le texte de cette belle romance se trouve rarement dans les anciens romanceros. Il a été réimprimé par Grimm dans *la Sylva de Romances viejos*, donné à Vienne en 1812.

HISTOIRE VÉRITABLE

DE

DAMOISELLE THÉODOR.

CONTE ESPAGNOL.

HISTOIRE VÉRITABLE

DE

DAMOISELLE THÉODOR.

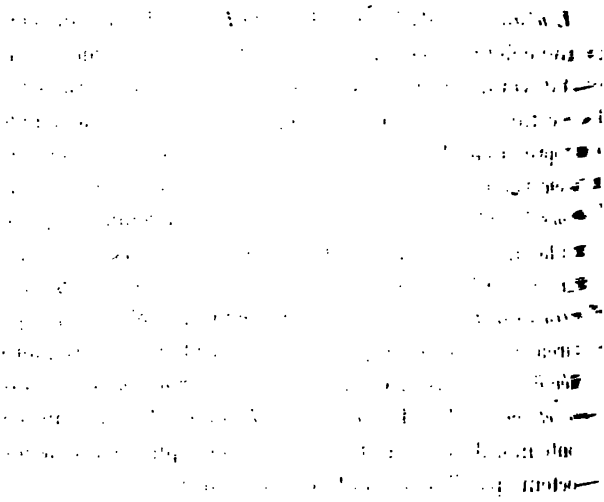
NOUVELLE ESPAGNOLE.

HISTOIRE VÉRITABLE

DE

DAMOISELLE THÉODOR.

CONTE ESPAGNOL.



HISTOIRE VÉRITABLE

DE

DAMOISELLE THÉODOR.

Il y avait dans le royaume de Tunis un marchand du pays de Hongrie, le plus riche qui fût au monde. Un jour, en passant par la place, il vit vendre une jeune fille chrétienne, qui était des contrées de l'Espagne, et la voyant si belle, il l'acheta au Maure qui l'avait amenée. A sa gentille disposition et à ses manières, il reconnut qu'elle devait être fille de gentilhomme; il lui fit donc apprendre à lire et à écrire, ainsi que toutes les choses auxquelles elle pouvait prétendre, et si bien elle se donna à la vertu et à la sagesse, qu'elle surpassa

en science et en musique tous les hommes et toutes les femmes qui existaient alors. Et, comme les choses de cette vie sont variables, ce fut la volonté de notre Seigneur d'envoyer tel revers au marchand, que plusieurs navires lui appartenant, qui étaient chargés de marchandises de grandissime valeur, se perdirent tous en la mer; de manière qu'il se trouva si complétement ruiné en ces terres étrangères, qu'il ne savait quel remède trouver à la pauvreté très grande en laquelle il était tombé. Se trouvant donc en misère telle qu'il ne lui restait plus rien pour le maintenir, il se décida à dire à la damoiselle. — Vous savez déjà qu'un si terrible revers est accouru sur moi, que de tous les trésors que je possédais, je n'ai plus rien à vendre ou à engager, cela arrive sans doute à cause des grands péchés que j'ai commis envers Dieu notre Seigneur; mais en vérité il ne me reste plus rien si ce n'est vous : c'est pourquoi, ma fille et Seigneur, ce sera chose forcée que je vous vende; Dieu sait combien cela me pèse, mais vous avez déjà reconnu que je ne pouvais point faire autrement. C'est pourquoi je vous supplie, ma fille, de me conseiller ce qu'en votre entendement il vous semblera que je doive faire. D'après votre grand savoir, j'ai

telle confiance en vous que je ne doute pas que vous ne trouviez en votre esprit moyen de me maintenir et de me tirer d'embarras. Et damoiselle Théodèle, quand elle entendit parler ainsi son seigneur, eut grande tristesse et chagrin, elle baissa les yeux vers la terre et commença à pleurer, demeurant long-temps sans parler, et songeant en son cœur.

Et après qu'elle eut bien examiné à part quel moyen d'allégement elle pourrait donner à son seigneur, qui l'avait élevée, et qui avait dépensé tant d'argent de ses trésors à lui enseigner ce qu'elle savait, elle releva la tête et dit : — Prenez courage, mon seigneur, n'ayez plus souci de rien au monde, et ayez bonne espérance en Dieu notre sauveur, car il vous secourra, et vous donnera un excellent moyen pour sortir de ce travail et de la pauvreté en laquelle vous êtes maintenant ; n'y songez pas davantage ; Dieu, je vous le répète, saura remédier à tout. Sortez sur le champ, allez-vous-en chez les jaillliers, appelez-moi une riche parure de femme ; procurez-vous quelques étoffes de haute couleur, il faut que je fasse grande toilette aujourd'hui ; et après que je serai ainsi parée

et revêtue de ces beaux atours, vous me conduirez au roi Miramolin Almanzor, et vous lui direz que vous me voulez vendre. Il vous demandera ce que vous voulez de ma personne, répondez-lui de cette façon : — Seigneur, je viens vers votre altesse, car je suis en grande nécessité, mais si vous voulez m'acheter cette damoiselle, je vous la vendrai pour le prix qui sera convenable : et si le roi vous demande quel prix vous exigez de moi, dites-lui que vous voulez dix mille doubles de bon or vermeil. S'il s'émerveille du prix que vous demander, répondez de cette manière : — Seigneur, que votre altesse ne s'étonne pas du prix que je demande pour cette damoiselle, en vérité elle vaut bien davantage.

Et après que le marchand eut entendu le conseil que la damoiselle lui avait donné, il reconnut qu'il était en bon chemin de salut. Il s'en fut chez les marchands de choses précieuses, et il s'adressa à un Maure son très grand ami, lequel s'appelait Mahoma et vendait toute espèce de marchandises, de la toile fine, des soieries, des joyaux et des épices ; il lui conta la triste situation où il en était venu pour ses péchés, et celui-ci le plaignant commença à lui parler ainsi :

— En vérité, mon digne ami, j'ai le cœur brisé, et les larmes me viennent aux yeux du grand embarras où tu te trouves ; vois ce que je possède, et sache pour certain que rien ne te sera refusé ; ce que tu désireras, je te le donnerai de volonté très franche, et plaise à notre seigneur que toi et ta damoiselle vous en tiriez avantage et bonheur.

Ami, lui dit le marchand, il faut que tu saches que j'ai besoin de robes de fines couleurs et d'élégans ajustemens de tête, pour parer la damoiselle, et ensuite, ami, je prétends la conduire vers le roi.

Et après que le marchand eut dit ainsi ses raisons, le joaillier lui donna de façon accomplie les étoffes et les parures aussi belles qu'il les avait demandées. Puis après les avoir reçues, le marchand rendit grâces à Dieu, et il dit en son cœur : — Si c'est la volonté de Dieu, la chose est en bon commencement.

Il revint à la maison, remit à la damoiselle les riches étoffes et les parures, et elle se réjouit rien qu'à les voir, car elle était belle, et leur richesse

devait relever grandement sa beauté. Elle dit à son seigneur : — Réjouissez-vous, prenez plaisir ; s'il plaît à Dieu, ceci deviendra le principe de notre fortune. Puis elle s'habilla de ces belles étoffes, et l'on eût dit qu'elles avaient été coupées à sa mesure ; elle s'ajusta les bijoux du mieux qu'elle put faire, et quand damoiselle Théodor fut ainsi parée, elle semblait la plus gracieuse et la plus belle qu'on pût trouver par tout le monde.

Le marchand se mit en route pour aller vers le roi Miramolin Almanzor, lequel prenait grand plaisir à contempler ainsi la beauté merveilleuse des dames et damoiselles.

§ I.

COMMENT LE MARCHAND CONDUISIT LA DAMOISELLE DEVANT LE ROI, EN SON ALCAÇAR (1); DE CE QUE CELUI-CI LUI DIT, ET LA RÉPONSE QU'ELLE FIT AU ROI.

L'histoire rapporte donc que le marchand conduisit damoiselle Théodor à l'alcaçar ; il parla en premier, le supplia de lui ouvrir, parce qu'il vou-

lui parler au roi; le portier lui ouvrit à l'instant la porte, en lui disant qu'il fût le bien venu; le marchand entra donc et s'en fut avec la damoiselle à la salle où était le roi, il le salua ainsi que tous ceux qui étaient présens; et après s'être prosterné à terre, il s'approcha davantage et lui baisa la main, et le roi lui dit: « Réponds-moi, ami, que veux-tu, et que me veux-tu? » Le marchand répliqua aussitôt: « J'ai amené à votre altesse cette damoiselle pour savoir s'il lui plairait de me l'acheter. » Le roi répondit qu'il le ferait ainsi, mais qu'il déclarât combien il en voulait, et le marchand répartit qu'il en voulait dix mille doubles de bon or vermeil.

Et le roi fut fort émerveillé de ce qu'on lui demandait un prix si élevé. « Ami, dit-il, il faut que tu sois hors de ton jugement, ou il faut croire que la damoiselle s'est vantée de choses que probablement elle ne sait pas faire. — Seigneur, reprit le marchand, ne regardez point comme une merveille le haut prix que je demande, vous devez savoir qu'elle possède tant de manières de sciences, qu'il n'y a sage qui la puisse vaincre, et mes trésors, je les ai dépensés à lui faire apprendre ce qui lui a

liers ainsi que les nobles hommes de sa couronne, qu'il m'en donne commandement et licence. »

Le roi lui répliqua qu'elle eût à répondre sur le champ aux demandes du sage, et cela sans aucun retard. La damoiselle lui dit qu'elle l'avait en gré et que c'était en sa volonté. Ils commencèrent de la façon suivante.

§ III.

DE LA PREMIÈRE DISPUTE QUE LE PREMIER SAGE EUT AVEC LA DAMOISELLE.

Le sage commença donc à dire : « Damoiselle, je te prie d'abord de ne te point troubler ; nous sommes ici devant le roi, notre seigneur ; il faut que chaque point soit examiné avec diligence. Etant tous bien reconnus pour savans et lettrés, il importe de savoir qui sera vaincu, de toi ou de moi.

La damoiselle lui répéta qu'il lui plaisait ainsi

Il te va donc falloir répondre à ce que je te demanderai : « Quelles sont, dis-moi, les choses que

le Dieu très haut et très puissant a créées dans le plus secret des cieux? »

La sage et discrète damoiselle répondit sur-le-champ à cette demande : « Seigneur maître, vous devez savoir que le Seigneur a créé au plus haut des cieux sept planètes; quant aux noms, je vais vous les dire : le Soleil, la Lune, les Etoiles, Saturne, Jupiter, Mars, Vénus et Mercure; et de plus, il composa douze signe : le Bélier, le Taureau, les Gémaux, le Cancer, le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne, le Verseau et les Poissons. Et notre Seigneur, après qu'il eut créé son ciel immense, composa les quatre parties du monde.

Le sage lui demanda : « Dis-moi, damoiselle, en quel mois règne chaque signe et quelles sont les propriétés qu'il a. »

La damoiselle répondit : « Au mois de janvier règne le Verseau ; il influe sur le reflet des pierres ; il est de la nature de l'air ; celui qui naît sous son signe sera petit et de triste complexion, et il ne faudra jamais souffrir qu'il se lève de table ayant soif.

— Quel est le signe du mois de février ?

— C'est celui des Poissons; il règne sur les pieds; on l'assigne à la planète de Jupiter, il est de la nature de l'eau; sa qualité est froide; celui qui naîtra sous lui sera bien fait de corps; il se faut bien garder de saigner en ce temps.

— Parle du mois de mars, dit le sage ?

— Au mois de mars règne le Bélier; il influe sur la tête; on l'assigne à la planète de mars, parce que quand le soleil naquit d'abord, il parut dans la quatrième partie de ce signe; il est fort mobile, analogue au feu, et chaud de sa nature. Ceux qui naissent sous cette influence s'emportent pour la moindre cause.

— Et le mois d'avril ?

— Le signe du Taureau est assigné à la planète de Vénus; c'est un signe stable et fixe; ses qualités sont le froid et le sec, et selon la véritable astrologie, ceux qui naissent sous ce signe tombent fréquemment malades.

Le sage demanda ce qu'il fallait penser du mois de mai, et la damoiselle répondit :

— Le signe qui règne dans ce mois est le signe des Gémeaux, il influe sur les bras; on l'assigne à la planète Mercure; ses qualités sont le chaud et l'humide. Celui qui naîtra sous ce signe sera homme de franc caractère; il suivra le roi en sa cour et habitera le palais des grands.

— Que diras-tu du mois de juin?

— Au mois de juin est maître le Cancer, signe soumis à la lune; ses qualités sont le froid et l'humide. Celui qui naîtra sous ce signe sera vaillant et homme payant de sa personne; mais, je vous le dis, prenez garde aux maladies de poitrine, car elles sont alors périlleuses.

— Que nous apprendras-tu sur le mois de juillet?

— Le signe du mois de juillet est appelé le Lion; il pénètre le cœur de sa force, on l'assigne au soleil, sa nature est celle du feu, ses qualités sont le

froid et le sec. Celui qui naîtra sous ce signe sera homme probe et honorable, mais opiniâtre et entier en ses raisons.

— Quelle est la doctrine sur le mois d'août?

— En ce mois règne le signe de la Vierge, il est soumis à l'influence de Mercure, et naturellement terrestre. Celui qui naîtra sous ce signe sera prudigue, mais grand musicien. En ce temps, il vous faut surtout garder de dormir ou de vous baigner vers le milieu du jour.

— Et le mois de septembre?

— Au mois de septembre règne la balance; on l'assigne à la planète Vénus; elle appartient à la nature des airs, sa qualité est le chaud et l'humide. Celui qui naît sous ce signe naît sous une heureuse influence; il devient grand travailleur et se fait grand nombre d'amis. »

Quand il s'agit du mois d'octobre, la demoiselle dit que son signe était le Scorpion; qu'on l'appelait à Mars, et que ceux qui naissaient en ce mois

période, étaient parleurs et remplis de passions. Au mois de novembre, elle nomma le Sagittaire, rappela que son influence s'exerçait sur les jambes, et avoua que ce signe étant de la nature du feu, les enfans de ceux qui naissaient alors, étaient selon elle, enclins à ne point obéir à leurs parens. Le mois de décembre ne l'embarrassa point davantage, elle dit que le Capricorne était son signe réel, qu'il avait de l'influence sur les genoux; qu'il appartenait à la planète de Saturne; elle ajouta : ceux qui naîtront sous ce signe seront enclins à mal vouloir au prochain; ils auront néanmoins de la politesse; la franchise et la mélancolie seront leur partage.

Le sage changea alors la nature de ses questions.

« Dis-moi, reprit-il, quelles sont les choses les plus certaines qui nous conduisent en paradis ?

— La foi, l'espérance et la charité. »

Dès que le sage eut entendu ces dernières paroles, il s'adressa au roi et à tous ses chevaliers, disant à haute voix : « O notre roi très aimé! je

vous le dis en toute vérité, cette gentille damoiselle qui est devant vous, en sait plus que moi, et je me confesse vaincu.

§ IV.

DE LA DISPUTE QUI EUT LIEU AVEC LE SECOND SAGE (2).

Après que le premier sage se fut donné pour vaincu, le second se leva et dit :

« Damoiselle, comprends bien une chose, c'est que je ne suis pas aussi simple que le sage que tu viens de vaincre. » La damoiselle lui répondit respectueusement et en s'inclinant comme il convenait devant un homme avancé en âge et lettré.

« Je vous répondrai avec la permission de mon seigneur le roi, qui est présent et avec celle de toute sa chevalerie. » Alors le sage lui demanda auquel des douze signes déjà nommés est sujet chaque membre qui compose le corps humain et en quel signe du mois peuvent être bonnes les saignées. La damoiselle répondit :

« Maître, je vous dessinerai une figure où vous verrez toutes les expériences qui peuvent être faites sur les membres de notre corps, dans leurs rapports avec les signes qui leur correspondent, et de plus je dresserai une table où vous verrez quand les saignées peuvent être salutaires, nuisibles ou indifférentes.

Dès que le sage eut vu la figure soigneusement dessinée et la table dressée devant lui, il s'émerveilla beaucoup et il dit qu'il n'y avait pas véritablement chose qu'on demandât à la damoiselle et sur laquelle elle ne sût répondre.

§ V.

DE LA DISPUTE QUE DAMOISELLE THÉODOR EUT AVEC LE TROISIÈME SAGE QU'ON NOMMAIT ABRAHAM LE TROUBADOUR ET MAÎTRE DE MUSIQUE.

L'histoire raconte que dès que le troisième sage vit que les deux premiers avaient été vaincus, il en eut grand ennui en son cœur. Il pensa qu'ils étaient bien peu habiles pour s'être ainsi laissés vain-

cre par une jeune fille : et pensant en avoir bon marché, il se leva avec orgueil, et lui dit :

« Damoiselle, prépare-toi à me répondre, car je ne suis pas aussi simple que les sages avec lesquels tu as disputé.

— Seigneur maître, lui répondit la damoiselle, de façon fort modeste, avec le respect dû au roi et à sa chevalerie, je m'étonne du peu de cas que vous faites des sages qui ont discuté avec moi, et je suis surprise que vous ayez donné à entendre que je triomphais avec de faux argumens. Puisque vous vous donnez pour si habile, faisons une convention devant mon seigneur le roi et en présence de tous les savans hommes qui sont ici : dans le cas où je demeurerais vaincue, je deviendrai votre esclave pour le reste de votre vie ; si par hasard je triomphe, vous devrez me donner dix mille doubles de bon or vermeil. Et voilà que cette disposition plut beaucoup au savant juif, parce qu'il croyait pouvoir réduire son adversaire au silence. La chose fut donc convenue en présence du roi et de ses chevaliers, et la damoiselle demanda qu'il en fût dressé un acte pardevant notaire, pour que

personne ne put arguer d'ignorance ; en conséquence, le roi lui-même se porta pour caution et il engagea sa parole royale de faire payer celui qui aurait perdu.

§ VI.

DES DEMANDES QUE FIT A LA DAMOISELLE LE TROISIÈME SAGE SURNOMMÉ ABRAHAM LE TROUBADOUR.

Le sage demanda à damoiselle Théodor quelle était la chose la plus pesante du monde ; elle répondit que c'était la dette, et le sage trouva qu'elle avait bien parlé, puis il reprit les questions que l'on va lire.

« Quelle est la chose la plus pénétrante ? dit-il.

— C'est la langue de l'homme ou de la femme.

— Qu'est-ce qui est plus rapide que la flèche ? » La damoiselle répondit : c'est la pensée.

« Qu'est-ce qui est plus amer que le fiel ?

— C'est l'enfant sans reconnaissance, reprit damoiselle Théodor.

— Qu'est-ce qui est quelquefois plus dur que l'acier ?

— C'est la vérité, répondit-elle. »

Le sage continua en ces termes : « Quel est le plaisir de deux heures ?

— C'est, répondit-elle, le gain que fait un honnête marchand qui achète chaque jour sa marchandise.

— Quel peut être le plaisir d'un mois ?

— C'est celui qu'éprouve un homme qui vient d'un long voyage où il a éprouvé de longs retards et qui arrive avec quelque bien en son habitation où il trouve bien portans sa femme, ses enfans, et enfin ceux qu'il aime.

— Dis-moi, ajouta le sage, quel est l'oiseau qui va par les montagnes et chez lequel on trouve huit caractères qui appartiennent aux grands animaux ? »

La damoiselle n'hésita pas et répondit ainsi :

« L'oiseau dont vous parlez est la sauterelle (3); elle a deux cornes comme le cerf, son cou est semblable à celui du taureau ; on remarque en elle le poitrail du cheval, le muffle de la vache, les ailes de l'aigle, la queue de la vipère, et les pattes de la cigogne. Ses yeux sont semblables à ceux d'une bête redoutable qui habite loin de ces contrées. »

Le sage reprit aussitôt : « Qu'est-ce que la femme ?

— C'est l'arche où est contenu beaucoup de bien, et l'arche où est contenu beaucoup de mal : hélas ! c'est l'image de l'homme.

Le sage se donna pour satisfait ; mais il demanda : « Qu'est-ce que le sommeil ?

— C'est l'image de la mort, répondit la damoiselle.

— Quel est celui qui mourut et qui ne naquit jamais ?

— Adam, notre premier père.

— Fort bien répondu, reprit le sage. Mais,

dites-moi, à quoi ressemble l'homme en sa première jeunesse ?

— A un flambeau allumé, et qui bientôt se consume par sa propre flamme.

— Et qu'est-ce donc que la vieillesse ?

— Un mal désiré..... un vêtement de douleur.

— Oh ! dites-moi quelle est la chose la plus grave et la plus difficile à connaître ?

— Le cœur de l'homme et sa pensée, où Dieu seul peut descendre.

— Apprenez-moi aussi quelle est la chose la plus légère en ce bas univers.

— Toujours le cœur de l'homme, et toujours sa pensée ; car un moment lui suffit pour se transporter partout où elle veut, fût-ce à l'extrémité du monde.

— Qu'est-ce que l'homme voit sans cesse et qu'il ne peut jamais atteindre ?

— Le soleil, la lune et les astres.

— Dites-moi ce que c'est que la nuit ?

— Le doux repos de ceux qui ont travaillé. »

Le sage demanda ensuite « quel fut le plus terrible juge qui prononça sentence en ce monde ?

— Pilate, dit la damoiselle, qui ordonna la mort du Christ, quoiqu'il sût qu'il était sans faute.

— Et le plus grand lutteur ?

— Le patriarche Jacob, qui toute une nuit lutta avec l'ange.

— Maintenant vous saurez me dire, sans doute quel est l'homme de la bonté la plus accomplie ?

— C'est celui qui arrête sa colère et qui contient sa volonté.

— Dites-moi aussi qu'elle est la chose qui endette celui qui ne devait rien ?

— C'est le secret qui vient d'être révélé.

— Et dites-moi encore quel est le mal que tous les hommes désirent ?

— Hélas ! maître, c'est la vieillesse.

— Quelles seraient les deux meilleures choses que l'homme devrait conserver en soi ?

— La sincérité et la modestie.

— Qu'est-ce qui est plus tranchant qu'un rasoir ?

— La langue d'une femme quand elle est irritée.

— Et quelle est la maladie sans espoir ?

— La sottise ou l'ignorance.

— Et quel est le plus grand des maux ?

— C'est de désespérer de la miséricorde de son créateur.

Le sage demanda encore : « Quels sont les instincts de l'homme? »

La damoiselle lui répondit : « L'homme a en lui toutes les qualités et toutes les vertus des oiseaux et des quadrupèdes que Dieu a créés. Il est brave comme le lion, délibéré comme le coq, habile comme le héron, joyeux comme le pinson, doux comme la brebis, léger comme le cerf, inventif comme le renard, beau comme le paon, chaste comme l'abeille, sobre comme la taupe, loyal comme le cheval. » La damoiselle ajouta : « Mais hélas ! il est aussi quelque fois glouton comme le loup, paresseux comme la marmotte, avare comme le chien, peureux comme le lièvre et faux comme le serpent.

§ VII.

OU L'ON RACONTE COMMENT LE TROISIÈME SAGE, CELUI QUE L'ON APPELAIT ABRAHAM LE TROUBADOUR, SE DONNA POUR VAINCU, QUOIQU'IL FUT MAITRE EN TOUTES LES SCIENCES, ET CE QUI ARRIVA A DAMOISELLE THÉODOR.

L'histoire raconte que le troisième sage, quand il eut examiné la justesse des réponses de damoiselle Théodor, et la manière habile dont elle avait

donné conclusion à ses demandes, s'examina intérieurement; il vit que pas un argument n'était resté sans résolution. Il se leva donc du lieu où il était assis; et, faisant sa révérence au roi, il lui parla à haute voix en ces termes : « Je vous le dis, seigneur, en toute vérité, cette damoiselle en sait plus que moi, et je déclare ici qu'elle peut désormais disputer avec qui que ce soit et demeurer toujours victorieuse ; Votre Altesse lui doit donc rendre honneurs signalés et hautes courtoisies. »

Et quand le sage eut achevé ses raisons, damoiselle Théodor se leva, alla vers le roi, et lui faisant aussi une humble révérence, elle lui baisa les pieds et les mains; et, le suppliant comme son souverain et seigneur, elle lui parla de cette manière : « Très-haut et très-puissant monarque, qu'il plaise à votre Altesse d'ordonner immédiatement à son sage que, sur-le-champ et sans retard il ait à me remettre les dix mille doubles de bon or vermeil. »

Et ayant considéré la demande que la discrète damoiselle lui faisait, se rappelant d'ailleurs le contrat qui avait été passé devant lui, et pour [illegible]

il s'était rendu caution, le roi ordonna par sentence que le sage eût à envoyer chercher en son logis les dix mille doubles d'or vermeil qu'il devait payer à la damoiselle.

Le sage fit ainsi qu'il était ordonné, et les remit sans retard.

Alors le roi dit à la damoiselle qu'elle eût à demander tout ce qui lui conviendrait, et qu'il le lui accorderait.

Elle lui baisa les pieds et les mains, et, pour toute faveur, elle le pria de la laisser retourner avec son maître ; « car, dit-elle, il a dépensé tout ce qu'il possédait pour me faire apprendre ce que je ne sais pas bien encore, et de tous les vices, l'ingratitude est le plus grand. »

Et quand le roi eut entendu la damoiselle, la courtoisie qu'elle demandait lui pesa beaucoup, car il avait en sa pensée qu'elle lui appartenait. Cependant il accorda ce dont il était prié, car il ne pouvait se dédire ; mais, avant qu'elle le quittât, il lui demanda que, puisqu'elle savait tant de cho-

ses, elle eût à éclaircir quelques doutes de sa pensée.

DES DEMANDES QUE LE ROI ALMANZOR FIT A LA DAMOISELLE.

Le roi demanda quelles sont les vertus que la pénitence inspire. « Pardonner à tous leurs offenses fait trouver grâce à tous devant les portes du paradis.

— Quel est le sacrement le plus nécessaire à notre salut? »

La damoiselle répondit : « Tous sont bons, si chacun sait garder en soi la règle que Dieu inspire.

Et quand le roi eut considéré qu'elle avait si sagement répondu, il lui dit : « En toute vérité, damoiselle, vous mériteriez d'être maîtresse de mon royaume, et je ne me plains que d'une chose, c'est de vous avoir octroyé la liberté. » Et alors il ordonna qu'on remît à la damoiselle dix mille doubles d'or fin, et il voulut que son camérier les lui allât chercher sur-le-champ; puis il la fit revêtir de

brocard, et il la renvoya, elle et son seigneur, avec grande courtoisie au pays qu'ils habitaient. Ce fut ainsi que la discrète damoiselle tira son maître d'embarras, ce dont elle soit louée à jamais au nom de Dieu. *Amen.*

NOTES

SUR L'HISTOIRE DE DAMOISELLE THÉODOR.

(1) Mot arabe qui signifie *palais* et que les Espagnols ont conservé.

(2) Pour que ce chapitre que nous avons nécessairement beaucoup abrégé ne semble point trop bizarre, il faut se rappeler qu'au défaut des physiciens ou des mires, comme on appelait alors les médecins, les dames châtelaines étoient souvent appelées à soigner de graves blessures.

(3) On est loin de garantir l'exactitude de ces étranges analogies, mais on a reproduit la définition de damoiselle Théodor pour faire comprendre la bizarrerie des idées du moyen âge en histoire naturelle.

LA MORT D'ALBAYALDOS.

⁂

Cette scène de chevalerie est traduite d'un roman espagnol intitulé : *Historia de las guerras civiles de Grenada*, par Pedro Ginez de Hita. Cet ouvrage, si remarquable du commencement du XVII^e^ siècle, est peu connu en France, malgré d'anciennes traductions. Nous tenons de bonne source que l'auteur d'*Ivanhoé* disait, il y a peu d'années, à propos d'une traduction anglaise qu'on lui présentait, que le livre méritait bien qu'on apprit l'espagnol pour pouvoir le lire dans l'original ; et il ajouta même que s'il eût connu plus tôt Ginez de Hita cela eût éveillé chez lui le désir de placer en Espagne la scène de quelques uns de ses romans. Il existe une seconde partie des guerres civiles de Grenade, beaucoup plus rare que la première.

LA MORT D'ALBAYALDOS.

Une heure avant le jour, les deux chevaliers se joignirent, et, montés sur leurs chevaux, s'en allèrent vers les portes d'Elvire. Les gardes à cette heure l'avaient déjà ouverte, pour que les gens de la campagne pussent aller à leurs travaux. Les deux cavaliers passèrent sans être reconnus et prirent le chemin d'Albolote, endroit célèbre qui était à deux lieues de Grenade. Ils devaient aller de là à la fontaine del Pino, où il avait été convenu qu'Albayaldos rencontrerait le grand-maître. Le soleil dardait ses rayons, prodiguant sa splendeur brillante et variée, s'animant de mille feux, de ma-

nière à priver de la vue quiconque aurait voulu le regarder. Quand les deux valeureux Maures, Albayaldos et Malique Alabez, furent arrivés à Albolote, passant rapidement sans s'arrêter, ils allèrent à la fontaine del Pino, si renommée parmi les Maures de Grenade et des terres d'alentour. Il y avait une heure que le soleil avait paru quand ils arrivèrent à la fraîche et belle fontaine, qu'un grand sapin couvrait de son ombre imposante ; c'était cet arbre qui lui avait fait donner le nom qu'elle portait.

Arrivés en cet endroit, les Maures ne trouvèrent personne, et ne virent aucun chevalier. Sautant à bas de leurs chevaux, ils attachèrent leurs targes à l'arçon, appuyèrent leurs lances et s'en furent à la claire fontaine ; puis, s'étant assis, ils se lavèrent et se rafraîchirent le visage ; ensuite ils tirèrent des poches du caparaçon quelque chose à manger, et, tout en faisant leur repas, se mirent à parler du retard du grand-maître, ne sachant à quoi l'attribuer. Albayaldos dit :

« Pourvu que vous ne vous soyiez pas moqué de nous, grand-maître, en ne venant pas. — Ne

dites pas cela, répliqua Malique Alabez, le maître est bon chevalier ; et il ne manquera pas de venir. Il est encore grand matin, et en attendant qu'il vienne nous déjeûnerons à notre aise. Allah prouvera bientôt s'il doit être en notre faveur ou contre nous. Et en tenant tels propos ils déjeûnèrent à leur contentement, raisonnant de diverses choses.

Ils n'avaient pas encore achevé, quand ils virent venir deux cavaliers de bonne apparence, ayant targes et lances, vêtus de la même manière, de jaune et de vert, avec plumes de ces deux couleurs. Aussitôt ils furent reconnus par les Maures, parce que sur l'écu de l'un d'eux paraissait la croix violette de Calatrava, qui se distinguait parfaitement sur le fond blanc de la targe. L'autre cavalier portait aussi une croix violette ; mais elle avait une forme différente ; car c'était celle de l'ordre de Saint-Jacques.

— Ne disais-je pas bien que le grand-maître ne tarderait pas ; voyez s'il a tardé, seigneur ? — Ils nous trouvent en bonnes dispositions, répliqua Albayaldos ; nous avons donné de la force à nos corps.

— De cette façon vous pouvez dire, reprit Alabez, meure la marte, mais qu'elle meure rassasiée.

— Et que savons-nous, répondit Albayaldos, si je dois mourir? J'ai encore assez confiance en notre grand Mahomet, pour croire que je pourrai clouer la tête du grand-maître sur une des tours de l'Alhambra.

— Dieu veuille que cela soit ainsi, dit Alabez.

Ils en étaient là quand arrivèrent les deux braves chevaliers, fleurs de la valeur chrétienne : en arrivant, ils saluèrent les deux Maures, et le maître dit :

— Au moins jusqu'à cette heure nous n'avons rien pris, nous nous sommes perdus, et c'est ce qui nous a retardés.

— Cela ne fait rien à l'affaire, répondit Albayaldos, c'est à la fin que se chante la gloire. Mettez pied à terre, chevaliers : vous pouvez le faire en toute sûreté, rafraîchissez-vous dans l'eau

de cette claire fontaine ; nous aurons assez de temps pour mettre fin à ce qui nous a fait venir ici.

— Si cela vous est agréable, répondit don Manuel, nous le ferons de fort bonne volonté, car en peu de temps la fortune peut nous être contraire, nous trouvant en compagnie de deux si bons chevaliers : en parlant ainsi, ils se jetèrent à bas de leur chevaux, et ils les attachèrent à des branches basses qui avaient poussé au tronc du sapin ; puis, suspendant leurs targes aux arçons de la selle, les lances appuyées contre l'arbre, ils s'assirent autour de la fontaine, dans laquelle ils se rafraîchirent le visage et les mains. Ensuite ils se mirent à parler de beaucoup de choses, touchant la guerre et la valeur des Maures de Grenade et les illustres lignages qui y étaient renommés, et en discourant ainsi, le grand-maître dit :

— Certainement, seigneurs chevaliers, pour ma part je me réjouirais que deux hommes comme vous vinssent à connaître notre sainte foi catholique, puisqu'il est bien clair que c'est la meilleure de toutes les lois du monde et la plus belle des religions.

comme s'ils avaient été amis. Jamais, en tel lieu, cinq chevaliers semblables ne s'étaient réunis.

Le valeureux Muça s'étant assis près du bon maître, il parla ainsi :

— Bien me réjouirais, seigneurs chevaliers, que le combat convenu pour ce jour n'eût pas lieu, puisqu'il n'en peut résulter que la mort d'un de vous ou de tous les deux ; et à coup sûr la circonstance n'est pas telle que vous soyez forcés de vous battre : il me semble que ce serait grand mal que de tels chevaliers mourussent. Voilà pourquoi je suis accouru en si grande hâte ; c'est à vous tous que je demande cette faveur. Je conjure, je supplie surtout le seigneur grand-maître de faire que ma venue en ce lieu n'ait pas été inutile.

C'est ainsi que le vaillant Muça donna fin à ses raisons, auxquelles le grand-maître répondit de cette manière :

— Certainement, valeureux Muça, que pour ma part je serais content de vous rendre ce léger service, car dès le jour où nous fûmes amis, je

promis de faire pour vous toute chose. Albayaldos veut tenir la main au défi ; mais, pour ma part, je vous le répète, je n'en parlerai plus, bien que je sache qu'on me fera des reproches.

— C'est grande courtoisie, répondit Muça ; seigneur maître de Calatrava, je n'attendais pas moins d'un si honorable chevalier ; et se tournant vers Albayaldos, il lui dit : — Et vous, seigneur, ne me ferez-vous pas la faveur de ne plus songer à cette affaire. Albayaldos répondit : — Seigneur Muça, j'ai devant les yeux le sang de mon cousin germain, répandu par le fer du grand-maître qui est ici présent, et cela seul m'obligerait à ne pas abandonner la promesse du combat, quand bien même je devrais y mourir ; et, d'ailleurs, si je mourais des mains du grand-maître, honorable serait ma fin. Quant à l'autre chance, si par hasard je tuais le grand-maître, ou si je parvenais à le vaincre, toute sa gloire serait à moi, et ce que je dis maintenant, je suis résolu à m'y tenir à jamais.

— Le valeureux don Manuel Ponce de Léon ne goûtait pas ces longs discours, et il dit : Seigneurs

chevaliers, je ne sais pas pourquoi on cherche les moyens d'apaiser la colère du seigneur Alhayaldos, il veut venger la mort de son cousin Mehemet Bey, il n'est pas nécessaire de retarder davantage ce combat qu'il désire, et puisque nous sommes sortis pour cela, finissons-en par la mort de l'un de nous ou de tous deux. Le seigneur Alabez et moi nous sommes convenus de donner fin à un combat que nous avons commencé, et puisqu'il est venu si bien à propos, nous combattrons. Parrains et filleuls, tous tant que nous sommes, nous remplirons nos promesses.

— Par la main de Mahomet, dit Alabez, voilà qui est bien arrangé, et Muça sera le parrain de tous les quatre. Qu'on ne se morfonde donc pas davantage, et que le temps ne se passe pas en vain. En un mot, que les œuvres soient plus que les paroles. . . . . .

(Et en disant ces mots, ils se levèrent et montèrent à cheval.)

Le valeureux Muça ayant vu que rien dans cette circonstance n'avait pu les apaiser, monta également à cheval, les autres firent de même, et pri-

rent leurs targes et leurs lances. Oh, comme ils étaient de belle apparence ces cinq chevaliers!

Le grand-maître, autour de son écu, avait inscrit en lettres violettes comme la croix, ces mots : POUR ELLE JE VEUX MOURIR, et don Manuel avait fait tracer sur les bords une autre devise qui disait encore : POUR ELLE ET POUR LA FOI.

Le Malique et Albayaldos étaient tous deux vêtus d'une livrée de Damas bleue, leur marlotte et leurs manteaux étaient brodés de feuillage d'or. Alabez portait sur son écu son blason et sa devise montumée, c'était à un champ de gueule, une bande brune, sur laquelle on voyait un croissant, les cornes en haut, et au dessus des cornes, une belle couronne d'or. La lettre disait : *De mon sang*. Albayaldos portait sur sa targe un dragon d'or, au champ de sinople, et la lettre disait en caractères arabes : *Nul ne me touche*. Ils étaient tous si beaux que c'était merveille de voir leurs livrées et devises, sous lesquelles ils portaient de fortes armes et des pourpoints étoffés. Puis étant tous à cheval, le valeureux Albayaldos, plein de colère, fit manœuvrer son destrier dans la campagne avec grande vélo-

cité, escarmouchant, et appelant le grand-maître au combat. Celui-ci, faisant le signe de la croix, mit son cheval au trot, il avait les yeux sur son ennemi et l'observait avec grande diligence.

Le brave Malique Alabez, dès qu'il se vit sur le cheval que lui avait envoyé l'Alcaïde de los Velez, son oncle, s'élança dans la campagne. Don Manuel fit de même, et de cette manière les quatre valeureux chevaliers commencèrent à escarmoucher, s'approchant les uns des autres, s'allongeant de forts coups de lance avec grande dextérité.

Le vaillant Albayaldos, voyant le grand-maître bien près de lui, l'assaillit enfin, s'élançant sur lui comme un lion damné ; pensant le blesser, de manière que de cette rencontre la bataille fut finie. Il ne lui en arriva pas comme il espérait, car dès que le grand-maître le vit venir avec tant d'ardeur, il fit semblant de l'attendre ; mais au moment de se joindre, il piqua son cheval avec une adresse incroyable, lui faisant faire un grand saut en l'air, il déroba son corps de manière à ce que la rencontre du Maure demeurât sans effet; et, se trouvant si près le maître s'élança sur

lui aussi rapide que la pensée, et au découvert de l'écu, lui donna un coup de lance si dur, que la forte cotte d'armes du Maure en fut rompue, le pourpoint traversé et le combattant bien malement blessé.

Il n'y a pas d'aspic ni de serpent foulé aux pieds inopinément par un paysan, qui si vîte cherche à se venger que le fit Albayaldos; il n'y a pas de lion irrité par l'once qui se retourne comme le fit le brave Maure : en bramant comme un taureau, il s'élança sur le grand-maître, et comme il le trouva très près de lui, plein d'une colère sanglante, il l'investit avec tant de rapidité, que celui-ci n'eut pas le loisir de se reconnaître et d'user de son adresse. Le Maure le blessa si puissamment que sa targe en fut ébréchée, et que sa fine trempe ne put empêcher qu'elle ne le fût. La terrible lance même n'en étant pas arrêtée, put rompre le jacques d'acier que portait le grand-maître, et il fut aussi bien tristement blessé.

Mais là le Maure avait rompu sa lance, il en jeta le tronçon à terre avec rapidité, et fit faire une volte à son cheval, pour avoir le temps de mettre

la main à son alfange ; il ne put faire tourner si promptement le dextrier qu'il le voulait, de manière que le grand-maître eut le temps de se jeter en avant pour l'en empêcher, mais il fit ce mouvement trop précipitamment, car il passa devant le poitrail du cheval d'Albayaldos avec tant de furie, qu'on eût dit une flèche lancée de l'arbalète, en sorte qu'une partie de sa forte lance entra dans le sol ; et cela, au moment où le cheval du Maure arrivait, ses jambes s'embarrassèrent, et il broncha contre la lance, qui était demeurée tremblante en terre ; ce fut cause qu'il alla donner du nez contre terre, de toutes ses forces.

Le brave Maure voyant son cheval en tel danger, le piqua de ses éperons, pour qu'il ne tombât pas complètement, mais il ne put faire cela si promptement, que le brave don Rodrigo n'eût le temps d'aller sur lui l'épée à la main ; et avant que le cheval d'Albayaldos se fût relevé, il lui fit de la pointe une profonde blessure, après lui avoir rompu sa cotte de mailles. Le Malique Alabez, qui allait en terrible escarmouche contre don Manuel, s'avisant de tourner les yeux en ce moment vers l'endroit où le grand-maître et Albayaldos com-

battaient, et le voyant en si notable péril, fit faire une volte à son cheval vers cet endroit, laissant don Manuel pour secourir son ami et son filleul de combat; et comme s'il eût été un oiseau, il arriva au moment, où le grand-maître avait le bras levé pour frapper de nouveau. Alors de travers il lui porta un coup de lance si fort, que le maître étant déjà bien blessé, fut sur le point de tomber; et, en effet, il fût tombé, s'il ne s'était retenu au cou du cheval; là, le Malique rompit sa lance après avoir fait ce grand coup; et il avait déjà mis la main à son cimeterre pour détacher un revers, quand le bon don Manuel arriva tout courroucé comme un serpent, et s'il n'était arrivé en si bon temps, le grand-maître courait péril de mort; et cette mort, il l'aurait reçue de Malique Alabez, si don Manuel, je le répète, n'était venu en ce moment. Mais ayant jeté sa lance parce qu'il voyait son ennemi dépourvu de cette arme, de sa bonne épée, la meilleure qui eût été ceinte par quelque chevalier que ce fût, il détacha à celui-ci un si rude coup sur la tête, que presque sans souvenance il vint à terre. Mais il fut assez heureux pour que l'épée tournât à demi-plat, et bien qu'il tombât blessé, il ne le fût pas dangereusement. Si l'épée ne se fût pas tournée,

la main à son alfange ; il ne put faire tourner si promptement le dextrier qu'il le voulait, de manière que le grand-maître eut le temps de se jeter en avant pour l'en empêcher, mais il fit ce mouvement trop précipitamment, car il passa devant le poitrail du cheval d'Albayaldos avec tant de furie, qu'on eût dit une flèche lancée de l'arbalète, en sorte qu'une partie de sa forte lance entra dans le sol ; et cela, au moment où le cheval du Maure arrivait, ses jambes s'embarrassèrent, et il broncha contre la lance, qui était demeurée tremblante en terre ; ce fut cause qu'il alla donner du nez contre terre, de toutes ses forces.

Le brave Maure voyant son cheval en tel danger, le piqua de ses éperons, pour qu'il ne tombât pas complètement, mais il ne put faire cela si promptement, que le brave don Rodrigo n'eût le temps d'aller sur lui l'épée à la main ; et avant que le cheval d'Albayaldos se fût relevé, il lui fit de la pointe une profonde blessure, après lui avoir rompu sa cotte de mailles. Le Malique Alabez, qui allait en terrible escarmouche contre don Manuel, s'avisant de tourner les yeux en ce moment vers l'endroit où le grand-maître et Albayaldos com-

battaient, et le voyant en si notable péril, fit faire une volte à son cheval vers cet endroit, laissant don Manuel pour secourir son ami et son filleul de combat; et comme s'il eût été un oiseau, il arriva au moment, où le grand-maître avait le bras levé pour frapper de nouveau. Alors de travers il lui porta un coup de lance si fort, que le maître étant déjà bien blessé, fut sur le point de tomber; et, en effet, il fût tombé, s'il ne s'était retenu au cou du cheval; là, le Malique rompit sa lance après avoir fait ce grand coup; et il avait déjà mis la main à son cimeterre pour détacher un revers, quand le bon don Manuel arriva tout courroucé comme un serpent, et s'il n'était arrivé en si bon temps, le grand-maître courait péril de mort; et cette mort, il l'aurait reçue de Malique Alabez, si don Manuel, je le répète, n'était venu en ce moment. Mais ayant jeté sa lance parce qu'il voyait son ennemi dépourvu de cette arme, de sa bonne épée, la meilleure qui eût été ceinte par quelque chevalier que ce fût, il détacha à celui-ci un si rude coup sur la tête, que presque sans souvenance il vint à terre. Mais il fut assez heureux pour que l'épée tournât à demi-plat, et bien qu'il tombât blessé, il ne le fût pas dangereusement. Si l'épée ne se fût pas tournée,

le Malique achevait là sa vie. Toutefois il était à moitié étourdi, et reconnaissant le péril où il se trouvait, comme il était plein de cœur, il voulut se lever, mais don Manuel ne lui en laissa pas le temps, car ayant sauté à bas de son cheval, il s'en fut contre lui, et en grande furie lui donna un autre coup sur l'épaule, qui lui fit une mauvaise blessure. De ce coup, il tomba de nouveau sur le sol, et don Manuel alla alors vers lui pour lui couper la tête. Le Malique se voyant en telle extrémité, et ayant recouvré ses sens, mit la main à un poignard fort aigu qu'il avait conservé, et avec grande force en fit deux profondes blessures à don Manuel, l'une près de l'autre. Et don Manuel à son tour se voyant si maltraité, mit la main à sa dague, et levant son puissant bras, il allait en donner dans la gorge de son ennemi. Il en fut détourné par le valeureux Muça, qui avait jusqu'alors regardé seulement la bataille, mais qui, en voyant le Malique en si grand danger, piqua soudainement son cheval, puis s'en jeta à bas, et arrêta le bras puissant de don Manuel, en disant : Seigneur don Manuel, je vous supplie de m'accorder la vie de ce chevalier vaincu. Don Manuel, qui jusqu'à ce moment ne l'avait vu ni entendu, tourna la tête pour voir qui lui

parlait, et reconnaissant Muça, homme de si grande valeur, se sentant si cruellement blessé, et craignant s'il ne lui accordait pas sa demande, d'avoir avec ce brave chevalier un combat en si mauvaise saison, dit qu'il lui plaisait de lui rendre ce petit service. Se levant donc de dessus le Malique avec grand travail, à cause des blessures pénétrantes qu'il avait reçues, il le laissa libre.

Alabez était à moitié mort et perdait beaucoup de sang, Muça lui donnant la main, l'aida à se lever de terre, et après avoir rendu mille grâces à don Manuel, le porta vers la fontaine.

Et pendant ce temps don Manuel regardait en quelle situation était le combat du maître et d'Albayaldos, et il vit comment Albayaldos s'en allait fort affaibli, et prêt à tomber à cause des trois mortelles blessures que lui avait faites le grand-maître. Une venait de la lance, deux venaient de l'épée.

Le grand-maître voyant que don Manuel était demeuré vainqueur d'un bon chevalier tel qu'Alabez, recouvra grand courage, et plein de honte parce que sa victoire était retardée, il attaqua en

toute furie Albayaldos, et lui donna un coup si pesant sur la tête, que le Maure ne pouvant déjà plus se tenir, grandement blessé qu'il était, alla à terre sans aucun sentiment.

Et le maître tomba aussi frappé de trois grandes blessures. Et le fort Muça qui vit Albayaldos renversé, s'en fut vers don Rodrigue et lui demanda, par grâce, qu'il ne continuât pas davantage le combat, puisque Albayaldos était plus mort que vif. Le maître répondit qu'il était fort content de lui, et prenant Albayaldos par la main pour le conduire à la fontaine où était Alabez, il ne le put soulever parce qu'il était en effet presque mort. Il l'appela par son nom... Albayaldos ouvrit les yeux; d'une voix faible et cassée, comme un homme dont la vie s'achevait, il dit qu'il voulait être chrétien. Et les chevaliers en furent grandement réjouis. Ils le soulevèrent, l'emportèrent vers la fontaine, et là le grand-maître lui jeta de l'eau sur la tête. Au nom de la Sainte-Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, il l'appela don Juan. Et ils étaient bien affligés de le voir si cruellement blessé. Et le grand-maître lui dit : Seigneur, rendez grâces infinies à Dieu du souverain bien qu'il vous accorde, puis-

que dans une telle extrémité il vous a converti. Soyez assuré qu'à quelque heure que nous pleurions nos péchés, il nous assiste par sa miséricorde. Nous sommes dangereusement blessés, allons nous faire soigner. Que Dieu vous prenne en sa sainte protection, et ensuite ils dirent à Muça : Seigneur, prenez en garde ce chevalier, et ayez sur lui les yeux. Adieu, seigneur... Adieu, Seigneur... le saint Allah vous guide, répondit Muça, et qu'il vous rende quelque jour les courtoisies que j'ai reçues de vous.

Les chevaliers chrétiens montèrent sur leurs chevaux, et s'en furent où leurs gens les attendaient; c'était à une lieue de là, dans la prairie qu'on appelle la prairie de Roma, par où passe le fleuve Genil, et là ils furent pansés en toute diligence.

Retournons au valeureux Muça, qui était resté à la fontaine del Pino, avec les deux courageux Maures blessés. Le Malique avait recouvré tout son sentiment, et ses blessures n'étaient pas si dangereuses qu'on l'avait cru d'abord. Il le dit à Muça, en lui demandant ce qu'il pensait faire ; et celui-ci répondit : Je pense à garder le bon Albayaldos et

vous. Si vous avez apporté les choses nécessaires je vous soignerai. Ensuite, montez à cheval, allez à Albolote, et là vous pourrez vous faire guérir à loisir. — Voyez dans ma valise, répondit Allabez, vous y trouverez tout ce qui est nécessaire. Muça alla au cheval d'Alabez, là il trouva du linge et certains onguens qu'il prit, puis il pansa le Malique, rapprocha les plaies, et ensuite Alabez monta sur son bon cheval et s'en fut à Grenade. Et comme il s'en allait, il se rappela la valeur du bon don Manuel et du grand-maître. Il lui vint en la pensée de se faire chrétien ; comprenant que la foi de Jésus-Christ était la meilleure, la plus remplie d'excellence, et qu'elle le ferait jouir d'ailleurs de l'amitié de braves chevaliers, comme ceux dont il venait de se séparer, et comme d'autres dont la renommée remplissait le monde. Plein de ces pensées, il arriva à Albolote ; là, il mit pied à terre chez un de ses amis, où un habile chirurgien le soigna ; et nous l'y laisserons, pour retourner vers Muça, qui était resté seul avec Albayaldos. Car, bien que celui-ci fût devenu chrétien, il n'avait pas voulu le quitter : bien au contraire, il essayait de le guérir. Comme il le déshabillait, il vit ses trois cruelles et profondes blessures, sans compter celle qu'il avait

à la tête, et qui était la dernière que lui eût faite le grand-maître. Et voyant qu'elles étaient mortelles, il ne songea plus à le soigner, au contraire, pour ne lui point donner de peine il le laissa en repos, lui parlant ainsi : Tu ne diras pas, bon Albayaldos, que je ne t'avais pas conseillé d'abandonner l'idée du combat ; tu as été opiniâtre à la suivre, et c'est par elle que tu trouves la mort.

Et pendant ce temps don Juan, le nouveau chrétien, les yeux ouverts, regardant le ciel avec l'angoisse de la mort, s'écria : O bon Jésus, aie pitié de moi, et ne te souviens pas qu'étant Maure, j'aie pu t'offenser, persécutant les chrétiens. Vois que ta très grande miséricorde est encore plus grande que mes péchés. Rappelle-toi, Seigneur, que ta bouche a dit : qu'en quelque moment que le pécheur se tourne vers toi, il lui serait pardonné. Le bon don Juan voulait en dire davantage, mais il ne le put faire, parce que sa langue s'arrêta, et qu'il commença à entrer en agonie, se balançant d'un côté et d'autre dans le lac de sang qui sortait de ses blessures, et dont il était si baigné, que c'était grande compassion de le voir.

Le valeureux Muça avait été très attentif aux paroles du nouveau chrétien, et il sentait tant son mal qu'il ne put s'empêcher, les larmes aux yeux, de mener une bien tendre douleur, surtout en considérant la valeur d'un si bon chevalier, les grandes victoires obtenues par lui sur les chrétiens, les richesses qu'il laissait, la vigueur, la gaillardise et la vaillance de sa personne, la grande estime en laquelle il était tenu, la réputation où il s'était élevé. C'était cependant lui qu'il voyait là si horriblement blessé, étendu sur la terre, se vautrant dans son sang, sans qu'on pût lui porter remède... Voulant lui parler encore, il s'approcha de lui pour le consoler. Ce n'était plus nécessaire, car il expirait. Il vit seulement comment ce valeureux chevalier du Christ, après avoir fait le signe de la croix sur son front et sur sa bouche, joignit les mains, posa ses deux pouces en croix, les approcha de ses lèvres et donna son âme au Créateur. Quand le bon Muça eut vu ses yeux éteints, ses dents serrées, sa couleur pâle, et de tout point les indices de la mort, de pure douleur et compassion, il lâcha bride au chagrin, disant sur le chevalier chrétien mille plaintes, et cela dura long-temps

sans qu'il pût se consoler. Albayaldos était vraiment son ami.

Enfin, il vit que le pleurer, que tant gémir ne faisait rien à la chose, il se consola, laissant la plainte, et il chercha comment il pourrait trouver une sépulture dans ce lieu si désert. Comme il était en ce souci, Dieu le secourut pour que fut enterré le chevalier chrétien, et pour que son corps ne fût pas abandonné aux oiseaux dans ce lieu solitaire. Il arriva que quatre campagnards allaient de cet endroit à la Sierra Elvire pour faire du bois, et qu'ils portaient des haches pour le couper, et leurs pics pour tirer les racines et les souches. Le bon Muça, qui les aperçut, en fut tout réjoui et les appela. Ils vinrent, et Muça leur dit : — Amis, pour l'amour de moi, aidez-moi à enterrer le corps de ce chevalier qui est mort; Allah vous paiera. Les villageois répondirent qu'ils le feraient de bien bonne volonté, et Muça leur ayant montré le lieu où devait être la sépulture, les villageois la creusèrent avec diligence au pied d'un pin. Prenant alors le corps du chevalier trépassé, ils le dépouillèrent de sa martote et de son capellar, le désarmèrent de ses armes qui lui avaient été si peu

profitables contre la pointe aiguë, contre la trempe de la lance et de l'épée du grand-maître ; puis, remettant sa martote et son capellar sur son pourpoint brodé, ils l'enterrèrent, non sans que le bon Muça répandît bien des larmes ; et les villageois, après l'enterrement, s'en allèrent tout effrayés des profondes blessures d'Albayaldos. Pour Muça, il tira de sa valise une écritoire et du papier, qu'en homme curieux il portait toujours avec soi, afin que si quelque chose d'intéressant se présentait à lui il pût se le rappeler. Il écrivit alors et plaça sur le tronc même du pin une épitaphe.

Ici repose Albayaldos,
Qui remplit la terre de sa renommée :
Plus courageux que Renaud
Et que le comte Paladin, il fut bon :
Une fatale destinée le tua.

Le brave Muça posa donc cette épitaphe sur le tronc du pin, au-dessus de la sépulture du bon Albayaldos. Puis, prenant la cotte de mailles, le casque, le bonnet, les plumes qui étaient tout chargés d'ornemens d'argent, prenant aussi la targe et l'alfange, il en fit avec le tronçon de la lance un

honorable trophée, qu'il pendit à une branche du pin. Et quand le bon Muça eut achevé d'élever ce trophée, voyant qu'il n'avait plus rien à faire en cet endroit, il monta sur son cheval, et, tenant celui d'Albayaldos par la bride, il prit le chemin de Grenade. Se débattant avec le cheval du pauvre chevalier, il lui disait : Allons-nous-en, allons, allons, et maudit sois-tu, mauvais cheval ; que Mahomet te maudisse mille fois, puisque tu as été cause de la mort de ton seigneur (1).

BARBEROUSSE

ET

LE SULTAN SÉLIM EUTEMI.

CHRONIQUE ALGÉRIENNE.

Il existe sur l'histoire d'Alger une chronique espagnole trop rarement consultée ; elle a été donnée par un savant bénédictin, nommé Diego de Haedo, que sa position avait mis à même de rassembler les documens les plus précis et les plus curieux sur ce pays. Il a intitulé simplement son livre : *Historia y topografia* de Argel. 1 vol in-4°. En lisant cet ouvrage devenu assez rare, on s'aperçoit que les récits des captifs et des capitaines de galères avaient été surtout mis à profit par Fray Diego de Haedo ; c'est ce qui donne même une si amusante variété à son livre, que Morgan s'est a peu près contenté de traduire. La mort de Selim Eutemi, reproduite ici, a été déjà insérée dans un ouvrage que l'auteur de ce livre a publié de concert avec M. Sander Rang, sous le titre de *Fondation d'Alger*. C'est un épisode qui nous a paru faire connaître à merveille la manière du vieux bénédictin.

BARBEROUSSE

ET LE SULTAN SÉLIM EUTEMI.

Ce fut le 22 janvier 1516 que mourut le roi catholique don Hernando, âgé de soixante-deux ans. Alors les habitans d'Alger, qui sentaient leur sujétion, et qui se voyaient fort opprimés à cause d'une forteresse que ce roi avait fait construire plusieurs années auparavant sur l'île qui touche presque à la ville, et qui n'en est éloignée que de quelques pas (et cela afin qu'ils lui fussent soumis et qu'ils ne se livrassent plus à la course, comme par le passé, ainsi que c'était leur coutume); les habitans, disons-nous, quand ils surent cette nouvelle de façon certaine, reprirent courage, et, de

la pleine volonté d'un cheik arabe, auquel, peu de temps auparavant, ils s'étaient assujétis, et qui se nommait Sélim Eutemi, prince qui avait pris l'engagement de les défendre, ils envoyèrent supplier Barberousse, de la valeur duquel on faisait tant de récits, de vouloir bien les délivrer de cette oppression des chrétiens, en les anéantissant. Ils désiraient qu'on enlevât de devant leurs yeux cette forteresse que les Espagnols possédaient dans l'île. Barberousse reçut cette ambassade avec beaucoup de contentement, et non pas tant en raison des promesses et de l'argent que la cité d'Alger lui faisait offrir de concert avec son chef (bien que tout cela fût considérable), que parce qu'il savait parfaitement que rien ne venait plus à propos pour qu'il fût un jour pouvait maître de la Barbarie, événement qu'il cherchait à réaliser avec tant de sollicitude, et qui devait résulter pour lui de la domination sur Alger, ville si importante, si riche, si abondante, et de telle commodité pour son métier de corsaire. C'est pourquoi, cachant son intention, il congédia les envoyés avec de larges offres de services, et en leur promettant qu'ils l'auraient sans autre retard, il irait avec son armée et avec le monde qu'il pourrait rassembler, souffrir

la ville et son cheik, et il le fit sur-le-champ, comme il l'avait dit; car cet homme eut entre autres vertus particulières, et qui naissaient de son grand courage, celle d'être très prompt et très diligent à exécuter toute chose.

Et d'abord il envoya en avant, par mer, jusqu'à seize galères, appartenant tant à lui qu'à d'autres corsaires ses affidés, qui chaque jour venaient le joindre à Gigel, et qui trouvaient là accueil, secours, faveur, argent même, parce que Barberousse était fort généreux avec tout le monde. Sur ces navires il y avait quinze cents Turcs, avec quelque artillerie, de la poudre, des munitions et autres appareils de guerre. Par terre, il conduisait huit cents Turcs bons tireurs restés avec lui, de même que trois mille Maures des montagnes de Gigel, ses vassaux, et deux mille autres que la renommée de la campagne avait attirés (grâce à l'espérance d'une réussite certaine); ce fut ainsi qu'il marcha vers les murs d'Alger. Le chef et les principaux habitans de la cité, prévenus de son départ, vinrent le recevoir à une bonne journée de marche avant qu'il arrivât à la ville, lui rendant mille grâces de l'excellente volonté qu'il montrait à les

secourir, ou, pour mieux dire, à les délivrer du joug des chrétiens. Ils pensaient bien que Barberousse s'en irait immédiatement après comme il était venu, pour combattre les ennemis d'Alger ; mais il leur dit qu'en tout cas il fallait qu'il se rendît d'abord à Sargel (1), lieu situé sur le bord de la mer, et qui pouvait renfermer quinze cents habitans environ; Sargel est à vingt-huit lieues en avant d'Alger vers le couchant. Barberousse promit d'être revenu dans un délai fort court, et d'accomplir enfin ce qu'on désirait et ce qu'il souhaitait plus que tout autre.

Et voilà quelle était la véritable cause de cette nouvelle direction. A l'époque où Barberousse s'était rendu maître de Gigel et de ses montagnes avec tant de facilité, un corsaire turc de nation, nommé Car-Hassan, qui, bien des années auparavant, avait été en course avec lui, volant, comme il le faisait, sur une galère parfaitement armée, le corsaire Car-Hassan, disons-nous, envieux de la façon heureuse dont tout succédait à son ancien compagnon, et se trouvant tout aussi digne que lui d'une si haute fortune, s'était séparé de sa compagnie, et, avec son navire monté

par un grand nombre de Turcs de ses amis, avait passé à Sargel. Il est inutile de dire comment il avait été accueilli des habitans, qui étaient alors, comme ils sont aujourd'hui, des Morisques venus de Grenade, de Valence et d'Aragon, et qui, au moyen de leurs frégates et de leurs brigantins, se livraient à la course, comme cela se passe encore de nos jours. Étant tous nés en Espagne, et bons pratiques de la côte, ils exerçaient de notables dommages et faisaient de très grands vols en tous ces parages. Immédiatement donc, et comme d'un commun accord, Car-Hassan avait été reconnu pour chef par tous les corsaires qui habitaient cette bourgade, il était devenu aussi le gouverneur et le seigneur de la contrée, et, en conséquence, il avait toute confiance que son état prospérerait. Nul roi maure, nul cheik même ne demeurait en son voisinage. Et, en outre, comme le lieu où il s'était établi se trouvait muni d'un port, qu'avec peu de travail et d'industrie on pouvait rendre fort étendu et fort sûr; que la terre des environs était on ne peut plus abondante en vivres, tandis que les montagnes voisines portaient des forêts propres à la construction des navires; comme enfin de là à Mayorque, à Minorque, à Yvice et dans tout le

reste de l'Espagne, la traversée était extraordinairement courte, et ne durait guère plus de vingt heures, il espérait que sa situation future ne serait pas moins heureuse que celle de Barberousse, tant sur terre que sur mer. Mais de son côté Aroudj, qui n'ignorait point cela, s'irritait excessivement à l'idée que celui-ci voulût s'égaler à lui (chose, comme on sait d'ailleurs, assez habituelle aux tyrans et aux ambitieux); il allait jusqu'à penser que le fait d'occuper seulement en ces contrées quelque terre ou seigneurie, était, pour ainsi dire, les lui dérober, et comme si on les avait enlevées à lui-même, tant ses désirs ambitieux convoitaient la domination de ces terres et de ces provinces. Quant à la sujétion d'Alger, il était si intimement persuadé qu'elle aurait lieu lorsque bon lui semblerait, que sa première pensée avait été qu'il convenait avant tout de tomber à l'improviste sur Car-Hassan, et de le chasser de là avant qu'il n'y prît davantage racine.

Mu par cette intention, il s'achemina donc sur-le-champ vers Sargel, et cela en grande hâte et sans prendre repos seulement pendant une heure. Il avait ordonné également à ses galères de mouil-

les dans le port d'Alger, et de le suivre immédiatement par mer.

Une fois arrivé à Sargel, il put s'apercevoir qu'il lui était on ne peut plus facile d'y entrer immédiatement et sans résistance, parce qu'il n'y avait pas alors plus de murailles qu'il n'en existe aujourd'hui, et qu'il ne voyait qui que ce fût se mettre en avant. Et toutefois, il voulut montrer qu'il ne venait point pour faire le mal, mais bien seulement pour conclure de libre accord une affaire, comme cela se pratique entre amis. Conformément donc à cette manière d'agir, il fit savoir à Car-Hassan, qui se montrait fort émerveillé de sa venue, que lui Barberousse n'était point satisfait de le voir s'emparer ainsi de ce territoire, parce qu'il prétendait y établir sa résidence. Grâce à tous ses bâtimens et aux corsaires dont il était suivi, il imprima une telle crainte à Car-Hassan, que celui-ci résolut d'accomplir sa volonté. Confiant donc dans l'ancienne amitié, qui, durant tant d'années, les avait unis, il alla sur l'heure s'entendre avec lui et lui donner la bienvenue; puis s'excusant le mieux qu'il put faire, il se remit lui-même, avec ses Turcs, ses galères, en y compre-

nant même le pays, entre les mains de Barberousse ; mais celui-ci usa de bien grande cruauté, car, sans plus de retard, la tête d'Hassan fut tranchée devant lui. Non-seulement il prit son bâtiment, mais encore ses esclaves et tout ce qu'il avait en sa demeure, puis incorporant sous sa bannière les Turcs qui se trouvaient là, il se fit reconnaître pour roi et seigneur de tous les habitans de cette bourgade.

Cela fait, Barberousse laissa environ une centaine de Turcs pour garnison, et se dirigea en toute hâte sur Alger. Et étant arrivé en cette ville, il fut reçu de tous avec grand contentement ; car ceux-ci ne savaient guère quel incendie ils allumaient en leur cité, et particulièrement le cheik, ou, si on l'aime mieux, le prince Sélim Eutemi, qui tenait la ville sous sa domination. Ce fut lui qui recueillit et logea Barberousse en son palais, ne sachant quel accueil lui faire. Les Maures et les principaux habitans en agirent de même avec les Turcs, et on peut dire en général que tous, tant les Turcs que les Arabes, furent reçus avec grande joie et parfaitement hebergés.

Alors, voulant montrer qu'il n'était point venu

conduit par d'autre intention que celle de servir les habitans et de les délivrer du joug des chrétiens, Barberousse commença, dès le jour suivant, avec grand bruit et clameur, à ouvrir une tranchée et à planter une batterie en face de l'île où étaient les Espagnols, les menaçant tous de leur faire perdre la tête, usant de rodomontades et proférant mille bravades orgueilleuses, comme les Turcs en font souvent. Et néanmoins, avant que la batterie commençât à jouer, et pour ne point négliger les moyens ordinaires et de droit usités en ces sortes d'occasions, il fit entendre par un Turc, au commandant de la forteresse, que s'il voulait la lui remettre sans coup férir, il lui donnait sa parole de le laisser sortir, lui et sa troupe, avec ses bagages, et de lui assigner outre cela certains bâtimens qui les transporteraient à leur bon plaisir en Espagne. A cela le commandant répondit qu'il l'excusait et de ses bravades et de ses offres ; que ces dernières ne pouvaient avoir quelque influence que sur des lâches, et qu'il eût bien à considérer lui-même qu'il lui en adviendrait pis encore qu'il ne lui en était advenu devant Bougie. Cela ayant été dit, et, sans attendre autre réplique, Barberousse commença à battre

en ruine cette forteresse, qui n'était pas distante de la ville de plus de trois cents pas (comme aujourd'hui on peut encore le voir dans l'endroit de l'île où elle était située). Jamais néanmoins le dommage ne put être considérable, parce que toute l'artillerie des Turcs était de petit calibre. Les habitans d'Alger, voyant qu'au bout de vingt jours aucun résultat n'avait eu lieu, ce qui rendait la venue de Barberousse comme superflue, commencèrent à se repentir de leur démarche; car, en outre de cette circonstance, les Turcs se rendaient insupportables, exerçant mille violences et mille exactions en la ville (et cela avec un orgueil démesuré, comme il arrive en tout lieu où on les accueille et où on les reçoit). Dans leur pensée, en effet, il était à craindre qu'il n'en advint pas mieux par la suite, et c'est ce qui accroissait leur mécontentement, particulièrement celui du cheik Sélim Eutemi, le seigneur d'Alger, qui ne pouvait déjà plus supporter l'arrogance de Barberousse, et le peu de cas qu'il faisait de lui dans sa propre habitation, et hors de là en public. Dès cette époque, il redoutait déjà ce qui, dans bien peu de temps, devait arriver. Et, en effet, de nuit comme de jour, Barberousse n'avait autre chose en l'imagi-

nation que ceci : Comment et de quelle manière, à quelle occasion enfin il se pourrait emparer du pays.

Malgré les obligations qui sont naturellement imposées à un hôte, il prit en dernier lieu la résolution de tuer traîtreusement le cheik qui l'avait accueilli, puis, cela une fois exécuté, de se faire reconnaître de force et à main armée pour roi et seigneur, ordonnant qu'on le proclamât comme tel, et qu'on lui jurât obéissance. Et pour venir à bout d'un tel dessein sans tumulte, sans bruit, un jour, vers midi, comme le cheik Sélim Eutemi était entré au bain, en son palais, afin d'accomplir l'ablution qu'on doit faire avant la prière de cette heure (ainsi que c'est l'usage des Maures et le précepte de leur Coran), Barberousse, qui logeait en la même habitation, entra traîtreusement dans le bain, et y trouvant le prince seul, nu, à l'aide d'un autre Turc qu'il avait amené avec lui, il l'étouffa et le laissa étendu à terre. Il cacha ce qui s'était passé durant quelques instans, environ un quart d'heure, puis, venant à entrer une seconde fois dans le bain, il commença à appeler à grands cris le secours des gens de la maison, et à dire que

le cheik était mort, que c'était la chaleur du bain qui l'avait étouffé ; et cela étant publié immédiatement dans la ville, non sans grands soupçons que Barberousse fût l'auteur d'une telle méchanceté et d'une si grande trahison, tout le monde se recueillit de terreur, mais par ordre de leur chef, les Turcs qu'il avait instruits prirent à l'instant les armes et se joignirent aux Maures des montagnes de Gigel. Ils firent chevaucher Barberousse sur son cheval, et le conduisant par la ville avec grandes clameurs et acclamations, ils l'intrônisèrent comme roi. Cela fut fait sans qu'aucun Maure ou aucun habitant d'Alger osât ouvrir la bouche et dire une parole d'opposition. Le cheik avait un fils qui se trouvait encore en bas âge; mais voyant que son père n'existait plus, et craignant que Barberousse le fît périr, grâce à l'aide de quelques Maures du palais et des serviteurs de son père, il s'enfuit et ne s'arrêta que quand il fut parvenu en la ville d'Oran, où le marquis de Comarès (qui alors était le général commandant le pays et ses forteresses), l'accueillit favorablement. Plus tard, il l'envoya en Espagne au cardinal archevêque de Tolède don Fray Francisco de Ximenès, qui, à la suite de la mort du roi catholique, et en l'absence de Charles-

Quint, alors en Flandres, gouvernait vers ce temps.

Barberousse, devenu de cette façon roi et seigneur d'Alger, fit appeler les principaux d'entre les habitans de la ville, et leur offrant des grâces et de grands avantages, après leur avoir promis pour l'avenir bien des faveurs, il obtint facilement ce à quoi d'ailleurs on se voyait contraint, et tous l'acceptèrent pour leur roi et pour leur seigneur absolu. Une fois cela terminé, il commença immédiatement à battre monnaie et à fortifier la Casauba de la cité, parce qu'alors il n'y avait point en toute la ville d'autre forteresse. Dressant là quelques pièces d'artillerie, mais en petit nombre, il y établit également une garnison de Turcs. Et comme ceux-ci se voyaient déjà maîtres absolus d'Alger, au bout de quelques jours ils traitèrent les Maures et les habitans comme s'ils avaient été leurs esclaves, les volant, les injuriant de mauvaises paroles, les vexant par des actions pires encore, ainsi du reste que c'est leur coutume, et comme il semble naturel à leur orgueil de le faire. Ceux-ci ne savaient donc plus à quel parti s'arrêter, et ils

eussent encore préféré être vassaux des chrétiens que de se voir ainsi soumis aux Turcs. A tout cela venait se joindre une circonstance particulière : sachant que le fils du cheik Sélim Eutemi était passé d'Oran en Espagne, ils étaient tous en crainte qu'il ne revînt avec une flotte et des troupes, afin de recouvrer les états de son père ; ils redoutaient aussi que, dans la persuasion où il serait qu'ils avaient trempé dans sa mort, il ne fît pas seulement la guerre aux Turcs, mais bien à eux ; venant à cette fin les détruire et les anéantir complétement. C'est du moins ce que leur suggéraient les soldats espagnols qui se trouvaient en la forteresse de l'île, et qui leur répétaient ces propos, en les menaçant. Voilà pourquoi tous les baldis (2), c'est-à-dire les citoyens et les Maures principaux de l'endroit, se consultant entre eux, commencèrent à avoir des intelligences avec le capitaine de la forteresse, le priant, quand le temps serait venu, de les aider, au moyen de sa garnison, à chasser les Turcs du pays ; car pour les Maures de Gigel, ils étaient déjà retournés en leurs foyers, et Barberousse ne se trouvait entouré que de ses propres Turcs. Les habitans d'Alger disaient donc qu'ils serviraient

de bien meilleur gré les chrétiens, gens de justice et de raison, qu'une race superbe et ennemie de toutebonté, comme était celle des Turcs. Cela étant ainsi, il commencèrent à s'entendre fort secrètement avec les alarbes (3) de Metidja (4), qui habitent les vastes plaines aux alentours d'Alger, et qui avaient ressenti à l'excès la mort de Sélim Eutemi. Sélim était non seulement leur chef naturel, mais c'était aussi un homme de leur sang et de leur race, et dont ils avaient à cœur surtout de venger l'assassinat dès que l'occasion s'en présenterait; et ils étaient d'autant plus incités à agir de cette façon, qu'aussitôt que Barberousse avait vu son pouvoir s'accroître par la possession d'Alger, et qu'il avait pu, tant bien que mal, ramener la tranquillité parmi les habitans, il s'était tourné vers les alarbes de la plaine, leur faisant grandes instances et employant même auprès d'eux toutes sortes de menaces, pour qu'ils l'eussent à recevoir comme seigneur, ainsi que cela était arrivé à l'égard de Sélim Eutemi. Il réclamait en même-temps le tribut que l'on avait coutume de payer. Bien souvent les Turcs s'en allaient par bandes de trois et quatre cents hommes à travers la campa-

gne. Armés alors de leurs mousquets, ils contraignaient ces habitans à payer le tribut dont nous venons de parler, ou bien ils leur prenaient leurs vaches, leurs moutons, tous ce qu'ils possédaient enfin, jusqu'à leurs propres enfans.

En conséquence donc, les baldis de la cité et les alarbes s'entendirent tous ensemble, et avec eux les chrétiens de la forteresse de l'île. Il fut convenu qu'à un certain jour, et sous prétexte d'acheter ou de vendre divers objets, comme ils avaient coutume de le faire, un bon nombre d'alarbes entreraient dans la ville, armés en secret, et qu'ils mettraient le feu à vingt-deux galiots (c'était le nombre des bâtimens, les uns appartenant à Barberousse, les autres aux corsaires qui venaient se joindre à lui). Elles étaient tirées à terre et rassemblées en deux endroits différens : les unes dans les fossés de la ville, vers cette partie de la muraille qui est près de la porte de Bab-al-oued (5), entre la mer, et où se trouve maintenant le bastion de Rabadan pacha ; les autres plus en avant, sur la plage de la Fiumara ou du ruisseau qui descend de la colline. Il avait été décidé

qu'au moment où Barberousse, avec ses Turcs, sortirait pour éteindre le feu par la porte de Bab-al-oued, les baldis et les autres citoyens courraient à l'instant fermer cette porte, et qu'on s'opposerait ensuite à leur rentrée. On était convenu en même temps, que le capitaine de la forteresse et les soldats chrétiens passeraient sur des embarcations en la ville, et que, réunis aux Maures, tous d'un commun consentement et d'un même courage, d'un côté ils tueraient tous les Turcs qui seraient restés dans la ville, de l'autre ils attaqueraient Barberousse ainsi que les gens qui seraient sortis avec lui pour éteindre l'incendie. Tout cela enfin était si bien combiné, qu'on n'eût pu rien trouver de préférable. Comment la chose arriva, c'est ce que jamais on n'a pu savoir; mais Barberousse eut avis de ce qui se tramait secrètement. Il dissimula, et faisant faire bonne garde auprès des galères de course, n'omettant rien en sa vigilance, il s'arrangea de manière que les alarbes ne purent jamais accomplir leur dessein.

Un de leurs jours consacrés, c'était le vendredi, jour férié et qui remplace le dimanche parmi

sés au temps d'Emmanuel, et dont la postérité a été élevée dans la haine du nom portugais, tous ces hommes confondus, à l'exception des Israélites, sous la domination dédaigneuse d'*Alarbes* ou de maurisques, parlent souvent le pur castillan, aussi bien que les Espagnols eux-mêmes; et dans les terres qui avoisinent Arzilla ou Tanger, c'est dans la langue de Camoens que l'on maudit le nom chrétien.

On sait en France, mais on sait bien vaguement, qu'à partir du XV^e^ siècle jusqu'au milieu du XVII^e^, les Espagnols et surtout les Portugais renouvellent continuellement leurs expéditions en Afrique, que la plupart du temps ils restent vainqueurs, et que les populations s'enfuient devant eux au désert, ou qu'elles se renferment avec terreur dans les villes. Des expéditions imprudentes, et dont les résultats sont trop déplorables pour ne pas retentir d'une manière sinistre en Europe, jettent deux noms et deux dates à ceux qui s'enquièrent de l'histoire générale. On lit Robertson et ce qu'il dit de Charles-Quint, Le Clerc, et ce qu'il rapporte de la journée d'Alcaçar; mais les traits originaux de tant d'autres expéditions aventureuses, le choc inattendu des races, cet ardent fanatisme qui fait partie de l'histoire, et qui colore les récits, l'aversion toute naïve que se portent les unes aux autres ces populations turbulentes, ces vieilles rancunes de voisinage, plus fortes peut-être que l'attente des grands événemens, tout cela disparaît sous la prétendue élégance du style, ou dans la monotonie des formes long-temps étudiées.

Pour obtenir l'enseignement, c'est donc aux sources qu'il faut puiser. Les grandes entreprises militaires dont nous venons de parler, les luttes partielles, mais sanglan-

tes qu'on vit se renouveler durant près de deux siècles sur le littoral de l'Afrique, toutes ces expéditions qui ont un si grand rapport avec celles dont la France s'occupe aujourd'hui, ont eu des historiens inconnus aux historiens officiels, ou du moins dédaignés par eux. Soldats, voyageurs, missionnaires, martyrs même, quelque soit le nom qu'on voudra leur donner, la haine ardente reste bien dans leur cœur, mais la vérité est dans leur récit. Leur parole est quelquefois rude, mais leur accent toujours sincère. Ils avaient intérêt à bien voir, et l'on sent qu'ils ont tout observé. Et puis, parmi ces hommes passionnés, il y a de vieux capitaines, esprits sévères et froids, qui ont passé une partie de leur vie à étudier les ruses des Maures, et qui emploient l'autre à les dévoiler. Pour les faire connaître, je n'en prendrai qu'un seul, c'est le vieux comte d'Ericeira Fernando de Menezes, qui, pendant près de six années, combat tous les jours les hordes qui inquiètent la ville de Tanger. « Les ennemis, dit-il, sont nombreux et attentifs, et il faut travailler de telle sorte, que l'imprévoyance ne leur soit pas une cause de réussite, autant que le manque de valeur. En leur présence, et quand cela est nécessaire, il faut qu'on se trouve toujours sur ses gardes, afin aussi que la témérité ne soit pas plus pour nous une raison de revers, que le serait une crainte déplorable. Celui qui aura la charge de gouverneur ne devra jamais éloigner ce précepte de ses yeux. Il se dirigera bien plus selon sa sagesse que d'après les bruits populaires. Je ne saurais nier qu'il faille mener sévèrement les Maures, et que quelques expéditions sur leurs terres soient indispensables; mais elles doivent être dirigées avec tant de prudence et de précautions, qu'il paraisse humainement

eux, comme Barberousse se rendait à la grande mosquée, à l'heure de midi, pour y remplir les rites de son culte, en sa compagnie allaient quelques Turcs, les seuls au fait de ce qui devait advenir : puis venaient la plupart des baldis et les principaux citoyens qui avaient coutume en ce jour de se rendre à la mosquée avec leur seigneur pour y faire la prière. Ils étaient donc tous présens, mais ils ne savaient pas, et ils ne pouvaient guère imaginer que Barberousse sût le moindrement leur projet. Ils entrèrent donc en la mosquée; mais dès qu'ils y furent, les Turcs coururent au même instant fermer les portes. Au dehors donc ainsi qu'au dedans, la force leur appartenait par les armes. En conséquence, faisant lier les mains aux principaux baldis et aux citoyens maures de la ville, sans plus attendre, Barberousse en fit décoler vingt-deux des plus coupables à la porte de la mosquée. Leurs têtes et leurs corps furent jetés en la rue, et ensuite, pour plus grande ignominie, il les fit enterrer dans de grands cloaques placés alors dans l'intérieur de la ville, précisément au lieu où se trouvent situées aujourd'hui les écuries du dey. Grâce à cette façon d'agir, aussi inattendue que ri-

goureuse, les habitans d'Alger demeurèrent en l'épouvante, et dorénavant, quelque maltraités qu'ils fussent par les Turcs, ils n'osaient ni parler ni sortir de la ville, car Barberousse ne l'eût point permis. Aussi, de gré ou de force, ont-ils vécu jusqu'à ce jour en repos, fort soumis et fort obéissans aux Turcs (6).

et il sert toujours à désigner les Arabes des campagnes ou du désert.

(4) Metidjà ; c'est le nom de la magnifique plaine qui environne Alger et son massif de montagnes, de l'est à l'ouest, en passant par le sud, plaine dans laquelle nos prétendus colons ont fait de nombreuses acquisitions, dans l'espérance (vaine jusqu'à ce jour) de voir notre occupation militaire y porter la sécurité.

(5) *Bab-el-oued*, porte de la rivière, à cause du ruisseau qui l'avoisine ; c'est la porte du couchant.

(6) Les événemens rapportés ici eurent lieu en 1517.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

Pages.

Les sept Infans de Lara. 1
Le Mauvais roi et le bon Vassal. 65
Histoire de dona Constança Manuel. 81
Chronique d'Inez de Castro. 105
La Garza de Portugal. 143
Les amours d'un fils d'Inez de Castro. 167
Chronique de Maria de Padilla, du maître de Santiago et de la reine Blanche de Bourbon. 207
Romance du comte Marcos et de l'infante Solisa. . 269
Histoire véritable de damoiselle Théodor. 285
La mort d'Albayaldos. 321
Barberousse et le sultan Selim Eutemi. 353

CHRONIQUES

CHEVALERESQUES

DE L'ESPAGNE ET DU PORTUGAL.

II.

LACOUR ET Cie.—Imprimerie de BAUDOUIN, rue Mignon, 2.

CHRONIQUES

CHEVALERESQUES

DE L'ESPAGNE

ET

DU PORTUGAL.

CHRONIQUES

CHEVALERESQUES

DE L'ESPAGNE ET DU PORTUGAL.

II.

LACOUR ET Cie.—Imprimerie de BAUDOUIN, rue Mignon, 2.

CHRONIQUES

CHEVALERESQUES

DE L'ESPAGNE

ET

DU PORTUGAL,

SUIVIES

DU TISSERAND DE SÉGOVIE,

DRAME DU XVII^e SIÈCLE,

PUBLIÉS

Par Ferdinand Denis,

Bibliothécaire de l'Instruction publique.

TOME SECOND.

PARIS

LEDOYEN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

GALERIE D'ORLÉANS, 31.

1839.

Parmi ces belles chroniques espagnoles qui, presque toutes, parurent au quinzième siècle, et qui sont à la prose castillane ce que sont à la poésie les récits du *Romancero*, il y en a une dont l'auteur est ignoré, et dont la date précise est restée incertaine. C'est néanmoins une des plus curieuses, et c'est à coup sûr une de celles dont le style grave et sincère dit le mieux la grande époque qui précède Isabelle. Les pages que l'on va lire sont extraites en partie de la *Chronique de don Alvaro de Luna, connétable de Castille et de Leon*. Telle est la réputation dont jouit ce beau livre parmi ceux qui s'occupent de la littérature espagnole, que plusieurs critiques habiles n'ont pas hésité à l'attribuer à Juan de Mena, le plus grand poète de son époque. Si, après une lecture attentive du livre, nous n'y avions point remarqué divers passages qui ne s'accordent point avec la position qu'occupait Juan de Mena à la cour de Jean II, nous n'hésiterions pas à faire honneur à l'auteur du *Labyrinthe*, de cette belle prose suivie qui, à chaque instant, révèle le poète; mais, soit qu'il faille reléguer l'opinion que nous venons de citer parmi les faits nombreux que l'histoire de la littérature

espagnole ne pourra jamais éclaircir, soit qu'il faille se contenter, avec don Josef Pellicer, du nom fort peu connu de Castellanos, il n'en est pas moins certain que la chronique fut écrite entre 1453 et 1460, par un témoin oculaire des événemens qu'elle raconte. Il est même dit dans un passage « que celui-là seul pouvait parler convenablement du connétable, qui l'avait vu. » L'opinion qui attribue ce livre à un des nombreux serviteurs d'Alvaro de Luna n'est donc pas dénuée de fondement. A la manière de tous les chroniqueurs, l'auteur se passionne pour son héros ; et, après avoir épuisé vis-à-vis de lui toutes les formules de la vénération, il va jusqu'à lui donner une place parmi les élus du ciel. Ce que l'on comprend admirablement, au milieu de toutes les préoccupations de l'historien, et, d'ailleurs, ce que d'autres récits ont fort bien prouvé, c'est que don Alvaro de Luna était de ces hommes dont les vues profondes ne pouvaient s'accomplir, au moyen-âge, qu'avec l'abaissement des grands, et que, sur la fin de sa carrière, il trouva parmi eux trop de haine pour achever son œuvre. Bien qu'un orgueil excessif l'ait fait agir plutôt en rival de la couronne qu'en ministre prudent, avec un roi tel que Jean II, toute cette puissance, fût-elle usurpée, lui était nécessaire. A notre avis, il sut entrevoir d'avance la grande pensée d'Isabelle, la concentration des pouvoirs. Durant ces assemblées désignées sous le nom de *Seguro*, de *Tordesillas*, si célèbres dans les annales de la Castille, on avait vu à quel degré de décadence en était venu le pouvoir royal, et il avait été aisé de se convaincre de l'orgueil inflexible que montraient sans cesse les grands vassaux. Le seul qui sut maintenir alors l'unité espagnole, ce fut Alvaro de Luna.

DON ALVARO DE LUNA,

CONNÉTABLE DE CASTILLE.

Qui se porta donc jadis à la rencontre des infans d'Aragon et les contraignit à se retirer en leur royaume, bien que leur armée fût supérieure à celle des Castillans ? Quel est le premier qui osa attaquer les Maures dans la Vega de Grenade, lorsque le roi s'en fut en ces parages, et qu'il y eut telle crainte parmi eux, qu'on eût bien pu gagner leur royaume sans les envieux ? Quel est celui qui accompagnait le roi Jean II en toutes ses journées de paix et de guerre, avec ses hommes de San-

tiago, sa maison et ses serviteurs, gagnant aux Maures force villes et nombre de forteresses? Quel est encore le seigneur qui se montrait si hardi chevalier en la bataille d'Olmedo, que l'on gagna contre tant de sujets rebelles? Qui se trouvait avec le roi dans le château de Montalvan, et qui alla le chercher dans Medina del Campo pour lui rendre la liberté que ses ennemis lui ravissaient?

Aujourd'hui encore dans toutes les Espagnes, il n'y a personne qui ne nomme don Alvaro, don Alvaro de Luna, comte de Santistevan de Gormaz, connétable de Castille, maître de Santiago, duc de Truxillo, prossesseur de soixante bourgades et forteresses, et enfin commandant à trois mille lances. Nul cependant ne reçut plus de blessures, non pas seulement au corps, bien qu'il en pût montrer quelques unes, mais en son honneur; nul ne souffrit plus grandes infortunes et outrages, et tout cela pour ne pas faillir en un seul point à la loyauté due à son roi. Il n'en manqua pas cependant qui firent la part des accusations, et voilà ce qu'on reprochait au connétable: Fils bâtard de don Alvaro de Luna, l'échanson des rois de Castille, qui l'avait eu de Maria de Uzarandi, la fille de Pedro Fernan-

dez, l'alcaïde de Canete, d'un bien faible état, il était monté au sommet des grandeurs; donc, on pouvait dire, que si sa statue était élevée, elle ressemblait à celle de Nabuchodonozor, et qu'elle avait des pieds d'argile. Bien qu'il fût doux à ses familiers, nul n'était plus hautain avec les seigneurs; l'état royal, disait-on même, n'était pas à l'abri de ses dédains, et entre autres vaines paroles, voici ce qu'on disait de lui à ce sujet: Un jour se promenant dans une des salles de Miraflores, le roi et ledit connétable semblaient se parler de façon fort irritée, et le seigneur grand maître aurait osé poser la main sur le sein du roi, il aurait regardé sa dague et sa main même l'aurait touchée, puis le visage tout altéré, Jean II se serait éloigné. Une autre fois, le roi lui faisant quelque reproche d'une mort qu'il aurait ordonnée, le grand maître aurait répondu: « J'en atteste le nom de Dieu, seigneur, si tout autre que vous m'eût fait cette demande, cent coups de ma dague lui eussent répondu. Malgré cette réponse, le roi Jean II n'osait faire aucune chose, si ce n'est celles que le connétable désirait ou mandait. Au dire de tous, quand le roi de Castille et le grand-maître allaient ensemble, c'était le dernier qui semblait souverain.

et le souverain paraissait vassal. Puis la calomnie s'abaissant, on disait encore qu'un jour le roi aurait acheté un cheval à Salamanque pour le prix de cent doublons, et qu'au bout de quelque temps, le marchand étant venu supplier son redouté seigneur, pour qu'il donnât ordre qu'on le payât, celui-ci aurait répondu : qu'il fallait qu'on reprit le cheval, parce qu'il n'avait pas un denier, et cela par le fait du connétable. Mainte fois mondit connétable aurait été vu passant devant le roi sans ôter le *sombrero* qu'il portait sur la tête. Sortaient-ils tous les deux à cheval, ils marchaient sur le même rang. On allait jusqu'à dire que, dans un instant de fâcheuse humeur, le roi aurait reçu un coup de coude du maître de Santiago; et des petites choses revenant encore aux grandes, on s'en allait répétant que si Atienza ne s'était point rendue, c'était parce que le grand-maître avait fait lever le camp et avait ordonné à ses trompettes de sonner le rappel, indigné qu'il était de ce que le roi s'était refusé à lui faire courtoisie de cette forteresse. C'était encore, au dire du vulgaire, par les ordres du connétable que la reine se trouvait séparée du roi, afin qu'elle ne vînt pas entraver ses [illegible]mandemens; et un jour que sans sa licence,

elle était venue à Valladolid, et lui avait refusé la main, il la lui aurait prise de force, et elle, ne consentant à lui parler, il aurait osé lui dire : *je vous ai mariée, eh bien ! je vous démarierai*, et cela, en sortant fort irrité du palais. En ce temps on parlait beaucoup de sorcellerie et d'un anneau que portait toujours le roi Jean II. Or, un moine des Blancs-Manteaux l'ayant demandé à ce monarque, le roi lui aurait refusé, disant : j'ai fait serment au connétable que jamais cette bague ne quitterait mon doigt ; puis, le frère ayant dit qu'il prenait ce serment sous sa couronne de religieux, la bague, une fois remise entre ses mains, il l'aurait brisée aux yeux du roi, et des signes honteux et diaboliques leur seraient apparus. Il y en avait qui affirmaient encore que le connétable conservait fort soigneusement dans une fiole de verre un esprit maudit, ou si on l'aime mieux un génie familier qui lui révélait tout ce qui devait advenir un jour. C'était surtout par ce moyen que Son Altesse se trouvait en son plein pouvoir ; mais il suffit, nous le pensons, d'un entendement bien peu au-dessus du vulgaire, pour comprendre ce que valent ces allégations futiles ; il est convenable de les ranger parmi les propos que tiennent souvent

les gens de peu de sens. Toutefois, une chose plus réelle, c'est que bien qu'il y eût près de quarante ans, plus ou moins, que le connétable servait le roi Jean II, la haine de celui-ci allait croissant; il ne manquait pas de gens pour l'attiser, et à ce sujet, on cite plusieurs propos qui furent tenus à son altesse et qui purent bien la décider dans les projets qu'elle avait conçus.

« Un jour, lui dit entre autres choses l'un de ses familiers, le roi don Alonzo, celui d'Aragon, qui a été surnommé le *Magnanime*, se trouvant en voyage et cheminant sur une des routes de son royaume, répartit un morceau de venaison entre plusieurs corbeaux qui le suivaient; celui d'entre eux qui emporta le plus gros morceau ne reparut plus, mais ceux d'entre ces oiseaux de rapine, qui n'avaient pas été si heureux le suivirent durant tout le voyage. Ceci peut servir d'exemple aux rois, sire; les favoris se lassent de servir quand ils voient qu'on leur a tout donné. » L'avertissement, croyez-le bien, ne fut pas perdu.

Le roi Jean II étant ainsi mal conseillé, résolut froidement la mort de son grand-maître, et pour

cela il s'adressa à un homme de peu de loyauté et de bien faible valeur, nommé Alfonzo Perez de Vivero, demeurant à la cour et s'étant engraissé des largesses du grand-maître. Et les choses étant disposées ainsi, plusieurs tentatives furent faites contre la vie dudit seigneur : mais le très valeureux connétable résolut de mettre ordre à sa mauvaise volonté, et toutefois il se donna grand travail pour que le roi, son seigneur, ne reçût à cette occasion aucun ennui. Et voulant que ni son altesse, ni quelque autre personne que ce fût ne pussent lui prouver qu'il eût jamais porté atteinte à la royale seigneurie, il ordonna qu'on fît mourir le traître qui, à lui-même, cherchait sa mort et sa destruction. Toutefois, nous le disons encore, il voulut que la chose fût exécutée de telle façon, qu'on dût l'attribuer au hasard, et non à un propos délibéré. Un jour, en effet, don Alvaro de Luna fit détacher secrètement les pierres d'une *varanda* qui se trouvait au sommet d'une des tours de son palais, si bien qu'un homme s'appuyant dessus devait être précipité par son propre poids. Puis, muni des lettres qui attestaient le crime de Vivero, il le fit venir en sa chambre secrète en présence de deux témoins, à savoir : Jean de Lima et Fernando de

Ribadeneyra, et alors il adressa la parole à son déloyal serviteur. — Dites-moi, Alfonso Perez, connaissez-vous cette lettre ? Et quand celui-ci l'eut seulement regardée, il répondit : oui, seigneur. — Et cette autre, reprit encore le grand-maître, de qui donc est-elle ? — Elle est du roi, seigneur. — Et cette dernière ? — Pour celle-ci, je ne le puis céler, elle est mienne. Et alors le grand-maître dit à Fernando de Ribadeneyra, lisez ces lettres ; et Fernando ayant fait ce qui lui était commandé, les lut à Alfonso Perez. Mais quand la lecture fut achevée, celui-ci se troubla de telle sorte, que son visage semblait un visage de trépassé, et cela bien à raison, car la mort lui était voisine. — Et alors le bon maître lui parla une dernière fois, lui disant : « Pour certain, c'est chose due, car quelque chemin que je vous aie enseigné, et quelqu'avertissement que vous ayez reçu de ma part, vous n'avez point voulu vous départir des méchancetés que vous aviez ourdies contre moi. Il faut donc que s'accomplisse ce que j'ai juré relativement à vous, devant Fernando de Ribadeneyra ici présent. » Or, ceci ayant été dit par le maître, comme nous le rapportons, il ordonna à Juan de Luna et à Fernando, qu'il eussent à s'em-

parer de ce pervers serviteur, et qu'ils le précipitassent du sommet de leur tour sur le pavé. C'est ce que sans délai ils mirent à exécution; et le traître finit ainsi ses jours, un vendredi de la Croix, après le couchcr du soleil, et l'on vit s'accomplir sur lui cette sentence du vulgaire : *Qui mal chemine, mal lui arrive.*

Et le lendemain, dans la matinée, qui était la veille du saint jour de Pâques de la résurrection, le délibéré grand-maître se vêtit de noir, et s'en fut vers le roi en son palais. Là, il lui parla de cette mésaventure dont s'entretenait la ville, et il lui rapporta comment avait eu lieu la mort d'Alfonso Perez, lui taisant néanmoins, on peut bien le croire, les circonstances secrètes ; et, durant tout ce récit, le roi se montra fort émerveillé, ne laissant voir toutefois ni trouble ni ennui à l'égard du grand-maître ; et, cependant, on peut bien le croire aujourd'hui, il y avait grande différence entre son langage et la pensée cachée en son cœur.

Et quand Alfonso Perez Vivero eut ainsi reçu la mort, comme l'histoire l'a raconté, la terreur ne fut pas petite chez quelques uns des hommes de

cour ; il y en eut même qui eurent crainte pour leur vie, croyant bien que le grand-maître savait tout ce qui s'était tramé, et qu'il les ferait tous mourir, comme cela était advenu à l'égard d'Alfonso Perez, qui avait été chef principal de la trahison ; et ceux qui surtout excitaient ces craintes, étaient Ruy Dios de Mendoza, ainsi que son frère, le grand bénéficier ; et, à leur suite, on nommait encore quelques officiers de la chambre, qui n'étaient point fort catholiques en leur propos, touchant le connétable. Bien que ce fût lui qui les eût placés au lieu que tous ils occupaient, ils allaient, répétant au roi, pour lui donner terreurs nouvelles, qu'une chose reconnue de tous, c'était que le maître de Santiago était entreprenant, et de grand cœur, qu'il avait pouvoir d'hommes et d'argent ; et que, s'il venait à savoir que son altesse eût réellement donné de l'or, et accordé des grâces pour qu'on le fît périr, il pourrait fort bien lui arriver le conseil que donne le proverbe : *S'il veut te tuer, et que tu le saches, lève toi matin et tue-le !*

Et Jean II voulant apaiser de telles craintes et peut-être ses propres terreurs, parla un jour à son loyal connétable, et lui fit même un long discours,

dont la teneur était qu'il serait convenable à lui de s'éloigner ; que sa présence inquiétait les grands du royaume, et qu'en se rendant dans les terres de son vasselage, ses priviléges et immunités lui seraient conservés, même avec grands honneurs. — « Faites-moi en tout cas ce plaisir, ajouta-t-il, afin qu'il y ait tranquillité parmi les grands, paix et repos dans le royaume. » O constant et loyal grand-maître, qu'il y aurait à la fois pour toi d'honneur et de profit, à accepter ce que ton souverain bien-aimé et toujours obéi te proposait ! Mais, comme dit Sénèque, ce n'est pas à un homme ayant courage et vertu, qu'il convient de tourner les épaules et de fuir la fortune. Voici donc ce que le connétable de Castille répondit : — « Pour certain, sire, je suis bien émerveillé que votre courtoisie m'ordonne de quitter sa cour, sans m'avouer la cause de ce changement. A coup sûr, le monde dira que quelque grande erreur, ou bien que quelque grande déloyauté aura été commise par moi, et que c'est pour une telle raison que vous m'avez fait quitter votre présence. Votre seigneurie sait en quels manifestes dangers, et en combien de périls je me suis trouvé à cause d'elle ; elle ne peut ignorer que de fois j'ai répandu mon sang pour la

servir. Ah ! seigneur, voulez-vous donc que sans le mériter, je m'en aille bassement de votre cour? » Mais le roi ayant insisté, le grand-maître répondit: ô Sire, mon très redouté seigneur, votre altesse doit le bien savoir, après son service, il n'y a nulle chose en cette vie présente, que j'aie plus à cœur et dont je fasse plus de cas que de ma réputation. La sagesse l'a dit : *Mieux vaut bonne renommée que toutes les richesses du monde.* Sire, je ne saurais partir. » Et le roi, quand il eut entendu que le grand-maître lui parlait ainsi, lui répondit qu'il disait fort bien; et qu'il le tenait de nouveau pour son serviteur fidèle; puis il ajouta qu'il eût à nommer dans son royaume ceux qui lui convenaient, et que ce seraient ceux-là dont les services lui seraient agréables; et parmi les seigneure que le grand-maître nomma, le roi choisit l'archevêque de Tolède, dont cette histoire fera mention, Garci Alvarez Manrique, comte de Castanheda, don Diego Turtado, fils ainé de don Inigo Lopez Mendoza, marquis de Santillane, et bien d'autres, chevaliers comme prélats, qui entrèrent au conseil.

O trahison ! trahison ! trahison ! maudite soit ta

venue en ce monde ! maudit soit ton pouvoir ! et maudites soient tes œuvres. Tu t'étends au loin, et bien que cachée, ta force est grande. O ennemie de toute bonté ! adversaire de toute vertu ! c'est par toi qu'ont été détruits des royaumes ; c'est par toi que sont tombées des cités populeuses et riches ; c'est par toi que l'on a vu commettre d'exécrables homicides sur les empereurs, les rois et les princes. Qui l'eût pu penser, et qui l'eût osé croire, qu'un tel seigneur, et de si haute puissance, qu'un ami si familier de toute vertu, que le valeureux maître de Santiago enfin, l'insigne connétable, en vînt à l'extrémité que nous allons dire. C'est ce que prouvera la suite du récit.

Un jour donc que le très louable grand-maître était couché en son lit, l'esprit très fatigué, cherchant sans le trouver ce repos de nature, que l'humaine condition requiert et demande, car Sénèque a bien eu raison de le dire, la meilleure partie de la vie c'est le sommeil, un jour, disons-nous, comme l'aurore venait de poindre, Alvaro de Carthagène, qui vivait chez le grand-maître, commença à appeler à grands cris, frappant rudement à la porte de l'hôtel, si bien qu'il réveilla le con-

nemble. C'était un mercredi de l'octave de Pâques, précisément un jour où le grand-maître avait fait aiguiser les couteaux pour s'égorger d'une cour où le pouvoir de ses ennemis grandissait. Il appela Gonzalo Chaves, son bon serviteur, ainsi que l'commandeur de Sesa, et il leur dit avec quelqu'émoi, de voir qui pouvaient être ceux que l'on entendait frapper de telle façon : et ayant vu que c'était Alvaro de Carthagène, ils lui ouvrirent et lui permirent l'entrée. Puis quand celui-ci fut devant le grand-maître, il lui dit :

— « Il est bon que votre seigneurie le sache, on voit une grande troupe de gens armés, trompettes en tête, qui se dirige de ce côté. Je ne sais ce que signifie semblable chose, surtout à cette heure, et je viens pour vous avertir. » Mais le grand-maître ne voulut pas croire que la chose fût à son dommage : il pensa bien au contraire qu'il s'agissait du père d'Alvaro de Carthagène, qui demeurait en ces quartiers, et qui était des nouveaux convertis. Et le bon maître pensait ainsi, parceque les jours d'auparavant on avait répandu le bruit que ceux du château dans la cité était défendue, avaient pris la résolution d'aller piller les nouveaux chré-

tiens. Mu par cette croyance, il dit à Alvaro de se rendre chez son père, et de s'y défendre comme devait faire un homme; qu'il allait se disposer en tout cas pour lui porter secours. Et comme le bon maître parlait ainsi, on vit arriver à la poterne celui qui, en ce temps, était alcaïde de la forteresse; il venait à cheval, suivi de deux cents cavaliers, hommes d'armes et arbalétriers; ils étaient précédés de deux trompettes, sonnant de la trompette-bâtarde, et ils s'en allèrent tous criant: *Castille, Castille! meurent les traîtres!...* et ce fut avec cet appel et avec ces clameurs qu'ils arrivèrent devant l'hôtel; et, les voyant ainsi environner sa demeure, le grand-maître mit la tête à la fenêtre et cria à cette troupe: Oh! bonnes gens, qui vous meut et pourquoi venez-vous ainsi? que demandez-vous, hommes d'armes, et à quel propos vous voit-on? Mais eux, pressés contre la muraille, ne répondaient rien, si ce n'est: *Castille, Castille! meurent les traîtres!...* Et le résolu grand-maître, voyant qu'il ne pouvait obtenir d'eux autres paroles, et ne voulant pas supporter plus longtemps une si étrange manière de répondre, dit à haute voix à ses gens: Donnons sur eux! donnons sur eux! meurent les misérables! Et en achevant

ces mots, il s'en alla vers une cheminée en laquelle pour lors on faisait du feu, car la saison était froide, et à l'entour de cette cheminée, se trouvaient amoncelés de bons et solides morceaux de chêne vert. Alors il appela Gonzalo Chacon et Fernando de Sesé, et c'était plaisir de les voir tous trois empoignant ces énormes souches et les jetant de toute leur vigueur sur la tête des hommes d'armes, qui assaillaient les portes du logis; et ils s'y prirent de telle façon, ils y allèrent de telle force, qu'il fallut bien que ces gens s'éloignassent des portes, aussi loin du moins que les assiégés pouvaient lancer leurs énormes morceaux de chêne. Et quand ils les eurent ainsi contraints à se retirer, ils appelèrent Diogo de Gotor, qui avait pour office la garde de l'hôtel et qui conservait les clés de toutes issues, ils lui commandèrent d'aller réveiller les soldats et les arbalétriers qui avaient passé la nuit en la demeure du grand-maître, et quand il l'eut fait, quoique ces gens fussent en bien petit nombre, on vit commencer un rude combat, car, en telle circonstance, non seulement le valeureux grand-maître n'avait rien perdu de sa magnanimité et de son généreux courage, mais il montrait telle hardiesse qu'on l'eût pu croire à cette heure

commandant plus de gens encore que ceux qui l'attaquaient. Pour les bons serviteurs qui l'entouraient, la hardiesse ne pouvait leur faillir et ils pensaient toujours que le comte don Juan, le fils du connétable, don Juan de Luna, son parent, et aussi Fernando de Ribadeneyra, pourraient venir à son aide, et qu'en dépit des assiégeans, le grand-maître, suivi des siens, saurait gagner le palais du comte qui donnait sur les remparts ; leur espérance était que par les murailles de cet hôtel le digne connétable parviendrait à s'échapper; mais rien de tout cela n'ayant pu s'effectuer, en raison sans doute du grand tumulte qui régnait dans la ville, Gonzalo Chacon et Fernando de Sesé conseillèrent à leur seigneur de chercher un refuge autre part, lui disant : — « Sire connétable, si cette parole *fuir* sonne mal à vos oreilles, nous rappellerons à votre courtoisie, pour qu'elle consente enfin à s'éloigner, qu'elle doit savoir parfaitement une chose, c'est qu'il y a quelquefois autant de convenance à fuir qu'à bien attaquer. Quel est en effet le temps où votre seigneurie pourra s'éloigner plus à propos, bien que chose pareille ne lui soit jamais arrivée? Et nous le répétons, si ce mot *fuir* est mal compris par vous, si le son vous en est

dur, nous disons, nous, qu'aujourd'hui la chose est permise, car seigneur grand-maître, c'est un monde entier que vous avez à combattre. » — Et après bien des paroles de résistance, le connétable consentit à ce qu'exigeaient de lui ses bons serviteurs; et guidé par Alvaro de Carthagène, homme méritant vraiment le nom de loyal, parmi ceux qui s'étaient nouvellement convertis, il sortit en la ville par la porte d'une étable. Il était nuit profonde et Alvaro de Carthagène marchait devant le bon maître, le guidant par les lieux qu'il devait traverser, mais le connétable, marchant comme à regret, le suivait d'un pas incertain; il ne mettait nulle hâte en sa fuite, et le soin de son honneur, revenant sans doute à sa pensée, il regardait quelquefois de côté et d'autre, pour s'assurer que personne ne le reconnaissait. Pour Alvaro de Carthagène, il pressait le pas de telle façon que le maître ne pouvait plus le voir; mais celui-ci l'appela bientôt, et il fallut qu'il retournât sur ses pas. Alors le connétable lui dit qu'il aimait mieux mourir environné de ses serviteurs, que de s'en aller ainsi fuyant par des ruelles détournées et obscures, comme un homme qui n'aurait nulle dignité. Que pour lui, il s'en allât vers le comte son fils et vers ses affidés,

afin de les avertir de songer à leur salut. Puis, ayant dit, il rentra en son hôtel, et voilà comment le haut courage du noble grand-maître ne put souffrir cette idée d'une fuite légitime, mais à travers des lieux mal famés. Et l'on peut bien dire de lui, ce que l'on raconte des hermines, qui plutôt que de traverser un lieu plein de fange, préfèrent la mort à la souillure, et se laissent tuer par le chasseur, avant de ternir leur blancheur. O excellence de ce très noble cœur de chevalier !... Mais ce n'est plus ici le lieu de rappeler ses vertus par longue commémoration, puisqu'elles sont regardées depuis long-temps comme héroïques! Il est bon seulement qu'on sache une chose, c'est que dès qu'il fut rentré en son hôtel, et que ses fidèles serviteurs l'eurent aperçu, à sa vue seule, le bon chevalier Gonzalo Chacon, commença piteusement à s'arracher les cheveux; et il était si bien sans pitié pour lui-même qu'il y avait cruauté dans ses actions et grande douleur à le voir. Mais bientôt il fallut cesser telles lamentations, et réellement songer à la défense.

Les choses étaient donc en ces termes, et le roi lui-même s'était porté dès le matin sur la place de

las Carniccrias de Burgos avec le pennon royal: Il était là environné de beaucoup de gens, toutefois il n'osait agir, car il ignorait si le grand-maître se trouvait encore en son hôtel, mais ayant appris qu'il y était, de la bouche d'un héraut d'armes, qui s'était porté de son propre mouvement vers le connétable pour l'avertir du nouveau danger qu'il courait, et qui en avait même reçu un message pour ledit seigneur roi, en eut grand contentement en son cœur, tant il craignait qu'il ne se fût évadé. Et il lui dépêcha Ruy-Dias de Mendoza, ainsi que l'évêque de Burgos, pour l'engager à se rendre de plein gré en la prison. Et le bon maître les reçut fort courtoisement. Et quand il eut appris quelle était leur mission, il y fit telle réponse: — « Dites à sa Seigneurie que sa volonté est ma volonté, et que si je savais bien réellement que son Altesse veut ma mort, et qu'en même-temps la religion chrétienne le permit, je me la donnerais moi-même pour que se trouvât accompli son désir. Et, toutefois, je la supplie, afin de pouvoir exécuter ses ordres, de me donner lettres de garantie pleine et entière contre mes ennemis dont il est environné, et qui ont changé sa dilection sincèr et son grand amour en haine et en indignation co

tre moi. » — Et le seigneur évêque répondit alors : — Sire connétable, vous ne sauriez requérir telle chose, car le roi montre grand ennui à votre sujet, et nous ne ferions que l'irriter davantage en lui faisant part de votre demande. — Mais le maître, tout ému de noire humeur, lui répondit : — Taisez-vous, évêque, et gardez-vous de prendre la parole où parlent les chevaliers ; c'est à Ruy-Dias que je m'adresse, et non point à vous. Puis il continua son propos.

Et ils s'en retournèrent vers Jean II, et le cœur du roi était tellement embrâsé de son désir de s'emparer du grand-maître, qu'on l'entendit répondre aussitôt, qu'il lui plaisait de faire ce que le connétable souhaitait, et que lettres de garantie lui seraient expédiées. Elles le furent en effet... Et Ruy-Dias ainsi que Perafan de Vivera, Adelanta de l'Andalousie, furent ceux qui les portèrent au grand-maître. Elles donnaient la vie sauve au connétable et à ceux de sa maison ; elles lui conservaient en même-temps ses biens, et toutes les terres de son vasselage. Les écritures en ayant été passées selon l'usage, le roi avait juré de les maintenir, et cela entre les mains de l'évêque de Bur-

gos, puis ils les avait signées de son nom. Mais si elles furent acceptées, on peut le dire, ce fut contre le gré de Gonzalo Chacon, qui bien qu'il fût de grande jeunesse, était de grande prudence. Avec des paroles pleines de discrétion et de dignité, il fit voir clairement la trahison au grand-maître, et toutefois le connétable se contenta de répondre : — Le roi, mon seigneur, m'a fait et il peut me défaire.

Et cependant le valeureux grand-maître reconnaissait fort bien, en la vue intérieure de son âme, que selon les choses passées et présentes, et d'après ce qu'on pouvait croire des personnes environnant [illegible] pouvait échapper à la mort. Il le savait, mais ces [illegible] étaient comme sanglantes, et [illegible] sur son sang.

[illegible] au dernier terme, en cette extrémité [illegible] les choses sacrées de sa maîtresse [illegible] il envoya au dernier honneur de [illegible] Chacon, son loyal serviteur; [illegible] lui-même la charte, et [illegible] recommandations de celui-ci, il ne lui fit [illegible] recommandations, si ce n'est d'être fidèle aux

statuts de l'ordre. Et cela étant fait, il ordonna qu'on laissât avec lui, pour le servir jusqu'au terme de ses jours, les deux pages les plus jeunes qu'il y eût en sa maison. De toutes ses richesses, il voulut qu'un seul coffre lui fût laissé, c'était celui où étaient contenus les vêtemens qu'il portait d'habitude, les divers objets qui servaient à sa personne, en un mot, la soie comme le linge, et ce qu'il fallait pour se vêtir de même que pour se chausser. Et toutefois le roi avait telle hâte que le grand-maître fût conduit en sa présence, qu'on ne pouvait voir plus grande presse. Toutefois le connétable fit seller un vaillant et pompeux cheval qu'il avait, il le fit couvrir de riches caparaçons tout parsemés de ses insignes, son col et son poitrail furent revêtus d'une riche cotte de maille, et pour lui, il mit son armet sur sa tête, il endossa son harnois bien poli, de ceux dont on avait alors (et il devait être magnifique, car c'était celui que lui avait envoyé le roi de France en cette même ville de Burgos). Ainsi dressé et tenant son épée en la main, d'aspect tranquille, comme devait être un hardi chevalier de sa sorte, avant de monter à cheval, il adressa une dernière pétition au roi, puis il descendit de sa chambre en la cour d'honneur, armé

comme nous avons dit, portant ses patenôtres à la main et environné de ses serviteurs. Il demanda alors son cheval et se prit à chevaucher, et étant ainsi sur son bon dextrier de guerre, il appela ses serviteurs, les engagea à pourvoir à leur salut et leur fit tendrement ses adieux. Bien grande à coup sûr était l'angoisse des serviteurs du noble maître, bien grande était la douleur de ceux qui les écoutaient menant leur deuil, car ils ne pouvaient se contenir devant leur seigneur, et il y avait là plus de lamentations que s'ils l'eussent vu mort devant eux; mais le valeureux maître fit tourner bride à son cheval, et il ordonna qu'on ouvrît les portes de la rue pour sortir, car il prétendait s'en aller ainsi devers le roi. Ce fut alors que Ruy-Dias de Mendoza, et l'adelanta de Perafan, s'opposèrent à sa sortie, disant qu'il ne pourrait se soustraire à la fureur du peuple: et nonobstant ces observations, le grand-maître insista pour qu'on le conduisît devant le roi de Castille. L'altercation fut longue; à la fin cependant, le grand-maître consentit à demeurer en son hôtel, car ce devait être sa prison.

Et dès que le roi eut eu connaissance de la manière dont les choses se passaient en la demeure

du connétable, quand il eut acquis pleine certitude, qu'un grand nombre d'hommes d'armes s'y étaient rendus sous le commandement de Ruy-Dias et de l'adelantade : il y alla en propre personne, il y mangea, et jamais il ne consentit à voir le connétable qui, bien avant l'arrivée dudit roi, avait été emmené sous sûre escorte en sa chambre, où il devait rester prisonnier. Ainsi, le très excellent don Alvaro de Luna, le fameux grand-maître de Santiago, le glorieux connétable de Castille, vaincu par l'astuce et trompé par la sécurité que lui inspiraient peut-être ses lettres de garantie, tomba en cette embûche détestable. Tous les sauf-conduits qui lui avaient été octroyés par le roi, tant pour lui que pour ses serviteurs, furent violés et mis en oubli, comme n'ayant pas la moindre valeur. Les gens qui lui étaient affidés furent dépouillés à l'instant de leurs armes. Gonzalo Chacon et Fernando de Sesé furent faits prisonniers, et on les jeta en la geôle publique. O puissant roi de Castille, qui t'a donc changé ainsi en un être tout différent de ce que tu étais? Qui t'a mué de condition, qui t'a donné autre vie et autre caractère que par le passé ? Où est donc ta dévotion à ta parole? Où sont les signes et les preuves de ta dignité ?

Qu'est devenue ton humanité? Où gisent les terreurs de ta conscience? Est-ce ainsi que les rois gardent leurs sauf-conduits? Est-ce ainsi qu'ils tiennent leurs promesses, signées de leur nom, et scellées de leur sceau? Le jour où tu as fait écrire ces lettres, c'est le même où tu les as fait lacérer!.. Eh bien! roi, reste en plein repos... Il y a un autre souverain qui châtie les monarques. Et comme l'a dit Sénèque, en ses tragédies: «Tout règne est sujet à un règne plus puissant. »

Qu'une soif maudite de richesses ait été la cause réelle qui mut le roi Jean II contre son grand maître de Santiago; c'est ce qu'affirment bien des gens, et entre autre don Inigo Lopez de Mendoza, marquis de Santillane, et grand Trobador. Ce seigneur de haut génie a manifesté suffisamment une telle opinion, lorsqu'on l'a entendu dire en son doctrinal des favoris: *J'ai vu de grands trésors amassés, et cela pour la perte de leurs possesseurs*. Le roi Jean II se rendit donc à Portillo, avec l'intention de s'emparer des grands biens du connétable; puis de là il se porta sur la ville de Maqueda, où Fernando de Ribadeneyra avait résolu de tenir valeureusement pour le grand-maître. Mais capitu-

lation ayant été obtenue, après une forte défense, Jean II alla dresser son camp sous les murs d'Escalona. Là, en effet, bien des nobles chevaliers tenaient encore pour le connétable. Mais une grande famine se faisait sentir en toute la contrée, si bien qu'il y en eut plus d'un qui mourut de pure faim dans la Sierra, et voyant les désastres que causait un tel fléau dans son camp, comprenant le peu d'espoir qu'il y avait pour lui de s'emparer de la ville, Jean II entra en conseil pour délibérer avec les grands du royaume sur ce qui devait être fait.

C'est chose grave, à coup sûr, que d'avoir à décider du salut ou de la condamnation d'un homme en son absence, et sans qu'il ait là un défenseur ; et néanmoins, pendant que le louable grand-maître était prisonnier à Portillo, ses ennemis réunis au camp traitaient à l'avance de sa mort. Et aussi dès qu'ils furent entrés en conseil, ne se trouva-t-il pas parmi eux un seul ami du digne maître. Chacun toutefois donna son avis. Finalement leur conclusion à tous, ce fut que le grand-maître devait mourir. Il n'y eut que l'archevêque de Tolède qui, en sa qualité de prélat, ne pouvait donner son vote de mort et qui sortit du conseil.

Et pour que la sentence ainsi rendue reçût son exécution, il fut décidé que l'on commettrait un chevalier nommé Diego Lopez de Estuniga, lequel était cousin du comte de Plasencia. D'après la décision du conseil, le grand-maître devait mourir à Valladolid: c'est pourquoi nous allons écrire maintenant ce qui se passa en ces derniers jours. On verra quelle fut la fin du meilleur chevalier qu'il y ait eu jamais dans les royaumes d'Espagne; on saura comment s'acheva la carrière du plus grand seigneur que l'on ait connu parmi les seigneurs sans couronne.

Toutes précautions étant prises par Diego Lopez de Estuniga, pour que le grand-maître fût transporté sûrement de Portillo à Valladolid, il ne lui fut rien dit en premier lieu de sa condamnation. Il avait été décidé à l'avance qu'un fameux lettré, maître en théologie et religieux de l'ordre de saint François l'aborderait sur la route, feignant d'abord que ce fût un hasard qui l'eût amené, puis, après l'avoir tiré à part comme pour lui confier quelque grand secret, il devait lui dire la teneur de la sentence, en l'exhortant, comme catholique et fidèle chrétien, à se préparer à la mort. La chose

fut exécutée ainsi qu'il avait été convenu, par maître Alfonso Espina, et certes il le pouvait faire mieux que tout autre, car il était grand prédicateur. Et quand le bienheureux maître (car, ayant souffert le martyr, nous l'appellerons désormais de ce nom) et quand le grand-maître, disons-nous, eut entendu ce que disait le vénérable religieux, il laissa échapper un grand soupir, leva les yeux au ciel, et ne dit autre chose, si ce n'est ces paroles: « Béni sois-tu, mon Dieu et Seigneur, car tu régis et gouvernes le monde;» et il pria le moine avec grande affection de ne plus le quitter jusqu'à ce qu'il eût franchi le pas de la mort. Arrivé à Valladolid, Diego Lopez lui fit donner gîte en la maison d'un chevalier, où il avait coutume de s'arrêter au temps jadis. Là, toujours en compagnie du religieux et d'un de ses frères de l'ordre, qui s'en était venu l'assister, le grand-maître déchargea sa conscience et fit son testament. La nuit entière se passa de cette façon, et le jour commençant à paraître, le bienheureux grand-maître entendit la messe: puis, comme l'on vint à lui notifier que de là à un bien court moment, sa vie allait finir, il témoigna le désir qu'on lui apportât un peu

de pain et quelques cerises, et il goûta à l'une et l'autre chose, mais bien peu.

Ce fut sur la *plaza Mayor* de Valladolid, près du monastère de Saint-François, que l'on éleva un nouvel échafaud pour cette condamnation si nouvelle; car jamais chose semblable n'avait eu lieu en Castille. Et après que cet échafaud eut été dressé et orné comme il convenait en telle circonstance, et qu'on l'eut drapé d'une riche tapisserie, Diego Lopez de Estuniga, accompagné de ses gens d'armes, se transporta auprès du bienheureux grand-maître, en la chambre où il attendait, et il lui notifia qu'il eût à descendre, pour chevaucher la mule du supplice, qui était sellée et dressée; il ajouta qu'il le fallait faire sans retard, et que les religieux iraient l'accompagnant.

Et voilà que la trompette sonne la marche douloureuse, voilà que le *pregonero* (1) publie son bien menteur (oui l'histoire l'appelle menteur, car il le fut en effet). Or savez-vous ce qui y était dit? que le connétable marchait à la mort, pour s'être emparé de la personne royale!

Et le bon maître chevauchait sur sa mule, avec ce semblant paisible et cette contenance reposée qu'il avait jadis sur son cheval de bataille, au temps de son heureuse et souriante fortune. La mule était couverte de deuil, et lui revêtu d'une longue cape noire. Et de même que les martyrs s'en allaient joyeusement au supplice pour soutenir la foi de Jésus, de même il marchait à la mort que lui donnait son amour pour la loyauté ; et quand il fut arrivé au pied de l'échafaud, il descendit lui-même de la mule, monta d'un pas ferme les degrés, et se voyant sur cette plate-forme toute tendue de noir, il prit le sombrero qu'il portait sur la tête, le remit à un de ses pages, qui s'appelait Morales, et disposa lui-même les plis de son vêtement ; puis, comme le bourreau s'était avancé, lui disant qu'il serait nécessaire de lui lier les mains, ou du moins de lui attacher les pouces, afin qu'il ne fît aucun mouvement qui pût détourner le couteau, il tira une aiguillette d'une escarcelle, de celles dont on usait dans ce temps, et le bourreau se contenta de lui attacher les pouces. Alors il recommanda pour la dernière fois son âme à Dieu, et la tête fut séparée du tronc!... Mais, sache, lecteur, qu'il se passa en cette circonstance une chose digne, à coup sûr,

d'être notée. Pendant que l'on conduisait le bienheureux grand-maître à la mort (car on ne saurait dire qu'on le conduisit pour faire justice), les gens qui accouraient de toutes parts n'avaient rien de particulier en leurs gestes et rien de triste en leur semblance. Ils avaient l'air seulement de gens curieux et qui s'en vont regarder chose qui n'arrive pas tous les jours. Mais, une fois parvenus au lieu du supplice, et comme l'exécuteur tenait en ses mains le couteau, il se fit un tel silence parmi cette foule qui inondait la place et qui garnissait les fenêtres, il y eut quelque chose de si morne, que l'on eût dit qu'il avait été ordonné, sous les peines les plus graves, de se taire et de n'oser faire entendre une seule exclamation. Or, comme le bourreau portait le couteau à la gorge du bienheureux grand-maître, il s'éleva de cette foule une clameur si lamentable, on entendit des cris si pleins de larmes, il y eut des voix de telle angoisse, que l'on vit chose nouvelle; il semblait que chacun d'entre eux tous, les hommes comme les femmes, allaient voir donner ce trépas cruel à leur père selon la chair ou à un être qu'ils eussent tendrement aimé. Et voilà comment mourut le glorieux, le très célèbre, le bienheureux grand-maître,

connétable de Castille. Ainsi l'histoire vous le raconte; et l'on peut bien ajouter ici que nul ne satisfit davantage aux dettes que les forts doivent en ce monde : savoir à la pureté du sang par la noblesse, au temps par le savoir et la discrétion, à l'adversité par le courage, à la puissance par la chevalerie, au roi par sa pure loyauté (2).

NOTES

SUR DON ALVARO DE LUNA.

(1) On désigne sous ce nom l'officier public chargé de proclamer les sentences.

(2) Après la mort du connétable, sa tête fut mise au bout d'une pique de fer, et plantée sur l'échafaud. Durant neuf jours, elle fut exposée ainsi aux yeux de tous, comme le voulait la sentence. Le jour même de l'exécution, le corps avait été recueilli, selon l'ancien usage, par les confrères de la miséricorde. Ainsi que cela se pratique toujours, une sébile resta exposée au pied de l'échafaud, pour recevoir les aumônes des âmes pieuses qui voulaient bien contribuer à l'enterrement du supplicié. Cette circonstance minutieuse est racontée dans la romance populaire, de même que dans la chronique. La fortune du connétable avait été si haute, ses richesses immenses l'entouraient d'une telle grandeur, que ce fut une des circonstances qui frappèrent

le plus la multitude. Le corps fut transporté d'abord dans l'église de St-André de Valladolid, et la chronique dit positivement qu'une partie de la population de la ville l'accompagna. Les neuf jours écoulés, la tête fut portée en grande pompe dans la même église. Au bout de quelques mois, et le roi Jean II se trouvant à Valladolid, on songea à accomplir enfin le désir du connétable, qui avait souhaité d'être enterré dans le monastère de St-Francisco. Au moment du supplice, et n'ayant plus d'autre bien à sa disposition, il avait tiré un riche anneau de son doigt, et avait demandé que le prix en fut consacré à sa sépulture. Malgré la présence du roi, ces secondes funérailles se firent avec une pompe inouïe. Une foule de prélats et de grands seigneurs accompagna le cortége funèbre. Quant à Jean II, il ne survécut pas plus d'un an et cinquante jours à don Alvaro de Luna. Au dire de quelques historiens, le souvenir du jugement inique qui l'avait privé d'un tel homme, contribua beaucoup à sa mort. La veille du jour désigné pour l'exécution, il pleura, dit-on, beaucoup, et voulut même s'opposer au supplice; mais le parti de la reine l'en empêcha. Ces irrésolutions d'une tête faible ont été peintes avec beaucoup de talent dans les romances modernes qui accompagnent *El moro exposito* de don Angel Saavedra (duc de Rivas), l'un des premiers poètes espagnols modernes. Une chose bien remarquable, sans doute, c'est que, malgré les perquisitions qui ont été faites, jamais les pièces du procès n'ont pu être découvertes dans les archives du royaume. On pense qu'elles n'existent pas, et que les personnages, qui figurèrent dans cette odieuse affaire, en empêchèrent la rédaction. Don Alvaro de Luna, né vers l'an 1388, fut exécuté, dit-on, le 22 juin 1453.

LE

PREMIER JOUR DE LA TRAITE

A LAGOS, ROYAUME DES ALGARVES.

XV^{e} SIÈCLE.

※

Le fragment plein d'éloquence que l'on va lire est tiré textuellement d'une chronique du XV^e^ siècle, que l'on croyait perdue même en Portugal, et que l'auteur de ce livre a retrouvée à la Bibliothèque royale (sous le n° 236, Suppl. français); elle est intitulée simplement au catalogue *Chronique de la Conquête de Guinée*; mais le manuscrit portugais ne porte point de titre. En réalité, c'est une histoire complète des découvertes primitives de don Henrique, le célèbre infant de Portugal, qui, dans l'ordre des grands explorateurs, est le prédécesseur naturel de Christophe Colomb. Ce beau livre qui a toujours servi de guide à Barros, a pour auteur Gomez Eanez de Zurara, premier archiviste du royaume; il fut écrit en 1453, par ordre d'Alphonse V, surnommé l'Africain. Ce prince ne fut pas toujours un chef habile ni un roi prudent, mais il eut la gloire d'encourager les lettres et de fonder à Lisbonne la première bibliothèque royale qu'on y eut vue. C'est du moins ce qu'atteste le beau manuscrit de la Bibliothèque royale; il est dit textuellement à la dernière page : « Aca» bouse esta obra na livraria que este rei don Affonso fez » em Lixboa dezoito Dias de fevereiro; seendo scripta em

» este primeiro vellume por Joham Gonçalvez Scudeiro e
» scrivam dos livros do dito senhor rey. Aoqual senhor o
» muyto infindo benigno e misericordioso deos sempre
» quiera de boas obras e vertudes em muyto melhores de
» dias e annos de sua vida de bem em milhor acrecentar
» e lhe dar ffruito de bëeçom comque lhe de sempre Graças
» e Louvores porque el hé seu fazedor e criador no anno de
» Jhu-Xpo de mil e quatro centos e cinquoenta e tres
» annos. DEO GRACIAS. »

Ce premier volume, je m'en suis assuré, est le seul qui ait été composé par Gomez Eanez de Zurara, sur les Conquêtes de Guinée ; c'est du moins le seul qui soit venu à la connaissance de Jean de Barros, car dès qu'il lui manque, le grand historien passe sans transition à un autre sujet. Gomez Eanez qui est déjà lui-même, comme on va le voir, un habile écrivain, se plaint de la rudesse de style qu'on remarque dans Joam de Cerveira, le chroniqueur informe, qui l'a précédé. Cerveira néanmoins paraît avoir assisté à une partie des expéditions qu'il raconte. Sous ce rapport, il serait précieux à consulter, malheureusement il paraît être perdu pour jamais. Gomez Eanez de Zurara avait visité lui-même l'Afrique, mais le diligent chroniqueur, comme l'appelle Barros, n'avait vu que Ceuta et Tanger. On peut lire les autres chroniques de cet habile historien dans la belle Collection publiée sous les auspices de l'Académie royale de Lisbonne.

LE PREMIER JOUR DE LA TRAITE

A LAGOS.

O toi père céleste, qui de ta main puissante et sans mouvement de ton essence divine gouvernes l'innombrable compagnie de la cité sainte, toi, qui retiens immobiles les essieux des mondes supérieurs, roulant dans les neuf espaces, toi qui donnes l'impulsion au temps, qui partages les âges rapides et les âges infinis à ton gré; je t'en prie que mes larmes n'oppressent pas davantage ma conscience. J'oublie la loi qu'ils gardaient, mais ils appartiennent à l'humanité et je me vois contraint à pleurer amèrement leurs souffrances; et

si les animaux, dans leur sentiment brutal, mais poussés par l'instinct, connaissent les maux de leurs semblables, que veux-tu que fasse mon humaine nature, quand j'ai devant les yeux cette misérable compagnie, et quand je sais que ces hommes appartiennent à la génération des fils d'Adam.

Un jour donc, qui était le 8 d'août (1444), et de fort bonne heure dans la matinée, à cause des chaleurs, les matelots commencèrent à rassembler leurs bateaux et à en faire descendre les captifs, pour les conduire où il leur avait été ordonné. Ils furent donc tous réunis en une espèce de camp; et c'était chose merveilleuse à voir. Là donc, parmi eux, il y en avait de raisonnable blancheur, fort beaux et dispos, d'autres basanés, ou pour mieux dire, presque jaunes, d'autres encore presque aussi noirs que les taupes de la terre; ils étaient aussi divers par le vêtement que par le corps; et il semblait aux hommes qui les gardaient, qu'ils avaient devant les yeux l'image de l'empire inférieur. Mais quel est le cœur si dur qu'il pût être, qui ne se fût point senti atteint d'une émotion de pitié en voyant ainsi cette multitude! Les uns

avaient la tête basse et leur visage était baigné de larmes, quand ils se regardaient entre eux, d'autres étaient là à gémir fort douloureusement et regardant les hauteurs des cieux ; ils y attachaient leurs regards en criant comme s'ils eussent demandé secours au père de la nature ; d'autres encore se frappaient leur visage de leurs mains, en se jetant avec accablement au milieu de la plage. Il y en avait qui faisaient leurs lamentations en manière de chant, selon la coutume de leur pays ; et bien que les paroles de leur langage ne fussent pas entendues des nôtres, elles exprimaient parfaitement tout le degré de leur tristesse. Et comme leur douleur allait toujours augmentant, survinrent ceux qui avaient la charge du partage, et ils commencèrent à les éloigner les uns des autres, afin de séparer les lots également ; et en faisant cela, il fallait nécessairement arracher les fils aux pères, les femmes à leurs maris, les frères à leurs frères. Aucune loi ne fut gardée à l'égard des parens ou des amis, chacun tombait où le poussait le sort. O fortune puissante ! toi qui montes et descends sur tes roues, en diversifiant les choses du monde de la manière dont il te plaît, ce fut ainsi que tu mis devant les yeux de ces êtres mi-

si les animaux, dans leur sentiment brutal, mais poussés par l'instinct, connaissent les maux de leurs semblables, que veux-tu que fasse mon humaine nature, quand j'ai devant les yeux cette misérable compagnie, et quand je sais que ces hommes appartiennent à la génération des fils d'Adam.

Un jour donc, qui était le 8 d'août (1444), et de fort bonne heure dans la matinée, à cause des chaleurs, les matelots commencèrent à rassembler leurs bateaux et à en faire descendre les captifs, pour les conduire où il leur avait été ordonné. Ils furent donc tous réunis en une espèce de camp; et c'était chose merveilleuse à voir. Là donc, parmi eux, il y en avait de raisonnable blancheur, fort beaux et dispos, d'autres basanés, ou pour mieux dire, presque jaunes, d'autres encore presque aussi noirs que les taupes de la terre; ils étaient aussi divers par le vêtement que par le corps; et il semblait aux hommes qui les gardaient, qu'ils avaient devant les yeux l'image de l'empire inférieur. Mais quel est le cœur si dur qu'il pût être, qui ne se fût point senti atteint d'une émotion de pitié en voyant ainsi cette multitude! Les uns

tres en s'éloignant poussaient telle clameur, qu'ils jetaient en trouble les ministres de ce partage.

L'infant était là, monté sur son puissant cheval, et accompagné de ses gens, répartissant ses faveurs, comme un homme qui, pour sa part, se mettait peu en peine d'augmenter son trésor. De quatre-vingt-six âmes qui lui revenaient pour les droits du *Quint*, il fit bien vite le partage : et sans nul doute sa principale richesse était en sa volonté accomplie, il considérait avec un indicible plaisir le salut de ces âmes, qui sans lui eussent été à jamais perdues. Sa pensée n'était pas vaine, car dès que ces captifs eurent eu connaissance de notre langage ; avec un bien faible effort, ils devinrent chrétiens. Et moi, qui ai réuni ces histoires en ce volume, j'ai vu dans la ville de Lagos des jeunes gens et des jeunes filles nés en notre pays de ces esclaves ; ils étaient aussi bons, aussi vraiment chrétiens, que s'ils fussent venus des commencemens de la loi du Christ, descendant par génération des premiers qui reçurent le baptême.

si les animaux, dans leur sentiment brutal, mais poussés par l'instinct, connaissent les maux de leurs semblables, que veux-tu que fasse mon humaine nature, quand j'ai devant les yeux cette misérable compagnie, et quand je sais que ces hommes appartiennent à la génération des fils d'Adam.

Un jour donc, qui était le 8 d'août (1444), et de fort bonne heure dans la matinée, à cause des chaleurs, les matelots commencèrent à rassembler leurs bateaux et à en faire descendre les captifs, pour les conduire où il leur avait été ordonné. Ils furent donc tous réunis en une espèce de camp; et c'était chose merveilleuse à voir. Là donc, parmi eux, il y en avait de raisonnable blancheur, fort beaux et dispos, d'autres basanés, ou pour mieux dire, presque jaunes, d'autres encore presque aussi noirs que les taupes de la terre; ils étaient aussi divers par le vêtement que par le corps; et il semblait aux hommes qui les gardaient, qu'ils avaient devant les yeux l'image de l'empire inférieur. Mais quel est le cœur si dur qu'il pût être, qui ne se fût point senti atteint d'une émotion de pitié en voyant ainsi cette multitude! Les uns

avaient la tête basse et leur visage était baigné de larmes, quand ils se regardaient entre eux, d'autres étaient là à gémir fort douloureusement et regardant les hauteurs des cieux ; ils y attachaient leurs regards en criant comme s'ils eussent demandé secours au père de la nature ; d'autres encore se frappaient leur visage de leurs mains, en se jetant avec accablement au milieu de la plage. Il y en avait qui faisaient leurs lamentations en manière de chant, selon la coutume de leur pays ; et bien que les paroles de leur langage ne fussent pas entendues des nôtres, elles exprimaient parfaitement tout le degré de leur tristesse. Et comme leur douleur allait toujours augmentant, survinrent ceux qui avaient la charge du partage, et ils commencèrent à les éloigner les uns des autres, afin de séparer les lots également ; et en faisant cela, il fallait nécessairement arracher les fils aux pères, les femmes à leurs maris, les frères à leurs frères. Aucune loi ne fut gardée à l'égard des parens ou des amis, chacun tombait où le poussait le sort. O fortune puissante ! toi qui montes et descends sur tes roues, en diversifiant les choses du monde de la manière dont il te plaît, ce fut ainsi que tu mis devant les yeux de ces êtres mi-

que le classement du livre lui en avait dérobé la connaissance.

Gomez Eanez de Zurara ou Azurara, avant de remplir l'office d'Archiviste général du royaume, était chevalier et commandeur de l'ordre du Christ ; il paraît avoir vécu dans une grande familiarité avec le roi Alphonse V, à en juger du moins par les lettres que ce souverain lui écrivait.

Si comme écrivain, une large part d'éloges devait être accordée à Gomez Eanez, je savais qu'un grand reproche pouvait lui être adressé comme archiviste ; c'était d'avoir contribué à détruire, dès le XV^e^ siècle, les sources historiques auxquels on aurait pu puiser pour l'histoire de la Péninsule. Je voulais acquérir une complète certitude relativement à cette circonstance, et je ne pouvais pas mieux faire que de m'adresser à l'un des derniers successeurs de Gomez Eanez. Voici les détails qui m'ont été fournis par M. de Santarem, dont la science et l'obligeance ne sont jamais en défaut.

Durant les cortès assemblées à Lisbonne en 1459, sous le règne d'Alphonse V, les députés du peuple réclamèrent la réforme des archives royales de la *Torre do Tombo* afin, disaient-ils, de détruire les papiers et les documens qu'on jugerait inutiles. Il s'agissait, disaient-ils, de mettre ordre à une confusion qui allait croissant, et l'on pouvait éviter d'un seul coup la peine que donnaient journellement les recherches dans cet établissement, tout en évitant des frais qui retombaient sur ceux auxquels on livrait des copies légales indispensables devant les tribunaux. Gomez Eanez d'Azurara était alors *guarda-mor* ou garde général des archives. Ce fut lui que l'on chargea de l'exécution de cette mesure, qui malheureusement avait reçu la sanction du

roi ; il s'en acquitta avec un zèle digne des temps barbares. La proscription dans laquelle il enveloppa les documens de la plus haute importance, fut telle que le souvenir s'en est conservé pour ainsi dire proverbialement. C'est une ère désastrueuse invoquée en Portugal par tous les savans qui se sont occupés de diplomatique. On dit encore aujourd'hui la proscription de Gomez Eanez d'Azurara.

Par bonheur un grand nombre de conseils municipaux, entre autres celui de la *Camara do Porto*, avaient fait tirer des copies fidèles de plusieurs documens précieux que devait atteindre la fatale mesure. C'est grace à cet heureux hasard qu'ils ont été conservés. D'autres pièces qui existaient en duplicata aux archives mêmes, mais dont on ignorait l'existence, furent découvertes sous l'administration d'un autre chef; et heureusement le zèle impitoyable de Gomez Eanez n'eut pas tous les résultats qu'on en pouvait attendre.

En rapprochant ce curieux renseignement sur notre archiviste du XV^e^ siècle des belles pages qui lui sont dues, on voit qu'il appartenait bien plutôt à la classe des habiles écrivains, qu'à celle des conservateurs laborieux. Néanmoins dans sa belle chronique du comte don Pedro, on voit avec quel soin il savait s'enquérir des événemens. Il avait connu personnellement le comte don Henrique, et il était présent lorsqu'on amena à ce prince les habitans des Canaries, auxquels il fit rendre la liberté. Tout nous prouve que la grande scène qu'il rapporte est racontée avec une commisération généreuse, qui ne nuit pas un seul moment à la fidélité du récit.

rot ; il s'en acquitta avec un zèle digne des temps barba-
res. La proscription dans laquelle il enveloppa les docu-
mens de la plus haute importance, fut telle que le souvenir
s'en est conservé pour ainsi dire proverbialement. C'est
une ère désastreuse invoquée en Portugal par tous les
savans qui se sont occupés de diplomatique. On dit encore
aujourd'hui la proscription de Gomez Eanez d'Azurara.

Par bonheur un grand nombre de [illegible] du pays,
entre autres celui de la Camara do Porto, [illegible] fait tirer
des copies fidèles de plusieurs documens précieux que
devait atteindre la fatale mesure. C'est grâce à cet heureux
hasard qu'ils ont été conservés. D'autres [illegible] qui exis-
taient en duplicata aux archives [illegible]
ignorait l'existence [illegible]
tion d'un autre [illegible] heureusement [illegible]
Gomez Eanez n'eut pas tous les résultats qu'on en pouvait
attendre.

En rapprochant ces curieux renseignemens sur notre ar-
chiviste du XVe siècle des belles pages qui lui sont dues,
on voit qu'il appartenait bien plutôt à la classe des habiles
écrivains [illegible]
[illegible]
avec quel soin [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

FERNAND CORTÈS

AU MEXIQUE.

CHRONIQUE TRADITIONNELLE

XVI^e^ SIECLE.

FERNAND CORTÉS

AU MEXIQUE.

CHRONIQUE TRADITIONNELLE

XVI^e^ SIÈCLE.

« Historia universal de las Cosas de Nueva Espana, en » doce libros i en lengua espanola; compuesta i compilada » por el M. R. P. Fr. Bernardino de Sahagun, de la orden de » los Frailes Minores de la observancia. »

Tel est le titre d'une histoire universelle de la Nouvelle-Espagne insérée dans le septième volume des Antiquités du Mexique, publié par lord Kingsborough et réimprimé dernièrement au Mexique. Pour comprendre tout ce que cet ouvrage, jusqu'alors inédit, a d'intéressant, il faut se rappeler que son auteur a vécu parmi les Mexicains plus de quarante-cinq ans; qu'il a été à même de recueillir les traditions politiques et religieuses de la nation, et que sa connaissance approfondie de la langue a pu lui faire rectifier une foule d'erreurs grossières, dans lesquelles ses devanciers étaient tombés.

Torquemada et quelques autres auteurs parlent du père Sahagun, mais il est incertain qu'ils aient connu son ouvrage; et Nicolas Antonio, si exact habituellement, tombe dans une grave erreur à son sujet, puisqu'il pense que le religieux franciscain avait voulu surtout faire un grand dictionnaire de la langue mexicaine. En cela, il partageait

une erreur commune aux contemporains de Sahagun. La pensée du bon moine était bien plus vaste qu'on ne le supposait : non seulement il prétendit faire connaître à ses compatriotes la langue mexicaine, mais il lui parut bien plus important encore de sonder le génie intime de la nation, de révéler pour la première fois son véritable caractère, mélange d'une incroyable douceur et d'une horrible férocité. Il comprit que tout était encore dans la tradition, que cette tradition allait s'éteindre, et que l'erreur subsisterait. Ce peuple, enfin, que Hernando Cortès et que Bernal Dias del Castillo avaient vu en conquérans ivres de carnage et de fureur religieuse, il le vit en philosophe chrétien ardent à convertir, mais sentant bien que des conversions réelles ne pourraient être faites que quand on connaîtrait enfin les idées morales et religieuses d'un peuple, qu'on s'était contenté jusqu'alors de baptiser le sabre à la main. Honneur au moine du XVI^e^ siècle, qui eut cette grande et noble pensée, et qui l'exécuta au milieu de si nombreux obstacles!

FERNAND CORTÈS AU MEXIQUE.

C'était en 1518, que le capitaine Juan Gryalva avait commencé à parcourir les côtes du Mexique sur les navires du roi catholique; dès cette époques, les Indiens du pays d'Anahuac le prenaient pour un dieu voyageur, tant ils étaient d'esprit simple et de coutumes superstitieuses. Mais lorsqu'en l'année 1519, don Hernando Cortès arriva à Chalchiuhcuecan, ils crurent encore que c'était une divinité puissante qui était descendue du ciel pour les visiter, et voici ce qui advint.

L'empereur envoya cinq chefs pour recevoir

Quetzalcoatl, qu'il attendait de jour en jour : ces cinq chefs étaient chargés de lui remettre des présens. Le plus important, par le rang qu'il occupait, était Voallichan, le second Tepuztecatl, le troisième Ticava, le quatrième Vevetecatl, le cinquième Veicamettheca.

Le roi Montezuma leur parla ainsi : « Considérez que l'on a dit que notre dieu Quetzalcoalt était arrivé; allez, recevez-le, écoutez ce qu'il vous dira avec beaucoup de soin, et faites attention à ne rien oublier. Voici les joyaux que vous lui présenterez de ma part, ce sont tous les ornemens sacerdotaux qui lui appartiennent. »

Enfin ils arrivèrent et ils furent admis en présence du conquistador.

« Il faut, dirent-ils, que le dieu que nous venons adorer en personne connaisse son serviteur Montezuma, qui régit et gouverne la ville de Mexico, et qui nous a dit : Le dieu est arrivé, après de grands travaux. » Aussitôt ils offrirent les ornemens qu'ils portaient, et les présentèrent au capitaine Hernando Cortès, en l'en parant. Ils placèrent d'abord

sur sa tête la couronne et le masque d'or ; ils attachèrent ensuite à son cou les colliers de pierres précieuses et les autres joyaux ; ils lui mirent au bras gauche le bouclier dont il a été fait mention en décrivant les présens, et ils posèrent ensuite les autres objets devant lui comme on a coutume de déposer les présens. Le capitaine leur dit : « Y a-t-il autre chose que cela ? » Ils lui répondirent : « Seigneur, nous n'avons pas apporté autre chose que ce qui est ici. » Le capitaine ordonna immédiatement qu'ils fussent garrottés, et fit tirer l'artillerie. Les messagers, dont les mains et les pieds étaient liés, tombèrent comme morts quand ils entendirent le bruit des canons : les Espagnols les relevèrent, et leur donnèrent à boire du vin, ce qui les reconforta. Après cela, le capitaine don Hernando Cortès leur dit, par le moyen de son interprète : « Écoutez-moi, on m'a dit que les Mexicains étaient des hommes vaillans, combattant sans cesse, grands lutteurs, adroits au maniement des armes ; on m'a dit qu'un seul Mexicain pouvait vaincre jusqu'à dix, et même jusqu'à vingt de ses ennemis : je veux voir si cela est vrai, et si vous êtes aussi courageux qu'on me l'a dit. » Il ordonna aussitôt qu'on leur donnât des épées et des boucliers, pour

qu'ils combattissent contre autant d'Espagnols, et pour savoir quels seraient les vainqueurs. Mais les Mexicains répondirent aussitôt au capitaine Cortès: « Écoutez notre excuse; nous ne pouvons pas faire ce que vous nous ordonnez, parce que Montezuma ne nous a pas envoyés pour autre chose que pour vous saluer, et pour vous offrir ces présents; nous ne pouvons pas faire autre chose; non, nous ne pouvons pas exécuter ce que vous nous ordonnez. Si nous le faisions, Montezuma, notre seigneur, serait irrité contre nous, et nous ferait mourir. » Le capitaine leur répondit: « Vous devez faire, malgré tout, ce que je vous dis; je veux voir quels hommes vous êtes, car là bas, dans notre pays, nous avons entendu dire que vous étiez des guerriers vaillans: prenez donc ces armes, et disposez-vous pour que demain matin nous nous rencontrions dans la campagne. »

Cela fait, ils prirent congé du capitaine, entrèrent dans leurs canots, et commencèrent à se diriger vers la terre, ramant en grande hâte, et se disant les uns aux autres: « Courage, hommes vaillans, efforcez-vous de ramer avant que personne ne nous accoste. »

Après avoir entendu le récit que lui firent ses envoyés, Montezuma rassembla aussitôt quelques devins, des augures et des chefs, et il les envoya au port où étaient les Espagnols, afin qu'ils s'arrangeassent de manière à ce que la nourriture ne manquât point aux étrangers, et qu'ils eussent tout ce qu'ils pourraient désirer. Il leur recommanda d'être attentifs à ce qu'ils verraient, et de lui en donner une fidèle relation. Il envoya en outre avec eux quelques esclaves, afin qu'on les sacrifiât devant le dieu qui était arrivé, si l'on voyait que cela lui convînt, et qu'il demandât du sang pour le boire. Ces ambassadeurs s'éloignèrent donc et arrivèrent au lieu où étaient les Espagnols, et ils leur offrirent des gâteaux de maïs teints de sang humain. Quand les étrangers virent cette nourriture, ils éprouvèrent un grand dégoût, et commencèrent à cracher et à rejeter avec horreur, parce que véritablement le pain sentait le sang. Cela se fit par ordre de Montezuma, et il ordonna de le faire, parce qu'il croyait que ces étrangers étaient des dieux venus du ciel, et que les nègres étaient des dieux noirs.

Montezuma leur envoya ensuite des devins et

qu'ils combattissent contre autant d'Espagnols, et pour savoir quels seraient les vainqueurs. Mais les Mexicains répondirent aussitôt au capitaine Cortès: « Écoutez notre excuse, nous ne pouvons pas faire ce que vous nous ordonnez, parce que Montezuma ne nous a pas envoyés pour autre chose que pour vous saluer, et pour vous offrir ces présens; nous ne pouvons pas faire autre chose; non, nous ne pouvons pas exécuter ce que vous nous ordonnez. Si nous le faisions, Montezuma, notre seigneur, serait irrité contre nous, et nous ferait mourir. » Le capitaine leur répondit: « Vous devez faire, malgré tout, ce que je vous dis; je veux voir quels hommes vous êtes, car là bas, dans notre pays, nous avons entendu dire que vous étiez des guerriers vaillans: prenez donc ces armes, et disposez-vous pour que demain matin nous nous rencontrions dans la campagne. »

Cela fait, ils prirent congé du capitaine, entrèrent dans leurs canots, et commencèrent à se diriger vers la terre, ramant en grande hâte, et se disant les uns aux autres: « Courage, hommes vaillans, efforcez-vous de ramer avant que personne ne nous accoste. »

Après avoir entendu le récit que lui firent ses envoyés, Montezuma rassembla aussitôt quelques devins, des augures et des chefs, et il les envoya au port où étaient les Espagnols, afin qu'ils s'arrangeassent de manière à ce que la nourriture ne manquât point aux étrangers, et qu'ils eussent tout ce qu'ils pourraient désirer. Il leur recommanda d'être attentifs à ce qu'ils verraient, et de lui en donner une fidèle relation. Il envoya en outre avec eux quelques esclaves, afin qu'on les sacrifiât devant le dieu qui était arrivé, si l'on voyait que cela lui convînt, et qu'il demandât du sang pour le boire. Ces ambassadeurs s'éloignèrent donc et arrivèrent au lieu où étaient les Espagnols, et ils leur offrirent des gâteaux de maïs teints de sang humain. Quand les étrangers virent cette nourriture, ils éprouvèrent un grand dégoût, et commencèrent à cracher et à rejeter avec horreur, parce que véritablement le pain sentait le sang. Cela se fit par ordre de Montezuma, et il ordonna de le faire, parce qu'il croyait que ces étrangers étaient des dieux venus du ciel, et que les nègres étaient des dieux noirs.

Montezuma leur envoya ensuite des devins et

des enchanteurs, pour qu'ils vissent si on pourrait jeter quelque sort qui fît mourir les étrangers ou qui les forçât de s'éloigner. Ceux-ci firent tous leurs efforts, comme le leur avait recommandé Montezuma, mais rien ne put leur réussir.

Les envoyés revinrent à Mexico, et ils racontèrent ce qu'ils avaient vu.

Ces choses entendues par Montezuma, il commença à concevoir le pressentiment que de grands maux venaient sur lui et sur son royaume. Il commença à y avoir grande crainte en lui de même que parmi tous ceux qui connaissaient les nouvelles déjà racontées. Tous pleuraient, tous étaient plongés dans l'angoisse, et allaient la tête baissée. Ils formaient des rassemblemens et parlaient avec effroi des nouvelles qui étaient venues. Les mères prenaient en pleurant leurs enfans, et leur posant la main sur la tête, leur disaient : « O mon fils ! tu es né dans un temps mauvais ; tu dois voir de grandes choses, et tu auras à supporter de grands travaux ! » Il fut rapporté à Montezuma comment les Espagnols amenaient avec eux une Mexicaine, nommée Marina, habitante du bourg de Teticpac,

situé sur la côte de la mer du Nord. On lui dit qu'elle leur servait d'interprète, et qu'elle disait en langue mexicaine tout ce que lui ordonnait de dire le capitaine Hernando Cortès. Aussitôt Montezuma commença à envoyer des messagers et des chefs où se trouvaient les Espagnols, afin qu'ils observassent ce que faisaient ces étrangers, et qu'il exécutassent ce qui serait nécessaire pour leur service. Chaque jour, les uns allaient et les autres revenaient. Les messagers se succédaient continuellement. Les Espagnols ne cessaient pas de s'informer de Montezuma : ils voulaient savoir quelle personne ce pouvait être ; s'il était vieux ou s'il était jeune, si enfin c'était un homme de moyen âge, ou qui eût des cheveux blancs. Les Mexicains répondaient aux Espagnols : « C'est un homme entre les deux âges ; il n'est ni vieux ni épais ; il est sec et agile. » Quand Montezuma écoutait la relation des messagers, et qu'il apprenait combien les Espagnols prenaient d'informations sur lui, et quel désir ils avaient de le voir, il tombait en grande angoisse. Il pensait à fuir ou à se cacher de telle sorte que les Espagnols ne pussent pas le trouver. Il songeait à se réfugier dans quelque cavèrne, ou même à sortir de

ce monde et à s'en aller en enfer, dans le paradis terrestre ou dans quelque lieu inconnu ; et il s'entretenait de cela avec ceux de ses amis en qui il se confiait le plus. « Il y en a, lui répondait-on, qui savent le chemin pour aller en enfer, au paradis terrestre, à la maison du soleil ou bien à la caverne qu'on appelle Cincalco, près d'Atlacuioacan, derrière Chapultepec, où se trouvent des lieux très cachés. Votre Majesté rencontrera un asile dans un de ces endroits ; que Votre Majesté choisisse celui qui lui conviendra, nous l'y conduirons : là elle pourra se consoler sans recevoir aucun dommage. » Montezuma se sentit disposé à se rendre dans la caverne de Cincalco, et on le publia par tout le pays ; mais cette résolution n'eut pas de suite. Rien de ce que les enchanteurs avaient promis ne se vérifia. Montezuma essaya de prendre courage et d'attendre ce qui devait arriver, se disposant à s'exposer à tout péril.

Mais Cortès s'était mis en marche, et il arriva devant Mexico avec son armée, puis il eut une entrevue avec l'empereur.

Lorsque les Espagnols furent arrivés à la ri-

vière que l'on rencontre près des maisons d'Albarado, et qui est désignée sous le nom de Xoluco, Montezuma se disposa à aller recevoir don Hernando Cortès et les autres capitaines avec paix et honneur : les grands seigneurs, les chefs et les nobles devaient l'accompagner. Ils prirent un grand nombre de fleurs belles et odorantes, dont on avait formé des couronnes et des guirlandes ; ils les posèrent sur des espèces de plateaux peints élégamment, et faits avec de grandes calebasses, et ils portèrent également avec eux des colliers d'or et de pierres précieuses. Montezuma joignit les Espagnols au lieu que l'on appelle Viztillan, qui est voisin de l'hôpital de la Conception. Il passa aussitôt au cou de Cortès une chaîne d'or enrichie de pierres précieuses, et il offrit des fleurs et des guirlandes à tous les autres chefs. Montezuma ayant fait ce présent, comme ils ont coutume de le faire, Hernando Cortès lui adressa la parole, et l'empereur lui répondit : « Je suis Montezuma. » Après ces paroles, il s'humilia devant le capitaine en faisant une grande salutation ; puis aussitôt il se redressa, et se tint face contre face près de don Hernando, auquel il commença à parler de cette manière : « O seigneur soyez le bien-venu ! Vous

êtes arrivé dans votre pays, dans votre ville, dans votre maison de Mexico ; vous y êtes arrivé pour vous asseoir sur votre trône, sur votre siége pontifical, que j'ai occupé en votre nom durant quelques années. D'autres seigneurs, et déjà ils sont morts, l'ont possédé avant moi : l'un d'eux se nommait Ytzcoatl ; l'autre Montezuma l'ancien ; les autres encore, Axacayatl, Tiçoctc et Avisutl ; et moi, le dernier de tous, je suis venu pour régir, pour prendre soin de votre ville de Mexico. Nous avons tous supporté le poids du gouvernement de votre empire et de vos vassaux. Les morts ne peuvent voir ni savoir ce qui se passe maintenant : plût à Dieu, par qui nous vivons, que quelqu'un d'entre eux fût vivant, et qu'il vît s'accomplir en sa présence ce qui s'accomplit devant moi ! Ils sont absens. Vous qui êtes notre seigneur, je ne dors ni ne rêve, c'est de mes yeux que je vois votre face et votre personne ! Il y a long-temps que j'espérais cela ; il y a bien des jours que mon cœur cherchait à découvrir les lieux d'où vous êtes venu. Vous êtes sorti d'entre les nuages, et ces nuages voilaient un lieu caché à tout le monde. Ce qu'il y a d'assuré, c'est que les rois qui nous ont précédés ont dit que vous reviendriez régner sur vos royau-

mes, et vous asseoir sur votre trône, sur votre siége sacerdotal; et maintenant je vois la vérité de ce qu'ils m'ont dit. Soyez donc le bien-venu; vous aurez bien souffert par de si longs chemins, délassez-vous maintenant. Voici votre maison et voici vos palais; prenez-les, reposez-vous-y avec vos capitaines et vos compagnons. » Montezuma acheva de prononcer son discours, et Marina le traduisit à don Hernando Cortès. Quand celui-ci eut compris ce que lui avait dit l'Empereur, il répondit à Marina : « Dites à Montezuma qu'il se console, et qu'il n'ait point de crainte; je l'aime beaucoup, ainsi que ceux qui viennent avec moi; il ne recevra aucun dommage; nous avons grand contentement à le voir et à le connaître. Ce que nous désirions depuis tant de jours est enfin accompli selon notre désir : nous sommes arrivés à Mexico, son habitation; nous aurons le temps de nous voir et de nous parler. » Aussitôt don Hernando Cortès prit la main de Montezuma, et ils s'en furent ensemble aux maisons royales.

Les chefs qui se trouvaient présens étaient les suivans : le seigneur de Tezcuco, qui s'appelait Camatzin; le seigneur de Tlacupan, qu'on nom-

mait Tetlepanquetzatzin, le gouverneur de Tlatilulco Ytzquauhtzin, et le majordome de Montezuma, qu'on appelait Topantemoctzin, et qu'il avait placé à Tlatilulco. C'étaient les principaux, sans compter d'autres chefs inférieurs, tels que Atlixcatzintacatecatl, Tpoatzintacochcacatl Quetzalaztatzinticociaorcatl, Totomochtzinhecatempalitzin et Quappiatzin. Quand Montezuma devint prisonnier, tous l'abandonnèrent, et s'en furent se cacher. . . . . .

. . . . . .

Et quelque temps avant l'époque indiquée par ce récit, lorsque le capitaine Hernando Cortès eut commencé ses conquêtes, voici ce qui lui arriva devant Tzimpancinco, cité de Tlascala, dont par force il s'était emparé. Une nuit, comme il sortait d'une tour où il demeurait, et qu'il faisait sa ronde en observant les sentinelles, il entendit parler tout bas dans une des baraques qui se trouvaient aux environs ; il se prit à écouter ce que l'on disait, et il comprit que c'était quelques-uns de ses compagnons qui s'en-

tretenaient entre eux. « Si le capitaine est fou et qu'il veuille aller où on l'égorgera, qu'il y aille seul et le suive qui en aura fantaisie. » Alors il appela deux de ses amis et leur dit d'écouter ce dont on causait, ajoutant : qui ose le dire saurait le faire. Et en poursuivant sa visite il entendit dire encore à d'autres hommes, dans le camp et dans les allées : » Il en arrivera comme de Pedro Carbonerote, qui était parti pour aller butiner en terre de Maures, et qui y laissa sa peau et celle des siens ; s'ils n'étaient pas tous allés là comme des fous quelques-uns seraient revenus. » Cortès était profondément affecté d'entendre telles choses, et il aurait bien voulu châtier ceux qui tenaient tels propos ; toutefois, voyant que ce n'était point le temps d'agir ainsi, et que c'était plutôt l'heure du péril, il résolut de prendre la chose en bonne part ; et quand ses compagnons furent rassemblés, voici ce qu'il leur dit :

« Seigneurs et amis, je vous ai choisis pour être mes compagnons, vous m'avez pris pour être votre capitaine : le tout pour le plus grand honneur de Jésus notre seigneur, et en vue d'un accroissement de notre sainte foi catholique. Nous avons eu

en désir également le service de notre bon roi et seigneur, sans oublier notre profit. Comme vous en avez eu la preuve, jusqu'à présent je ne vous ai point fait faute, je ne vous ai point tracassés. Je pourrais en dire autant de vous à mon égard. Toutefois je sens aujourd'hui de la faiblesse parmi quelques-uns d'entre vous, et peu de désir d'achever la besogne à laquelle nous avons mis la main. S'il plaît à Dieu cependant, je la regarde comme fort avancée, ou pour le moins nous savons à quoi nous en tenir sur le mal qu'ils nous pourraient faire. Le bien que nous pouvons obtenir de l'entreprise, en partie vous l'avez déjà vu, bien que ce qui vous reste à faire et à voir surpasse en grandeur ce que peut imaginer la pensée et ce que peut dire la parole . . . . . .

. . . . . .

Mais à Dieu ne plaise que l'on pense et qu'on puisse dire qu'il y a eu crainte en mes bons et loyaux Espagnols, pas plus que désobéissance à leur capitaine. Il ne s'agit plus de tourner le dos à l'ennemi, ce serait faire parler de fuite et d'affront, et je vous le dis, moi, il n'y a pas de *fuite*, ou, si vous l'aimez mieux, de retraite qui n'entraîne avec elle des maux infinis : la honte, la faim,

la perte d'amis, celle des biens et des armes, et enfin, le plus fâcheux de tous, la mort. Ce n'est cependant pas le dernier, car après elle vient encore l'infâmie. Mais, après tout, où ira donc le bœuf s'il ne laboure? Pensez-vous par hasard que vous devez trouver ailleurs moins de population, une armée moins à craindre, à une plus faible distance de la côte. Je vous certifie, camarades, que vous cherchez midi à quatorze heures, et que nous ne pouvons aller nulle part sans trouver nos trois lieues de mauvaise route, comme on dit, et pire encore que celle que nous avons passée. Rendons grâces à Dieu de ce que le boire et le manger ne nous ont pas encore manqué en ce pays, pas plus que la santé, les amis, l'argent et l'honneur; car, vous le voyez vous-mêmes, ils nous tiennent pour plus que des hommes. Nous sommes immortels à leurs yeux, ils vont jusqu'à nous prendre pour des dieux, si l'on peut parler ainsi, vous l'avez vu!... La mer est éloignée, je le confesse, et aucun Espagnol jusqu'ici ne s'était avancé si avant que nous dans les Indes. Je le sais, la côte est à plus de cinquante lieues, mais aussi personne n'a plus mérité que nous autres. D'ici à cette fameuse cité de Mexico, où réside le grand empereur

Montezuma, et d'où nous sont arrivées tant de richesses et d'ambassades, il n'y a plus que vingt lieues; le plus fort est fait..... Plus la terre est large, plus les ennemis sont nombreux, plus l'honneur est grand. N'avez-vous pas entendu dire : « Selon les Maures le profit? » Mais nous avons une bien autre obligation à remplir. Ne nous faut-il pas exalter et accroître notre sainte foi catholique. Oui, sans doute, il nous faut comme bons et fidèles chrétiens aller renversant l'idolâtrie, anéantir le blasphème que profère ce peuple contre Dieu notre seigneur. Il faut détruire les sacrifices homicides, les festins de chair humaine et tant d'autres péchés que leur énormité m'empêche de signaler. Ne doutez donc plus de la grande victoire que Dieu nous réserve en sa miséricorde. Vous le voyez, compagnons, je le répète, le plus fort est fait, nous avons vaincu ceux de Tabasco; et l'autre jour encore vous êtes venu à bout de cent-cinquante mille Tlaxcaltèques, qui passent, depuis les temps anciens, pour les plus braves d'entre les Indiens. Avec l'aide de Dieu et grâce à votre courage, vous vaincrez encore ceux qui viendront, ils ne sauraient être nombreux. Que craignez-vous donc, si nous sommes encore sur nos jambes,

c'est moi qui vous en réponds avec votre aide mutuelle, amis et compagnons, Dieu sera servi et nous serons vainqueurs. Amen. »

Et tous demeurèrent satisfaits de ce discours du bon capitaine Cortès(4).

NOTES

SUR LA CHRONIQUE DE FERNAND CORTÈS.

(1) Voici son titre exact : « Antiquities of Mexico, comprising fac-similes of ancient Mexican paintings and hieroglyphics, preserved in the Royal Library of Paris, Berlin, Dresden ; in the Imperial Library of Vienna ; in the Vatican Library ; in the Borgian Museum at Rome ; in the Library of the Institutes at Bologna ; and in the Bodleian Library at Oxford ; together with the monuments of New Spain, by M. Dupaix, with their respectives scales of measurement and accompanying descriptions the whole illustrated by many valuables manuscripts, by Augustine Aglio ; in seven volumes. *London*, 1830. »

L'exemplaire, grand papier, offert à l'Institut, est estimé 18,000 fr.

(2) Sahagun appelle ainsi Montezuma. Il le désigne éga-

lement sous le nom de *Montecuzuma*, de *Motezuzuma* et de *Motezuzoma*. Cette variété de l'orthographe vient en partie de la valeur du *C* espagnol. C'est à tort, nous pensons, que de savans écrivains ont dit, d'après Cortès, que le nom du célèbre empereur du Mexique était *Monteczuma* ou *Moteczoma*.

(3) Quetzalcoatl ou Quetzalcohualt était pour le Mexique ce qu'était Manco-Capac pour le Pérou. Le bon moine le compare au roi Arthur des Anglais. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet antique législateur des Toltèques est représenté comme un homme barbu ; ce qui a ouvert un vaste champ aux conjectures des premiers Européens qui s'occupèrent de l'histoire du pays.

(4) Ce discours si énergique et si différent dans sa rude simplicité des harangues de Solis, n'est pas reproduit par Bernardino de Sahagun. Je l'ai emprunté à un Indien du XVI^e^ siècle qui a écrit en espagnol l'histoire de son pays, et qui m'a paru continuer à merveille le récit du vieux moine. Cet historien mexicain nous apprend lui-même, dans son histoire récemment publiée, qu'il s'appelait *don Domingo de san Anton Munon Chimalpain Quauhtlahuanitzin*. Il appartenait à la haute aristocratie, et paraît avoir mis soigneusement à profit les peintures symboliques léguées à la fin du XVI^e^ siècle par ses prédécesseurs. On le désigne ordinairement sous le nom de Chimalpain.

En voici un qui n'a rien su de sa gloire, et dont les larmes, comme celles de Luiz de Camoens, ont coulé solitaires. Aussi quand je relis ses poèmes, ne puis-je m'empêcher de trouver qu'il y a une religion secrète à révéler dans la poésie de cet homme, et qu'il marche encore à part maintenant, après avoir cheminé si long-temps méconnu.

Je ne voudrais pas laisser croire cependant que Hyeronimo Corte-Réal est un grand inventeur, un de ces hommes qui commencent une littérature; un de ces *trobadores*, comme disent les vieilles langues du midi, qui trouvent l'éternel secret de poésie, et qui l'enseignent à des générations de poètes.

Dans la littérature portugaise, cet honneur est réservé à Camoens, à Sa de Miranda, à Ferreira, et Corte-Real ne marche vraiment qu'après eux : avant lui la harpe d'or avait résonné; la corde

nain inspirée ou savante; le

etrouvé, et il avait chanté

nt Hyeronimo Corte-Real

poète original;

En voici un qui n'a rien su de sa gloire, et dont les larmes, comme celles de Luiz de Camoens, ont coulé solitaires. Aussi quand je relis ses poèmes, ne puis-je m'empêcher de trouver qu'il y a une religion secrète à révéler dans la poésie de cet homme, et qu'il marche encore à part maintenant, après avoir cheminé si long-temps méconnu.

Je ne voudrais pas laisser croire cependant que Hyeronimo Corte-Réal est un grand inventeur, un de ces hommes qui commencent une littérature; un de ces *trobadores*, comme disent les vieilles langues du midi, qui trouvent l'éternel secret de poésie, et qui l'enseignent à des générations de poètes.

Dans la littérature portugaise, cet honneur est réservé à Camoens, à Sa de Miranda, à Ferreira, et Corte-Real ne marche vraiment qu'après eux : avant lui la harpe d'or avait résonné; la corde avait été touchée d'une main inspirée ou savante; le mètre virgilien avait été retrouvé, et il avait chanté son harmonie. Cependant Hyeronimo Corte-Real demeure un grand poète, et un poète original;

En voici un qui n'a rien su de sa gloire, et dont les larmes, comme celles de Luiz de Camoens, ont coulé solitaires. Aussi quand je relis ses poèmes, ne puis-je m'empêcher de trouver qu'il y a une religion secrète à révéler dans la poésie de cet homme, et qu'il marche encore à part maintenant, après avoir cheminé si long-temps méconnu.

Je ne voudrais pas laisser croire cependant que Hyeronimo Corte-Réal est un grand inventeur, un de ces hommes qui commencent une littérature; un de ces *trobadores*, comme disent les vieilles langues du midi, qui trouvent l'éternel secret de poésie, et qui l'enseignent à des générations de poètes.

Dans la littérature portugaise, cet honneur est réservé à Camoens, à Sa de Miranda, à Ferreira, et Corte-Real ne marche vraiment qu'après eux : avant lui la harpe d'or avait résonné; la corde avait été touchée d'une main inspirée ou savante; le mètre virgilien avait été retrouvé, et il avait chanté son harmonie. Cependant Hyeronimo Corte-Real demeure un grand poète, et un poète original;

En voici un qui n'a rien su de sa gloire, et dont les larmes, comme celles de Luiz de Camoens, ont coulé solitaires. Aussi quand je relis ses poèmes, ne puis-je m'empêcher de trouver qu'il y a une religion secrète à révéler dans la poésie de cet homme, et qu'il marche encore à part maintenant, après avoir cheminé si long-temps méconnu.

Je ne voudrais pas laisser croire cependant que Hyeronimo Corte-Réal est un grand inventeur, un de ces hommes qui commencent une littérature; un de ces *trobadores*, comme disent les vieilles langues du midi, qui trouvent l'éternel secret de poésie, et qui l'enseignent à des générations de poètes.

Dans la littérature portugaise, cet honneur est réservé à Camoens, à Sa de Miranda, à Ferreira, et Corte-Real ne marche vraiment qu'après eux : avant lui la harpe d'or avait résonné; la corde avait été touchée d'une main inspirée ou savante; le mètre virgilien avait été retrouvé, et il avait chanté son harmonie. Cependant Hyeronimo Corte-Real demeure un grand poète, et un poète original;

autre édition, en commettant d'autres erreurs presque aussi étranges.

Quelques années plus tard, un homme d'assez grande renommée, qui avait cependant voyagé en Portugal, écrivait, avec un admirable sang-froid, que Luiz de Camoens, *brave spadassin, aventurier malheureux*, avait composé un poème qui n'était pas sans mérite, mais qu'il l'avait intitulé assez mal à propos : As Lusiadas, *parce qu'il s'appelait Louis* (1).

Après ces deux autorités, je ne vous parlerai pas de Duperron de Castera, et je laisserai en paix les mânes de l'auteur du Lycée ; ce fut cependant ainsi que le dix-huitième siècle apprécia la littérature portugaise ! Que dire de celle des Espagnols ? Ce fut ainsi que sa fierté légère essaya de désigner le rang que devaient occuper dans le monde de l'intelligence ces hommes à part parmi les poètes, ces capitaines dévots et braves, qui disaient leur religieux pélerinage, et qui mouraient pleins de génie, vierges du blâme et de l'éloge, léguant leur nom à un tardif souvenir.

En voici un qui n'a rien su de sa gloire, et dont les larmes, comme celles de Luiz de Camoens, ont coulé solitaires. Aussi quand je relis ses poèmes, ne puis-je m'empêcher de trouver qu'il y a une religion secrète à révéler dans la poésie de cet homme, et qu'il marche encore à part maintenant, après avoir cheminé si long-temps méconnu.

Je ne voudrais pas laisser croire cependant que Hyeronimo Corte-Réal est un grand inventeur, un de ces hommes qui commencent une littérature; un de ces *trobadores*, comme disent les vieilles langues du midi, qui trouvent l'éternel secret de poésie, et qui l'enseignent à des générations de poètes.

Dans la littérature portugaise, cet honneur est réservé à Camoens, à Sa de Miranda, à Ferreira, et Corte-Real ne marche vraiment qu'après eux : avant lui la harpe d'or avait résonné; la corde avait été touchée d'une main inspirée ou savante; le mètre virgilien avait été retrouvé, et il avait chanté son harmonie. Cependant Hyeronimo Corte-Real demeure un grand poète, et un poète original;

mais savez-vous comment il le devint? Comme le devinrent plus tard Shakespeare et Calderon qui le dépassent de si loin, comme l'a peut-être été Homère, en écoutant les soldats et les voyageurs, en répétant les paroles du peuple; poète enfant, qui veut qu'on l'amuse précisément des récits qu'il a le plus souvent entendus.

Quelque temps après la naissance de Corte-Real un grand malheur était arrivé dans la terre désolée du Cap, déjà si fréquente en naufrages; et ce malheur avait eu lieu dans la famille à laquelle le poète devait s'allier plus tard. C'était une de ces infortunes qui laissent des souvenirs éternels aux cœurs les moins capables de profondes émotions, parce que l'expiation a été plus grande que la faute, et qu'une femme a mêlé son innocence à cette lutte hardie et sévère, dans laquelle un grand criminel veut détourner le châtiment.

Camoens avait compris qu'il y avait là le sujet d'un livre admirable, et s'il avait entendu, comme je le pense, le récit de quelques compagnons de Lianor, il savait que le poème existait déjà.

Avant d'examiner l'œuvre du poète, interro-

geons donc la chronique, interrogeons-la surtout dans un de nos vieux historiens, qui a merveilleusement connu toutes les traditions du Portugal, et qui les a rendues avec une énergie de style qu'on a trop promptement oubliée. Le traducteur si vrai et si naïf de Castanheda, Simon Goulard, le Senlisien, qu'on ne lit plus aujourd'hui, avait été frappé, comme le poète, de la touchante majesté de cette poésie, lorsque Camerarius et surtout Maffei lui étaient tombés entre les mains. Quand, sur la fin de sa vie, il voulut faire connaître à la France cette touchante tradition *dans ses mémorables exemples*, ce fut dans l'auteur italien surtout qu'il alla puiser ce qu'il appelait lui-même un *sévère enseignement*, pensant que nulle autre part la source ne pouvait être plus dégagée de mensonges et d'incertitudes.

Mais voyez quelle était la puissance de la tradition en elle-même! D'ordinaire Simon Goulard procède fort simplement : il dit sans préambule et de prime-abord les faits qu'il rencontre dans les historiens ; il voile même l'énergie de son style pour laisser parler celui qu'il interroge. Cette fois le sujet qui a inspiré Corte-Real l'émeut : il se sent

attendrir ; la parole semble lui manquer pour commencer le récit, et l'austère philosophe s'en va moralisant, comme le poète qui cherche son invocation.

« Jean de Salisberi, ancien évesque de Chartres, disoit de bonne grâce que la prospérité mondaine, marastre de vertu, applaudit à ses mignons pour les supplanter, et par un heur malheureux, s'accommode tellement à eux durant leur course tant prisée, qu'enfin elle les traverse et renverse, abreuvant à l'entrée du banquet ses conviez de miel et de vin doux ; puis, quand ils sont yvres, elle mesle à la desserte du poison, et pis encore dedans le gobelet ; plus elle paraît illustre et magnifique, et plus espand-elle au bout des broüées espaisses qui aveuglent ses esclaves. Voyons-en une histoire (entre plusieurs autres de notre temps), du tout pitoyable, pleine d'estonnement pour toutes personnes qui font trop d'estat de la vie transitoire. »

Après ce début austère, le chroniqueur laisse parler Maffei.

« Manuel de Souze, surnommé Sepulvede (2),

autrefois gouverneur de la citadelle de Diu en l'Inde-Orientale, pour le roi de Portugal, seigneur opulent et magnifique, qui avait espousé Éléonore, fille de Garcias de Sa, lors vice-roy, désireux de revenir en Portugal, chargea de richesses un fort grand navire, et s'y embarqua au port de Cochim. Suivi de sa femme, de ses petits enfans, de Pantaléon de Sa, et de quelques gentilshommes, puis de ses domestiques et esclaves; toute cette troupe, compris les passagers et les matelots, estant d'environ six cents personnes. Le commencement de janvier est le temps assigné pour faire voile à ceux qui prétendent venir de Calecut en Portugal, ce que les changemens des vents et la navigation plusieurs fois éprouvées enseignent; mais Souze, et ceux de sa suite, ayant esté occupez à faire divers achapts en la ville de Coulan, ne partirent qu'au mois de février. »

Le voyage commence; et nous ne suivrons pas l'historien dans ses récits; il suffira ici de raconter les faits rapidement : le séjour des Portugais le long de la côte a les plus terribles résultats. Des tempêtes horribles vont les accueillir au cap de Bonne-Espérance, et, comme dit le vieil auteur,

« un vent d'occident commence à leur faire tête,
» suivi d'éclairs, de tonnerres, de nuages noirs,
» épais et redoutables..... Ils ne peuvent doubler
» la pointe et passer ce cap de désespoir. »

Ils font naufrage ; on jette les ancres à un trait d'arc de la côte ; la plus grande partie de l'équipage se sauve, et Souza gagne un des premiers la terre avec sa femme et ses enfans ; mais ils ont la douleur de voir périr près de quarante hommes, tandis que la chaloupe va se briser devant eux sur un écueil. Privés de ce moyen de naviguer le long de la côte, et d'aller chercher du secours aux établissemens portugais, ils restent plusieurs jours sur cette plage désolée ; puis ils se décident à côtoyer le rivage et à chercher la rivière que Laurent Marquez avait surnommée le fleuve du Saint-Esprit (3), et où les Portugais se rendaient de Sofala pour trafiquer avec les naturels ; pour parvenir à cette factorerie, il y avait près de deux cents lieues à faire vers les régions d'orient. « Quoique Souze fût le plus intéressé de tous en cette adversité, néanmoins, de contenance et de parole il acouragea tous les autres à suivre cette résolution ; qu'il n'était pourtant question de se juger perdu... da-

vantage qu'ayant chacun d'eux mérité damnation éternelle à cause de leurs forfaits, il leur était séant de supporter franchement ces chastiments temporels...

» Tous s'écrièrent là dessus qu'il les menast où et comme il lui plairait, qu'ils lui obéiraient entièrement.

» S'estant ainsi quelque peu renforcez et acouragez, ils se mirent en chemin selon l'ordre qui s'ensuit. Manuel de Souze marchait le premier avec sa femme Éléonore, dame résolue à merveille, et leurs enfans qui, pour leur bas age, n'appréhendaient rien; suivis d'André Vasée, maistre de navire, lequel portoit pour enseigne une longue croix; quatre-vingts Portugais marchaient après, et cent esclaves, lesquels tour à tour portoyent Éléonore en une meschante lictière à bras, suivie de quelques servantes et de serviteurs du navire. Après cette misérable troupe marchait Pantaléon de Sa, accompagné de quelques autres, avec les esclaves portugais; ils marchoyent à petites journées, par chemins périlleux, à cause des bestes sauvages et cruelles, qui à tous coups leur don-

noyent l'alarme ; avoyent à traverser des rochers sans chemin, gravir par des montagnes d'excessive hauteur, puis dévaler dans des barrécaves effroyables à regarder, où ils trouvoyent des fondrières profondes et des torrens impétueux. C'estoit à ces pauvres voyageurs de chercher et sonder les gués, les montées et descentes moins malaisées; mais faute de savoir leur chemin, ils allongèrent le leur de plus de soixante-dix lieues.

» Un mois se passa durant ce voyage ; et le pis fust qu'estant au bout de leurs vivres, la famine vint les assaillir. »

Voilons cette partie du récit ; laissons à chaque imagination la terreur de ses émotions intimes. Disons seulement que tout ce que le dénuement a de plus horrible est rappelé avec des mots d'une naïveté effrayante, que nous voudrions pouvoir conserver. La misérable caravane n'a point que cet unique fléau à supporter ; l'eau manque ; alors pour me servir encore des paroles du vieux chroniqueur : « De fois à autres quelques uns, espuisés et ne pouvant plus se soutenir, demeuroyent en chemin pour butin aux barbares cruels, et pour

proie aux oiseaux carnassiers. Ceux à qui restoyent quelque force pour passer outre, recueilloyent les derniers mots et soupirs de leurs compagnons, piteusement expirans, si estonnés au reste de leurs propres maux et périls, qu'ils estoient comme stupides et du tout abrutis. Quant à Souze, quelques siens amis qui lui restoyent l'angoyssient desmesurément; mais les travaux et malheurs journaliers de sa femme le rendoyent presque insensé. »

Sans doute il restait quelque espoir de salut aux naufragés; mais l'ignorance où ils étaient de la situation géographique du pays, l'absence de renseignemens positifs sur le caractère des tribus, tout se réunit pour causer leur ruine complète. C'est ainsi qu'ils traversèrent le fleuve de Laurent Marquez, sans se douter qu'il était devant eux, et qu'ils quittèrent une aldée, où ils avaient reçu un asile favorable pour s'abandonner, quelques lieues plus loin, à un chef de cafres, qui parvint à leur faire livrer leurs armes, et qui les chassa dans le désert.

« Alors Souze et les siens sentirent combien ils avoyent esté mal avisés de se désarmer et fier en

des barbares inconnus et perfides. Mais ce ne fut pas le bout de leurs misères ; car desnuez de conseils, tous deshandez, sans conducteur, sans guide, ils commencèrent à marcher à l'aventure : et là-dessus, voici soudain une grosse troupe de Mores, esquipez de bastons fort pointus, qui enveloppent Souza et sa suite ; puis sans acception d'aucune personne, despouillent hommes, femmes et enfans, qui ne disoyent pas un mot, tant ils estoyent esperdus ; excepté Éléonore, qui se souvenant de sa race et soigneuse de son honneur, fait toute résistance à elle possible, pour les irriter à ce qu'ils la tuassent. Mais n'en pouvant plus, et son mari l'exhortant, elle désista. Ces pauvres gens tous estonnez (après la retraite des voleurs), tournoyent les yeux pour ne s'entrevoir, nommément pour ne contempler cette honorable dame, qui, plus effrayée de la lumière du jour que de la mort mesme, se fit faire une fosse dedans le sablon, où elle se couvrit d'icelui, et quand à ce qui paraissait dehors, le cacha de ses cheveux esparpillez ; puis appelant André Vasée et quelques autres restez en petit nombre, leur dit : « Gens de bien et d'honneur ! vous avez esté très-fidèles à vostre capitaine : il suffit, allez et pourvoyez à vostre san-

neté. Si quelqu'un de vous peut finalement arriver en Portugal, faites sçavoir en quelle misère mes péchez ont réduit mon mari et moi (4). » Cela dit, elle demeura en son estat sans bouger, ni dire plus pas un seul mot. Si quelquefois elle regardoit ses chers enfans, les larmes lui ruisseloyent des yeux avec hauts soupirs et sanglots. Quant à Manuel de Souze, père et mari, une tristesse et douleur profondes lui avoient serré le cœur et la bouche; ayant tenu quelque temps les yeux fichez en terre, comme frappé d'un esclat de fouldre, ou tout hébêté : finalement le soin de ses petits s'éveillant tout à coup, il s'achemine vers une forest prochaine, pour y trouver quelque nourriture. De retour, il trouve le plus petit de ses fils décédé, et sa femme qui avait esté trois jours sans manger, accablée de tristesse et de larmes : il enterre de ses mains son enfant, et le lendemain retourne à la queste; mais au retour il voit sa femme et son autre fils expirez, autour desquels estoyent quelques servantes, qui se lamentoyent à grands cris; il se jette par terre, appuyant quelque peu de temps sa teste sur la main droite estendue de sa femme trespassée; puis à l'aide des servantes, cache dedans le sable la femme et l'enfant, sans pro-

férer parole quelconque. Cela parachevé, il s'en retourne par la forest, où l'on présume qu'il fut dévoré par les bestes sauvages, car on en ouït depuis ni vent ni voix (5). »

Ici je m'arrête : l'énergie de ce vieux langage, et la poésie de cette belle tradition parlent assez.

Toutefois, pour commencer l'examen du poème, il faut soulever une question de date. Cette chronique parut pour la première fois en latin vers 1588, cinq ans avant la mort du poète ; mais elle fut composée sur des pièces originales, que Maffei trouva dans les archives de Lisbonne. Si Goulard n'a été qu'un traducteur naïf et touchant, j'ose croire que l'historien italien, ordinairement si soigneux de sa phrase, a laissé aller son cœur au souvenir des naufragés, qui avaient écouté les paroles de la triste Lianor, et dont le récit avait été religieusement conservé durant tout le seizième siècle.

Ce n'est point que je cherche d'inutiles rapports, ce n'est point que je veuille en rien diminuer la gloire du poète : ce serait comme si je tentais de

rabaisser Camoens aux dépens de Barros et de Castanheda; mais il est toujours bon de faire voir comment procède le génie, quand il imprime sa forme durable aux voix fugitives qui racontent(6).

Corte-Real n'écouta pas seulement les récits des contemporains; il ne puisa pas uniquement aux chroniques; comme Luiz de Camoens, il alla s'abreuver aux sources de la poésie réelle; il parcourut les mers de l'Inde, et peut-être qu'il interrogea, sur la terre désolée du Natal, quelque vivant témoin du naufrage de Sepulveda.

Hyeronimo Corte-Real, seigneur du majorat de Palma, était le fils du capitaine donataire des îles Tercère et de Saint-George; et comme il nous l'apprend lui-même dans une lettre à Philippe II, il descendait des illustres familles espagnoles de Baçan et de Mendoça (7). Son sort fut bien différent de celui des poètes contemporains; tout porte à supposer qu'il jouit d'une haute opulence, et il est prouvé qu'il occupa le rang de capitao-mor d'une flotte qu'on avait envoyée croiser dans les mers de l'Afrique et de l'Asie. Dans ce poste élevé, il acquit une juste réputation militaire, et rien ne

nous indique qu'il ait eu à se plaindre du sort. Ceci avait lieu en 1571, à peu près à l'époque où Camoens composait son poème dans l'exil, et peut-être au temps où ses créanciers le jetaient en prison.

Corte-Real ne paraît avoir eu aucun rapport avec le grand poète. Barbosa Machado, fort sobre de détails sur sa vie privée, ne dit rien à ce sujet; mais en examinant les sonnets louangeurs qui précèdent l'Austriada, poème espagnol qui dut s'imprimer pour la seconde fois vers 1577, cinq ans après les *Lusiades*, on trouve divers morceaux appartenant aux écrivains en faveur, tels que Ferreira, Diogo Bernandes, et Andrade Caminha; le nom de Camoens ne paraît point. Ce poème de Corte Real appartient à une autre littérature, et nous ne le jugerons pas ici; nous dirons seulement que l'on comprend fort bien comment il a précédé le siége de Diu et *le naufrage*; c'est un hommage en l'honneur de Jean d'Autriche, dans lequel le poète essaie son énergie, mais sans savoir encore où le conduira son inspiration.

Traité de magnifique et illustre seigneur par

Philippe II, auquel cependant il ne demanda rien, marié à une femme qu'il aimait, Corte-Real paraît avoir passé les temps de trouble qui désolèrent le Portugal dans une heureuse retraite. Il s'était retiré dans une maison de plaisance de son majorat, près de la ville d'Evora, qui de tout temps a été célèbre en Portugal par ses sites admirables et par ses antiquités; on nous le présente comme affectionnant la solitude et la retraite. Durant des heures entières, dit un de ses biographes, il restait sur une colline, au milieu d'âpres rochers; de cette éminence on découvrait de vastes campagnes, et, pour me servir des expressions toutes portugaises de Barbosa, « là, sa fantaisie errait librement, sa poésie trouvait des images. » Hélas! nous verrons que le poète y regarda trop long-temps le vieil Olympe, et qu'ébloui sans doute, ses souvenirs en restèrent comme voilés.

Corte-Real ne fut pas seulement poète, il fut, dit-on, musicien habile, et il eut la haute intelligence de la peinture. Vers le milieu du dix-huitième siècle, la ville d'Evora conservait, comme preuve de son habileté en ce genre, un tableau de saint Michel, placé dans la chapelle das Almas (8).

Rien ne nous apprend l'époque précise de la mort du poète; on suppose cependant qu'elle arriva vers 1593, dans l'heureuse retraite qu'il s'était choisie au Morgado de Palma. A cette époque, il avait depuis long-temps marié sa fille à Antonio Souza, et c'est à son gendre que nous devons l'impression du beau livre de Sepulveda, qui ne parut qu'un ou deux ans après la mort du poète.

Corte-Real, comme il convient aux hommes de valeur réelle, semble avoir eu le sentiment intime des beautés de son poème ; mais en ce temps de croyances sincères et de graves espérances, on ne s'en allait point demandant une heure de renommée : on faisait l'œuvre, et on attendait. Il n'y a que le christianisme sincère qui ait fait de tels miracles !

« Dieu a appelé à lui mon beau-père, écrivait » D. Theodosio, duc de Bragance, le gendre de » Corte-Real, et parmi les choses dont j'ai hérité, » j'ai trouvé dans un portefeuille, où il recueillait » ce qu'il avait de plus précieux, cette histoire, ce » vrai discours de la malheureuse destinée de Ma- » noel de Souza de Sepulveda, et de Lianor, so

» épouse, morts avec leurs deux petits enfans. Je » l'ai trouvée avec bien de la joie, car j'avais en- » tendu dire à mon beau-père que c'était cette » œuvre qu'il considérait comme étant la plus réel- » lement fille de son génie. »

Oui, l'œuvre de Corte-Real est une œuvre de génie, et il s'en faut de bien peu qu'elle ne lui ait mérité une de ces couronnes qui ont consacré pour toujours le nom de Camoens et celui du Tasse.

J'ai dit autre part comment d'harmonieux souvenirs, puisés en partie dans l'instinct secret des traditions et de la langue, rendaient naturel aux Portugais l'emploi des mythes de l'antiquité ; je le répète, au seizième siècle, l'emploi des formes mythologiques était presque un souvenir de religion ; mais ce furent ces chants de syrènes qui enivrèrent Corte-Real, et qui firent tomber de ses mains la palme bénie de la poésie chrétienne.

« O Rédempteur ! s'écrie-t-il dès le début du poème, ô vous qui avez pris naissance dans les entrailles de la vierge sacrée ! ô vous qui avez été à la fois le dieu et l'homme parfait, c'est à vous, ô

Christ, qui avez été cloué sur le calvaire, et qui êtes mort pour nous, qui avez lavé nos fautes à la fontaine sanglante qui coulait de vos plaies, c'est à vous que je demande secours. Je ne veux point de leur Hélicon. Je n'ai point dit à Apollon: emporte-moi doucement, donne-moi ta science nouvelle ; je ne lui ai demandé ni sa lyre, ni son harmonie; je ne l'ai point supplié qu'il rendit mon chant sonore; je ne demande rien qu'à vous, je n'invoque que vous pour chanter le cas acerbe et dur, le lamentable naufrage de ceux qui, submergés par la furie des ondes, là bas sur la terre inconnue, sont tous morts! »

Mais quand le poéte écrivit ces octaves, toutes empreintes de sa croyance énergique, quand il rêva le poème chrétien, peut-être venait-il de se faire redire par sa femme, dans un entretien d'intimité douloureuse, les malheurs de cette belle Lianor, qu'on répétait alors par tout le Portugal; peut-être venait-il de s'attendrir sur quelques détails ignorés de foi religieuse racontés à la famille par un des naufragés. Pour rester sublime, il fallait demeurer avec sa prière et son souvenir; mais il voulut obéir aux formes consacrées du poème latin, il s'en alla

dans la retraite qu'il s'était choisie, et de là, contemplant ces belles campagnes d'Evora, couvertes de ruines romaines, il lui vint mille souvenirs du temps de Virgile. Comme Luiz de Camoens, il regarda trop longtemps le ciel d'Ovide, et quand il abaissa ses yeux vers la terre, sa pensée était déjà profanée.

Ce n'est pas que le poète, dans ses extases solitaires n'eût eu des visions enchantées, des rêveries élevées et saintes, des élans d'enthousiasme déchirans. La voix qui résonnait à ses oreilles mêlait seulement les deux croyances; comme ces poètes du temps de Byzance, c'était une lyre païenne qui chantait la foi au chrétien.

Cependant, pour être juste avec Corte-Real, il faut dire qu'il n'obéit pas seulement aux formules consacrées de la poésie antique : l'Orient même exerça peut-être plus d'influence sur lui que sur Camoens; il est moins préoccupé de la perfection du style et de la nécessité d'une irréprochable harmonie; mais il s'abandonne davantage au besoin sincère de dire ce qu'il a vu, et c'est à cette disposition de poète voyageur que l'œuvre doit son originalité.

Rien d'enchanté comme le début, rien de gracieux comme le récit de la naissance de Lianor. Ainsi qu'il arrive à tous les poètes de la Péninsule, la voix de Corte-Real prend souvent une sorte de douceur, un accent inouï de tendresse, qu'on ne trouve peut-être que chez les Castillans et les Portugais : il caresse sa fiction adorée comme un amant qui prévoit une fin terrible à son rêve, et qui veut endormir, par des chants passionnés, celle dont le réveil aura une réalité effrayante.

Une jeune fille est née dans le royaume de Canara ; cette jeune fille est chrétienne, fille d'un gouverneur des Indes, et voilà que les graces de l'Olympe s'en viennent doucement la bercer ; mais, sous un nom grec, ces graces sont des vierges orientales, des apsaras légères, ondu-leuses, parfumées des fleurs du Gange, et dont l'harmonie est un chant caressant, qui n'a point la gaîté folâtre des nymphes de l'Hellénie. Elles s'approchent du berceau, regardent l'enfant, et lui disent :

. . . . . Deos te guarde,
Fermosa e tam perfeita creatura,
Elle, que assi te fez entre as mais bellas. (9)

Le chant des déesses continue; une harmonie légère suit tous les mouvemens du berceau, et le cri implacable qui lui succède en prend une énergie plus terrible. On comprend la fin de Lianor aux paroles des trois furies.

Mais, comme dit le poète, la gentille dame va croissant. Manuel de Souza de Sepulveda, le fort chevalier, l'aime éperduement; et néanmoins elle a été promise à Luiz Falcam, l'un des premiers entre les Portugais. Quand elle avoue à son père un amour qui doit faire le destin de sa vie, la parole du gouverneur est engagée, et le vieillard est de ce vieux sang chrétien, qui jamais n'a su mentir. Lianor doit tout oublier.

Dans cet ouvrage, étincelant de beautés, mais dont les beautés sont si souvent interrompues, une des choses les plus curieuses sans contredit, c'est le second chant, qui noue l'action et qui détermine la marche du poème. Toutefois, pour faire apprécier son étrange bizarrerie, il suffira de traduire l'argument, et Corte-Real y gagnera peut-être autant que le lecteur.

Dans le second chant donc, « l'amour se dé-

termine à faire mourir Luiz Falcam, capitaine de Diu. Par le conseil de Vénus, il passe dans l'île de la Vengeance, où réside Raunusia. Celle-ci lui accorde la Haine, la Colère et la Détermination ; il retourne dans leur compagnie à Paphos, où Vénus lui donne un trait de foudre, dont il se sert pour frapper Luiz Falcam, au grand effroi de toutes les Indes. »

Hélas ! sans ajouter avec l'auteur « qu'on trouve dans ce chant un coup d'œil sur la géographie du monde, » je dirai que cet échafaudage mythologique est destiné à voiler dans le poème une circonstance bien réelle et bien douloureuse de la vie si pure de Lianor. Sepulveda, que les historiens nous représentent comme un des hommes les plus hautains et les plus hardis de ce siècle, brisa l'obstacle qu'on lui opposait ; Falcam mourut de sa main, et il n'en obtint pas moins la fille du gouverneur de Diu.

Parmi nos vieux voyageurs français, contemporains de Corte-Real, il y en a un, c'est Pyrard, je crois, qui donne, avec sa prolixité conteuse, une admirable idée de la magnificence des Portu-

gais aux Indes. Ces vice-rois, qui mangent en public, et dont la table est offerte à tous les étrangers; ces soldats qui reçoivent une paie de capitaine, et qui se font suivre par des esclaves; ces lieux d'asile qu'on prendrait pour des palais, et où il est difficile de reconnaître un hôpital : tout cela frappe comme un reflet des contes orientaux. Néanmoins on sent dans ce récit l'aventurier en détresse que la richesse a ébloui, et qui ne l'a guère vue que de loin. Dans la description que nous fait Corte-Real des magnificences qui eurent lieu aux noces de Lianor, on reconnaît toujours le grand seigneur qui a vécu au milieu de cette pompe orientale, et qui la décrit sans l'exagérer : nul livre peut-être ne donne mieux l'idée de ce que devait être le luxe de Goa, en ces temps de splendeur. Aux détails seuls de la toilette de Lianor, on reconnaît le peintre qui a étudié sans doute sous Holanda. Rien qu'à cette esquisse, on devine le poète qui aurait le pouvoir de rendre sur la toile la grace un peu austère, l'attitude sérieuse dans le bonheur, qui convenait à Lianor : c'est une de ces nobles figures que les grands artistes de la renaissance posaient à l'entrée d'un de leurs portiques magnifiques, et qui réunissaient la pu-

reté chrétienne à cette attitude de fête, qui convenait si bien aux déesses du Primatice.

Je ne veux point ici excuser complètement le défaut le plus réel de Corte-Real; je ne prétends point même diminuer le reproche qui lui a été fait de gâter ses peintures les plus touchantes par l'emploi des formes mythologiques; mais il me semble qu'en général on a poussé bien loin, sous ce rapport, les reproches qui ont été faits aux poètes espagnols et portugais. Chez eux, c'est une espèce d'ajustement de fête, qui va aux caprices de leur fantaisie, plutôt qu'au sentiment intime de l'inspiration. Je le répète, la renaissance a eu de ces priviléges en peinture : ne saurait-on les appliquer à l'œuvre du poète? N'y a-t-il pas en poésie des figures isolées, belles par la valeur réelle de l'art, et telles qu'on en trouve dans les vieux peintres castillans.

Cette fois c'était la splendeur indienne qui devait dominer. Corte-Real, pour la décrire, était allé aux sources, et il rappelle, avec une grace toute empreinte d'éclat chevaleresque, ces fêtes des Malabares, qui succèdent aux tournois des chré-

tiens ; écoutons-le : « Le soleil s'abaisse à l'horizon ; mais il jette encore ses rayons éclatans sur la terre ; quand les Indiens s'avancent pour donner une fête aux amans nouvellement unis.

» Les Canarins se sont rassemblés, dit le poète, et se préparent aux danses consacrées ; on entend retentir les trompettes de cuivre, qui résonnent en sons vifs et mesurés ; les cornemuses, les flûtes joyeuses et mille autres instrumens en usage parmi ces peuples leur répondent. Tout à coup ils entrent dans la grande place, en faisant des voltes légères, où se déploie leur habileté ; le brocard d'or, la soie lustrée aux riches couleurs, les entourent de leur éclat ; leurs jambes et leurs bras sont nus, mais de larges anneaux d'or y ont été fixés, et une perle d'orient chatoie à la flèche d'or qui traverse leur narine ; les danseurs, les jeunes filles portent le même ornement ; tous se balancent avec grace ; tous s'élancent au bruit sonore des instrumens. . . . . .

» Et voici que le peuple accourt en foule : un mugissement de voix et d'acclamations s'élève ; ceux que leur âge empêche de suivre la multitude

sont entraînés, pressés par cette furie violente du peuple qui veut voir. Tout à coup cette foule, resserrée dans une rue étroite, arrive par son propre poids à la place du palais; elle s'étend, elle s'éparpille, elle court avec un tel rugissement, qu'on dirait de ces eaux turbulentes qui s'échappent de la digue, et qui grondent de leur voix rauque avant de pouvoir s'apaiser. . . . . .

. . . . . .

» Et au bout d'un certain temps d'attente, comme tous les cœurs sont en vive émotion, de nouveau la montagne et la vallée résonnent tout à coup du bruit de mille autres instrumens : ce sont les saquebutes, les trompettes, les timbales, les tam-tam sonores, les rustiques cornemuses, qui font ce concert, dont l'âme se sent toute émue. De nouveaux acteurs s'élancent dans la place, et en se mêlant aux danses, ils traînent le simulacre d'un cheval doré, aussi grand que celui qui fut jadis si fatal à la ville de Troyes. Des naïres belliqueux l'entourent : ils marchent ceints d'écharpes éclatantes; leurs bras sont nus, et de gros anneaux d'or brillent à leurs poignets; tous ils portent des espèces de toques de couleurs variées à

l'infini ; tous ils s'avancent en agitant leurs armes : celui-ci joue avec une grace infinie de l'épée et de la rondache ; celui-là tire en l'air sa forte arquebuse, et de momens en momens, ils poussent leur cri guerrier. Il y en a encore qui bandent avec vigueur leur arc, d'autres qui brandissent leurs fortes lances.

» Bientôt quatre éléphans s'avancent, et tout le monde semble effrayé de leur grandeur. De hautes tours s'élèvent sur leur dos, et mille guerriers robustes s'y montrent avec leurs armes ; au bruit des cris et des acclamations qui s'en vont déchirant les airs, ils bandent de nouveau leur arc avec une fureur toute guerrière, et leurs flèches, pointées du côté des dames qui ne s'attendent point à ce salut, donnent un moment de terreur ; mais la corde s'échappe sans rien frapper : un cri terrible s'élève dans les airs et s'approche si près de celles qui sont là contemplant le spectacle, que croyant un moment à la réalité du combat, et de ce brillant simulacre, il y en a qui pâlissent et qui sentent le froid de la terreur.

» Mais quand les monstrueux et terribles ani-

maux sont arrivés sur la place, en jetant leurs rugissemens et en déployant leurs trompes épouvantables, mille autres cris retentissent de tous côtés. Le peuple s'enfuit avec effroi, redoutant l'inévitable danger qui suit leur marche terrible; et quand les instrumens ont donné le signal, les fiers éléphans commencent eux-mêmes les évolutions du combat avec enthousiasme. Tantôt ils sillonnent l'air de coups heureusement inutiles; tantôt ils s'arrêtent, et d'un pied sûr ils attendent qu'on leur ait répondu. D'autres fois on les voit tous, et d'un même mouvement, chercher à parer les lances, les dards et les flèches courtoises, qui viennent de hautes tourelles, et que les redoutables guerriers leur jettent avec vigueur. »

Après cette fête toute orientale, le poète décrit un de ces feux d'artifice si variés dans leurs jets capricieux, si imposans par l'éclat de leur lumière, qu'on voyait jadis aux Indes, et il a soin de faire remarquer que c'est déjà une antique coutume du Malabar, une de ces innombrables merveilles que les conquérans trouvèrent à leur arrivée. Tout est original dans cette solennité, je dois le dire encore; mais on voit bientôt avec quel

amour Corte-Real va retrouver les dieux de la Grèce. Une scène dramatique succède à toutes les pompes, dont il a décrit avec enthousiasme la splendeur : il semble que ce soit pour étaler avec plus de complaisance que jamais ce luxe de mythologie, qui détrône l'olympe indien.

Les dieux resteront sans doute; mais il n'y aura plus de fête. Corte-Real a épuisé ce qu'il y avait en lui de joies.

Sepulveda et Lianor sont partis des Indes, et voilà que le chant du poète prend tout à coup un accent douloureux ; il y a vraiment quelque chose de solennel, et qui rappelle un peu le début de la chronique, dans ses interrogations redoublées :

« Qui donc, s'écrie-t-il, peut se laisser tromper au bien que la fortune nous offre ?

» Qui s'est vu plongé en ces délices sans deviner la fin triste et amère ?

» Qui s'est jamais confié en ce qu'elle promet sans avoir découvert la fausseté et le piége ?

» Qui a eu des jouissances, et ne les a pas achevées en larmes et en douleurs ? »

On le voit bien, le poète a eu foi de nouveau en ses souvenirs ; il a laissé parler son cœur, et son style a repris une énergie chrétienne. Mais le vaisseau vogue sur l'océan indien ; les vents alisés le poussent, et Prothée ne pourra pas voir Liahor sans se prendre d'un violent amour. C'est au milieu des flots qu'il chantera son martyre à la jeune Portugaise. Il faudra même nous résoudre à voir Amphytrite venir implorer Eole pour qu'il soulève la tempête qui brisera la nef sur les rochers désolés du Natal.

A bien dire, c'est ici que le poème commence réellement ; on comprend, à partir de ce passage, que si Corte-Real avait lu la chronique, il s'était fait donner par les gens échappés au naufrage des détails qu'il avait ensuite recueillis avec un esprit religieux. Selon moi, c'était une tradition sainte, et presque jamais il ne l'a altérée.

On a déjà fait remarquer, je crois, qu'Alfonse d'Albuquerque, se trouvant en détresse durant

une tempête, éleva dans ses bras un enfant qu'il arracha aux flots, offrant ainsi à Dieu ce pur holocauste, comme si des larmes innocentes suffisaient pour laver les fautes de celui qui avait dû faillir (10). Ce serait le souvenir de cette muette oraison qui aurait inspiré, a-t-on dit, Corte-Real, lorsque dans un des passages les plus touchans du poème, il peint Sepulveda, au sortir du naufrage, implorant la miséricorde divine, en élevant son jeune fils dans ses bras. Moi je ne vois dans ce geste d'angoisse qu'un souvenir pathétique et vrai de ce qui advint à ce père désolé. J'y reconnais la confession chrétienne et la prière d'un grand coupable devinée par la poésie.

Il est raconté dans une vieille chronique castillane qu'au moment où le pic de Teyde vomissait des flammes, et quand le génie du volcan semblait irrité, les Guanches s'en allaient jadis avec les petits de leurs troupeaux au sommet d'une autre montagne, espérant que les cris plaintifs de ces créatures auraient pouvoir d'apaiser Dieu. Oui, comme dit Montaigne en parlant de la poésie, la divine, la suprême, la surhumaine marche à son gré, et ne se fie point aux règles; et si,

pour le développement du poème, la tradition était nécessaire, il y a aussi des beautés éternelles que le poète a su retrouver écrites déjà en son cœur.

« Muse, s'écrie-t-il, c'est maintenant qu'il faut raconter la pérégrination mortelle !... » C'est en effet un bien douloureux voyage, que celui qui va s'accomplir dans cette terre désolée. On le sent aux paroles entre-coupées du poète, à ses âpres descriptions, à ses douloureux retours sur le passé. Le drame terrible se déploie, l'affreux dénouement se presse. Si je n'avais pas déjà donné le récit de Maffei, je laisserais raconter à Camoëns Real la marche dans le désert; mais, je suis bien contraint de l'avouer, au milieu d'admirables détails, il faudrait écouter encore les amours d'un dieu. Malgré la bizarrerie de ces interventions mythologiques qui viennent toujours gâter les plus belles situations, on comprend la pensée du poète: c'est dans ce moment suprême qu'il évoque tous ses souvenirs de tendre complainte. Pour faire mieux comprendre Lianor, il l'entoure d'une tendresse surhumaine; il s'en va chercher dans le domaine de la poésie antique tout ce qui peut

parer ce type divinisé de la femme. C'est pour cela que Pan appelle ses faunes et ses sylvains vers les terres brûlées du Natal ; c'est pour cela qu'Apollon descend de l'Olympe, et qu'il vient chanter sur sa lyre d'or des amours inconnues chez les dieux.

C'eût été, il est vrai, quelque chose de bien admirable que la tradition racontée simplement, en vers énergiques comme ceux de Corte-Real. Disons plus, pour retrouver dans l'œuvre toute sa beauté native, il faut la débarrasser, à la lecture, de ce luxe déplorable ; il faut se décider à faire subir au poème une épuration nécessaire ; cette fois ce sont bien les dieux qu'il faut chasser du temple. Alors seulement la figure ravissante de Lianor se dégage : parée de sa tendre douceur de femme, comme dit le poète, elle marche en silence et on pleure ; elle soupire en regardant ses deux jeunes fils, et on devine presque les paroles de compassion véhémente qui ont ranimé tant de fois le courage défaillant des hommes forts qui l'accompagnaient ; et quand elle attache ses yeux presque éteints sur les yeux de ses enfans, lorsqu'on a bien compris qu'elle donnerait sa vie pour savoir s'il leur res-

tera assez de force jusqu'à la fin de la marche douloureuse, on est tenté de s'écrier avec le dieu qui lui parle de son amour :

« Où vas-tu, belle créature, où vas-tu ? N'avance pas.... »

Que nous fait, après cela, malgré la beauté infinie des détails, ce temple de la vérité, où Sepulveda pénètre en songe ? A quoi peut servir cette peinture obligée des lieux fantastiques où demeure le mensonge ? L'esprit de vertige va triompher.

Malheureusement Manuel de Sepulveda est dans le poème ce qu'il fut dans la réalité, un être orgueilleux, auquel la passion prêtait sa force, un soldat hautain, qui courba la tête dans l'adversité, et pour lequel on ne se sent quelque pitié que quand il a épuisé toutes les angoisses qu'il est donné à un homme de souffrir. Lui offre-t-on une franche hospitalité au désert, il demeure irrésolu, il refuse, malgré Lianor, l'hôte auquel il devrait se confier. Les souvenirs fantastiques des temples où il est entré se mêlent et se confondent sans qu'il sache auquel s'arrêter ; le vertige semble devenu

son dieu, et ce n'est point sans raison que le poète le compare à ce roi Sédécias, contempteur de toutes les prophéties.

Le véritable héros pour le lecteur, c'est un personnage secondaire, c'est ce jeune Pantaléon de Sa, qui devine toujours le danger, et qui toujours essaie de le détourner. Eh bien! les visions de Pantaléon de Sa lui-même interrompent démesurément l'action. De retour d'une expédition dirigée contre les Cafres, et au moment de rentrer sur le territoire d'un chef qui a recueilli la triste caravane, il a une de ces apparitions, qu'à partir de la Lusiade on voit se renouveler, sous une forme plus ou moins heureuse, dans tous les poèmes des Portugais. L'aspect des lieux où pénètre Pantaléon est d'un effet grandiose, et la tradition s'y déroule avec majesté. Un sage, vivant au fond d'une sombre caverne, explique au jeune Portugais l'histoire du Portugal depuis Alphonse Henriquez jusqu'au jeune roi Sébastien; il se plaît à rappeler l'origine toute fabuleuse de la maison des Corte-Real; il met dans sa narration un luxe d'heureux détails, peu d'accord certainement avec le reste de l'œuvre; mais quand il s'agit de la journée d'Alcaçar, où s'anéan-

tit la gloire de son pays, l'énergie toute portugaise du soldat se ranime ; on voit que le poète a combattu; il parle admirablement du carnage et du bruit de l'épée.

« Je vous fatigue peut-être de cette peinture déplorable, dit le vieillard, mais enfin, il faut que vous voyiez la victoire livrée aux Maures. Ah! pourrez-vous être témoin de la chute du Portugal? Toute sa splendeur, toute sa renommée, toute sa gloire, élevée avec juste raison au plus haut de sa grandeur, ne sera plus que honte et abattement; il n'y aura plus qu'opprobre et mépris.

» Hélas! seigneur, voyez ; et en disant cela il détournait ses regards. Oh! contemplez la funeste vision ; rien qu'à la voir le sang se gèle dans les entrailles. Regardez ce champ où coulent mille ruisseaux de sang ; et il montrait des monceaux de corps étendus, cachés dans les longues herbes.....

» Oh ! regardez, regardez : vous ne verrez pas une place vide, où, sur ces chevaliers morts, on n'entende crier le corbeau carnassier. »

Puis le poète guerrier s'attendrit sur ces nobles

soldats, tombés avec tant de courage; il parle aussi des captifs et du jeune Sébastien.

« Ah! vous perdrez un roi ami, s'écrie-t-il, après avoir parlé sévèrement d'une ambition téméraire.

» Oui, tout est possible en ce monde. Quelle dure captivité! quelle vie laborieuse! et cependant les temps antiques n'ont vu jamais tels chevaliers. »

Qui ne sent pas, à ce cri douloureux, que Corte-Real a assisté à la bataille, et qu'il frémit de ses propres souvenirs ?

Mais sortons de cette caverne pour rentrer dans un monde plus fantastique encore; écartons toutes les divinités de l'Olympe, afin d'arriver à la vérité dans sa poésie. L'argument nous servira encore à franchir ce chant bizarre et une partie de celui qui va lui succéder.

« Pantaléon est de retour auprès du roi cafre ; on se décide malgré ses avis à chercher le roi Marquez ; les nymphes d'un fleuve annoncent claire-

ment sa mort à Sepulveda; on arrive sur le territoire du chef qui dépouille la caravane; le sang de Luiz Falcam demande justice à Dieu; le châtiment du ciel descend sur les Portugais : leur raison se trouble, et ils consentent à remettre leurs armes entre les mains de leurs ennemis. La caravane est dépouillée. »

Il faut bien l'avouer, Corte-Real se montre ici inférieur à la chronique, malgré toutes les magnificences de son langage; je sais qu'il n'appartenait qu'à un grand poète de peindre, comme il l'a fait, Lianor toujours forte et résignée, comprenant son avenir, et gardant une miséricorde inépuisable pour soutenir son mari jusqu'à la fin de la journée laborieuse. Mais ce geste sublime de la femme qui va mourir, et dont les naufragés gardaient encore longtemps après un si chaste souvenir; ces longs cheveux épanchés sur le sable; ces funérailles que la jeune épouse se fait d'avance à elle et à ses enfans, tout cela était sublime à dire simplement, comme l'avait fait Maffei. Eh bien! toute cette pudeur chrétienne est profanée des regards d'un dieu.

Mais, attendez, l'heure est venue, et le poète

saura retrouver le beau langage des émotions, et dépassera de bien loin la pensée de Maffei. Un des fils de Lianor vient de mourir; Sepulveda entre dans une sombre fôret pour chercher quelques misérables alimens; l'ombre de son enfant lui apparaît, et voilà que d'autres morts lui sont encore prédites.

« Aux dernières paroles, dit le poète, la vision disparaît tout à coup, laissant le misérable seigneur épouvanté, Plein d'angoisses et d'une grave douleur, il reste longtemps sans se mouvoir, le cœur brisé de la triste nouvelle, le visage sans couleur, les yeux baignés de larmes, le regard fixé à terre; il va tournant et retournant, en sa fantaisie lassée d'affliction, différens souvenirs; un froid tremblement s'empare du malheureux, et court par tous ses membres brisés. Il voudrait revoir Lianor; mais il craint de la retrouver sans regard. Il voudrait aller lui parler; mais il pense que ses lèvres seront muettes, et qu'une vapeur noire et mortelle l'aura déjà enveloppée.

» Ah! combien de fois il essaie de retourner en arrière! combien de fois le cœur lui avive son mal!

combien de fois, changeant de chemin, il prend la résolution de ne plus avancer et de chercher pour remède la rencontre de quelque féroce animal! »

Hélas ! il ne va pas longtemps sans qu'il y ait pour lui des signes évidens de ce qui cause ses terreurs. Il entend des cris lamentables et entrecoupés; muet et froid, il tressaille : le présage est terrible en son cœur. Ici le poète doit seul parler :

« Il se presse péniblement pour être témoin de ce malheur, qu'il redoute et qui est déjà certain. Accablé par une douleur poignante, il traîne ses membres fatigués ; un souffle difficile lui dessèche la bouche : il est mortel; mais ses tristes yeux, ses yeux affaiblis versent encore des larmes amères. Il arrive: Lianor était prête à franchir le passage terrible, le terme si redouté. Il voit que sa vue troublée et incertaine ne cherche que lui; et comme il est arrivé, son âme prend un peu de force : elle veut parler ; sa langue est déjà morte et s'arrête. Mais ses regards se fixent plus fortement sur le triste visage de cet unique ami qu'elle abandonne ; elle voudrait balbutier le dernier mot, et ne le pouvant, elle se penche vers la terre avec une douleur mortelle. »

Assistons maintenant aux funérailles ; peut-être n'y en eût-il jamais d'aussi terribles.

« Après être resté longtemps évanoui, le cœur oppressé, Sepulveda se lève; il est muet, et il pleure. Il va où le rivage lui offre une place favorable; il écarte avec ses mains le sable; il ouvre une étroite sépulture, et ensuite, retournant vers l'endroit qu'il a quitté, il prend dans ses bras fatigués ce corps froid qui s'abandonne. Les esclaves l'aident dans ses derniers et funestes hommages, en poussant de longs cris.

» Ils la laissent dans la sombre demeure où elle doit rester toujours, et ils poussent encore un cri prolongé. Ils répandent sur le sable de l'eau de mer : ce dernier adieu, ils veulent tous le faire. Lianor ne sera point seule dans sa triste demeure : un tendre petit enfant reste près d'elle; quatre ans il a joui de la lumière du jour, et le cinquième sa mort est arrivée. C'est là que l'enfant mort est avec sa mère privée de vie. Tous deux ils reposent dans la terre avec un amour dont il ne reste rien. Elle ne lui présentera plus ce sein qu'il demandait; il ne sourira plus à sa tendresse maternelle : ils sont

restés sur la rive solitaire, ensevelis près des vagues irritées, et ils donnent au monde un funeste exemple des coups de la fortune.

» L'infortuné Sepulveda roule les yeux avec égarement, au souvenir de ses douleurs ; enfin ses yeux troublés se fondent en larmes, ces larmes oppressaient son triste cœur ! La voix embarrassée par les sanglots, il prononce encore des paroles de tristesse et de compassion. Il prend le fils qui lui reste, ce fils d'un âge si tendre, d'une apparence si misérable: il entre par une percée étroite, dans la forêt peuplée de tigres et de lions, il cherche la mort; ces animaux prendront pitié de ses maux, bientôt il la lui donneront. »

Le poète, pour ajouter encore à cette scène terrible, personnifie le désespoir, qui apparaît à Sepulveda, en lui disant qu'il est désormais sa seule ressource. L'infortuné suit le spectre en silence(11). Mais une jeune femme lui apparaît, elle est brillante d'éclat et de beauté; c'est la douce Résignation. Elle lui parle du Christ et de ses souffrances. « Par ses larmes, dit-elle, il obtint un pardon universel. » Elle lui fait aussi espérer une éternelle

gloire, et lui place sa couronne sur la tête. Souza de Sepulveda prend un peu de courage dans sa terrible agonie, le Désespoir s'éloigne de lui ; la vision sainte reste : il est déjà au plus profond de la forêt.

« Il porte dans ses bras ce tendre petit enfant qui va mourir, qui est presque expirant. La forêt se couvre d'une nuée sombre et épaisse, et dans l'enceinte qu'entoure la vapeur, on entend les rugissemens perçans des lions et des tigres. Du sein de cette obscurité, de deux corps inégaux sortent deux âmes égales. Délivrées de cette prison mortelle, toutes deux elles vont se reposer dans la gloire de l'éternité. »

Quand la mort a consommé le sacrifice, quand tout est redevenu muet dans ce lieu de désolation, le poète nous ramène vers la tombe de Lianor, qui s'élève sur un rivage stérile, où l'on entend le gémissement des flots et les cris des oiseaux de mer.

Dans ce lieu funeste, témoin de tant de désespoir, il nous offre encore une scène fantastique que le

goût réprouve, mais qui entraîne cependant l'imagination. Ces dieux, dont les amours étaient si bizarres, viennent déplorer le sort de Lianor et graver des vers sur sa tombe. Sans doute il eût été préférable de s'en tenir à la simple réalité; mais dans ce dernier hommage rendu au malheur, il y a quelque chose de noble et de touchant; d'ailleurs la poésie de Corte-Real prend alors un tel caractère de grandeur, qu'elle ne peut nous laisser insensibles. On l'éprouve au fond de l'âme: il y a là une dernière émotion que le poète n'a pu complétement retracer, et qu'il laisse sentir au lecteur.

NOTES

SUR LE NAUFRAGE DE SEPULVEDA.

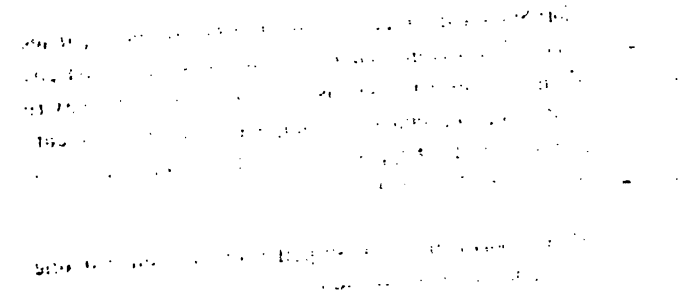
(1) Dumouriez, *État présent du royaume de Portugal*, nouvelle édition, corrigée et considérablement augmentée.

(2) Il est inutile de dire que, selon l'habitude de son époque, Goulard donne une terminaison toute française aux noms espagnols et portugais.

(3) L'événement arriva en 1553.

(4) Nous croyons devoir reproduire pour cet admirable passage la chronique de Maffei elle-même, que ne donne point Simon Goulard.

«Tum verò, castæ matronæ tristior omni morte lux visa, defodit arenis è vestigio sese; quæ supereminent, soluto



LETTRE

DE PEDRO VAS DE CAMINHA

SUR LA DÉCOUVERTE DU BRÉSIL.

XVI^e^ SIÈCLE.

LETTRE

DE PEDRO VAS DE CANUTA

La lettre écrite en 1500, par Pedro vas de Caminha, a été publiée pour la première fois dans la *Cororografia Brasilica* de M. Manoel Ayres do Cazal. Ce précieux document complète pour ainsi dire la curieuse série de chroniques publiées récemment par M. Henri Ternaux sur le Brésil et sur d'autres régions de l'Amérique méridionale. C'est un complément de ces intéressantes histoires dues à Magalhaens Gandavo, à Hans Staden, à Ulrich Schmidel et à Federman, où sont contenues en origine les traditions les plus poétiques de cette partie du Nouveau-Monde, et surtout celles qui regardent l'Eldorado ainsi que le pays des Amazones.

LETTRE

DE PEDRO VAS DE CAMINHA.

« Sire, quoique l'amiral de votre flotte et les autres commandans aient fait connaître à V. A. la découverte d'un nouveau pays qu'elle peut compter au nombre de ses possessions, je m'empresse aussi de lui donner ma relation du mieux qu'il me sera possible; et, bien que je sois moins en état qu'un autre de le faire, j'espère qu'elle fermera les yeux sur mon ignorance, pour ne voir que la bonne volonté qui me guide ; mais, pour ne point allonger mon récit, je ne donnerai pas de grands détails sur les difficultés de la navigation : d'ailleurs, je dois laisser aux pilotes le soin d'en rendre compte.

» Partis de Bélem, comme V. A. le sait déjà, le lundi 9 de mars (1500), nous nous trouvâmes le 14 du même mois, entre huit et neuf heures du matin, par la hauteur des Canaries, assez près surtout de la plus considérable de ces îles. Nous restâmes quelque temps en calme à la distance de trois ou quatre lieues de cette terre; mais le dimanche, 22 du mois, nous distinguâmes celle de Saint-Nicolas, déterminée par Pierre Escobar, mon pilote. Le lundi suivant on s'aperçut, à la pointe du jour, que le navire commandé par Vasco d'Athayde s'était écarté du gros de la flotte, sans pourtant qu'aucun vent ou courant contraire eût pu l'en séparer. L'amiral fit toutes les diligences possibles pour le retrouver; ce fut inutilement. Nous continuâmes notre route sans rien apercevoir de nouveau jusqu'au mardi de la semaine de Pâques, qui se trouvait être le 21 avril, époque à laquelle nous vîmes des indices certains du voisinage de la terre; c'étaient de longues herbes, que les marins appellent bottes ou queues d'ânes; nous étions alors à six cent soixante ou soixante-dix lieues de la dernière île que nous avions reconnue.

» Le mercredi suivant, quelques oiseaux nous

furabucos vinrent se reposer à bord, et dans la soirée du même jour, nous fûmes assez heureux pour apercevoir la terre. Ce qui frappa d'abord nos regards, fut une montagne assez élevée, de forme arrondie, au sud de laquelle on découvrait des chaînes de collines, dont le revers, descendant en pente douce, était garni de grands arbres. L'amiral jugea convenable de donner à cette montagne le nom de la fête dans l'octave de laquelle nous nous trouvions; en conséquence, elle prit le nom de Monte-Pascoal (Mont-Pascal), et le pays environnant celui de Vera-Cruz. Le commandant ayant ordonné de sonder, nous trouvâmes fond assez promptement, ce qui nous décida à jeter l'ancre par dix-neuf brasses, à environ six lieues de la côte. Nous restâmes dans cet endroit toute la nuit, et le jeudi, dans la matinée, nous fîmes voile pour porter droit sur la terre. Nos embarcations qui nous précédaient ayant toujours trouvé de neuf à dix-sept brasses à une demi-lieue de la côte, nous jetâmes l'ancre à l'embouchure d'un fleuve, position d'où il nous était facile de distinguer sept ou huit naturels qui semblaient parcourir le rivage. Nous mîmes nos chaloupes à la mer, et tous nos capitaines se rendirent à bord du vais-

seau commandant, où l'on tint conseil sur ce qu'il était convenable de faire. Le résultat de la délibération fut d'envoyer à terre Nicolas Coelho pour visiter le fleuve. Tandis qu'il se préparait à exécuter cet ordre, nous vîmes accourir sur les deux rives quelques sauvages ; ils étaient réunis au nombre de vingt, entièrement nus, et portant à la main leurs arcs et leurs flèches ; ils n'hésitèrent pas à venir tout près de l'embarcation ; mais à un signe de Nicolas Coelho, ils déposèrent tous leurs armes. Il fut impossible d'en obtenir aucun renseignement ; car on ne pouvait ni leur parler, ni s'en faire entendre. On leur offrit cependant un bonnet rouge, un serre-tête de toile et un chapeau noir ; ils reçurent ces présens avec reconnaissance, et donnèrent en échange un bonnet de longues plumes ainsi qu'un bouquet également de plumes rouges et vertes de perroquet ; un autre sauvage offrit à Nicolas Coelho un grand collier fait avec des graines blanches qui ressemblaient à de l'ivoire. Je suis persuadé que le chef de l'expédition n'a pas manqué d'adresser ces curiosités à V. A.

» La nuit suivante, il souffla un vent si violent du sud-est, que tous les bâtimens de la flotte, et

particulièrement le vaisseau amiral, en souffrirent. Le vendredi, on décida dans le conseil de lever l'ancre et de mettre à la voile, et nous nous éloignâmes aussitôt de la côte, nous portant au nord, pour voir si nous trouverions quelque endroit où nous pussions être à l'abri de la tempête, et renouveler nos provisions d'eau et de bois. En continuant notre route, nous aperçûmes, rassemblés sur le rivage, une soixantaine de naturels; alors le commandant ordonna de serrer la terre de plus près, et de chercher un lieu commode pour l'ancrage des navires : nous nous trouvions dans ce moment à environ dix lieues de la côte d'où nous étions partis.

» Les chaloupes envoyées en avant découvrirent, entre des récifs, un port sûr et commode, et surtout d'une entrée facile; elles y mouillèrent, et bientôt le reste de la flotte y jeta l'ancre par un fond de onze brasses, à environ une lieue des récifs.

» Alfonso Lopez, un de nos pilotes, qui joignait l'adresse au courage, étant allé dans une embarcation pour sonder le port, surprit dans un canot deux

ensuite ; mais en apercevant une poule, ils furent saisis de crainte, et ne voulurent pas consentir à la toucher. On leur servit du pain, du poisson, des confitures, des raisins secs et des figues ; ils parurent éprouver beaucoup de répugnance à goûter de ces alimens, et ne les avaient pas plutôt portés à leurs lèvres, qu'ils les rejetaient à l'instant. Ils ne purent pas non plus se décider à boire du vin ; ils avalèrent quelques gorgées d'eau fraîche pour se rincer la bouche, après y avoir goûté.

» Un d'eux ayant remarqué un chapelet à grains blancs, parut le désirer vivement ; il se le passa d'abord au cou, et l'ôta presqu'au même instant pour en entourer son bras ; il indiquait tour à tour la terre, le chapelet et la chaîne du commandant, voulant probablement exprimer le désir d'un échange du rosaire contre de l'or. D'autres personnes interprétèrent différemment ces signes, et prétendirent que l'Indien comptait emporter les deux objets, ce qui s'accordait beaucoup moins avec notre intention de faire avec eux des échanges. Cependant le chapelet fut remis à celui à qui il appartenait, et quelques momens après, nos deux hôtes s'étendirent sur des tapis, et commen-

cèrent à dormir sans prendre aucun soin de cacher ce que la pudeur défend de montrer ; mais le commandant ordonna de les couvrir de quelques manteaux et de leur donner des coussins pour élever leur tête ; ils parurent fort satisfaits de cette marque d'attention. Celui qui portait la perruque de plumes paraissait prendre le plus grand soin de ne pas la gâter en se couchant.

» Le samedi suivant, le commandant ordonna qu'on mît à la voile, et nous allâmes gagner une baie dont l'entrée est d'une grande largeur, et peut avoir cinq ou six brasses de profondeur ; elle offre un ancrage excellent ; plus de deux cents navires de haut bord y seraient parfaitement en sûreté. Aussitôt que la flotte eut mis à l'ancre, tous les capitaines vinrent à bord de l'amiral : il fut alors ordonné à Nicolas Coelho et Bartholomeo Dias d'aller à terre et d'emmener avec eux les deux Indiens pour les laisser aller où bon leur semblerait, avec leurs arcs et leurs flèches. On leur fit cependant présent, avant leur départ, de six chemises, six bonnets rouges, et deux chapelets pareils à celui qu'ils avaient paru si vivement désirer ; on joignit à cela quelques grelots et quelques clochettes.

Le commandant ordonna à un jeune homme, nommé Alfonso Ribeiro, condamné à l'exil pour plusieurs délits, d'accompagner ces sauvages, de rester avec eux, et de s'enquérir autant que possible de leur manière de vivre. Je me joignis à Nicolas Coelho, et nous allâmes débarquer à la côte la plus voisine, où nous fûmes bientôt environnés de deux cents hommes environ, tous nus et armés d'arcs et de flèches. Les Indiens que nous amenions avec nous leur firent d'abord signe de s'éloigner et de déposer leurs armes, ce qu'ils exécutèrent au même instant. Alors le jeune exilé, condamné à rester dans le pays, s'avança vers eux accompagné de ses deux compagnons; aussitôt qu'ils eurent joint la troupe, tout le monde se mit à courir précipitamment et sans se reposer un seul instant. Ils passèrent à la nage un fleuve assez considérable, et ne s'arrêtèrent qu'à quelque distance, dans un bois de palmiers, où plusieurs hommes de la même tribu semblaient les attendre. Ce fut aussi en cet endroit que se rendit Alfonso Ribeiro, avec un homme qui, au sortir du canot, avait paru l'accueillir, et l'emmena avec lui jusqu'aux palmiers. Cependant il ne tarda pas à revenir parmi nous; il était accompagné des deux Indiens qui avaient

déjà jugé à propos de quitter tous leurs vêtemens. Bientôt nous vîmes arriver un nombre considérable de ces sauvages; ils entraient dans la mer jusqu'à perdre pied, et entouraient nos chaloupes en nous offrant des espèces de gourdes pleines d'eau douce, ce qui nous engagea à leur remettre nos barils pour aller les remplir dans le fleuve. Ils nous rendirent volontiers ce service, et nous les rapportèrent bientôt en nous demandant quelque chose pour prix de leurs peines. Nicolas Coelho s'était heureusement pourvu de toutes sortes de bagatelles, et ne tarda pas à les distribuer, ce qui causa tant de joie à ces pauvres Indiens, qu'ils ne savaient plus comment témoigner leur reconnaissance. Ils voulurent bien échanger quelques arcs contre des bonnets, des chapeaux et mille autres choses que leur donnaient nos matelots. Au bout de quelques instants, nos deux hôtes nous quittèrent, et nous ne les revîmes plus.

« J'observai que la plupart de ces sauvages, dont le nombre s'était considérablement accru, portaient aux lèvres le singulier ornement dont j'ai déjà fait mention, et que ceux que l'on voyait sans cette parure avaient cependant la lèvre percée,

et y introduisaient un morceau de bois du diamètre d'un gros bouchon. Quelques-uns en portaient trois, un au milieu et deux aux extrémités des lèvres, ce qui suppose trois trous différens. J'en vis aussi plusieurs, peints de diverses couleurs; quelques-uns s'étaient teint la moitié du corps en noir bleuâtre; il y en avait d'autres qui portaient alternativement sur la peau un carré noir et un carré blanc, comme la table d'un jeu d'échecs. Trois ou quatre jeunes filles fixèrent notre attention ; elles étaient parfaitement bien faites, et de longs cheveux noirs couvraient entièrement leurs épaules. Comme toutes ces bonnes gens n'entendaient nullement les questions que nous leur adressions, nous ne pouvions tirer aucun parti de leurs visites. Nous ne tardâmes donc pas à leur faire signe de s'éloigner. Ils repassèrent le fleuve, comme ils avaient fait la première fois, et nous nous disposâmes à regagner le vaisseau, lorsque nos gens eurent rempli d'eau toutes nos barriques. Ils ne se furent pas plutôt aperçus de notre intention, qu'ils nous firent signe de revenir. Nous retournâmes, et ils nous remirent Alfonso Ribeiro, en nous faisant entendre qu'ils ne voulaient pas le garder avec eux. Nous lui avions cependant donné un vase et quelques

bonnets pour les offrir au roi, s'il en trouvait un; ils ne prirent absolument rien, et le renvoyèrent avec tout ce qu'il avait apporté. Bartholomeo Dias lui ayant ordonné de retourner et d'offrir ses présents, il les remit devant nous à l'Indien qui l'avait accueilli la première fois. Cet homme était déjà âgé, il avait tout le corps orné de plumes qui semblaient y être attachées, en sorte qu'on eût pu le prendre pour un Saint-Sébastien percé de mille flèches. Quelques autres sauvages qui l'avaient accompagné portaient des bonnets de plumes jaunes et vertes, et une jeune fille avait le corps entièrement peint avec la couleur dont nous avons déjà fait mention. Je dois dire aussi qu'aucun de ces Indiens n'était contrefait, et qu'ils paraissaient plus dispos que nous. Nous ne tardâmes pas à nous retirer, et eux à suivre notre exemple.

« Vers le soir, l'amiral, accompagné de ses officiers et des capitaines des autres navires, alla se promener en canot dans la baie, le long du rivage; mais il s'opposa à ce que qui que ce fût allât à terre, quoiqu'on n'y vît aucun individu, et ne permit de débarquer que dans une petite île de la baie, qui est suffisamment entourée d'eau, pour qu'on ne

puisse pas y arriver sans canot. Nous restâmes e[illegible] cet endroit environ une heure et demie, et nos m[illegible] telots profitèrent de ce temps pour pêcher. [illegible] prirent, je crois, un *chunchurro* et quelques m[illegible] nus poissons, après quoi nous retournâmes à bor[illegible]

« Le dimanche après Pâques, l'amiral ayant d[illegible] é cidé d'aller entendre la messe et le sermon da[illegible] n[illegible] cette île, il fut ordonné à tous les capitaines de s'y rendre dans les chaloupes. On avait préparé u[illegible] ne tente, sous laquelle on dressa un autel magnifique, et le père Henrique nous y dit la messe, assisté des prêtres et chapelains de l'expédition. Tout le monde l'écouta avec une sincère dévotion, principalement l'amiral, qui, pour rendre cette cérémonie plus imposante, avait apporté la bannière du Christ, avec laquelle il était parti de Bélem, et qu'on eut toujours soin de placer à côté de l'Évangile. Le service divin terminé, le prêtre quitta ses vêtements sacerdotaux, et se plaça sur une chaise élevée pour faire entendre à tout son auditoire prosterné dans le sable, la parole sacrée de l'Évangi[illegible] et les réflexions utiles que lui suggérait notre arrivée dans ces terres étrangères que nous avions découvertes les premiers, guidés par notre attach[illegible]

ment sans bornes à la vraie croix du Seigneur.

« Pendant la célébration de la messe, nous vîmes arriver du continent sur le rivage un nombre d'Indiens aussi considérable que les jours précédents; ils étaient, selon leur coutume, armés d'arcs et de flèches, et paraissaient se jouer sur le bord de la mer. Cependant, comme nous fixions vivement leur attention, ils finirent par s'asseoir; mais après le service divin, et à l'instant où nous écoutions attentivement le prédicateur, plusieurs d'entr'eux se levèrent, sonnèrent d'une espèce de cornet à bouquin, et exécutèrent des danses. Il y avait là trois ou quatre embarcations, différentes pour la forme de celles que je leur avais vues jusqu'alors; c'étaient simplement trois solives attachées à côté l'une de l'autre: mais ils n'osaient pas s'éloigner beaucoup du rivage avec cette espèce de radeau, et il n'allaient que dans les endroits où l'on pouvait avoir pied.

« Lorsque le sermon fut achevé, nous retournâmes tous à nos chaloupes, portant processionnellement la bannière, et nous nous embarquâmes pour nous diriger vers la côte où se trouvaient les sauvages. Bartholomeo Dias nous précéda par ordre du

commandant, et leur rapporta un de leurs avirons que les flots avaient emporté loin deux. Cependant nous le suivions à peu près à un jet de pierre; ils entrèrent dans la mer autant qu'il leur était possible pour entourer la chaloupe; mais on leur fit signe de quitter leurs arcs, et plusieurs d'entr'eux allèrent aussitôt les déposer sur le rivage, tandis que d'autres les gardèrent. Il y en avait un qui semblait les engager vivement à s'éloigner; il ne me parut cependant pas qu'il exerçât aucune autorité, ou même qu'on l'écoutât. Il portait, comme les autres, un arc et des flèches; mais sa poitrine, ses épaules, ses cuisses et ses jambes étaient peintes en rouge, tandis que les autres parties du corps se trouvaient de leur couleur naturelle. Cette peinture paraissait très solide, et ne s'en allait pas dans l'eau; elle y prenait, au contraire, un nouveau lustre. Un des matelots de Bartholomeo Dias sortit du canot et se risqua à aller parmi eux: loin de lui faire aucun mal, ils lui donnèrent plusieurs calebasses d'eau douce, en faisant signe aux autres personnes du canot de venir aussi à terre. Le matelot étant de retour, Bartholomeo revint vers l'amiral, et nous regagnâmes la flotte au son des trompettes et des flûtes. Je dois dire, en passant, que dans la

petite île où nous avons entendu la messe, les flots laissent à sec une grande étendue de terrain couverte de sable et de cailloux. Nous y trouvâmes, en cherchant des huîtres, des crabes d'une grosseur vraiment surprenante.

Tandis que nous dînions, tous les capitaines, qui avaient été mandés par l'amiral, vinrent à bord, et il leur demanda s'ils ne trouvaient pas convenable de faire savoir à V. A. la nouvelle de notre découverte par le navire des approvisionnements, dont le capitaine tâcherait de faire des observations plus importantes que celles que nous avions été à même de recueillir jusqu'alors, tandis que nous poursuivrions notre voyage. Après une vive discussion, cette proposition fut adoptée, et il fut ensuite question de savoir s'il ne serait pas nécessaire de s'emparer, par force ou par adresse, de deux sauvages, pour les conduire en Portugal, en laissant en otage un même nombre d'hommes condamnés à l'exil. Mais on répondit à cela qu'il était inutile de porter le trouble parmi les Indiens, parce que ceux que l'on emmenait ainsi avaient coutume, lorsqu'ils commençaient à entendre les langues d'Europe, de répondre affirmativement sur

toutes les questions qu'on leur adressait relativement à leur pays, et que deux condamnés laissés parmi eux seraient à même, au bout de quelque temps, de fournir des détails bien plus satisfaisants. On trouvait d'ailleurs, dans ce dernier moyen, l'avantage de ne causer aucun scandale parmi ce peuple, qui en serait bien plus disposé à se laisser civiliser. Cet avis ayant prévalu, on décida que deux criminels resteraient dans le pays à notre départ.

« Lorsqu'on eut achevé de délibérer, le commandant nous proposa d'aller à terre pour examiner le fleuve et prendre en même temps le plaisir de la promenade. Nous nous embarquâmes donc bien armés dans nos canots, et ne tardâmes pas à arriver; les Indiens étaient sur le rivage à l'embouchure du fleuve. Aussitôt qu'ils nous eurent aperçus, ils déposèrent leurs arcs à terre, sans qu'il fût nécessaire de le leur commander, et ils nous firent signe de venir parmi eux ; mais au moment où les canots accostaient la terre, ils repassèrent tous le fleuve, qui n'est pas extrêmement large dans cet endroit. Quelques-uns d'entre nous les suivirent et furent se joindre à eux; mais ils causèrent quelque confusion. Cependant ces pauvres Indiens se rassurèrent peu à peu, et finirent par échanger des arcs

contre toutes sortes de bagatelles. Comme le nombre de nos gens commençait à grossir, ils s'éloignèrent et allèrent joindre leurs camarades; alors le commandant lui-même se fit porter par deux hommes, traversa le fleuve et renvoya tout le monde. Lorsque les sauvages se furent aperçus de cela, ils vinrent à lui, non parce qu'ils le reconnaissaient pour chef (ils ne m'ont paru avoir aucune idée de distinction parmi eux), mais bien pour avoir vu les autres personnes s'éloigner. Ils lui apportèrent un si grand nombre d'arcs, de flèches, de petits colliers, qu'il s'en trouva pour tout le monde. Quelques moments après le commandant repassa le fleuve, et plusieurs d'entr'eux l'accompagnèrent. J'en remarquai quelques-uns élégamment peints de noir et de rouge, ou portant alternativement des carrés de ces deux couleurs sur le corps et les cuisses. Il y avait aussi cinq ou six jeunes femmes entièrement nues; et j'en vis une dont les cuisses, les hanches et les parties postérieures étaient peintes en noir; une autre n'avait que le cou-de-pied et le genou de cette couleur. Je remarquai une mère qui portait son enfant attaché à sa poitrine par un morceau d'étoffe, de manière qu'on n'apercevait que les petites jambes qui dé-

passaient. Le commandant ayant ensuite remonté le fleuve, qui court toujours parallèlement au rivage, nous trouvâmes un vieillard qui portait à la main un aviron; nous lui adressâmes plusieurs questions, mais inutilement; nous eussions cependant vivement désiré savoir s'il y avait de l'or dans le pays. Ce vieil Indien avait les lèvres tellement percées, qu'on aurait pu introduire facilement le pouce dans le trou qui s'était formé : il y portait une méchante pierre verte qui le fermait extérieurement : l'amiral la lui ayant fait retirer, il prononça je ne sais quelles paroles, et voulut lui mettre ce singulier ornement dans la bouche, ce qui nous excita tous à rire et ne plut nullement à notre chef. Un de nous obtint la pierre pour un vieux chapeau ; il l'a donnée depuis au commandant qui, je crois, a dû la faire passer à V. A. avec plusieurs autres curiosités. Le fleuve sur lequel nous nous promenions est assez profond et fournit une eau excellente; les deux rives sont couvertes de palmiers de moyenne hauteur, qui portent d'excellens choux palmistes, dont nous cueillîmes un assez bon nombre, après quoi nous allâmes débarquer à l'embouchure du fleuve: nous apercevions de là quelques Indiens qui dansaient séparément et sans se tenir par la main.

» Alors, l'almo-schérif Diego Dias, homme d'un caractère fort gai, pria un joueur de guitare de le suivre, fut les trouver, et commença à danser une ronde avec eux, ce qui parut leur faire le plus grand plaisir. Nous remarquâmes même qu'ils suivaient parfaitement la mesure de l'instrument. Diego Dias leur fit ensuite, sur le gazon, une foule de tours, et entre autres le saut royal; ce qu'ils ne virent pas sans témoigner la plus vive admiration. Après avoir donné des marques de satisfaction à celui qui les divertissait si bien, ils gagnèrent les hauteurs, et nous ne les revîmes plus. Alors le commandant repassa le fleuve avec nous tous, et nous continuâmes notre promenade le long du rivage, que nos chaloupes suivaient aussi à peu de distance. Nous fûmes ainsi jusqu'à un grand lac d'eau douce qui est très voisin de la mer; toute cette côte est marécageuse; et l'eau sort d'une foule d'endroits. Lorsque nous eûmes repassé le fleuve, sept ou huit Indiens vinrent de nouveau parmi les matelots qui retournaient aux chaloupes, et y transportaient un requin que Bartholomeo Dias avait pris; mais ils le laissèrent tomber, et il eut bientôt disparu de main en main: on ne leur dit rien de peur de les effrayer, et tout

se passa selon leur volonté, pour les accoutumer plus promptement à nous.

» Le commandant donna un bonnet rouge à un vieillard avec lequel il avait causé; mais celui-ci n'eut pas plutôt reçu le présent, qu'il repassa le fleuve et ne voulut plus revenir de notre côté. Il en fut de même pour les Indiens que nous avions si bien accueillis à bord du vaisseau; nous ne les revîmes plus; d'où je conclus que ce peuple a peu de reconnaissance et encore moins de discernement; ce qui, sans doute, est cause de l'espèce d'insouciance qu'ils nous témoignaient. On doit cependant dire à la louange de ces sauvages, qu'ils sont très soigneux de leur personne, et de la plus grande propreté. Je suis disposé à croire que les Indiens sont, comme les animaux des forêts, plus vigoureux en raison de leur état sauvage. Ils paraissent jouir de la plus parfaite santé; cependant je suis persuadé qu'ils n'ont point d'habitation où ils puissent trouver un asile contre les injures de l'air; il est donc probable qu'ils doivent leur vigueur et leur bonne mine au climat salubre du pays qu'ils habitent.

» Le commandant ordonna qu'Alfonso Ribeiro,

ce condamné dont nous avons déjà parlé, retournât parmi eux ; il y fut, et resta même assez longtemps ; mais nous le vîmes revenir le soir. Les sauvages le ramenaient et n'avaient point voulu lui permettre de rester parmi eux, sans toutefois lui faire aucun mal. On lui avait fait présent, au contraire, d'une grande quantité d'arcs et de flèches, et personne n'avait voulu lui rien prendre de ce qui lui appartenait. L'un d'eux, qui s'était enfui après lui avoir dérobé un chapelet à grains jaunes, avait été poursuivi par ses compagnons, et forcé de rendre l'objet volé. Il nous dit en outre qu'il n'avait remarqué dans cet endroit d'autres habitations que quelques petites cabanes construites grossièrement de branches vertes, comme celles que l'on voit en Portugal entre Douro et Minho (2). Comme il était déjà tard, nous retournâmes à bord pour prendre quelque repos.

» Le lundi, nous allâmes tous à terre pour faire de l'eau, et nous fûmes bientôt visités par les naturels ; mais ils étaient en moins grand nombre que les autres fois, et n'avaient apporté que fort peu d'arcs. Ils ne se mêlèrent avec nous qu'après s'en être tenus pendant quelque temps à une dis-

insectes ; ils font du feu dessous. Chaque cabane pouvait contenir environ trente individus. Nos gens remarquèrent qu'elles avaient une porte à chaque extrémité. Ils furent parfaitement accueillis. On leur offrit des ignames et d'autres racines ; mais comme il était tard, ils ne purent pas obtenir de séjourner plus long-temps parmi leurs nouveaux hôtes, et furent obligés de retourner sur leurs pas ; quelques Indiens voulurent cependant bien les accompagner, et ils ne partirent pas sans avoir échangé quelques bagatelles contre des perroquets, des perruches, des bonnets de plumes, et un morceau d'étoffe fort artistement fait avec des plumes de différentes couleurs, que V. A. pourra voir à loisir, puisque le commandant doit le lui envoyer.

» Le jour suivant, qui était un mardi, nous fûmes à terre après dîner pour faire du bois et laver le linge. Il y avait environ soixante naturels sur le rivage lorsque nous arrivâmes ; mais ils étaient venus sans armes, et ne tardèrent pas à se mêler parmi nous, sans montrer la moindre crainte ; leur nombre même ne tarda pas à s'accroître, et il y en eut près de deux cents qui ne

dont on tirait une fort belle couleur en les écrasant entre les doigts. Ce peuple s'en sert pour se teindre le corps, et l'eau, loin de l'effacer, lui donne un nouvel éclat. Je remarquai aussi qu'ils ont tous les cheveux rasés jusqu'au dessus de l'oreille, et qu'ils se détruisent les sourcils et les cils. Ils sont aussi dans l'usage de se tracer, d'une tempe à l'autre une ligne noire de la largeur de deux doigts.

» Il fut ordonné de nouveau à Alfonso Ribeiro et à deux autres condamnés d'aller parmi eux et d'y passer la nuit : Diego Dias voulut bien être de la partie, et les accompagna.

» Ils parvinrent, après avoir fait environ une lieue et demie, à une espèce de village, composé de neuf ou dix maisons, qui étaient, nous dirent-ils, d'une telle longueur, qu'elles pouvaient bien avoir la dimension du vaisseau amiral. Elles étaient passablement élevées, construites en bois et couvertes de paille; cependant elles ne contenaient qu'une seule chambre, garnie d'un grand nombre de pieux, auxquels étaient attachés des hamacs, dans lesquels ces Indiens reposent, pour se garantir de la fraîcheur des nuits ou de la piqûre des

» Pendant que nous étions en train de couper du bois, quelques perroquets verts et jaunes traversèrent la forêt, ce qui nous fit présumer qu'il y a une grande quantité de ces oiseaux dans le pays; ils ne vont jamais que par volées de neuf ou dix. Nous vîmes aussi quelques pigeons qui nous parurent plus gros que ceux du Portugal; quelques-uns de nos gens prétendirent avoir aperçu des tourterelles, mais je n'en vis aucune. On peut penser que les forêts étant en si grand nombre et aussi considérables, elles doivent renfermer une quantité extraordinaire d'animaux. Lorsque la nuit fut venue, nous retournâmes à bord avec notre bois.

» Je crois ne pas avoir encore donné à V. A. une description des armes des sauvages; il suffira de dire, en deux mots, que leurs arcs sont fort longs et faits d'un bois noir très dur. Les flèches sont dans la même proportion; l'extrémité est garnie d'un morceau de roseau taillé en forme de fer.

» Le mercredi, nous ne fûmes pas à terre, parce que le commandant resta toute la journée à bord du navire des approvisionnemens, pour faire

les dispositions nécessaires à son départ, et répartir son chargement sur chaque navire de la flotte. Les sauvages, autant qu'on pouvait le voir de l'endroit où nous étions mouillés, s'étaient endormis sur le rivage au nombre de trois cents. Sancho de Joar, qui y alla, nous confirma dans notre calcul; il ramenait Diego Dias et les deux condamnés, qui nous dirent que, nonobstant les ordres du commandant, ils avaient été obligés de retourner vers le rivage lorsque la nuit avait commencé à venir, parce qu'on n'avait pas voulu leur permettre de dormir dans l'Aldée. Ils avaient remarqué beaucoup de perroquets et d'autres oiseaux noirs, presque semblables à la pie, sinon qu'ils avaient le bec blanc, et la queue plus courte.

» Quand Sancho de Joar voulut revenir à bord, beaucoup d'Indiens parurent désirer venir avec lui; mais il ne prit que deux jeunes gens, et ordonna qu'on en eût grand soin pendant la nuit. Ils étaient disposés, sans doute, à lui faire honneur, et mangèrent de tout ce qu'on leur présenta; ils dormirent ensuite dans un lit qu'on leur avait fait préparer. Il n'arriva rien autre chose digne d'être rapporté ce jour-là.

» Le jeudi, qui se trouvait le dernier jour d'avril, nous déjeûnâmes dès le matin, et nous nous disposions à aller faire encore du bois et de l'eau, lorsque Sancho de Joar arriva avec ses deux Indiens. Comme il n'avait encore rien pris, on lui apporta quelque chose à manger, et il s'assit à table avec ses deux hôtes, qui montrèrent le plus bel appétit du monde; et parurent principalement aimer la viande froide avec du riz. On ne leur donna pas de vin, parce que Sancho de Joar dit qu'ils n'en buvaient pas avec plaisir. Le repas achevé, nous descendîmes dans les chaloupes et et les emmenâmes avec nous. Un officier donna à l'un d'eux une défense de sanglier; il la mit aussitôt dans sa lèvre, de manière à ce que le bout passât par le haut : comme elle ne pouvait pas tenir, on lui donna un peu de cire rouge avec laquelle il arrangea ce superbe ornement d'une manière plus solide, et je puis assurer qu'il paraissait aussi satisfait que si on lui eût fait présent des plus riches joyaux du monde. Aussitôt que nous eûmes débarqué, il partit, et nous ne le revîmes plus. Il n'y avait alors sur le rivage que neuf ou dix Indiens; mais leur nombre ne tarda pas à s'augmenter, et il en arriva jusqu'à près de

cinq cents ; qui échangèrent, selon leur coutume, des arcs et des flèches contre des boutons et toutes sortes de bagatelles. Ils ne firent aucune difficulté de manger ce que nous leur présentions ; quelques-uns burent même du vin, et je crois qu'avec quelques instances on eût déterminé les autres à les imiter. Il y avait parmi eux un grand nombre de fort beaux hommes, et les peintures qu'ils avaient sur le corps ne faisaient pas quelquefois un trop mauvais effet ; ils nous aidèrent, avec beaucoup de bonne volonté, à couper du bois et à le transporter, et ils paraissaient déjà plus disposés à venir parmi nous, que nous parmi eux.

Le commandant s'avança avec quelques personnes dans la forêt, jusqu'à une rivière, que nous conjecturâmes être la même que celle qui va se jeter dans la mer, à l'endroit du rivage où nous faisions de l'eau. Nous restâmes quelque temps à boire et à nous divertir sur le bord de ce fleuve, qui coule dans un endroit de la forêt ombragé d'arbres si beaux et si touffus, qu'il est impossible d'en donner une description satisfaisante ; nous remarquâmes surtout de superbes palmiers dont nous recueillîmes quelques fruits. Quand nous

fûmes de retour, le commandant dit qu'il jugeait convenable que nous allassions visiter la croix qui était appuyée contre un arbre, près du fleuve, en attendant qu'on la plaçât le lendemain matin, vendredi, dans un endroit apparent. Nous y fûmes donc, et la baisâmes, après nous être prosternés, pour faire voir aux Indiens le respect que nous lui portions; nous fîmes même signe à ceux qui se trouvaient les plus près de nous imiter; ils exécutèrent aussitôt ce que nous paraissions désirer. Ces pauvres gens paraissent d'une telle douceur, que je ne doute pas qu'ils ne se fissent promptement chrétiens si l'on pouvait se faire entendre d'eux; car je suis disposé à penser qu'ils n'ont aucune croyance. Si les condamnés laissés parmi eux apprennent bien leur langue, je ne doute pas que, selon la sainte intention de V. A., ils n'adoptent notre religion et ne croient en la foi catholique, dont j'espère que Notre Seigneur leur fera la grâce de leur montrer toute l'excellence, à cause de l'innocente simplicité de leur cœur.

» Ils doivent prendre, je crois, toutes les impressions qu'on voudra leur donner. Dieu, qui leur a fait don d'un corps sain et vigoureux, d'un

visage semblable à celui des autres hommes, ne nous a pas envoyés sans intention parmi eux; j'ose donc espérer que V. A., qui a tant à cœur de propager la foi catholique, travaillera à leur rédemption.

» Ces Indiens ignorent les avantages qu'on peut tirer de la culture des terres; ils ne savent point élever de troupeaux, et je n'ai remarqué dans le pays aucun des animaux qui ont coutume de vivre avec les hommes dans l'état de domesticité. La nourriture principale de ce peuple paraît être l'igname, qu'ils peuvent se procurer en abondance, et les fruits que les arbres produisent sans culture; malgré cela, ils jouissent d'une telle santé, que nous autres Européens qui nous nourrissons de pain et d'une infinité de choses, ne pouvons leur être comparés pour la force et l'agilité.

» Ce jour-là, ils dansèrent au son d'un tambour et se mêlèrent avec nos gens, de telle sorte qu'ils étaient plus nos amis que nous ne l'eussions désiré. Quand on leur demandait par signes s'ils voulaient servir à bord des navires, ils donnaient de telles marques de satisfaction, que je ne doute

pas qu'ils ne fussent tous venus si l'on eût voulu les emmener. Cependant on n'en prit que quatre ou cinq ; savoir, deux qui vinrent avec le commandant ; et deux autres qu'Ayres Gomès et Simon de Miranda prirent pour essayer d'en faire des domestiques. Parmi ceux que le commandant avait amenés, nous reconnûmes un de ceux qui étaient venus à bord lorsque nous arrivâmes ; il était revêtu de sa chemise, et son frère l'avait accompagné ; ils n'eurent qu'à se louer de l'accueil qu'on leur fit ; on eut même l'attention de leur donner, pour dormir, des matelas et des draps, choses dont ils n'avaient probablement pas encore usé.

» Aujourd'hui vendredi, 1er mai, nous sommes allés à terre dès le matin avec notre bannière, et nous avons débarqué au-dessus du fleuve, dans la partie du sud, où il nous a paru plus convenable de placer la croix, parce qu'elle doit y être plus en vue que dans aucun autre endroit. Le commandant, après avoir désigné la place où l'on devait creuser une fosse, est retourné avec nous vers l'embouchure du fleuve où était la croix ; nous l'avons trouvée environnée des religieux et des prêtres de l'expédition, qui y disaient des

prières ; il y avait déjà soixante ou quatre-vingts Indiens rassemblés, et quand ils nous virent dans l'intention de l'enlever du lieu où elle était, ils vinrent nous aider à la transporter dans l'endroit qu'elle devait occuper. Dans le trajet que nous fûmes obligés de faire, leur nombre s'accrut jusqu'à près de deux cents.

La croix a été placée avec les armes et la devise de V. A. On a élevé au pied un autel, et le père Henrique y a célébré la messe, assisté de tous les religieux. Il y avait environ soixante sauvages à genoux, qui semblaient prêter l'attention la plus vive à ce que l'on faisait, et lorsqu'on vint à dire l'évangile et que nous nous levâmes tous en élevant les mains, ils nous imitèrent, et attendirent pour se remettre à genoux que nous eussions repris cette position. Je puis assurer V. A. qu'ils nous ont édifiés par la manière dont ils se sont comportés. Après la communion du prêtre, les religieux, le commandant et plusieurs autres personnes s'approchèrent de la sainte table ; mais le soleil était alors tellement chaud, que plusieurs Indiens ne voulurent point rester ; quelques-uns cependant continuèrent à nous regarder. Il y avait

parmi eux un homme d'une soixantaine d'années qui les engageait à ne pas s'éloigner, et rappelait les autres ; il désignait même du doigt tour à tour l'autel et le ciel, et semblait les entretenir de religion, ou du moins nous le crûmes ainsi.

» Lorsque le service fut entièrement achevé, le père Henrique quitta ses vêtemens sacerdotaux, et s'étant placé près de la croix, sur une chaise, commença à prêcher l'évangile du jour et à nous rappeler la sainteté de vos projets dans l'expédition que nous faisions. Pendant le sermon, l'Indien, dont nous avons déjà parlé, engagea continuellement les siens à ne pas s'éloigner, et il fut obéi par quelques-uns. Lorsque le prédicateur eut terminé ses exhortations, Nicolas Coelho, qui avait apporté beaucoup de croix d'étain, les lui remit pour les distribuer à nos nouveaux amis. Il s'assit alors au pied de la croix et commença à leur passer au cou, à chacun, un de ces petits crucifix, en le leur faisant d'abord baiser ; je comptai environ cinquante Indiens qui reçurent ce présent, et il était bien midi lorsque la cérémonie fut achevée. Nous retournâmes donc à bord pour dîner, et le commandant emmena avec lui ce sauvage qui

avait montré le ciel et l'autel; il lui permit même de se faire accompagner par son frère, et leur fit présent à chacun d'une chemise de toile. Il nous a paru à tous qu'il ne fallait, pour que ces gens devinssent chrétiens, que la facilité de nous entendre, parce qu'ils exécutaient absolument ce qu'ils nous voyaient faire, ce qui semble prouver qu'ils n'ont encore adopté aucun genre d'idolâtrie. Je suis donc persuadé que si V. A. veut envoyer quelqu'un parmi eux, elle ne tardera pas à être recompensée de son zèle par leur prompte obéissance. Il serait important surtout de joindre à cette expédition quelques prêtres pour baptiser les prosélytes, parce qu'alors ils auront reçu une connaissance plus étendue de notre religion par les deux condamnés laissés parmi eux, et dont le cœur s'est purifié aujourd'hui en approchant de la sainte table.

» Je n'ai remarqué qu'une jeune femme parmi les Indiens qui sont venus aujourd'hui entendre la messe; on lui a donné un morceau d'étoffe pour se couvrir, mais elle n'a pas paru en connaître l'utilité, ce qui prouvera à V. A. que ces bonnes gens ont encore l'innocence de nos premiers parens, et qu'ils adopteront promptement les dogmes

consolans qui doivent leur ouvrir les portes du ciel.

» Je crois que les deux condamnés qui doivent rester dans le pays ne seront pas seuls : deux matelots se sont enfuis cette nuit, on ne les a pas encore revus, et nous devons mettre à la voile demain.

» Ce pays, à partir de la pointe du sud jusqu'à la pointe plus septentrionale d'où nous eûmes connaissance du port, peut avoir environ vingt ou vingt-cinq lieues de côtes. On remarque le long de la mer, dans quelques endroits, des barges d'un sable rouge et quelquefois blanc. La terre, au-dessus, est très unie et couverte d'immenses forêts, qui s'étendent à des distances considérables dans l'intérieur ; jusqu'à présent nous ne pouvons savoir s'il y a de l'or et de l'argent ou d'autres métaux dans le pays. L'air y est salubre et tempéré, à peu près comme dans la province entre Douro et Minho, ou du moins c'est ce que nous pensâmes en arrivant. Les eaux y sont en quantité et d'une excellente qualité, et le fleuve présente tant d'avantages, qu'il déterminera à s'établir dans son voisinage. Je pense, cependant,

que le principal fruit que l'on pourra tirer de notre découverte, sera la possibilité de dissiper l'ignorance dans laquelle vivent ces pauvres Indiens, et leur faciliter les moyens de se sauver dans la vie éternelle.

» C'est ce dont V. A. s'occupera probablement. Ce pays offre donc deux avantages : la commodité d'une relâche dans les voyages de l'Inde, et un nouvel aliment au zèle de V. A., qui n'a rien de plus à cœur que la propagation de notre sainte religion. J'ai fait mes efforts pour lui donner une idée exacte de ce que j'ai vu : s'il y a quelques longueurs dans mon récit, mon zèle doit les faire excuser. V. A. sait que dans la charge dont elle m'a revêtu, comme dans toute autre chose qui pourra lui être agréable, je ne négligerai rien pour la satisfaire. Je prie V. A. de faire revenir Georges de Sayro, mon gendre, de l'île de Saint-Thomé : ce sera pour moi une véritable faveur.

» Je baise les mains à V. A.

» PEDRO-VAS DE CAMINHA. »

NOTE

SUR LA LETTRE DE PEDRO VAS DE CAMINHA.

Quatre ans environ après la publication des Lusiades, au temps où Camoens était retombé dans cette profonde misère qui ne devait finir qu'avec sa vie, il y avait dans la province d'Entre-Duero-e-Minho, un professeur de latin, bon humaniste, dit son biographe, et vivant du produit probablement assez mince d'une école qu'il avait fondée; cet homme, qui avait séjourné durant plusieurs années en Amérique, et qui avait eu sa part des aventures du siècle, cet obscur maître d'école d'une petite ville, craignit avec juste raison que sans l'appui d'un nom illustre et sans la protection d'un seigneur puissant, son œuvre n'eût le sort qui attendait tant de livres à cette époque. Il s'adressa à Camoens et à don Lionis Pereira : le poète lui consacra quelques vers, l'ancien gouverneur de Malaca le servit de son crédit à la cour; mais par une suite de vicissitudes, que s'expliquent très bien ceux qui sont familiers avec

l'histoire littéraire de l'Espagne et du Portugal, avant la fin du XVIIe siècle, le livre de Magalhaens Gandavo avait complétement disparu. Les douloureuses préoccupations des soixante ans de captivité, comme disent les Portugais, s'étaient opposées à ce qu'on le réimprimât; on le citait, mais on ne le lisait plus, et, malgré son mérite réel, tout ce qui restait de cet habile écrivain du XVIe siècle, c'était le souvenir du poète, car le poète l'avait proclamé le premier, l'historien de cette terre de *Santa-Cruz*, qui devait être un jour l'empire du Brésil.

Mais en ce temps d'exhumations littéraires, voici qu'un honneur réel est rendu à l'auteur ignoré qui connut Camoens, et qui fut célébré par lui; voici que Magalhaens Gandavo ouvre une des plus importantes collections historiques qui aient été publiées de nos jours; il marche en effet le premier parmi ces hommes aventureux, ces voyageurs ignorés, ces écrivains à la fois naïfs et intelligens, dont M. Henri Ternaux nous révèle pour ainsi dire l'existence, et qu'il n'a pu découvrir lui-même, qu'à force de sacrifices pécuniaires, ou ce qui est plus rare, de sciotte bibliographique.

Honneur donc à ces esprits investigateurs qui ont la prévoyance des âges suivans et qui travaillent à l'insu des peuples trop jeunes pour être encore soucieux de leur gloire. C'est à eux que l'on devra un jour ces annales qui doivent bientôt grandir, et dont les origines seraient, sans leur sollicitude, presque complétement oubliées.

Bien que Pero Magalhaens de Gandavo soit un érudit dans l'ancienne acception du mot, qu'il s'occupe des difficultés du langage, qu'il possède à un haut degré cette forme à la fois élégante et naïve, qui distingue les écri-

vains portugais du XVIe siècle, et que Camoens n'avait pu manquer de reconnaître en lui, son récit n'est point une relation de commande, une histoire arrangée dans le cabinet; il a vu ce qu'il raconte, il a visité curieusement les peuples qu'il décrit. On aimerait à le voir plus abondant sans doute; mais à l'inverse des chroniqueurs, s'il est sobre de détails, un art réel conduit sa narration : c'est une *histoire concise*, comme le dit Camoens, mais enfin c'est une histoire.

Autant que l'on peut se laisser guider par quelques renseignemens assez imparfaits, et par quelques dates incertaines, il est à supposer que Magalhaens de Gandavo parcourait le pays de Santa-Cruz, à peu près vers l'époque où notre ingénieux Lery y cherchait un refuge, au temps où André Thevet, le cosmographe, venait d'imposer le nom de *France antarctique* à la baie de Rio-Janeiro. Aussi, dit-il positivement, que les étrangers semblent faire plus de cas de ces contrées, et paraissent les mieux connaître que les Portugais eux-mêmes. Comme s'il prévoyait le sort réservé à son œuvre, dès le temps de don Sébastien, il déplore le dédain profond qu'on a pour les anciens livres et pour les vieux souvenirs, quoique, dit-il, le *souvenir soit l'image de l'immortalité*. On le sent parfaitement, c'est pour obvier au manque de renseignement qui se faisait sentir en Portugal sur la vaste province de Santa-Cruz qu'il écrit son ouvrage.

Il y a dans Magalhaens Gandavo, comme je l'ai dit tout à l'heure, des récits curieux et qui se lient à toutes les traditions poétiques du Nouveau-Monde. M. de Humboldt a dit en parlant d'un mythe célèbre, et qui appartient essentiellement à l'Amérique méridionale : « La fiction des Ama-

» zones a parcouru toutes les zones, elle appartient au cer-
» cle uniforme et étroit de rêveries et d'idées, dans lequel
» l'imagination poétique ou religieuse de toutes les races
» d'hommes et de toutes les époques se meut presque ins-
» tinctivement. » Puis n'ayant probablement jamais eu occasion de lire Magalhaens, devenu introuvable, le savant voyageur a expliqué, selon les lois de l'analogie et de la raison, le mythe célèbre recueilli sur les bords du Maragnan. Ne pouvant admettre la relation évidemment altérée d'Orellana, qui a combattu, dit-il, durant son long et pénible voyage, des femmes guerrières, armées d'arcs et de flèches, mais aux cheveux blonds, et presque semblables en tout aux amazones de l'antiquité, il ne rejette pas complétement non plus le récit du hardi Conquistador, et il avoue que quelques femmes, lasses du joug intolérable que es Indiens font trop souvent subir à leurs compagnes, ont bien pu s'échapper de la tribu et former, dans les forêts du grand fleuve, une espèce d'aldée indépendante, à peu près semblable à ces *quilombos* de noirs marons, que l'on rencontre ça et là, sur toute l'étendue de l'Amérique méridionale. Un vieux voyageur français dont nous avons été assez heureux pour exhumer dernièrement la description sincère et naïve, le P. Yves d'Évreux, dit positivement que ces femmes belliqueuses vivent dans les contrées où il a séjourné, que leur existence est indépendante de celle des hommes, et qu'elles appartiennent à la race dominatrice des Tupinambas. Or, voici le récit que nous fait Pero Magalhaens.

Il y a parmi eux, et il s'agit ici de la nation que nous venons de citer, des Indiennes qui font vœu de chasteté : elles ne veulent « connaître aucun homme, et n'y consen-

» tiraient pas même quand on les tuerait. Celles-ci ne se » livrent à aucune occupation de leur sexe; elles imitent » en tout les hommes, comme si elles avaient cessé d'être » femmes; elles ont les cheveux coupés comme eux, et » vont à la guerre avec un arc et des flèches; elles chassent » avec les hommes. »

Il y a ici sans doute quelque différence entre l'historien portugais et le P. Yves d'Évreux; mais qu'un besoin plus pressant d'indépendance ait jeté dans les forêts qui bordent le grand fleuve, quelques unes de ces femmes guerrières, et que là accueillant d'autres femmes tupinambas, lassées du joug comme elles et fugitives, elles aient formé un village indépendant, on aura l'origine de ces fables renouvelées des temps antiques, et qui ont dominé tout le XVI^e^ siècle.

Avec cette tradition presque fabuleuse de l'existence des amazones, qui se lie si intimement aux premières expéditions des *conquistadores*, la plus curieuse, sans aucun doute, c'est celle qui place dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, cette cité dont la magnificence paraît le ciel même, et dont la splendeur, disaient quelques Indiens, se réfléchissait jusque dans la Voie Lactée. Née, pour ainsi dire, avant la découverte du Nouveau-Monde, puisque Christophe Colomb lui-même la rêvait au bord des rivages inconnus, la ville aux toits étincelans, *Cipango la dorée*, changea bientôt de nom avec les vagues souvenirs de la tradition indienne. Après s'être baignée dans les flots d'une mer ignorée, elle se cache au sein des grandes forêts, elle mire ses remparts superbes dans la Manoa. Mais, semblable à ces lacs flottans, que le mirage crée pour chaque horizon du désert, la Manoa elle-même reculera avec sa cité

d'or devant les conquistadores. Depuis Belalcaçar et surtout Philippe de Utre, qui aura vu la ville des Omeguas et les flots de son peuple innombrable, jusqu'à Raleigh et Keymis, qui ne craindront pas de décrire ses grandeurs, les vastes déserts compris entre l'Orénoque et le Paraguay se pareront tour à tour de cette tradition merveilleuse. Néanmoins elle n'aura pas partout le même caractère, elle changera selon les hommes et selon les lieux. Vers le milieu du XVIe siècle, elle ne conservera plus rien des magnificences asiatiques de Marco-Polo, et ce sera surtout l'imagination des Espagnols, excitée par les récits de quelques Indiens, qui la parera de ses dernières splendeurs.

S'il est un mythe qui ait subi de fréquentes altérations, c'est celui de l'Eldorado. En effet, si l'on y regarde attentivement, il offre les plus notables différences dans les contrées de Cibora, de Quivora, des Omeguas, et en dernier lieu dans le pays d'Américanas. Il était si bien dans sa destinée de changer au gré des imaginations, qu'on ne le connaît plus guères aujourd'hui que sous la forme qui lui a été imprimée par Voltaire, espèce d'utopie moqueuse qui n'a plus rien à faire avec la tradition américaine; c'est cependant après cette transformation dernière, que l'Eldorado a conquis son plus haut degré de renommée. Symbole choisi par un esprit qui ne respecte aucune tradition, un sourire a fait évanouir le rêve en lui donnant sa popularité.

Mais qu'il y a loin cependant de ce symbole railleur, aux récits qu'on écoutait si avidement dans les forêts américaines, qu'on se transmettait de désert en désert, et qui entraînaient tant d'hommes énergiques à leur perte, les Pizarro, les Orellana, les Belalcaçar, les Limpias, les Phi-

lippe de Utre, les Orsua, les Aguirre, tous ces conquistadores ne rêvaient pas un pays enchanté, comme le croient quelques personnes, et la fable qui les trompait, n'avait pour ainsi dire de merveilleux, que la durée de sa persistance, et le mensonge éternel de son origine; pour eux, l'Eldorado, ou, si l'on aime mieux, la cité des Omeguas, c'était un pays plus opulent seulement que ces villes du Mexique et du Pérou, où tant de richesses avaient été livrées aux premiers explorateurs.

Ce que l'on ignore généralement et que nous trouvons rapporté dans un vieil écrivain espagnol, trop peu consulté, c'est que la fiction qui nous occupe n'apparaît en Amérique, sous le nom qui lui a donné sa célébrité, que vers la première moitié du XVI^e^ siècle. Antérieurement l'Eldorado existait dans les imaginations; il avait entraîné plus d'un aventurier à la mort, mais son vrai nom n'était point trouvé. Voici ce que dit le P. Fray Pedro Simon, et nous ne ferons que traduire, en abrégeant quelquefois :

» Quant à ce qui a rapport à ce nom de Dorado, si célèbre » par le monde..... jusqu'en 1536 on l'ignora, ou, pour » mieux dire, il n'avait pas été inventé, et ce fut en cette » année seulement, qu'il fut adopté par le lieutenant-gé- » néral Sebastian de Balcaçar et par ses soldats, dans la » province de Quito, à l'occasion que nous allons dire. » Comme Belalcaçar se trouvait dans la ville dont nous » venons de parler, et qu'il prenait des informations sur » ces nouveaux pays, s'adressant à tous les Indiens qui » semblaient étrangers et qui pouvaient parler du leur, il » s'en rencontra un qui se dit être de Bogota, c'est-à-dire de » la vallée de Santa-Fé ou de Bogota, et le général s'infor- » mant des choses de son pays, il lui dit qu'un seigneur

» de ces contrées, entrait dans un lac au moyen de quel-
» ques balsas (espèces de petites embarcations en cuir), et
» que son corps étant complètement nu (il se dépouillait
» pour cela), après s'être fait une onction de gomme, on
» lui répandait sur tout le corps des parcelles de poudre
» d'or, ce qui le rendait fort éclatant. » Belalcaçar, ainsi que ses soldats, ne surent pas donner à ce pays, pour le désigner, d'autre nom que celui de province d'*Eldorado*. On voit qu'ils prétendaient la désigner ainsi dans la pensée des premiers voyageurs. La cité des *Omeguas* ou des *Omaguas*, était bien le siége d'une haute civilisation, et ce qui avait lieu sur d'autres points de l'Amérique, expliquait suffisamment cette préoccupation. Mais après tout rien de fantastique ne se mêla d'abord aux rapports que l'on faisait sur la ville de la Manoa. Seulement les mines, qu'on supposait exister dans son voisinage, avaient permis de revêtir les murailles de certains édifices de lames d'argent; les soldats qui défendaient ses magnifiques remparts portaient eux-mêmes des cuirasses d'or; les ustensiles de la vie commune étaient également en métal précieux, mais là s'arrêtait le merveilleux, et ces récits primitifs sont, comme on le voit bien, différens de ceux qui furent débités par la suite sur « L'homme revêtu de poudre d'or et qui entrait dans le lac pour y sacrifier. » Après nous avoir raconté comment Belalcaçar se mit en quête de ce roi pontife qui occupait des régions si opulentes, le P. Simon fait observer avec juste raison que Diego de Ordas, Geronimo Ortal, Sedegno et Jorge de Espire, ainsi qui Federmann, n'allèrent pas précisément à la recherche du pays d'Eldorado, puisque ce nom n'avait pas encore retenti par le monde; néanmoins, si ce n'était pas le pays d'Eldorado que cher-

chaient ces hardis aventuriers, c'était la cité des Omeguas, et le nom seul fait la différence. Quant à nous, si nous accordons volontiers ce point de critique au vieux chroniqueur, c'est pour revenir plus promptement à Magalhaens Gandavo, qui jette un nouveau jour sur l'ancienne tradition.

Depuis une vingtaine d'années l'Eldorado avait acquis une célébrité singulière; on le cherchait dans toutes les solitudes du pays de Santa-Fé, et bien des hommes de valeur avaient trouvé la mort où ils espéraient découvrir des trésors, lorsqu'une nouvelle sortie des vastes régions du Brésil vint ranimer l'espoir des conquérans. Eh bien! cette tradition citée seulement jusqu'à ce jour dans un livre du XVII^e^ siècle, elle se trouve avec tous ses détails dans la relation de Magalhaens, et la voici : « des Indiens du pays de Santa-Cruz se trouvant mal à l'aise dans leur pays, s'enfoncèrent dans les vastes solitudes de l'intérieur. La fatigue et la misère en firent périr un grand nombre, et ceux qui survécurent arrivèrent dans un pays où il y avait de grands villages, une population nombreuse et tant de richesses, qu'ils affirmèrent qu'il y avait de très longues rues habitées par des gens dont l'unique occupation était de travailler l'or et les pierreries. Ils y passèrent quelques jours, et les habitans leur voyant des outils de fer qu'ils possédaient, leur demandèrent d'où ils les avaient eus et comment ils étaient venus entre leurs mains; nos Indiens répondirent qu'ils les tenaient d'hommes barbus, qui habitaient la côte orientale, leur donnant encore d'autres indications pour désigner les Portugais. Ceux-ci leur dirent, parlant sans doute des Espagnols du Pérou, qu'ils avaient entendu dire que sur la côte opposée il y avait des hom-

n'en doutons pas, il n'a manqué à la relation de Hans Staden que d'avoir paru à une autre époque, et de présenter un peu plus de variété dans le récit, pour devenir un de ces livres précieux, qu'un âge transmet religieusement à un autre âge, et qui conservent sous leur forme populaire, le privilége d'un haut enseignement.

Tout à l'heure, et à propos des conquistadores, qui se mirent à la recherche des Omeguas, nous avons nommé Federmann. Les personnes familières avec les anciennes relations espagnoles du dix-septième siècle, savent tout ce qu'il y a eu de hardi, d'aventureux même dans la vie de cet Allemand auquel on préféra, peut-être injustement, dans le commandement de Venezuela, George de Spire, et qui, comme lui, avait mis sa vie au service d'une simple maison de commerce d'Allemagne. Mais les chefs de cette maison étaient les Welser, et d'un simple trait de plume il avait plu à Charles-Quint de leur concéder une des plus riches portions de l'Amérique méridionale. Aussi ces simples marchands d'Augsbourg avaient-ils à leur service des généraux qui ne reculaient pas plus que les Pizarre et les Cortès devant le danger, et qui, avec quelques hommes, les eussent fait maîtres d'un opulent royaume, si au lieu de vastes déserts ils eussent rencontré quelques cités populeuses, telles que celles du pays de Ténochitlan. Or, ce qu'ignoraient les plus érudits dans la bibliographie des vieux voyages, et ce qu'a découvert M. Henri Ternaux, c'est qu'un de ces rudes soldats, toujours en quête d'aventures nouvelles, eût songé à donner le récit de son expédition. La relation de Federmann, publiée à Hagueneau, en 1557, est en effet si rare qu'on ne la trouve mentionnée dans aucune bibliographie.

un original déjà prodigieusement rare en 1586 : même rectification de faits importans, même fidélité dans la traduction. S'il est une chose touchante dans Jean de Lery, notre précieux historien voyageur du XVI^e^ siècle, c'est de voir avec quelle joie naïve il s'aperçoit, lorsqu'on lui a traduit Hans Staden, que sa religion ne diffère en aucun point important de celle du voyageur allemand. Aussi, s'écrie-t-il quelque part, et avec une effusion qui peint bien sa sincérité, qu'on lui verrait faire volontiers quelque sacrifice, pour que cet excellent livre, dont la traduction lui a été fournie par M. Turquet le Seigneur de Mayerne, puisse enfin paraître en français. On le voit en lisant la date de 1586, le vœu du digne Jean de Lery a tardé quelque peu à s'accomplir ; mais enfin il s'est réalisé, et c'est ce qu'on ne peut dire que d'un bien petit nombre de relations appartenant à cette période.

Hans Staden, parti pour la première fois, vers 1547, séjourna au Brésil près de huit ans, toujours en présence des nations indiennes, et il ne revint qu'en 1555, précisément un an avant le départ du célèbre Villegagnon. Disons-le bien, il est peu de livre aussi fertile en souvenirs touchans, en émotions de toute espèce. Hans Staden n'est qu'un pauvre soldat qui s'embarque pour le Nouveau-Monde, avec l'intention de se mettre aux gages de qui voudra l'employer, mais c'est un soldat plein de foi religieuse et en quelques passages la foi le rend éloquent Durant son second voyage, il demeure neuf mois prisonnier des Tupinambas, toujours en péril d'être dévoré. Pendant neuf mois, il n'échappe au sort terrible qui le menace qu'en opposant à ses ennemis la résignation la plus touchante, et très souvent un ingénieux sang-froid ; aussi,

LA MORT DU ROI SÉBASTIEN,

SUIVIE

S MALHEURS DE LA BELLE VIRGINIA.

CHRONIQUE PORTUGAISE.

XVI^e^ SIÈCLE.

Tout le monde connaît cette fameuse journée d'Alcaçar Kebir, où s'acheva la gloire des armées portugaises, où périt un jeune roi que l'histoire n'a pu complétement juger, mais qui semblait fait pour continuer les grandes choses commencées par Emmanuel et par Jean III. Lorsque la nouvelle en arriva à Lisbonne, le désastre parut si grand, qu'un peuple habituellement victorieux se refusa à y croire. Dans son hôpital, Camoens en oublia ses propres misères, ou plutôt, confondant dans son âme généreuse ses douleurs avec celles d'une patrie, qu'il ne pouvait plus chanter ni défendre, il s'écria : « Au moins je meurs avec elle. » Ce sont les dernières paroles qui nous aient été conservées de lui.

La grande catastrophe d'Alcaçar Kebir est en général racontée d'une manière inexacte par les historiens. Quoique Faria e Souza ait donné à sa relation un caractère ardent et chevaleresque, qui fait assez bien comprendre l'éton-

nant courage de cette poignée de braves luttant sur le sol de l'Afrique contre une immense armée, il est trop merveilleux pour être complétement vrai. Franqui calomnie ceux qu'il devrait admirer. Le récit de Hieronimo Mendoça, témoin de la bataille, captif chez les Maures, et historien à peine connu même en Portugal, nous paraît bien autrement rempli de sincérité et d'intérêt ; il dit surtout admirablement le lendemain de la journée, faussement racontée par d'autres. C'est ce récit que nous allons traduire de sa chronique si naïve et si peu connue (1).

Quant à l'histoire de Virginia, on voit dans le cours de la relation, que l'auteur a connu cette femme si belle et si malheureuse, et, qu'il est aussi vrai dans le récit de ses infortunes, qu'il l'a été en retraçant un grand événement historique.

LA MORT DU ROI SÉBASTIEN.

« Le jour même de la bataille, Sébastien de Resende, page de la chambre du roi, passant comme esclave à travers cette multitude de cadavres d'amis et d'ennemis qui étaient nus, et qu'on avait dépouillés indistinctement de leurs vêtemens, Sébastien de Resende, dis-je, vit parmi beaucoup d'autres corps celui du roi, dont il avait été le serviteur. Il se prit alors à verser une grande abondance de larmes; car il ne pouvait faire autre chose, et il garda bien en sa mémoire le lieu de cette triste scène. Le lendemain matin, ayant rendu compte de ce qu'il avait vu aux gentilshommes, il

leur sembla qu'on devait dire au schérif de ne pas laisser le corps royal sans sépulture. Au même instant ils envoyèrent à ce prince un message, et il ordonna que deux Maures, accompagnés de Resende, cherchassent le cadavre. Il fut trouvé dans l'endroit indiqué.

Resende contemplant alors ce corps royal si rempli de beauté, le baigna de larmes amères, puis, se dépouillant de sa chemise, il l'en couvrit, et ayant trouvé sur le champ de bataille des caleçons qu'on avait dédaigné d'emporter, il l'en revêtit également; alors le plaçant sur un cheval, il le laissa conduire à la tente du schérif.

O vie misérable! caduques espérances! image de la présomption humaine! Ceux qui avaient vu la veille un roi jeune, à la fois si aimé et si redouté, seigneur d'un opulent royaume, monté sur un cheval superbe, foulant en liberté la terre ennemie, plein de sécurité au milieu de ses vassaux, tout environné d'armes luisantes et de pur amour, ceux-là le voyaient attaché sur un mauvais cheval avec une corde, couvert de sang et de terre, le visage devenu difforme par l'angoisse de la mort,

et à cause surtout d'une blessure qu'il avait reçue à la tête; on en voyait une autre, au-dessous du bras droit, qui semblait faite par une zagaie.

Certes, il n'y a pas besoin d'un grand secours du ciel, pour qu'un pauvre entendement humain s'humilie devant les décrets incompréhensibles de la Providence divine, en voyant ensevelis en un seul moment l'honneur des armes portugaises, les espérances d'un roi valeureux, protecteur de tant d'autres hommes.

Quand le corps arriva devant les gentilshommes qui étaient présens à la bataille, et devant quelques autres captifs, tous se livrèrent à de grandes lamentations; et se jetant à genoux avec un indicible amour, ils baisèrent les pieds de celui qu'ils reconnaissaient, si toutefois des yeux tellement remplis de larmes pouvaient reconnaître entièrement ce qu'ils regardaient.

Aussitôt le schérif leur fit dire qu'ils examinassent bien ce cadavre, que si c'était le corps de don Sébastien, il lui donnerait la sépulture qui lui était due, et qu'après l'examen on lui présentât un

rapport. On fit ce que ce roi commanda : quoiqu'il n'y eût pas d'autres témoignages que des larmes et de nombreux soupirs, ils suffisaient pour donner un entier crédit au douloureux événement. Toutes diligences achevées, et les gentilshommes présens ayant certifié le fait, le schérif leur fit dire qu'ils eussent à racheter le corps de leur roi ; ils répondirent qu'ils le feraient, et que sa majesté déclarât ce qu'on lui devait donner, parce que l'on enverrait chercher au premier établissement chrétien ce qu'il aurait demandé. Lorsque le schérif eut cette réponse, comme son intention était seulement de s'assurer si ce corps se trouvait être réellement celui de Sébastien, il ne différa pas davantage, et ordonna qu'on le mît dans un cercueil. On se servit pour cela de la litière où allait Joam de Sylva ; et c'est ainsi que le cadavre fut porté à Alcaçar.

Après avoir reconnu le corps du roi don Sébastien, les gentilshommes présens entrèrent en conseil, selon la misérable manière dont le permettait ce temps. Là, il fut résolu qu'ils devaient se racheter en masse, tant pour obtenir un prix favorable, que pour obvier à l'inconvénient, résultant des promesses que feraient quelques nobles, impa-

tiens de recouvrer la liberté et ne craignant pas d'entraver le rachat des autres. Se rangèrent de cet avis, don Duarte de Menezes, don Duarte de Castel-Franco, depuis comte de Sagubal, don Fernando de Castro, don Miguel de Noronha, Belchior do Amaral.

. . . . . .

Après cette résolution, il parut bien à ceux du conseil, auxquels les autres avaient remis leur autorité, qu'on priât le schérif de placer à la garde du corps quelques gentilshommes, non-seulement comme marque de dignité, mais de peur qu'il n'arrivât qu'on mît un autre cadavre à la place de celui-ci, en donnant ainsi occasion de ne plus croire jamais à la vérité. Pour lui faire part de cette nouvelle décision, don Duarte alla vers le schérif, qui accorda facilement ce qu'on lui demandait. Il fut ordonné que Belchior do Amaral accompagnerait le corps et lui donnerait la sépulture. Amaral partit donc pour Alcaçar. Ce fut dans les salles basses de la maison de Abraen Sufiane, alcaïde de la même ville, qu'il fit les obsèques, aidé d'un Allemand. Le corps fut enterré dans le cercueil où il avait été apporté; on le couvrit de

plâtre et de sable; et après avoir répandu bien des larmes, les deux chrétiens posèrent sur le lieu de la sépulture quelques pierres et quelques tuiles pour qu'on la pût reconnaître en tout temps (2).

Après avoir accompli ce triste devoir, Belchior do Amaral fut envoyé à Tanger, ville appartenant aux Portugais, pour traiter du rachat des captifs.

Il y avait alors dans cette ville un moine nommé Frey Joam da Sylva, religieux de l'ordre des prêcheurs, homme très docte, auquel, à cause de sa noblesse et de sa vertu, don Sébastien portait beaucoup d'affection; il n'avait point accompagné le roi, afin de prendre soin des blessés, et outre cela, il se trouvait indisposé lors de l'expédition. Il ne tarda pas à savoir la venue de Belchior do Amaral, et le pria, à cause de son indisposition, de venir le voir; puis, quand celui-ci fut arrivé, il lui dit : « Seigneur, j'ai une chose à demander à votre courtoisie, et je n'en veux point savoir d'autres: le roi don Sébastien par malheur est-il mort? » Belchior répondit: « Il est mort, et je l'ai enterré de mes propres mains. » Lorsque Joam da

Sylva l'eut entendu, et qu'il eut compris l'horreur de cette cruelle catastrophe, dans laquelle il vit marqué tous les maux de la patrie, sans dire une parole de plus, il se tourna de l'autre côté du lit où il était couché, et rendit l'âme à Dieu.

Après que Belchior do Amaral eut remis ses lettres à don Francisco de Souza, capitaine d'un navire portugais faisant voile pour Lisbonne, il retourna en captivité, quoiqu'il pût user de la liberté, et que personne n'eût répondu au schérif, sinon lui-même.

Le roi, accompagné de ses prisonniers, se dirigea vers Fez. Les choses qui arrivèrent dans ce voyage furent si nombreuses et si malheureuses, qu'on ne sait, ni si on peut les raconter, ni si elles ne vont pas au-delà des limites de la patience humaine; c'est ce qui fait que je les passerai sous silence. Si ceux qui ont été intéressés dans ce malheur entendaient rappeler leur infortune, il me semble que ce serait leur infliger de nouveau le même tourment; il n'est pas juste que tant de maux soient soufferts tant de fois.

Arrivés à Fez, le sort des chrétiens ne s'amé-

tiers guère. Il y en avait un grand nombre que leurs maîtres tenaient dans les prisons publiques, afin qu'ils se rachetassent à un haut prix ; là ils couchaient à terre, et n'avaient pas d'autre nourriture que quelques misérables aumônes, arrachés à la pitié des gens repris de justice enfermés avec eux, et qui partageaient ainsi les aumônes qu'on leur apportait. D'autres étaient occupés à moudre du blé et de l'orge avec une meule à main, ou bien ils cardaient de la laine à la tâche, de manière qu'après avoir travaillé sans aucun relâche durant le jour, il ne leur restait de loisir qu'une si faible partie de la nuit, qu'ils ne pouvaient pas même prendre du repos pendant une heure. Quelques-uns allaient travailler aux vignes et aux jardins, et c'était le travail le moins pénible, parce qu'ils reposaient la nuit. Que dire de ceux qui avaient cinq à six maîtres, qu'ils servaient alternativement durant toute la semaine, souffrant chaque jour les caprices d'une humeur nouvelle et le poids d'un nouveau travail ! car, quelque faible que fût le droit de chacun d'eux sur le pauvre captif, quand il s'agissait de tourmens, il semblait que ce droit fût entier. Il y en avait encore de plus courte satisfaction et d'état plus misérable ; leurs maîtres les char-

geaient de fers durant le jour, et les tenaient dans de sombres prisons pendant la nuit, sans voir qui que ce fût au monde; plus ils souffraient courageusement, plus triste devenait leur situation, parce que les Maures concevaient par leur courage grande estime de leurs qualités, et augmentaient ainsi le prix de la rançon; et ils étaient bien heureux encore, ces pauvres captifs, de ne pas être jetés, comme ceux d'Alcaçar, de Tetuan et de Larache, dans les masmorras; car les masmorras sont des caves profondes où l'air ne pénètre que par une seule ouverture, où de grandes misères de faim et de soif sont perpétuellement endurées.

Dans ce désastre général, il y eut quelques femmes assez heureuses pour se procurer la liberté; mais il n'en arriva pas ainsi à une jeune Italienne dont je crois devoir faire mention, puisque sa foi fut grande, et que sa volonté fut forte.

Il faut savoir, que parmi les capitaines de la division du marquis Sternuille, il y en avait un nommé Hercoles. Il avait emmené en sa société une jeune dame de très bonne grâce et de grande beauté, avec laquelle, selon l'opinion de sa compagnie, il

était marié, et que l'on regardait comme étant noble, selon toute apparence. Entre plusieurs femmes, elle devint captive de deux Arabes, qui l'entraînèrent à pied, sans chaussure, ayant pu conserver à peine quelques misérables vêtemens. Elle cheminait de cette manière, lorsqu'un puissant alcaïde passa par hasard, lequel, s'éprenant tout à coup de ses charmes, la saisit par le bras, en arrachant aux Arabes jusqu'à la moindre partie de son vêtement. La personne de l'infortunée eût couru bien des risques partout ailleurs, mais ils étaient bien plus grands encore dans un lieu où ne règne que la licencieuse méchanceté, tant recommandée par Mahomet. Le maître absolu satisfit sa brutale passion; mais, sa pauvre victime éprouva une telle horreur de cet épouvantable traitement, qu'elle fut en péril de la vie. Néanmoins le Maure l'emmena, et poursuivit son chemin, plein d'une passion qui l'empêchait de penser à toute autre chose.

Les deux fils de l'alcaïde, qui étaient déjà des hommes, éprouvèrent alors un profond chagrin. Les uns disent que ce chagrin fut causé plus encore par l'envie, qui s'était enparée de leur cœur,

que par la douleur de leur mère ; mais il est probable que ces deux raisons se réunirent pour l'augmenter. L'alcaïde, qui s'appelait Amu-ben-Sélim, étant arrivé à Fez, cette mortelle envie commença à agir sourdement. Les femmes s'indignèrent, les fils se rangèrent de leur parti, si bien que de toute part les plaintes se multiplièrent ; mais le Maure, que son amour empêchait d'avoir égard à aucune considération, agissait en toute liberté, et fit bientôt maîtresse de la maison celle qui l'était déjà de lui, si fort contre sa volonté.

Au milieu de ces prospérités si mal fêtées par celle qui en était l'objet, un captif de l'alcaïde, Ali Chequito, renégat portugais, vint la voir pour connaître sa position. Elle lui avait inspiré grande pitié, quand il l'avait vue sur le chemin, marchant nu-pieds, et il avait essayé alors de la consoler, le mieux qu'il avait été en son pouvoir de le faire. Il avait su quelle était sa nouvelle situation, et il avait voulu lui parler, autant pour la consoler dans ses riches misères, que pour rappeler à son souvenir les périls que courait son âme. Après quelques démarches, comme l'alcaïde ne savait rien refuser à celle qu'il aimait, ce captif obtint la permission

de lui parler ; mais il ne put s'empêcher de tressaillir à la première vue, en s'apercevant qu'elle était vêtue à la mauresque. Quant à Virginia, elle eut grande joie de voir ce jeune homme, et elle lui dit : « Ami, quelle satisfaction j'éprouve, s'il peut » y avoir quelque satisfaction dans l'état où nous » sommes, à vous voir conserver l'existence, et » pouvant par conséquent espérer quelque re» mède à vos maux ! Combien je suis heureuse de » trouver en vous un fidèle témoignage de ma » loyauté ! Ces vêtemens que vous voyez, tristes » preuves d'un horrible blasphème, je suis con» trainte à les porter par celui qui, maître de ma » liberté, est à la fois amant si emporté et ennemi » si cruel. » Virginia disait cela en répandant tant de larmes qu'elle montrait bien ainsi la sincérité de son cœur ; et le captif la consolait le mieux qu'il était en lui, devant un vieux renégat espagnol à la garde duquel on l'avait confiée ; et alors, s'abandonnant à quelque espérance pour son sort à venir, il s'informa du capitaine Hercoles. Elle lui répondit : « Sachez que la fortune aurait tout bien fait à » mon égard sans la honte qui suit l'outrage, et en » oubliant le péril de mon âme ; car, la meilleure » partie de moi-même est en liberté. Hercoles,

» mon bien, mon unique espoir, est libre à Ceuta, » quoique sa pensée soit toute entière à Fez. » De cette manière Virginia lui fit comprendre l'espérance qu'elle concevait d'obtenir sa liberté, puisque, outre qu'il avait offert 800 cruzades pour son rachat, Hercoles, comprenant bien que tout l'argent du monde ne peut rien contre la passion, Hercoles employait tous les moyens possibles pour assurer sa liberté, et qu'il cherchait enfin, avec le zèle le plus ardent et de la manière la plus secrète, à se procurer un guide parmi les Maures.

Tandis que Virginia parlait ainsi, l'esclave, jetant les yeux sur elle, s'aperçut qu'elle était enceinte. Il voulut dissimuler ce qu'il éprouvait; mais elle, qui comprit toute sa pensée, lui dit en versant des larmes : « Je sais qu'à juste raison les » œuvres ont toujours été regardées comme plus » dignes de foi que les paroles, mais, comme té» moin véritable de moi-même, j'ose dire que ce que » vous voyez est l'œuvre d'un rapt épouvantable. » Si j'y soupçonnais quelque consentement de mon » cœur ou quelque plaisir de mes sens, je déchi» rerais moi-même mes propres entrailles, chargées » de ce poids honteux, et je donnerais, par une

» mort honorable, satisfaction à ma vie. » Après ces paroles, Virginia rendit au jeune captif un compte plus particulier de sa situation, et il se sépara d'elle plein de compassion pour ses angoisses et de crainte pour son avenir.

Pendant ce temps, le capitaine Hercoles était à Ceuta, négociant le rachat de Virginia. De 1,000 cruzades que le pape lui avait envoyées pour prix de sa liberté, il en avait enployé 800 à l'usage dont nous avons parlé, d'autant mieux, que lorsque cette faveur lui avait été faite, il était déjà racheté. Voyant que tout cela ne suffisait pas pour parvenir à son but, il résolut d'employer son argent à mettre en usage d'autres moyens, et il se ménagea de telles intelligences chez l'alcaïde, que Virginia put exécuter sa fuite avec des guides Maures et d'autres individus chargés de l'aider dans cette entreprise. La nuit étant arrivée, Virginia partit donc, couverte de vêtemens mauresques, et cachée dans un *capellar* d'écarlate (3), qu'elle avait coutume de porter quelquefois comme travestissement, quand elle montait à cheval avec ses compagnes. Elle suivit la route de Melilha, ce qui n'était point une mauvaise détermination, puisqu'elle était plus

assurée de rencontrer des gens arrivant de nos frontières.

Lorsque vint le jour, et que l'alcaïde ne trouva plus Virginia, il entra dans une si furieuse démence, que, mettant de côté son devoir et sa dignité, il commença à courir le pays, environné de gens de justice et des hommes de sa maison, pensant qu'une femme si délicate n'avait pu fuir tout au plus que vers les terres du voisinage ; mais trouvant bientôt des indices d'un plus long voyage, il retourna chez lui si triste, si plein d'angoisses, que, si on avait pu avoir quelque pitié pour lui en telle circonstance, la pitié eût été bien employée.

Cependant il expédia grand nombre de Maures à cheval vers tous les endroits où l'on pensait que Virginia avait pu se rendre.

Il leur avait fait de grandes promesses ; car, outre les souvenirs douloureux de l'amour, ce Maure éprouvait un regret profond de ce que son enfant pouvait venir au monde en un lieu où il serait chrétien. Ses fils ne manquaient point de remettre en sa mémoire quelques pensées qui ac-

croissent son indignation ; mais il avait plutôt besoin de consolation que d'être excité en ses projets.

Quelques jours s'étant passés (jamais ne durent long-temps les joyeuses espérances), Virginia fut prise sur le chemin de Melilha, où elle s'était vue abandonnée par ses guides, qui avaient été contraints d'agir ainsi pour se soustraire à la mort; mais comme, outre le respect que le Maure avait ordonné qu'on eût pour elle, sa noblesse la faisait assez respecter en tous lieux, elle fut traitée avec courtoisie, et ramenée devant l'alcaïde avec les vêtemens qu'elle portait. Virginia arriva chez lui si triste, si fatiguée qu'elle en était presque morte. A la fois plein de joie de son retour et de douleur de sa détermination, le Maure lui dit avec une mélancolie bien profonde :

« Femme, tu étais captive, et je t'ai faite maîtresse absolue d'un maître devenu ton esclave. Pourquoi donc m'as-tu quitté avec tant de mépris? N'as-tu donc pas compris comment j'ai fait de toi mon idole et l'âme de ma vie? J'ai repoussé tout ce qui m'entoure, et j'ai été dans mon audace jusqu'à

repousser aussi la loi dans laquelle je vis. Si tu avais un si puissant désir de ne plus être maîtresse en des lieux où tu ne semblasses plus captive, j'aurais été un guide fidèle. Ma vie importait peu quand je te devais voir. Hélas ! si mon ardente loyauté me fait haïr de toi, le soleil qui éclaire les cieux et envoie sa lumière aux étoiles jette aussi ses rayons sur la terre. Ces regards, qui ont brûlé mes entrailles, auraient dû découvrir dans mon âme assez de grandeur pour en racheter ma faute. »

Le Maure disait ces paroles et bien d'autres en arabe, et elles furent traduites à peu près ainsi que nous les avons rapportées, par un juif nommé Dinar, qui servit d'interprète dans cette déplorable affaire.

En entendant ces paroles, la triste Virginia pleurait, mais avec une angoisse bien différente de celle du Maure. Elle ne songeait qu'à la courte durée de son espoir, et bientôt elle en vint à avoir une telle horreur d'elle-même, qu'elle tomba malade d'une grande maladie, si bien qu'en peu de temps et au milieu de grandes douleurs elle mit au jour le fruit de sa déplorable union : l'enfant était

mort. L'alcaïde sentit vivement ce nouveau malheur, non-seulement à cause du douloureux accident qui était arrivé, mais parce qu'il craignit que Virginia ne devînt d'autant plus cruelle qu'elle se trouverait moins engagée. C'est au milieu de ces soupçons, accrus sans cesse par ses fils et par ses femmes, que l'alcaïde passa plusieurs jours entre l'espérance et la crainte, jusqu'à ce que Virginia, résolue de nouveau à ne plus souffrir une telle existence, encouragée d'ailleurs par les intelligences que lui ménageait le capitaine Hercoles, s'enfuit encore presque de la même manière que la première fois.

L'alcaïde sentit ce dernier dédain avec une telle véhémence que, se prenant lui-même en horreur, il ordonna à ses fils de chercher la fugitive avec ses troupes à cheval, et de la mettre en un lieu où elle ne pût se racheter; il ne croyait plus ses yeux capables de contempler une si grande agonie.

Les fils étaient prompts dans leur colère. Poussés par leurs mères, il ne leur fallut qu'une faible condescendance pour se livrer à une vengeance qu'ils souhaitaient ardemment. Ils partirent immédiatement, et, bien que la triste Virginia fût par-

venue à se cacher durant quelques jours en se réfugiant au milieu des rochers et en souffrant d'incroyables misères, elle fut reprise et conduite à la maison de l'alcaïde. Épuisée, à demi-morte, on la jeta dans une prison, où le Maure n'ôsa pas aller la voir. Les fils et les femmes de l'Arabe se réunirent si bien pour exagérer les crimes de la captive aux yeux du maître, que celui-ci commença à perdre les souvenirs passionnés qu'il conservait pour elle : bientôt on noircit davantage l'infortunée dans son esprit, et il ordonna qu'elle ne parût plus devant ses yeux. Ses ennemis alors conçurent une horrible pensée.

. . .

Oh! quel sort, quand on se souvenait d'avoir vu cette jeune femme dans notre camp, si belle, attirant tous les regards, et qu'on la voyait condamnée par sa propre beauté, et si pauvre parce que la nature l'avait enrichie de mille qualités ! Certes c'est une chose digne de grand deuil lorsqu'on y pense, et surtout quand on se rappelle que la plupart des femmes captives furent délivrées.

Entraînés par la haine mortelle de leurs mères pour la chrétienne, et d'ailleurs emportés par leur

férocité naturelle, les fils de l'alcaïde tirèrent la triste Virginia de la prison où elle était, tandis que leur père s'était éloigné de la ville, et dans leur étrange fureur, ils lui attachèrent les mains si cruellement, qu'elle comprit dès lors que c'était la fin de ses jours qui était venue ; et voyant la mort si voisine, les cimeterres apprêtés, elle leur parla encore :

« Gens lâches dans la vengeance, si ce sort déplorable, que vous appeliez le sort le plus noble et le plus élevé, a troublé votre paix, allez, Dieu sait que je n'ai jamais souhaité ce qui a excité votre haine. Vous triomphez de ma mort, et durant ma vie je pouvais être votre maîtresse absolue ; mais, je vous le dis, mon amour, l'horreur de ma situation, mon honneur atteint, voilà les poignards qui me donnent la mort ; je dédaigne vos cimeterres. »

Elle parlait ainsi devant les femmes de l'alcaïde ; mais la haine leur ôtait toute pitié, et même elles excitaient leurs fils à terminer cette tragédie, de sorte que la victime, dans le douloureux passage, put à peine prononcer le saint nom de Jésus. Les

sabres tranchans tombèrent sur ses tresses dorées, ses pâles joues furent souillées de sang, et l'on dit que sa bouche si belle joignit au dernier souffle un nom qui s'échappa avec son âme.

C'est ainsi que finit Virginia. Quant à ce que sentit Hercoles, on peut le comprendre.

L'alcaïde eut une mauvaise fin : ayant été envoyé par le schérif vers le royaume de Guago, il revint de là prisonnier, et en état si déplorable, qu'un captif bien honorable m'a assuré lui avoir donné l'aumône.

NOTES

SUR LA MORT DU ROI SÉBASTIEN.

(1) Sébastien avait une âme pleine d'ardeur et d'enthousiasme. Sa vie est enveloppée de mystères comme sa mort. Les chroniques rapportent, qu'étant à Lisbonne, il sortait souvent la nuit de son palais, longeait le Tage et se dirigeait vers un lieu solitaire, où il avait de fréquentes entrevues avec une religieuse. On ne donne pas à entendre qu'il y eût en cela quelque passion d'amour. La guerre d'Afrique était une guerre de religion et de chevalerie ; mais à cette époque il fallait déjà, pour l'entreprendre, indiquer un motif politique. On le trouva, en dépit des sages conseils d'Osorio et de quelques autres hommes, qui comprenaient parfaitement quel serait le funeste résultat de cette entreprise. L'ancien roi de Maroc, Muley-Mohammed, tyran abhorré de ses sujets, avait été renversé du trône; ou plutôt Muley-Moluch, son oncle, lui disputait ses droits;

le jeune roi chrétien s'interposa dans cette querelle, malgré les efforts que fit Moluch pour l'en dissuader, et il eut l'air de céder aux instances de Mohammed, qui, en cas de réussite, devait payer, dit-on, un tribut très considérable au Portugal. Sébastien partit pour l'Afrique, en 1578, avec douze mille hommes de troupes portugaises et espagnoles, et quatre mille hommes de troupes étrangères, auxquels il faut joindre mille aventuriers et une suite assez nombreuse. Muley-Moluch vint à sa rencontre à la tête d'environ quatre-vingt mille chevaux et de vingt mille fantassins. Il fit former un immense croissant à son armée dans le voisinage d'Alcaçar Kebir, non loin du fleuve Lucos. Malgré ses manœuvres habiles et la supériorité du nombre, les Portugais eurent d'abord l'avantage ; mais en ce moment on entendit plusieurs voix qui s'écriaient : « Tout est perdu !... en arrière... fuyons... » Au mot répété de fuite, Rodriguez de Sa s'écria : « Fuir ! fuir !... mon cheval ne sait pas reculer. » Et il trouva la mort en ranimant le courage de ses compatriotes. Muley-Moluch, voyant le désavantage des Arabes, était mort subitement. Un renégat portugais, nommé Hamet Taba, le transporta secrètement dans sa litière, et feignit de recevoir ses ordres en les transmettant à l'armée. Bientôt Perez de Tavora tombe mort au milieu de ses soldats, et la déroute de l'armée chrétienne commence. Il y eut en ce moment des prodiges de valeur individuelle. Sébastien voulait mourir, et, malgré ceux qui faisaient leurs efforts pour le sauver et qui l'environnaient en le priant de prendre la fuite, il trouva la mort. Quelques historiens assurent que son cheval l'emporta au loin, et qu'il disparut près du fleuve où se noya Mohammed en fuyant. D'autres affirment qu'au

LE RENÉGAT ET LA JUIVE.

CHRONIQUE PORTUGAISE.

XVI^e^ SIÈCLE.

LE RENÉGAT ET LA JUIVE.

CHRONIQUE PORTUGAISE.

XVI^e^ SIÈCLE.

Hieronimo de Mendoça, *Journal de Afrique*.

Cette histoire, à la fois si simple et si touchante, est tirée du volume qui nous a déjà fourni la chronique de la belle Virginia.

LE

RENÉGAT ET LA JUIVE

HISTOIRE DU SEIZIÈME SIÈCLE.

C'était une vie bien misérable que celle de ces renégats que nous trouvâmes en Barbarie après la bataille d'Alcaçar; mieux valait toutefois tomber entre leurs mains qu'entre celles des juifs ou des Maures. Il y avait moindres chances à courir pour le salut de l'âme, moindres angoisses pour un cœur de chrétien. En toute vérité donc ces *Elches* sont la race la plus malheureuse du monde, car les chrétiens les tiennent pour Maures, et les Maures pour chrétiens, et, si l'on peut dire telle chose, je crois qu'ils sont fidèles au Christ en leur cœur.

Or je veux vous dire une histoire qui advint durant ma captivité.

Bien près d'Ali Chiquito demeurait un alcaïde renommé dans tout le pays de Barbarie; cet homme était Portugais de nation, très courageux et de condition fort bonne. Etant devenu captif par mésaventure, il s'en vint à Fez avec un juif qui l'acheta; ce juif avait une fille merveilleusement belle (comme bien il paraissait encore lorsque je la vis), et l'on dit que le chrétien portugais s'embarrassa tristement en ses amours pour elle.

Le cours du temps amenant grande tendresse entre eux, la jeune fille devint enceinte, et elle commença à manifester par ses paroles le péril qui la menaçait, disant au captif comment pour lui elle devait être lapidée publiquement; car parmi les juifs une telle faute n'entraîne pas un moindre supplice. Elle parla beaucoup de l'infâmie qui en allait rejaillir sur elle et sur ses parens: mais tout cela n'était rien encore auprès de l'immense douleur qu'elle sentait en pensant qu'avant d'endurer la mort, son ami devait être lapidé devant elle. Elle dit toutes ces choses, en pleurant plus d'une fois,

avec grandes angoisses, si bien que le captif, ne voyant aucun remède pour conserver sa vie, se résigna à endurer cette triste mort. Il lui dit donc: «Je vois bien madame qu'à cause de moi et à mon unique sujet, vous êtes tombée au plus douloureux état de la vie, mais, quelque chose que vous souffriez, en mon âme la peine est double. Et certes je sens bien plus vos maux dont j'ai été la cause unique, que je ne redoute le mauvais sort qui m'attend: et toutefois comme nos malheurs ont eu leur naissance dans le véritable amour né de votre beauté, comme ma folie est née de cette passion qui donne une mort infâme à une beauté si rare, je sens qu'il y a justes raisons pour que vous me soyez compagne en toute chose. Sachez le donc, Senhora, j'ai délibéré de payer par ma mort les erreurs de ma vie, car enfin étant chrétien et connaissant le vrai Dieu, j'ai rompu facilement ses préceptes, et puis j'ai hâté les tourmens qui attendent une âme.» Il ajouta: «Hélas, hélas! puisqu'il n'y a nul remède à cela parmi les hommes, ne serait-il pas plus juste de chercher le secours de Dieu et d'essayer de sauver deux âmes, qui, delivrées des misères de cette vie fragile, s'en iraient de compagnie et dans un même élan, jouir de l'éternelle

béatitude pour laquelle elles étaient faites, et le démon serait frustré de ses joies, car un mot d'espérance et de foi briserait en sa main les chaînes dont il nous tient attachés; moi, à l'indigne état que Dieu seul connaît, et vous, à la longue erreur de vos pères. Vous savez combien de fois je vous ai déclaré la vraie loi des chrétiens, vous montrant clairement les ténèbres du chemin que vous suivez; vous avez été ébranlée en vos résistances: eh bien! je vous le dis maintenant, le sang peut servir d'eau, en confessant la foi catholique sans aucune crainte. La foi, entendez-vous, si vous l'avez sincère, c'est par votre aide que je passerai allégrement dans les bras de la mort, toujours votre ami, toujours votre loyal amant, mais demandant au ciel des amours bien différentes des amours périssables d'aujourd'hui.» Elle lui répondit :

« Faible femme que je suis, et combien je me sens indigne de consolations, puisque tout m'épouvante jusqu'aux raisons de votre cœur... Je sens combien peu il importe que je perde une vie comme la mienne, mais enfin elle doit éteindre la flamme par qui j'existe, et vous n'y avez peut-être

point songé ; ami, le fruit de nos amours sans bonheur périra... Le temps apporte de grands remèdes en toute chose, et Dieu, qui peut tout, nous laisse encore le droit d'espérer en lui. Hélas ! si nous pouvions vivre un jour en terre de chrétiens il y aurait peut-être bénédiction sur nous.

— Vivre en terre de chrétiens ! s'écria le renégat; et, comme il me l'a dit depuis, de grosses larmes coulaient de ses yeux en regardant la belle juive; il y avait là une âme à sauver.

Puis le pauvre captif voyant la jeune femme si pleine de craintes, si peu délibérée, et, ayant les angoisses de la mort devant elle, lui dit avec beaucoup de tendresse :

— Senhora, quelle détermination est la vôtre? le péril est menaçant.

— Je ne trouve à nos misères, dit-elle, qu'un seul remède, mais il vous sera plus douloureux que le mal lui-même.

— Dites, répondit le captif.

La juive hésita ; elle regarda le ciel et son ami :

— Eh bien, dit-elle enfin, il faut feindre de suivre la loi des Maures jusqu'à ce que s'apaise cette tourmente, et, à l'abri de cette adoration mensongère, qui nous empêchera de vivre chrétiennement?... Sans doute, la voie est honteuse, mais elle ne conduit à rien qui ne soit honorable et glorieux.

L'alcaïde était déjà renégat en son cœur, mais il garda long-temps le silence, et toutefois ce fut avec ces faibles apparences que ce pauvre jeune captif, fixant les yeux de son âme sur l'espérance des temps, se laissa aller à de telles raisons... La crainte de perdre une compagne bien aimée, fût plus forte que le respect de Dieu.

Ils prirent tous deux la religion des Maures, et ils échappèrent tous deux à la loi maudite qui menaçait leur vie.

Lorsque j'étais en Barbarie, ils avaient trois fils, et le plus vieux pouvait bien avoir quinze ans : ils étaient baptisés, et chez eux ils gardaien

le nom de chrétiens, bien qu'au dehors on les prit pour des morisques. L'alcaïde, comme on le peut bien penser, était resté grand ami des chrétiens, et particulièrement de Frey Vicente de Fonseca. En ce temps, sa femme accoucha de nouveau, il appela le moine pour baptiser son fils, et, en sa compagnie, quelques personnes afin d'honorer le baptême, c'est parmi elles que je me trouvai.

Lorsque nous fûmes réunis, l'alcaïde, voulant faire honneur à Frey Vicente, lui montra sa femme et lui dit : « Seigneur, voici la cause de mes angoisses ; mais que votre paternité le dise elle-même, mes erreurs n'ont-elles pas quelque excuse ? »

Et Frey Vicente voulant obéir aux lois de la courtoisie, lui répondit qu'il lui semblait véritablement qu'on pouvait trouver en la senhora Zaïde des excuses à une chose qui n'en admettait point, et que, plus qu'un autre, il le savait sans doute, puisque pour l'amour d'elle il avait fait tout ce qu'on pouvait faire sur terre et essayé même ce qui ne pouvait se faire au ciel.

Mais elle, s'entendant appeler Zaïde, rougit d'une pensée bien triste ; un moment après elle devint toute pâle de l'idée du moine. Toutefois, elle reprit gràcieusement : « Que votre révérence ne me traite point si mal. Mon nom en mon cœur c'est Marie; dans cette maison c'est ainsi que l'on m'appelle, jusqu'à ce que Jésus permette que ce nom soit véritablement le mien aux yeux des hommes.»

Alors Frey Vicente se sentit ému jusqu'à pleurer sur le sort de ces pauvres gens, qui ne recueillaient que diffâme et honte de leur secret sacrifice, il dit sur eux une courte prière qui offrait à Dieu leur affliction; puis, faisant fermer très secrètement les portes, il baptisa l'enfant, dont un marchand chrétien, nommé Inigo de Melohy, fût le parrain. Et depuis, il ne lui arrivait jamais de songer à ce baptême sans que les larmes lui vinssent aux yeux, et sans qu'il se rappelât cette belle jeune femme qui de juive était devenue maure, et qui en son cœur était si sincèrement chrétienne.

LE TISSERAND DE SÉGOVIE.

COMÉDIE ESPAGNOLE.

NOTICE

SUR

D. JUAN RUIZ DE ALARCON Y MENDOZA.

Si l'on en croit une vieille tradition littéraire, lorsque le grand Corneille eut terminé le *Menteur*, il s'écria qu'il donnerait volontiers une de ses meilleures tragédies pour être l'inventeur de cette *comédie fameuse* du théâtre espagnol. Le mot resta ; mais le véritable auteur de la *Verdad sospechosa* ne fut pas nommé(1). Et pendant plus de deux siècles, celui qui pouvait se glorifier d'avoir un semblable

(1) Notre grand tragique fut toujours persuadé qu'il avait imité une pièce de Lope de Vega, et tout le monde le crut avec lui. Si je ne me trompe, Victorin Fabre, cet écrivain si digne de regrets, et auquel on doit une si noble appréciation du génie de Corneille, Victorin Fabre est le premier qui ait nommé en France Alarcon y Mendoza comme un des trois auteurs auxquels on attribua d'abord la Verdad sospechosa. Il semble incliner pour Rojas, mais aujourd'hui

emprunteur, le prédécesseur de Calderon et le contemporain de Lope de Vega, Ruiz de Alarcon, resta complètement ignoré en France. L'Espagne elle-même semblait l'avoir oublié.

Quelques Espagnols, curieux de cette belle poésie du XVII^e^ siècle, qui signale la période des trois Philippe, quelques hommes doués d'une haute intelligence et d'une âme vraiment passionnée, surent bien mettre Juan Ruiz de Alarcon au rang qu'il devait occuper, c'est-à-dire qu'ils

la chose n'est plus douteuse parmi nous, et elle ne l'a jamais été pour certains critiques espagnols. Notre poète est bien véritablement l'auteur de l'excellente comédie où Corneille puisa son sujet. Comme il peut être curieux de savoir au juste en quelle estime était, dans l'esprit du grand homme, celui auquel il avait emprunté, nous donnerons ici un fragment de l'avant-propos qu'on trouve dans une des vieilles éditions. Après avoir abordé la question du style et des incidens principaux, il ajoute : « Pour le reste, j'en ai pris tout ce qui s'est pu accommoder à notre usage, et s'il m'est permis de dire mon sentiment dans une chose où j'ai si peu de part, je vous avouerai en même temps, que l'invention de celle-ci me charme tellement, que je ne trouve rien, à mon gré, qui lui soit comparable en ce genre, ni parmi les anciens ni parmi les modernes. » Et plus loin, à propos de deux épigrammes louangeuses de Zuylichem, homme fort docte, dit-il, et secrétaire des commandemens du prince d'Orange, il continue : « On n'aura pas lieu de m'accuser de beaucoup de vanité pour en avoir fait parade, toute la gloire qu'il m'y donne doit être attribuée au grand Lope de Vega, que peut-être il ne connaissait pas pour le premier auteur de cette merveille du théâtre. » Nous nous arrêtons là, et nous n'entrerons pas dans plus de détails : il nous importait seulement de faire comprendre ce que Corneille lui-même pensait de notre poète. Il pouvait bien ignorer son nom, mais on vient de voir comment il appréciait son génie.

le placèrent tout d'abord à côté de leurs deux grands poètes. Mais le vulgaire, que dédaignait si bien Juan Ruiz, la multitude, ne sut point le comprendre; et l'on pourrait même ajouter, que l'appréciation de son génie échappa aux hommes de petite érudition, ou aux écrivains étrangers qui n'avaient pas suffisamment puisé aux sources, pour reconnaître les vraies origines. En effet, c'est en vain qu'on chercherait dans Schlegel, dans Bouterweck, quelque analyse d'Alarcon. Ces auteurs, qui se sont spécialement occupés du théâtre espagnol, se taisent sur celui qui inspira le grand Corneille. Ils se trompent comme lui, en attribuant ses drames à Lope de Vega, et ils n'accordent pas même une mention à l'auteur de tant de chefs-d'œuvre.

Nous l'avouerons, si le théâtre complet du poète nous est parvenu, et si depuis longtemps on lui a restitué les pièces éparses jouées sous son nom, mais dont plusieurs s'étaient emparé, les renseignemens qu'il nous a été possible de nous procurer se réduisent à un petit nombre de détails fort incomplets, et dus bien plutôt à quelques recherches patientes qu'aux biographies du XVII^e^ siècle. Nicolas Antonio, il est vrai, ne se tait pas complètement sur le poète; il l'apprécie même avec assez de justesse, mais quand il s'agit seulement d'établir le lieu de sa naissance, il le fait avec une restriction si prudente, qu'on sent, dès les premières lignes, l'incertitude où il est demeuré. Selon lui donc, Juan Ruiz de Alarcon y Mendoza serait né au Mexique, mais le savant biographe ne saurait même affirmer ce fait; il l'indique comme une opinion qui lui est propre, et lui, d'ordinaire si consciencieux, ne peut pas même donner la date de la naissance. On voit si Cor-

neille était excusable d'ignorer jusqu'au nom du poète qu'il avait imité.

Ce point important d'histoire littéraire était donc resté dans le vague, et l'on en était réduit aux conjectures, lorsqu'un des écrivains les plus distingués de la jeune littérature espagnole, est parvenu à faire cesser le doute à cet égard. Aidé des excellents renseignemens de M. H. Ternaux, don Eugenio de Ochoa a restitué à l'Amérique sa plus grande illustration littéraire. C'est bien au Mexique que Ruiz de Alarcon a pris naissance, dans la province de Tasco. Sa famille était originaire de la petite bourgade de Alarcon, qui fait partie du district de Cuença; mais là cessent tous les renseignemens biographiques fournis par la chroniqne religieuse de Baltasar de Medina.

On le voit par certains renseignemens puisés dans ses propres ouvrages, Juan Ruiz de Alarcon doit appartenir à la noblesse, et dans tous les cas, il a tout le ton d'un vrai gentilhomme espagnol. Tirait-il son origine de l'illustre famille dont le marquis de Trocifal nous a donné l'histoire? Ses ancêtres faisaient-ils partie de ces bandes aventureuses qui accompagnèrent les premiers conquistadores? c'est maintenant un fait qu'il est impossible de constater.

Dès les temps de la conquête, on voit les Alarcon se distinguer en Amérique, dans la guerre entreprise contre les Puelches et les Araucans. Ovalle fait mention d'un capitaine célèbre portant ce nom (1). Léon Pinello parle d'un

(1) D. Joannes Ruiz de Alarcon, mexici ut credo, apud occidentales indos natus, ex hispania oriundus, Comœdiarum autor..... ....., inter eos, qui classem hujus artis ducunt meo

Juan Ruiz de Alarcon, auquel il donne le titre de colonel, et qui aurait laissé une histoire manuscrite des guerres du Chili. Notre poète était-il son fils ou simplement son allié? Le champ ouvert aux conjectures est vaste, et il faut craindre de s'égarer. Ce qu'il y a de plus probable, c'est que, si Juan Ruiz deAlarcon était né dans quelque bourgade inconnue de la province de Tasco, il dut venir faire ses études à Mexico même, où dès le XVII^e^ siècle, le prince de Esquillache avait fondé un collége pour les fils de Caciques et pour les jeunes Espagnols de distinction.

En1622, nous voyons don Ruiz de Alarcon fixé en Europe, du moins c'est ce qu'indique le contrôle du Saint-Office, Quelques années plus tard, il est licencié, et en 1628, il occupe un emploi qui devait être assez lucratif; il prend le titre de *Relator del real consejo de Indias*. Il vit dans la familiarité la plus complète avec certains courtisans. Tout cela peut faire supposer qu'il ne fut pas trop maltraité de la fortune et qu'il vécut dans une sorte d'aisance à l'abri de cette pauvreté poignante qui tua Cervantes et Camoens.

En 1628, Ruiz de Alarcon dédie son théâtre à don Ramiro Felipe de Guzman, duc de Medina de las Torres, et grand chancelier du conseil des Indes (1). A en juger par

judicio annumerandus, et vix uni aut alteri puritate dictionis, urbanitate que et copia atque inventione comparandus. (BIB. HISP. NOVA, t. I.

(1) Le théâtre complet d'Alarcon est fort rare à Paris, l'exemplaire de la Bibliothèque royale offre de nombreuses lacunes : on ne possède dans cet établissement que la première partie, et plusieurs pièces de la deuxième réunies au théâtre de Montalvan. 2 vol. in-4. C'est à un littérateur espagnol justement estimé, M. Salva, que je dois la communication des détails bibliographiques que l'on a joints ici,

le style de la dédicace, il reste avec ce seigneur de la cour de Philippe IV, dans les termes d'une amitié familière qui indique assez l'indépendance de son caractère, surtout si l'on fait abstraction des formes louangeuses du temps.

Felipe de Guzman fut donc le Mécène du poète, c'est le titre qu'il veut lui donner, et il a besoin, dit-il, de son recours contre les efforts de l'envie. Il ne paraît pas toutefois, que ses ennemis lui causassent des craintes bien vives ni de bien grands ennuis, tant il les traite cavalièrement. Autant il est courtois et affectueux avec le jeune seigneur, qu'il regarde comme un ami éclairé plutôt que comme un protecteur, autant il met de joviale arrogance dans ses paroles au *public vulgaire*, aux gens de la foule, comme il dit: « C'est à toi que je m'adresse, bête féroce; à la noblesse, ce n'est déjà plus nécessaire : elle parle

et qui peuvent servir de guides dans les travaux que l'on entreprendra par la suite. Comedias de don Juan Ruiz de Alarcon. Madrid, 1628, 2 vol. in-4. Ce recueil, qui se divise en deux parties, doit avoir quatre feuillets d'avertissements préliminaires, qui ne se rencontrent pas dans tous les exemplaires. Il comprend les huit pièces dont parle Nicolás Antonio. — Parte segonda de las comedias del licenciado don Juan Royz de Alarcon y Mendoça. Barcelona, Sebastien de Cormellas, 1634, in-4. Ce volume, beaucoup plus rare que le premier, comprend les douze pièces dont ne parle point Nicolas Antonio, et qu'il semble avoir ignorées. J'ajouterai, à ces renseignemens bibliographiques, qu'il serait possible qu'on pût se procurer certains documens sur les œuvres et la vie de ce poète, dans la Généalogie de la maison d'Alarcon, par le marquis de Trocifal, c'est du moins ce que pense un Portugais fort instruit. Toutes mes recherches, pour me procurer ce volume à Paris, ont été vaines.

mieux de moi que je ne saurais le faire. Voilà mes comédies, traite les comme tu as coutume d'agir, et non selon la justice ; elles te regardent avec mépris, sans terreur ; elles ont passé par les périls de tes forêts, et maintenant elles peuvent bien traverser les recoins secrets que tu habites. Si elles te déplaisent, je me réjouirai, ce sera une preuve qu'elle sont bonnes. S'il t'arrive d'en faire cas c'est qu'elles sont mauvaises, et l'argent qu'elles doivent te coûter me consolera. »

Est-ce orgueil de Castillan, est-ce humeur plaisante d'homme qui tient peu à la célébrité, certes nul poète dramatique de France ou d'Angleterre ne s'est adressé au public dans un langage si dédaigneux ; nul n'a employé avec lui ce ton hautain, si dégagé de toute crainte, et il faut bien l'avouer, ce style de gentilhomme ne semble guères avoir réussi à don Juan Ruiz de Alarcon. Nous le répétons, il fut apprécié de quelques esprits d'élite, mais ce fut un poète sans aucune popularité, et dès l'origine ses plus fervens admirateurs l'oublièrent. Honneur donc au noble Montalvan, c'est le seul parmi les contemporains, qui reconnaisse cet homme de génie et qui le signale à la postérité !

Un critique espagnol, qui a tenté d'apprécier le caractère poétique d'Alarcon, et qui l'a fait quelquefois assez heureusement, l'éditeur de la Collection générale qu'on publiait en 1826, vient à l'appui de ce que nous disons et avoue que don Juan Ruiz « est un de ces génies malheureux qui manquent toujours leur célébrité. » « Pendant son vivant, dit-il, on ne craignait pas de s'attribuer ses œuvres, après sa mort personne ne se le rappelle, si ce n'est quelques gens lettrés. » Il aurait pu ajouter que cette in-

justice, que cet oubli prévu ou dédaigné, ne donnèrent jamais d'âpreté aux expressions du poète, et qu'il sut prendre gaiement son parti, même contre les emprunts singuliers, que les illustres du temps lui faisaient. Douze ans après sa première boutade, il parle encore au public de Madrid de ce ton qu'on lui connaît. Il réclame d'une manière positive, mais sa parole est sans amertume, et le hasard la rend plaisante. « Qui que tu sois, dit-il, ou mécontent ou bien intentionné, sache que les comédies de ma première partie et les douze qui composent cette seconde, sont toutes de moi, quoique quelques unes soient devenues la parure d'autres Corneille. *Aunque algunas han sido plumas de otras Cornejas.*

Ici le rapprochement est bizarre sans doute, et toutefois nous n'avons rien ajouté. Cette gaieté toute proverbiale, si familière à la langue espagnole, contient, comme on le voit, une sorte de prophétie; mais le poète n'a point su deviner, que la meilleure partie de sa gloire lui reviendrait un jour de celui qui lui emprunta (1).

Rojas et Lope de Vega se sont-ils attribué sciemment les pièces d'Alarcon? est-ce de leur propre aveu qu'on a mêlé dans leurs œuvres celles du poète méconnu? nous

(1) Le Menteur fut joué en 1642, et comme on l'a vu, la célébrité de Lope avait déjà éclipsé la faible renommée d'Alarcon; il est possible cependant que notre auteur ait entendu parler du succès prodigieux qu'obtint l'imitation d'une de ses pièces en France. Le caractère qu'il montre, dans le petit nombre de lignes où il parle de lui, ne peut guères faire supposer qu'il ait été affecté d'une manière bien douloureuse de la méprise du grand Corneille: on voit qu'il prenait assez bien son parti sur les contrariétés de ce genre.

ne saurions le croire, mais le langage ironique du poète, peut faire soupçonner que telle était sa pensée.

« Le *Tisserand de Ségovie*, continue-t-il, *la Vérité douteuse*, *l'examen des maris*, et d'autres pièces son imprimées sous le nom de divers patrons : c'est la faute sans doute des imprimeurs, qui font à cet égard ce que bon leur semble, et non celle des auteurs auxquels ils les ont attribuées. Mais j'ai voulu déclarer tout ceci, bien plus pour leur honneur que pour le mien ; il n'est pas juste que leur renommée pâtisse des fautes de mon ignorance. »

La chose a été discutée depuis, les faits ont été éclaircis, il ne saurait rester de doute sur le véritable auteur de la *Verdad sospechosa* et du *Tisserand de Ségovie*. Et hâtons nous de le dire, les preuves les plus irréfragables, celles qui ne sauraient guères admettre de discussion, sont offertes par le style du poète, et surtout par cette noblesse d'expression qui semble partout le caractériser.

Les critiques nationaux l'avouent eux-mêmes, indépendamment de son originalité, ce qui distingue surtout Ruiz de Alarcon, c'est la forme du langage, c'est l'habileté du rhythme, et sous ce rapport, plusieurs d'entr'eux n'hésitent pas à lui offrir le premier rang, ajoutons-le, il le mérite ici par l'énergie de la conception (1).

Selon nous, un critique habile, a parfaitement apprécié le génie de Ruiz de Alarcon, en disant, que le trait saillant de son talent était l'héroïsme de la pensée, la magnanimité de la conception, et que si ses pièces sont souvent irrégulières, il idéalise merveilleusement l'honneur, le dévouement, le devoir, la loyauté chevaleresque, le sacrifice de soi-même, la force de l'âme.

(1) Repertorio Americano, T. IV, p. 94.

Si dans le théâtre de Ruiz de Alarcon, il est une pièce qui réunisse ces hautes qualités; s'il en est une qui complète pour ainsi dire par la poésie l'enseignement historique, que l'on doit chercher parmi les fragments empruntés aux vieux chroniqueurs et que nous avons rassemblés ici, c'est la pièce qui termine cet ouvrage.

Oui, c'est bien là *cette flamme africaine*, cette *vieille férocité des Celtibères*, cette *gravité sentencieuse des Goths*, qui transige quelquefois avec Dieu, mais qui ne saurait transiger avec l'esprit de vengeance, et qui trouvera moyen de sanctifier sa haine si l'honneur le lui a commandé.

Nous l'avouerons franchement néanmoins, le *Tisserand de Ségovie* n'est pas un de ces drames qu'on puisse essayer de faire comprendre par l'analyse. Le génie ardent qui l'a conçu, qu'on a vu si hautain avec les âmes vulgaires, ce génie, il faut bien le dire, dédaigne aussi les lois poétiques qu'il n'a point façonnées. Il marche invariablement à son but; mais, c'est par bonds irréguliers; sa donnée est large et puissante, mais il l'affaiblit par les détails, car il méprise la vraisemblance. Malgré donc les émotions grandioses qu'il excite à un si haut degré, malgré ses indicibles beautés de situation, et cette énergie surhumaine, qui marque à jamais de son type le caractère de don Fernando, le *Tisserand* se refuse à un examen raisonné; c'est un drame tout rempli du plus haut intérêt, qui devait être admirable à la représentation; et cependant aujourd'hui la discussion lui serait mortelle.

Maintenant, une question se présente : cette bilogie est-elle née du même jet? a-t-elle jailli de la même inspiration? fut-elle soumise au public de Madrid à la même époque,

et avec ses deux divisions ? nous ne le croyons pas. Et toutefois, les deux pièces ne sauraient être séparées ; le volcan a bien eu deux éruptions, mais les ruisseaux de lave se sont confondus ; disons mieux, si dans la seconde partie certains personnages mettent en oubli le mobile, qui d'abord les animait, si par un dédain des détails, et qui va à son génie, Alarcon semble en avoir oublié quelques autres, qui reparaissent sous d'autres noms, ce sont des circonstances bien peu importantes, aux yeux de celui qui lie si fortement la trame, mais à mon gré elles dénotent un travail secondaire, elles marquent par un faible indice, les deux phases de l'inspiration (1).

Quoi qu'il en soit, le caractère principal, celui qui grandit sans cesse et qui va toujours dominant, celui-là semble avoir été conçu de prime abord : la destinée du *Tisserand* a dû se révéler au cœur du poète, avant que rien ne fut écrit ; Alarcon y dut mettre sa gloire, et s'il trouve quelque jour un digne interprète, c'est par lui qu'il la recouvrera.

(1) Qui ne reconnaîtra la parenté existant entre Bermudo et Chichon.

PREMIÈRE PARTIE.

PERSONNAGES.

Le roi don ALONSO.
Don FERNANDO RAMIREZ.
Don GARCERAN DE MOLINA.
Le comte don JULIAN.
Le marquis SUERO PELAEZ.
BELTRAN RAMIREZ.
Dona ANA RAMIREZ.
LEONOR, suivante.
THEODORA, suivante.
MENCIA, suivante.
PEDRO ALONZO, vieillard.
BERMUDO, domestique.
EFRAÏN, Maure.
MUSAE, Maure.
Monteros. (1)
Personnages muets.

(1) On désignait sous ce titre certains officiers du palais remplissant l'emploi de gardes de la porte, le mot *montero*, dans son acception habituelle, signifie veneur, homme chargé de conduire la chasse. On a conservé ici ce titre comme on se sert des mots alcade, alguazils, corregidor, etc. Les monteros du palais étaient gentilshommes.

LE TISSERAND DE SÉGOVIE.

PREMIÈRE JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Une place de Madrid.)

On entend des voix derrière le théâtre; Efraïn et Musaf, vêtus comme des chrétiens, sortent en fuyant. Les monteros du palais les poursuivent l'épée nue.

LE ROI, DON BELTRAN, EFRAIN, MUSAF, GARDES.

LE ROI. — Je suis mort, Jésus.

DON BELTRAN. — Tuez les.

EFRAÏN. — Fuis.

DON BELTRAN. — Suivez les gardes.

MUSAF. — Il faut mourir et se taire, puisque notre dessein a mal tourné.

PREMIER MONTERO. — Ah ! traîtres !

EFRAÏN. — Musaf, pour plus de sûreté, laisse tomber le poignard et le pli renfermant nos lettres.

DEUXIÈME MONTERO. — Ils n'ont pas le vent pour eux. (*Ils s'éloignent ; arrive Beltran Ramirez.*)

DON BELTRAN. — Que de telles trahisons souillent la loyauté castillane !... d'où cela peut-il venir? Oh ! mon bras, dans cette occasion vous m'avez prouvé que vous étiez vieux. — Qu'on les suive et que l'on sache ce que peuvent être ceux qui ont porté une main odieuse sur leur souverain, et qui ont osé approcher de son sein, un traître acier... Mais ce poignard leur est tombé des mains, et j'aperçois ici une lettre. — Ce sont les sacrilèges instrumens de ce crime. (*Il ramasse le poignard et la lettre, et il lit.*) Au marquis Suero Pelaez ; et en son absence... je suis en suspens..., au comte don Julian, son fils, notre ami !... Ceux qui méditaient une telle trahison et qui voulaient commettre une méchanceté si noire, portaient une lettre pour le comte ou pour le marquis ?... ici, sans aucun doute, il y a quelque mystère. Confiant en notre amitié, je veux satisfaire ma curiosité et voir qui a pu écrire une lettre semblable... Ici la si-

gnature d'Ayataf, roi de Tolède! Que Dieu me soit en aide! des chevaliers si bons chrétiens, correspondre avec les Maures! je les tiens pour traîtres et gens sans foi. Sans doute qu'en cette circonstance ils sont complices, la raison le dit, ils s'entendent avec les Maures : j'en perds la raison... Ah! chevaliers ingrats envers le maître le plus juste et le meilleur, envers un roi que le bronze et le marbre doivent rendre avec raison immortel; et une audace si barbare, une méchanceté si énorme, qu'on la regarderait encore comme une action vile, s'adressât-elle à un Denis, et comme une bassesse, fut-il question d'un Maxence... Le comte et le marquis devaient donc la commettre contre Dieu et contre les volontés du ciel! — C'est faux... je ne le crois pas, non, je ne le crois pas. Mais le marquis vient par ici, je veux garder la lettre et la déchirer... et toutefois comme un cœur noble est prompt à se créer des chimères, je dois lui en parler de cette lettre..., non que je pense que la trahison puisse venir du marquis... ce serait trouver des tâches au soleil.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, DON BELTRAN.

LE MARQUIS, (*à part*). — C'est aujourd'hui que mon projet se découvre. Ces officiers, craignant la mort, vont publier mes arrangemens et mes conventions avec Abeyfat. Voici l'alcaïde, il faut que je lui donne à entendre que je suis étranger à l'événement. Qu'est-ce, seigneur alcaïde ?

DON BELTRAN. — Seigneur marquis,... ceci vous regarde (*il lui remet la lettre*), et c'est à vous qu'elle est adressée ; examinez intérieurement ce que cela peut être, et répondez-vous à vous-même.

(Le marquis lit la suscription.)

LE MARQUIS. — Au marquis Suero Pelaez, et en son absence au comte... Ah ! ciel !

DON BELTRAN. — Regardez la signature maintenant.

LE MARQUIS (*bas*). — Ayataf, roi de Tolède : je suis perdu.

DON BELTRAN.—Quand les deux traîtres sont sortis en fuyant, ils ont laissé tomber ce poignard et ces

lettres ; c'étaient choses pesantes à cause de leur crime, et ils pensaient s'échapper plus légers. Je les ai ramassées, moi; pour couper court à tout, voyant que le paquet de lettres vous est adressé, je le laisse entre vos mains, afin que vous l'examiniez et que vous voyiez qu'en m'éloignant, je puis me dire pour l'amitié un nouveau Pythias, un homme de pierre pour le silence.

Le marquis. — Considérez, Beltran Ramirez, que me laisser si vite avec ces preuves de la trahison entre les mains, c'est dire que j'en suis coupable.

Don Beltran. — A Dieu ne plaise que je vous attribue de si barbares desseins, à vous surtout, qui êtes un miroir de loyauté et de vertu, ce serait tout au plus le fait du paysan le plus vil, qui ait chaussé l'Abarca dans les Asturies d'Oviedo, et qui ait manié l'épieu à deux bouts (1).

Le marquis. — Ceci vient des ennemis cachés, que me suscite la privauté du roi. Aux yeux de l'envie, la faveur est une injure manifeste, on veut ainsi me perdre auprès de son altesse, et obscurcir l'éclat de ma loyauté d'un voile épais, quand au contraire, l'astre qui donne la lumière du jour, et qui s'élève du sein d'un empyrée d'or et de

pourpre, n'est pas plus pur que la fidélité que je professe. A moi des lettres du Maure!... moi traiter avec lui?... Ah! cruels serpens qui, vous cachant entre les fleurs de la louange, distillez tout sanglans vos poisons pour l'envie; vous qui cherchez à souiller ainsi mon honneur! Je veux garder l'enveloppe avec la suscription, pour modérer quelquefois en la regardant, mes pensées hautaines, et ma superbe. — Ceci, me dirai-je, est ton joug envié. — Ceci est ton frein, ô faveur! Beltran, puisque le ciel vous a fait à la fois si parfait en vertus héroïques et en haut entendement, faites connaître que ceci n'est advenu que par la rigueur de l'envie, qui voudrait me renverser; défendez-moi, puisque je suis tout entier à vous. — Gardez ce poignard infâme, et ces papiers semblables à la toile de Déjanire, ils ne sont faits que pour souiller la vertu. Ah! c'est bien l'emblème de ce que nous ont montré les Grecs, quand ils nous ont peint Hercule embrasé, et donnant aux hommes un glorieux enseignement. Qu'ils disparaissent par le châtiment que vous leur imposerez, que ce soit votre feu qui les détruise, et que ma loyauté s'illustre encore par votre discrétion.

Don Beltran.—Marquis, ce qui est de mon of-

fice, je promets de le faire; pour vous, faites du vôtre ce qui convient, afin que nous soyons tous deux d'accord. Vous professez loyauté et valeur, ainsi que je le fais, vous regardez Alphonse comme l'image de Dieu, et le centre où viennent se réunir toutes les vertus; en un mot, vous le tenez pour un roi saint, juste et droit, de cette sorte, en pensant ainsi, de nos âmes à tous deux, il ne saurait sortir que des pensées dignes d'un ange. Autrement, marquis, notre arrangement n'aurait enfanté qu'un monstre à deux visages, et à deux corps. (*Il sort.*)

Le marquis. — Qui a vu jamais plus grande confusion! ma trahison est découverte, que dois-je faire? je suis perdu... O misérable écrit qui a détruit tous mes stratagèmes, et qui a renversé tous mes désirs, je te mettrais en morceaux, je te déchirerais de mes dents! En mangeant chacune de tes lignes, puissé-je avaler du poison: ici, dans chaque lettre, la Thessalie m'envoie ses venins. (*Il déchire avec les dents le pli qui lui a été remis par don Beltran.*) Mon industrie m'abandonne. Je ne sais plus à quel dessein m'arrêter; et encore si Beltran Ramirez oublie de garder le silence. Oh! il n'y a plus d'Ephestion, et moi je ne puis être un

Alexandre ! La vie, la faveur et l'honneur, je les veux conserver cependant, il faut que mon nom reste illustre en Castille, puisque la chose ne peut se passer à moins; oui, il faut poursuivre mes ruses, c'est bien là le dernier remède.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LE ROI ARRIVE SUIVI DU COMTE ET DES MONTEROS.

PREMIER MONTERO. — Le peuple vengeur, n'écoutant que sa terrible colère, ne nous a pas permis de les amener vivants.

LE ROI. — J'aurais su ainsi quel est le dessein sacrilége, quelle est la basse fureur qui conspire contre moi.

DEUXIÈME MONTERO. — Oui, ces deux hommes en un instant, et la chose est vraiment effrayante, ont été réduits en atômes; c'étaient des Maures déguisés, qui se croyaient en sûreté sous leurs vêtemens.

LE ROI. — C'étaient des Maures !...

PREMIER MONTERO. — Durant leur atroce supplice, ils ont avoué, en laissant échapper de grands cris, qu'ils étaient Maures; mais ils ont été de pierre pour déclarer leurs intentions.

LE MARQUIS, *à part*.—Que l'alcaïde pardonne, si cette ruse va à mon projet. (*Haut*) Sire!

LE ROI. — Marquis... ami sincère, vous n'avez point été témoin de cette action. J'étais dans ma chambre, et je pensais que la loyauté castillane, ainsi que l'antique valeur de cette ville en défendant la porte, quand la trahison inattendue, et à quelle je ne puis croire encore, m'a menacé: je vois sur ma poitrine deux poignards éclatans, je jette un cri, et courageux comme des lions, mes monteros accourent. Ces hommes féroces abandonnent l'exécution de leur projet; dans leur trouble ils cessent de m'attaquer. Ils essaient au contraire de sauver leur vie; ils fuient, mais on les poursuit jusqu'aux lieux où le peuple a pu les hâcher en pièces. Voyez, marquis, si cette trahison mérite châtiment.

LE MARQUIS. — Et qui s'y oppose?

LE ROI. — L'impossibilité de rien savoir.

LE MARQUIS. — Si vous vouliez.....

LE ROI.—Parlez.

LE MARQUIS. — Si vous vouliez voir le fait prouvé,... cependant quand il s'agit de choses si graves...

LE ROI. — C'est dire, marquis, que tu connais le fait et que tu veux me le cacher. Parle, autrement je penserai que tu es un traître.

LE MARQUIS. — La raison de cette action si basse, l'alcaïde pourra la dire ; quand on aura vu ce qu'il porte en son sein...

LE ROI. — Que dis-tu ?

LE MARQUIS. — Que Beltran Ramirez est un ami, mais que cependant les lois de l'amitié dérogent en votre présence, la vie des rois peut seule l'exiger.

LE ROI. — Beltran Ramirez ourdir cette trahison !

LE MARQUIS. — Son action déloyale paraîtra bientôt en son jour en y mettant quelque diligence.

LE ROI. — Que Dieu me soit en aide ! qu'on l'amène en ma présence.

LE COMTE, *bas à son père.* — Seigneur, que voulez-vous faire ?

LE MARQUIS, *bas au comte.* — Je veux conserver nos deux existences, et la tienne la première.

LE ROI. — Est-il possible que l'alcaïde soit un traître ? Moi qui personnifiais en lui l'idée des

devoirs qu'impose cette monarchie sacrée. La chose semble impossible, mais l'ambition croît avec la faveur !...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, ARRIVE BELTRAN RAMIREZ, SUIVI DES MONTEROS.

DON BELTRAN. — Sur moi des mains audacieuses ?

PREMIER MONTERO. — Son altesse.....

DON BELTRAN. — C'est excellent...

PREMIER MONTERO. — Seigneur...

DON BELTRAN.—Comment, rustres, vous commettez une telle grossièreté envers moi !

LE ROI. — Moins de colère, Beltran, avec mes monteros, c'est par eux que l'on commence à perdre le respect et la soumission qui se doivent au prince; qui s'attaque à eux, sachez-le bien, s'attaque à ma personne.

DON BELTRAN. — Ceci s'adresse-t-il à moi, seigneur ?

LE ROI. — Qu'on voie ce qu'il porte caché dans son sein.

DON BELTRAN. — Ah ! je commence à soupçonner la traîtrise et le crime : le marquis a voulu faire retomber sur moi sa trahison. Mais la vérité divine est un esprit de lumière, qui rejaillit vers les astres, et quoique des nuages puissent l'éclipser, elle se dégage de l'horizon changeant, et doit remonter vers les cieux.

(On le déshabille et l'on trouve deux lettres et un poignard.)

PREMIER MONTERO. — Il avait ces deux lettres cachées dans son sein.

DEUXIÈME MONTERO. — Et ce poignard passé dans sa ceinture.

DON BELTRAN. — Rendre le mal pour le bien, la trahison l'a toujours fait.

LE ROI. — Mes soupçons commencent à s'accroître, donnez-moi ces lettres.

DON BELTRAN. — Ainsi, ferai-je, mais sachez seigneur, que l'enveloppe et sa suscription c'est au marquis que je les ai remises, et bien que ces lettres se soient trouvées sur moi, qui suis plus pur que le soleil, leur suscription pourra faire connaître à qui elles étaient adressées ; ces deux lettres sont filles de l'avarice et de l'ambition. Ce sont, vous

dis-je, deux enfants trouvés, qu'on a rencontrés à ma porte. Un sein généreux et pur de telle astu- ces leur a donné asile, mais aussitôt ces enfants bâtards sont devenus de cruels aspics; audacieux, avides de sang, on les voit se tourner vers le cœur de celui qui les a recueillis. Peu importe après tout; car leur père est bien connu.

Le roi. — Montre.

Don Beltran. — Elle n'ont plus leur suscription, elles se présentent sans foi et sans honneur, comme des lettres de Maures écrites à deux traîtres.

Le Marquis. — Alcaïde, c'est sans fondement que tu veux persuader son Altesse, et qu'en fardant la vérité, tu prétends cacher tes projets; il y a de la cruauté à vouloir persuader ainsi un roi, quand à ta honte, les deux lettres trouvées sur toi doivent te démentir. Elles te diront à toi-même ce qu'elles sont, car c'est avec douleur que je le répète; elles ont été écrites à deux traîtres, et ces deux traîtres sont Beltran et Fernando.

Don Beltran.—Marquis, c'est vous qui devez le savoir.

Le marquis. — Je parle ici pour la vérité. Vous êtes père, et vous avez un fils.

DON BELTRAN. — Oui, en effet, nous sommes deux contre deux.

LE MARQUIS. — Les lettres cachées dans votre sein, je n'en parle pas.

DON BELTRAN. — J'aurais bien pu pour ne me point trouver en cette position, les dévorer ces deux lettres, comme quelqu'un a fait du pli qui les contenait.

LE ROI. — C'est assez, ma prudence et ma raison se révoltent déjà. Ne suffit-il pas d'avoir commis la trahison, sans se défendre par elle?

DON BELTRAN. — Je suis loyal... je suis...

LE ROI. — C'est assez...

DON BELTRAN. — Non ce n'est pas assez..... quand on veut souiller mon honneur, qu'un traître veut me confondre et m'anéantir.

LE ROI. — Y a-t-il une plus grande audace!

LE MARQUIS. — Le traître, c'est celui qui l'est.

DON BELTRAN. — Le marquis ne peut mieux dire.

LE MARQUIS. — Mon projet a réussi.

LE ROI, *lit.* — « Ami et notre obligé, que notre grand prophète vous élève. Je vous envoie deux alcaïdes choisis entre ceux de mon royaume, pour l'exécution de ce qui a été convenu; ils trou-

veront l'occasion que nous avons en désir, parce que jamais ils ne l'ont craint. Le tyran une fois mort, et me trouvant secouru de votre bras, j'obtiendrai l'empire de la Castille, car notre pouvoir vient du Dieu suprême, puisse-t-il vous garder. Tolède, le second de la lune de mars. »

(Il lit la seconde lettre.)

« Fils d'un si illustre père, qu'Allah t'élève au poste que tu désires. Des alcaïdes sont porteurs de cette lettre, l'armée est prévenue, et Mahomet t'assure cette monarchie. Tolède, dans la demi-lune de mars.

» AYATAF, roi de Tolède. »

LE ROI. — Marquis, malgré ce que je viens de lire, je ne puis croire encore à une si grande perversité; mais la cause est jugée et je n'ai plus rien à voir. Ah! la trahison trouve ainsi place chez un noble et chez un chrétien. Voir qu'il s'oblige à devenir criminel, et que doublement sans foi, il vende sa patrie et donne la mort à son souverain! non cela ne peut-être... et cependant la raison est démentie par un ingrat; il n'a pas craint d'être infidèle à ma faveur; barbare envers moi, il a essayé d'être un autre satan; dans son orgueil et sa

folie, cet arrogant, ce traître veut défaire celui qui l'a fait, sans se rappeler qu'il est sa créature. Si cette trahison reçoit son châtiment, il y aura en ma justice un autre archange Michel, qui lui dira : Quoi vous voulez vous égaler au roi? Celui qui pour son malheur est devenu un homme sans honneur, sans foi et sans loyauté, verra que si un geste l'avait élevé un autre geste peut l'anéantir. Conduisez-le à une tour du palais.

Don Beltran. — Seigneur...

Le roi. — Tais-toi, car ta bouche ne s'est ouverte que pour proférer la méchanceté la plus énorme.

Don Beltran. — Mon innocence et ma loyauté rétabliront ma réputation.

Le roi. — Et comment, misérable, cela pourrait-il être, si les cautions que tu présentes sont les témoins de ta trahison, lors même que tu essaies de te disculper. Emmenez-le.

Don Beltran *au roi*. — Je marche innocent à la mort que tu me donnes, mais cette parole vient du marquis, et c'est à elle que je réponds, j'occupe ici sa place. Je suis l'écho qui proclame son crime, et si je pèche en te répondant, c'est que je vois la rigueur de l'échange; car par une épou-

vantable sévérité, en lui tu disculpes la faute et tu me chaties de la représenter. (*On s'emmène.*)

LE MARQUIS. — C'est assez, il voudrait se décharger sur moi de sa trahison.

LE ROI. — Marquis, vous vivez en ma faveur, quand cet insensé va mourir. Aujourd'hui votre vertu se revêt de toute la majesté castillane; semblable au phénix que vous effacez et qui renaît plus brillant à son aurore, vous vous revêtez d'or et de pourpre.

LE MARQUIS. — Permettez que je baise vos pieds.

LE ROI. — Que le comte prenne tous mes gardes et tous mes monteros, et qu'il se rende à l'habitation du misérable qui répondait ainsi à mon affection; qu'on m'apporte à l'instant ses papiers, ses lettres les plus secrètes, tout ce qui prouvera enfin les trames de sa trahison. Qu'on fouille avec zèle les coffres les plus cachés. Que ses biens soient confisqués avec la rigueur qui lui est due. Qu'on fasse prisonniers sa fille et ses serviteurs, pour que je demeure enfin complétement informé.

LE COMTE. — Je vais exécuter, seigneur, ce que m'ordonne votre altesse, avec tant de justice.

LE ROI. — Et avec bienveillance...

LE MARQUIS. — Permettez à tous deux, que nous baisions vos pieds.

LE ROI. — La vie, marquis, je vous la dois comme Beltran me doit la tête. (*Il s'en va.*)

LE COMTE. — Le roi s'éloigne bien disposé.

LE MARQUIS. — Et maintenant il importe que cette trahison s'étaye de preuves nouvelles ; durant la réclusion qui ternit déjà l'honneur de l'alcaïde, puisqu'on ignore le traité que nous avons fait avec le Maure, nous pouvons le perdre au moyen des autres lettres qui nous ont été écrites.

LE COMTE. — On pourra les montrer, d'autant mieux que pour plus de sûreté, nous avons eu soin que le Maure, qui les écrivait, ne nommât ni comte, ni marquis.

LE MARQUIS. — Oui, ces lettres constateront la chose, emporte-les donc, pour que réunies là-bas, on les remette au roi, et que sa grandeur s'en irrite davantage.

LE COMTE. — Ici tout artifice n'est qu'adresse.

LE MARQUIS. — Si mon industrie me réussit, ce qui est seigneurie aujourd'hui en toi, demain deviendra altesse. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE V.

(La scène représente une des salles de la maison de don Beltran.)

BERMUDO, VÊTU EN SOLDAT, LEONOR.

BERMUDO. — Nous nous verrons plus à l'aise. Maintenant il faut que je parle à madame.

LEONOR. — Ah ! Bermudo, que tu viens à propos, et que mon amour en reçoit une douceur extrême.

BERMUDO. — En tes ardeurs, tu montres quelques goût... Mais où est madame ?

LÉONOR. — Elle fait sa toilette ; mais justement elle t'a entendu.

(Arrivent dona Ana et Mencia.)

DONA ANA. — Ce serait mal à moi de ne point paraître pour te voir.

BERMUDO. — Donnez-moi, senora, votre main.

DONA ANA. — Bermudo, mon frère arrive-t-il ?

BERMUDO. — En vainqueur courageux et magnifique : plus de cent Maures et Maurisques l'accompagnent, bien que vous ignoriez sa victoire ; c'est une riche tapisserie.

DONA ANA. — Et quand entrera-t-il dans Madrid?

BERMUDO. — Demain.

LÉONOR. — Ce sera un grand jour.

BERMUDO. — C'est ainsi que le Cid en sa majesté, avait coutume d'entrer à Burgos; la cour aura à admirer la dépouille de bien des barbares.

DONA ANA. — Tant de beaux yeux, j'en ai peur, feront de lui un paon.

BERMUDO. — C'est demain qu'a lieu le triomphe; l'illustre seigneur est accompagné de don Garceran de Molina, chevalier qu'il aime, et que le roi d'Aragon avait envoyé pour assister à cette journée, comme chef de ses bannières.

DONA ANA. — Léonor, suis-je bien coiffée?

LÉONOR. — Si bien qu'on dirait le soleil!...

BERMUDO. — Et l'alcaïde mon seigneur?

DONA ANA. — Rarement il vient du palais à notre maison, mais ceci est une preuve de la privauté dont il jouit, et de sa faveur.

BERMUDO. — Oui, c'est bien ainsi qu'on arrive à jouir de la privauté quand elle s'obtient; mais selon moi, la privauté la plus avantageuse ce serait de pouvoir se priver des privautés de la faveur.

DONA ANA. — Tu dis fort bien ; qu'on approche ce miroir... Mon père est bien vieux pour un si grand souci.

BERMUDO. — Laissez jouir la Castille d'un favori si généreux... celui qui emploie la faveur en homme libéral ; tôt ou tard on l'abat ou on l'humilie.

(Grand bruit venant de l'intérieur.)

DONA ANA. — Qui cause ce fracas épouvantable, Mencia, et une rumeur si peu accoutumée ?

MENCIA, *regardant à la fenêtre.* — Je n'ose m'aventurer à vous dire ce qui arrive.

DONA ANA. — Que dis-tu ?

MENCIA. — Hélas ! mon Dieu !

DONA ANA. — Qui te tient en suspens ?

MENCIA. — La grande allée, les deux cours et les vestibules de notre maison sont remplis de gens ; ils ont renversé les domestiques, et ils osent monter jusqu'ici.

DONA ANA. — Des armes chez moi ! du tapage ici ! ici des soldats ! Donnez-moi cet épieu.

(On lui remet un épieu. Le comte et ses gens arrivent.)

LE COMTE. — Ecartez ces portières et entrez.

MENCIA. — Seigneur, considérez...

LE COMTE. — Éloignez-vous ; que la porte vole en éclats.

LÉONOR. — Se peut-il qu'il y ait dans Madrid quelqu'un qui ose offenser Beltran Ramirez !

LE COMTE. — Oui, entrez.

DONA ANA. — Arrêtez, il y a en ces lieux une majesté qui les défend.

LE COMTE. — Qui êtes-vous, prodige de beauté? Est-ce Junon, ou cette ingrate Léda, qui se jouait de Jupiter, sous son plumage argenté. Êtes-vous Diane, se défendant, en sa retraite, avec un épieu ? Peut-être n'êtes-vous qu'une illusion en la vie, et revenez-vous d'un autre monde ? Oh ! je le comprends maintenant à ton aspect déterminé, tu es l'ange qui garde ce paradis.

DONA ANA. — Je ne suis ni Junon, ni Pallas, ni Diane, ni Vénus, ni Léda, mais je suis bien dona Ana Ramirez de Vargas ; et les actions généreuses, aussi les vertus que je conserve en moi, valent bien la gloire et la valeur de toutes celles que vous avez nommées. C'est pourquoi, seigneur comte, faites que ces gens retournent sur leurs pas; ou je leur montrerai quel est le respect qu'on doit à cette habitation. Vous, avec cette foule ! vous, avec des armes ! vous ici, avec des rigueurs hau-

taines ! vous, osant violer cette enceinte ! vous, brisant ces portes ! Savez-vous qui demeure ici ?... c'est un homme riche avant tout de ses hauts faits; c'est l'alcaïde de Madrid; c'est le gardien suprême de ces lieux. Ignorez-vous que son nom est comme celui d'un Dieu, et que ces marbres, ainsi que ce bronze représentent une autorité qu'on vénère. Éloignez-vous, et ordonnez que cette foule audacieuse encore en désordre, obéisse au signe de cet épieu.

Le comte. — Poursuivez, votre beauté augmente avec votre fureur ; la colère répand sur l'albâtre de votre teint un déluge de roses, vous devenez un astre éclatant, et, c'est quand vos regards jettent ces rayons qui foudroient les âmes, que votre beauté se montre tout entière ; elle se surpasse alors elle-même ; l'indignation l'oblige à se montrer.

Dona Ana. — Seigneur comte, en voilà assez; ce n'est point l'occasion de débiter de tels complimens; prévenez avec sagesse et prudence, tous ceux qui sont venus à votre suite, qu'ils soient réservés ici, et qu'ils retournent sur leurs pas, ou vive Dieu ! cet épieu les fera sortir avec si grande prestesse, que les uns rouleront sur les autres; ils

auront quelque peine, je vous jure, à atteindre l'espace qui sépare ce vestibule de la porte.

Le comte. — C'est fort bien, mais ceux qui sont venus avec moi doivent y rester, si de n'est pour vérifier des trahisons, du moins pour qualifier ce qu'on soupçonne.

Dona Ana. — Cette habitation est l'asile de la loyauté, et il suffit qu'un Vargas en soit garant pour sa noblesse.

Le comte. — Un Vargas, c'est moins que rien. Son arrogance est éteinte, et sa superbe humiliée; il est prisonnier comme traître.

Dona Ana. — Qui le dit ou le pense est un imposteur.

Le comte. — Son altesse est celui qui le pense, et son altesse m'ordonne, par ce mandat, d'arrêter sur le champ vos serviteurs; vous-même vous êtes prisonnière. Faites donc par votre conduite et par votre prudence, que vous méritiez, ingrate, l'amour de celui dont vous dédaignez la tendresse.

Dona Ana. — Mon père prisonnier!

Le comte. — Et prisonnier pour trahison.

Dona Ana. — Retiens ta langue, va, c'est comme si tu voulais obscurcir le soleil, et il a honte de ta présence. Beltran Ramirez de Vargas un

traître ! des soupçons de trahison sur un Vargas ! Chez un Vargas quelque chose qui s'éloigne de la loyauté ! L'envie et la renommée en ont menti, et ceux qui se lèvent contre lui mentent.

Le comte. — Que ce soit vérité ou mensonge, votre père est prisonnier, ainsi que vous. Excusez-moi maintenant, si avec votre permission, nous dressons un état de tout ce qui se voit dans vos appartements, et de tout ce qui peut y être caché ; nous ne pouvons pas même en excepter le plus petit billet doux que renferment les tiroirs de vos riches écritoires (*à sa suite*) ! Entrez.

Dona Ana. — Je vous en donne la permission.

Un domestique. — Quelle belle femme !

Le comte. — J'en ferai ma foi mon profit, puisque l'occasion l'offre à mes désirs.

Le domestique. — Et vous la laissez pleurer, seigneur ! (*Ils entrent.*)

Dona Ana. — Ah ! dans de si graves ennuis la douleur est permise !.. et les larmes amères, qui s'échappent de mes yeux, demandent la mort; oui, chacune de ces larmes, c'est une goutte du sang de mon cœur ; il faut que la Castille sache qu'en cette immense douleur mes larmes viennent d'une

âme en deuil. Mon père prisonnier ! ! ! et prisonnier comme traître, et sans foi ! Alphonse irrité contre lui ! un si honteux soupçon s'attaquant à un cœur si loyal!!!... j'en deviens folle, j'en perds la raison. Hélas ! Bermudo,... hélas ! mes amies, Beltran Ramirez un traître !!...

BERMUDO. — Cessez votre deuil, le soleil n'est pas plus pur.

DONA ANA. — J'ai perdu mon père et l'honneur, j'ai perdu mon appui ; pourras-tu sortir du moins Bermudo, afin de prévenir mon frère?

BERMUDO. — Je tromperai le tyran, et je m'échapperai au milieu des soldats.

LÉONOR. — J'en doute.

BERMUDO. — L'adresse peut beaucoup.

DONA ANA. — Ah ! jour malheureux ! hélas ! mes amis, je l'ai bien redouté.

(Arrive le comte et tous ses serviteurs avec deux coffrets pleins de lettres.)

LE COMTE. — Qu'on l'emmène dans cette salle.

UN DOMESTIQUE, *à dona Ana*. — Le comte vous assigne cette prison.

DONA ANA. — J'y trouverai aussi ma sépulture.

LE COMTE. — Si vous en êtes la Daphnée, senora, j'en serai le Jupiter.

DONA ANA. — Vile fortune ! qu'est-ce que tout cela ?

LE COMTE, *à part*. — J'ai déjà glissé parmi les lettres celles du Maure.

UN DOMESTIQUE, *à dona Ana*. — Entrez.

DONA ANA. — Sans mes femmes !

LE COMTE. — Elles subiront leur prison à part.

DONA ANA. — O ciel ! donnez-moi de la résignation.

LE COMTE. — Votre résistance ne serait qu'une barbarie.

DONA ANA. — Va, tu essaies une chose impossible, dans la mort ou dans le triomphe, je serai toujours une Vargas.

LE COMTE, *à part*. — Je te verrai, bientôt, plus à loisir. Retournons au palais.

BERMUDO. — Diable, au palais ! ma foi j'espère me voir à la cour avec une place de soldat ou de montero.

SCÈNE VI.

LE ROI, LE MARQUIS, UN OIDOR.

L'OÏDOR. — Les décharges sont insensées, elles contredisent ou elles rendent plus forte la principale accusation.

LE MARQUIS. — Les lettres l'indiquent assez.

LE ROI. — Mais, que dit-il en ses aveux?

L'OÏDOR. — Il dit, qu'il est vrai que votre Altesse a vu les lettres et le poignard, preuves de cette basse cruauté, mais qu'il est noble et loyal.

LE ROI. — Il en donne des preuves de sa noblesse!

L'OÏDOR. — Il dit que le comte et le marquis sont les traîtres, et il demande qu'on lui accorde quelque moyen de le prouver.

LE MARQUIS. — Mais on demande aussi à votre Altesse, qui est le Dieu de la Castille, la justice et la vérité, sire... examinez la félonie, et qu'on n'offense pas plus long-temps, à cause d'un traître, la noblesse de la Galice.

LE ROI. — Marquis, je suis satisfait de votre amour et de votre loyauté.

LE MARQUIS. — Permettez que je baise vos pieds.

(Il s'agenouille.)

LE ROI. — Levez-vous.

L'OÏDOR. — D'ailleurs, le poignard et les lettres trouvés sur lui nous prouvent la vérité.

(Le comte arrive, et des domestiques apportent les coffrets pleins de lettres, ils sont recouverts d'une étoffe de soie.)

LE COMTE. — J'ai déjà accompli la mission que j'avais reçue de votre loi souveraine, j'ai visité les coffres et les écritoires, j'ai tout confisqué. Dona Ana est prisonnière, et j'apporte ici les lettres que j'ai trouvées parmi les papiers.

(On prend les lettres, et l'oïdor lit.)

LE ROI. — Marquis, la première qui me tombe sous la main est une lettre du roi Maure.

L'OÏDOR *lit.* — « Ma grandeur et ma gloire augmenteront avec ton aide. » Celle-ci est également du Maure.

LE MARQUIS. — Quelle plus claire information faut-il ?

LE ROI *lit.* — « Ben Alud et Aberraman... »

L'OÏDOR *lit.* — « Si vous ne saisissez l'occasion... »

LE ROI. — Que tout ceci reste secret.

L'OÏDOR. — Ces lettres, au contraire, doivent publier votre grandeur.

LE ROI. — Y eut-il jamais méchanceté plus énorme !

L'OÏDOR. — Je tombe de mon haut.

LE MARQUIS. — Que ceci, seigneur, ne vous étonne pas.

L'OÏDOR. — Elles sont toutes d'Ayataf, roi de Tolède.

LE ROI. — Eh bien ! celui-ci a joint au nom de Vargas le titre de traître.

UN DOMESTIQUE. — Le brave don Fernando Ramirez arrive triomphant, sire, à la tête de vos bannières, car il revient vainqueur.

LE ROI. — Ah ! le traître ! venez, je veux qu'on l'arrête dans le palais même, après que je l'aurai écouté, en m'armant de toute ma sévérité.

LE MARQUIS. — Mon injure ne souffre point de retard.

LE ROI. — Jugez d'abord la mienne..., que le comte aille le recevoir, afin que personne ne puisse lui apprendre ce qui est arrivé à son père.

LE MARQUIS. — Bien peu de gens savent qu'il est déjà prisonnier.

LE ROI. — Que Dieu humilie ce Nembrod. Mais que vous semble de tout cela?

L'OÏDOR. — Seigneur, je n'aurais jamais cru à une telle entreprise de sa part.

LE ROI. — Voilà donc sa foi, voilà donc son amour! Ah! l'homme loyal ne vit vraiment que ce que veut un traître.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

(Une place de Madrid.)

DON FERNANDO, IL ARRIVE TENANT SON BATON DE COMMANDEMENT, DON GARCERAN.

FERNANDO. — Enfin, Garceran, nous approchons du moment de la récompense. Ces tours que nous apercevons, et qui bravent les hauteurs où brillent les étoiles, semblent avoir inscrite à leur sommet, en caractères de diamans, la majesté qu'elles en reçoivent: Ceci est le palais... au milieu des rayons d'une faible lumière, il brille comme la couronne de cette colline, et ce n'est qu'en raison

de sa majesté qu'on peut nommer le frais Manzanares un fleuve.

GARCERAN. — La vue de Madrid est superbe de ce côté.

FERNANDO. — Voici une troupe de gens qui viennent à votre rencontre.

GARCERAN. — Ce sont des félicitations...

FERNANDO. — Ne penses-tu pas intérieurement à la gloire dont le roi doit honorer nos victoires? Il me semble que j'arrive devant lui, que le glorieux Alphonse me reçoit avec grandeur et bienveillance, et que mon père, plein de joie, me prépare mille embrassemens, et mille félicitations; il ouvre déjà ses bras à ma tendresse. Ah! ce sont d'heureuses peines que celles qui valent tant de reconnaissance et de satisfaction.

(Entre Bermudo.)

BERMUDO, *à part*. — Si on lui cache l'événement, il tombera entre les mains du roi, qui est tout disposé à l'injustice. Je veux aller le prévenir... mais voici le comte.

(Arrive le comte suivi des gardes.)

LE COMTE, *à part*. — Il sera bon que je l'embrasse. (*Haut.*) Que je sois le premier, Fernando,

au milieu d'un si grand succès et d'un si grand bonheur, à vous dire la part que je prends à votre gloire.

FERNANDO. — Toujours votre seigneurie se hâte de me faire honneur.

BERMUDO, *voulant se faire écouter de don Fernando.* — Seigneur...

LE COMTE. — C'est ma bonne fortune...

FERNANDO, *à Bermudo.* — En voilà assez, sot, que tu es.

LE COMTE. — Seigneur, je m'honore et me félicite d'être tout à vous.

FERNANDO. — Connaissez-vous le baron del Moro Espanto?

(Il lui présente don Garceran.)

LE COMTE. — Je sais tout ce que nous devons à l'Aragon.

BERMUDO. — Je le préviens par mes signes, et il ne veut pas m'écouter.

FERNANDO, *à Bermudo.* — Deviens-tu fou?

BERMUDO, *à part.*—Tu l'es bien davantage, toi, qui t'abandonnes à la mer, et qui t'y jettes sans précaution. Voyez, je lui parle cependant de la main.

FERNANDO. — Tu perds la tête.

BERMUDO. — Non, par ma foi.

FERNANDO. — Vas-t-en, animal.

LE COMTE. — Je reçois toujours de vous, Fernando, quelques courtoisies ou quelques faveurs.

FERNANDO. — Je ne vis que sous votre appui; baron, vous voyez ici un des plus grands amis que j'aie.

LE COMTE, *à part.* — Oh ! s'il savait !

BERMUDO. — Ma foi, étant son serviteur, je dois songer à prendre mes précautions.

LE COMTE. — Disposez de moi.

BERMUDO, *à part.* — Je n'ai trouvé aucun moyen de le prévenir, et je n'ai pu, mon Dieu, lui donner aucun avis. Voilà qu'il entre dans le palais, autant vaut dire en prison.

LE COMTE. — Notre stratagême aura le plus heureux effet.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE ROI, LE MARQUIS, HALLEBARDIERS.

UNE VOIX DE L'INTÉRIEUR. — Place.

FERNANDO. — Garceran, voici son Altesse qui arrive.

(Entrent le roi et le marquis.)

C'est aux pieds de mon souverain, que je mets ces dépouilles d'un corps d'armée détruit et vaincu, par un bras qui lui appartient.

LE ROI. — Fernando, vous arrivez à propos.

(Il se dispose à s'éloigner.)

FERNANDO. — Et vous rentrez sans m'entendre !

LE ROI. — Je tiens déjà pour certain ce que vous voulez me dire.

FERNANDO. — Mais, écoutez du moins le récit de ma glorieuse entreprise; une si grande victoire n'est point à cacher, et bien que j'ose beaucoup en agissant ainsi, excusez moi si je vous retiens.

LE ROI. — Je vous écoute.

FERNANDO. — J'arrivai avec Garceran, que

vous voyez ici, dans le lieu où le Tage aux ondes argentées commence à séparer l'Espagne de la belle Extramadure portugaise. L'Orient était de pourpre, et le soleil, en mêlant ses rayons à l'incarnat et à la blancheur des nuées, s'en allait formant des armées mensongères que la troupe audacieuse des Maures imite dans leur éclat. Les Carquois et les Almalafas se détachaient sur l'ombre, et la couleur de ces manteaux rappelait le chatoiement des riches étoffes aux reflets changeans; on eut dit la livrée d'avril, quand il se noie parmi les fleurs. Tous ces turbans abandonnés au vent, qui reflétaient les splendeurs naissantes du soleil, ressemblaient à un océan argenté, roulant d'innombrables flots d'écume; au ciel ce n'étaient que riches aigrettes. Enfin, nous découvrons complétement l'escadron des barbares, à moitié sur ses gardes; il paraît dans le lointain, sur le revers de la montagne, et l'on dirait d'un jardin chargé de fleurs, qui couronne la cité de Minho; Nos clairons, qui répondaient aux sons de leurs douces xabedas, cessent, car, toute l'entreprise devant se réduire à un combat singulier, le Maure me convie à la bataille. J'accepte le défi, je m'élance à la lutte, et j'attends mon rival sur un andaloux,

prompt comme la foudre, ardent comme le feu; tantôt c'est un dard, tantôt une nuée orageuse, et le camp ébloui, croit voir un nouvel hypogrife; quelquefois on dirait de la comète qui s'élance vers le soleil, et qui va l'éclipser; ou de l'oiseau qui sait vaincre les vents. Des raies d'argent parsemées de points dorés se croisaient sur sa peau tigrée, comme il arrive au taureau superbe qui parcourt un champ de fleurs; sa queue se détachait, agile comme un serpent, et quand elle reflétait les rayons du soleil dont elle était l'honneur, il semblait voir un ruisseau aux reflets changeans; l'argent n'a pas plus d'éclat que sa crinière; son poitrail, c'était un mont superbe, et la nature s'était épuisée à former sa tête où brille un œil étincelant comme le diamant. Se cabrait-il dans sa légèreté, arrogant, superbe, il semblait se rire des vents, et les vents eux-mêmes étaient jaloux de son ardeur. Enfin, le Maure arrive, bondissant au son de la rumeur militaire, et suivant le mouvement cadencé d'une cavale de la Grèce, albâtre animé, vous eussiez dit d'un cygne qui navigue vers le soleil à travers les nuées qu'il dédaigne. Avec sa blancheur égale à la blancheur du jasmin, la puissante cavale à la crinière épaisse, au port svelte et

dégagé, aux flancs larges, à la croupe prodigieuse, semblait un mont de neige, doré par le soleil ; ses yeux sont de flamme ; au milieu des flots d'écume blanchissante, sa bouche superbe boit des nuées d'étoiles semblables à ces larmes précieuses du ciel, qui scintillent dans l'île de Ceylan : chacun de ses mouvemens donne une admiration nouvelle ; en un mot, c'était une vraie perle. Le signal du combat se fait entendre, et comme deux bêtes indomptées les deux fiers animaux se regardent ; sveltes et légers, ils s'enorgueillissent sous la main qui les domine, tandis que leur poitrail est baigné d'écume. Pendant ce temps, les lances éclatantes vibrant toutes deux au soleil, sont brisées sans compassion, c'est sans pitié qu'elles volent en éclats dans les airs ; les deux fers ont traversé nos targes. Nous saisissons nos glaives étincelans, et sans vous arrêter, sire, à de plus longs discours, nous étions là comme deux cyclopes terribles. — Je suis, dit-il, Alcatar. — Et moi je suis Vargas, lui répondis-je avec orgueil. Et nous nous attaquons avec tant de légèreté et de terreur pour ceux qui nous contemplent, qu'on eut dit deux fils du soleil emportés par leurs chevaux. — Je cherche le Maure à terre, je l'attaque et le frappe avec

une telle furie, que la mort elle-même ne reconnaît plus son ouvrage, bien qu'il gisse éteint et sanglant. La rumeur court, la troupe s'étonne, elle vient d'entendre dire que son général lui manque; et quand elle attaque la nôtre, elle se montre pleine de deuil et de confusion. On les reçoit, ces Maures, avec allégresse, et plus leur deuil est grand, plus ma victoire réveille l'espoir en mon cœur. Garceran, qui commandait à mes côtés, a illustré la noblesse de son écusson. Le Maure s'est soumis enfin, et je me présente à vos yeux, chargé de ses dépouilles et de nos trophées. Caceres est à vous; Truxillo est à vous; Alcantara, Corin et Calisteo vous appartiennent, sans que le moindre château y reste aux Maures; et que l'ennemi puisse s'enorgueillir d'y conserver quelque marque de domination.

LE ROI. — Si vous travaillez bien, vous savez encore mieux le dire.

FERNANDO. — C'est que j'ai fait plus encore que je ne dis.

LE ROI. — Je le crois, mais arrêtez-vous en voyant ce miroir unique et rare, et contemplez vous-y, quoiqu'il ne soit pas bien clair.

(Il s'éloigne et on découvre don Beltran décapité).

FERNANDO. — Dieu me soit en aide !..... (*Il tombe évanoui.*)

GARCERAN.—Don Fernando... Il est tombé privé de sentiment ; que son malheur m'attendrit.

FERNANDO, *en se relevant.*—Et le ciel souffre de telles rigueurs !

GARCERAN. — Songez-y, le soleil a honte que vous pleuriez.

FERNANDO. — Mon amour l'emporte, et dans un deuil si profond, mes yeux, vous pouvez bien pleurer sans qu'il demeure quelque honte. O pur miroir de loyauté ! laissez-moi me contempler en vous, et que je vous admire davantage en songeant à leur bassesse. Être généreux, qui a pu vous traiter ainsi pour le châtiment de tous les deux ? Mais hélas ! le roi qui vous connaissait, vous a brisé par envie, et je ne devais plus vous revoir !!!...Toi vers lequel aspirait mon cœur, est-ce ainsi que tu me reçois ? Oh qui t'a mis ce collier sanglant ? Non, la trahison ne pouvait point s'accomplir en présence d'une telle bravoure et d'un tel surveillant ; le sort lui a été fatal. Ah ! ce sont bien là les œuvres de l'envie, un tel joyau court toujours péril dans le palais des rois.

BERMUDO. — Fuyez seigneur, ils viennent tous pour s'emparer de vous.

FERNANDO. — Insensé, l'honneur vaut-il si peu ! sa vraie récompense, c'est la mort.

(Arrivent le marquis et des gardes.)

LE COMTE. — Saisissez-vous de lui.

FERNANDO. — Misérables ! me laisser prendre ainsi !...

GARCERAN. — Je suis tout entier à toi.

(Ils se défendent.)

LE MARQUIS. — Quelle invincible résistance !

FERNANDO. — L'innocence combat en moi, et c'est elle qui doit me défendre.

(Il met les gardes en fuite.)

FERNANDO. — Tout le monde peut se réunir pour exciter ma colère, saint Martin vient à mon secours. Voici des briques et des pierres, et j'ai la moitié d'une tour pour me défendre.

(Il leur lance des débris.

LE COMTE. — Venez avec vos piques.

BERMUDO, *jetant des pierres.* — Ce sont les divines reliques du saint.

LE COMTE. — Il lui est impossible d'échapper.

FERNANDO. — En attendant reçois cette brique.

(Il le vise.

LE COMTE. — Cet homme est invincible.

FERNANDO. — Des débris et des pierres, Bermudo.

LE COMTE. — Je suis surpris de sa valeur.

BERMUDO. — Il y a ici de la brique, chiens.

FERNANDO. — Cette brique là est-elle solide ou non? Des pierres, Bermudo.

BERMUDO. — Oui, chien, il y a ici de la brique et du moellon, et tout cela n'est pas tendre.

LE COMTE. — Cet homme doit être de bronze, car depuis trois jours que ces gens le tiennent assiégé il n'a rien perdu de sa valeur.

FERNANDO. — As-tu envie de soumettre l'alca-

car du soleil, quand il brille de tout son éclat? Des pierres, Bermudo.

BERMUDO. — Belles bagatelles!

FERNANDO. — Où est Garceran?

BERMUDO. — Il est aux portes, et il s'y montre comme un Cid valeureux.

LE MARQUIS. — Mettez le feu à la tour, et que les soldats l'enlèvent d'assaut, en s'élançant tous au sommet.

LE COMTE. — Trois jours sans manger, la chose est remarquable.

LE MARQUIS. — Cela est incompréhensible; quelqu'un leur porte secours.

LE COMTE. — Comment cela se pourrait-il? il est environné de toute part, et il n'y a personne qui puisse lui parler à quarante pas de la tour.

LE MARQUIS, à *Fernando*. — Assiégé, ta fin sera misérable, et tu mourras enragé.

BERMUDO. — Il souffle un bon vent, et il sera comme le caméléon (2).

FERNANDO. — Tant que je serai entre ces pierres, je mangerai des pierres; je me nourrirai de ciment.

LE COMTE. — Il me semble qu'en feignant quelque négligence, monsieur, on s'emparera plus aisément de ce vilain. Faites que ce tumulte épouvan-

table, et qui le fait se tenir sur ses gardes, cesse, qu'il puisse s'en croire délivré; une fois ce changement opéré, c'est chose claire, exténué par la faim, il ne pourra plus même se défendre contre un petit nombre de nos gens; et quand nous en serons arrivés à ce point, ce sera la chose la plus aisée que de s'emparer de lui.

LE MARQUIS. — Votre idée me semble excellente.

LE COMTE. — Faites éloigner les juges et les huissiers.

FERNANDO. — Persévère en ta méchanceté..., poursuis ton intention...

LE MARQUIS. — Le roi châtiera ton extravagance.

BERMUDO. — Tu sauras pour ton crèvecœur, que le vent nous apporte de la part de saint Martin, un vin généreux dans des vases de cristal, et du pain dans un panier d'or; tiens, en voici un quarteron, examine s'il est tendre. (*Il lui lance une pierre.*)

LE MARQUIS. — Traître, tu es circonvenu de toute part, et ainsi assiégé, tu dois mourir de pure rage. Qu'on fasse éloigner ces gens, et que ce peuple en tumulte se retire tranquillement chez

lui; que les sentinelles seules demeurent. Par saint Martin, je te tiens pour assiégé sans ressource; grâce à la faim, il faudra bientôt te laisser prendre.

FERNANDO.—Je mangerai la mort, et elle cessera d'être pour moi.

LE MARQUIS. — Dis plutôt que pour toi elle sera effroyable.

FERNANDO. — Plus cruelle et plus dure, marquis, est la trahison qui te soutient.

LE COMTE. — Que l'infâmie retombe sur toi.

FERNANDO. — Brillante et pure, ma gloire saura laver cet affront.

LE MARQUIS. — Celle de ton père pourra te démentir.

FERNANDO. — Je ferai si bien qu'elle reparaîtra du fond du sépulcre où il est.

LE MARQUIS. — Qu'on fasse encore proclamer à haute voix, que sous peine de la vie, personne n'ait à lui apporter ni à boire ni à manger.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE II.

Un souterrain ; on entend des coups dans l'intérieur, et l'on voit sortir par un trou qui vient d'être pratiqué, Pedro Alonso, tenant à la main un pic, et ayant attaché autour de sa tête un mouchoir ; Théodora paraît, elle porte une corbeille contenant divers mets, recouverts de fleurs ; donna Maria tient une torche allumée à la main.

DONA MARIA. — Brise plus vigoureusement.

PEDRO. — Vous pouvez déjà entrer, parce que nous sommes dans la cave de la sacristie.

DONA MARIA. — La muraille résiste.

PEDRO. — Forte résolution ! ma foi on dirait que vous êtes le rat de cette cave, et vous avez déjà percé une galerie.

DONA MARIA. — La compassion sincère que m'inspire ce noble cavalier, a pu seule me déterminer à une action pareille.

PEDRO. — L'excavation peut arriver, si cela est nécessaire, jusqu'à la terrasse du palais, tant ce pic est excellent, on dirait vraiment qu'il a pris,

parmi ces pierres ; une trempe encore plus admirable.

DONA MARIA. — Forgé dans le feu à Venise, il se rit des lieux humides ; et les éclats qui s'échappent de son choc, sont autant d'étincelles qui semblent vouloir aller rejoindre le soleil.

PEDRO. — Mais enfin, que prétendez-vous faire?

DONA MARIA. — Une action d'Espagnole ; donner à don Fernando la liberté.

PEDRO. — Et la vie?

DONA MARIA. — Pedro Alonso, elle sera bien perdue, l'étant pour qui je veux la perdre.

PEDRO. — Que dites-vous?

DONA MARIA. — Que j'aime la valeur et la noble résistance de don Fernando, et que c'est ce qu'il y a de plus sublime dans les grandeurs de l'amour.

PEDRO. — Et la gloire de la famille de Lizan?

DONA MARIA. — Une telle action l'augmente et l'illustre. C'est la bassesse qui imprime l'affront ; dans un cas si généreux, au contraire, l'honneur s'accroît.

PEDRO. — Si don Fernando est traître au roi, donner secours à un perfide, c'est trahison. Et,

bien que je ne sois qu'un écuyer, j'ai du sang de Ségovie dans les veines.

DONA MARIA. — Pedro Alonso, c'est fort bien, mais je suis résolue à le délivrer.

PEDRO. — Et moi résolu à vous servir.

DONA MARIA. — Tu verras comme je récompense.

PEDRO. — Vous êtes dans l'église.

DONA MARIA. — Approchez cette planche, débris d'un catafalque, on en pourra recouvrir l'ouverture qui a été pratiquée.

PEDRO. — L'avis est bon ; avance, Théodora. Oh ! c'est un fameux expédient.

(Ils apportent à eux deux la couverture supérieure d'un catafalque.)

DONA MARIA. — Comme le marquis a ordonné qu'on bouchât les portes et les fenêtres, et qu'il ne permet pas même qu'on célèbre le souverain sacrifice que l'on doit à Dieu, l'église est obscure.

PEDRO. — Arrêtez, il y a du bruit.

DONA MARIA. — Je crois que c'est du monde.

PEDRO. — C'est pourquoi il faut nous cacher dans la cave, jusqu'à ce que nous sachions si ce sont gens de paix ou de guerre.

DONA MARIA. — Le cercueil va me recevoir vi-

lui; que les sentinelles seules demeurent. Par saint Martin, je te tiens pour assiégé sans ressource; grâce à la faim, il faudra bientôt te laisser prendre.

FERNANDO.—Je mangerai la mort, et elle cessera d'être pour moi.

LE MARQUIS. — Dis plutôt que pour toi elle sera effroyable.

FERNANDO. — Plus cruelle et plus dure, marquis, est la trahison qui te soutient.

LE COMTE. — Que l'infâmie retombe sur toi.

FERNANDO. — Brillante et pure, ma gloire saura laver cet affront.

LE MARQUIS. — Celle de ton père pourra te démentir.

FERNANDO. — Je ferai si bien qu'elle reparaîtra du fond du sépulcre où il est.

LE MARQUIS. — Qu'on fasse encore proclamer à haute voix, que sous peine de la vie, personne n'ait à lui apporter ni à boire ni à manger.

(Il s'éloigne.)

table, et qui le fait se tenir sur ses gardes, cesse, qu'il puisse s'en croire délivré; une fois ce changement opéré, c'est chose claire, exténué par la faim, il ne pourra plus même se défendre contre un petit nombre de nos gens; et quand nous en serons arrivés à ce point, ce sera la chose la plus aisée que de s'emparer de lui.

LE MARQUIS. — Votre idée me semble excellente.

LE COMTE. — Faites éloigner les juges et les huissiers.

FERNANDO. — Persévère en ta méchanceté..., poursuis ton intention...

LE MARQUIS. — Le roi châtiera ton extravagance.

BERMUDO. — Tu sauras pour ton crèvecœur, que le vent nous apporte de la part de saint Martin, un vin généreux dans des vases de cristal, et du pain dans un panier d'or; tiens, en voici un quarteron, examine s'il est tendre. (*Il lui lance une pierre.*)

LE MARQUIS. — Traître, tu es circonvenu de toute part, et ainsi assiégé, tu dois mourir de pure rage. Qu'on fasse éloigner ces gens, et que ce peuple en tumulte se retire tranquillement chez

lui; que les sentinelles seules demeurent. Par saint Martin, je te tiens pour assiégé sans ressource; grâce à la faim, il faudra bientôt te laisser prendre.

FERNANDO.—Je mangerai la mort, et elle cessera d'être pour moi.

LE MARQUIS. — Dis plutôt que pour toi elle sera effroyable.

FERNANDO. — Plus cruelle et plus dure, marquis, est la trahison qui te soutient.

LE COMTE. — Que l'infâmie retombe sur toi.

FERNANDO. — Brillante et pure, ma gloire saura laver cet affront.

LE MARQUIS. — Celle de ton père pourra te démentir.

FERNANDO. — Je ferai si bien qu'elle reparaîtra du fond du sépulcre où il est.

LE MARQUIS. — Qu'on fasse encore proclamer à haute voix, que sous peine de la vie, personne n'ait à lui apporter ni à boire ni à manger.

(Il s'éloigne.)

table, et qui le fait se tenir sur ses gardes, cesse, qu'il puisse s'en croire délivré; une fois ce changement opéré, c'est chose claire, exténué par la faim, il ne pourra plus même se défendre contre un petit nombre de nos gens; et quand nous en serons arrivés à ce point, ce sera la chose la plus aisée que de s'emparer de lui.

LE MARQUIS. — Votre idée me semble excellente.

LE COMTE. — Faites éloigner les juges et les huissiers.

FERNANDO. — Persévère en ta méchanceté..., poursuis ton intention...

LE MARQUIS. — Le roi châtiera ton extravagance.

BERMUDO. — Tu sauras pour ton crèvecœur, que le vent nous apporte de la part de saint Martin, un vin généreux dans des vases de cristal, et du pain dans un panier d'or; tiens, en voici un quarteron, examine s'il est tendre. (*Il lui lance une pierre.*)

LE MARQUIS. — Traître, tu es circonvenu de toute part, et ainsi assiégé, tu dois mourir de pure rage. Qu'on fasse éloigner ces gens, et que ce peuple en tumulte se retire tranquillement chez

lui; que les sentinelles seules demeurent. Par saint Martin, je te tiens pour assiégé sans ressource; grâce à la faim, il faudra bientôt te laisser prendre.

FERNANDO.—Je mangerai la mort, et elle cessera d'être pour moi.

LE MARQUIS. — Dis plutôt que pour toi elle sera effroyable.

FERNANDO. — Plus cruelle et plus dure, marquis, est la trahison qui te soutient.

LE COMTE. — Que l'infâmie retombe sur toi.

FERNANDO. — Brillante et pure, ma gloire saura laver cet affront.

LE MARQUIS. — Celle de ton père pourra te démentir.

FERNANDO. — Je ferai si bien qu'elle reparaîtra du fond du sépulcre où il est.

LE MARQUIS. — Qu'on fasse encore proclamer à haute voix, que sous peine de la vie, personne n'ait à lui apporter ni à boire ni à manger.

(Il s'éloigne.)

sur ces cœurs ingrats qui voudraient qu'il y eût en Espagne de nouveaux Bélisaires. Oui, mon amour vous offre cette occasion; il faut que ce soit, en vous convainquant que je vous défends et que je vous garde, que vous reconnaissiez que je vous aime et que je vous suis dévouée. Je le répète! il faut que ce soit ainsi, que vous sachiez que je vous paie un culte..... Je prétends uniquement à vous délivrer, et mon amour est si noble et si chaste, qu'il a sollicitude de vous perdre, dès qu'il peut jouir du noble accomplissement de ses desseins. Maintenant, recevez cette corbeille que je vous apporte, car je suis certaine que depuis trois jours vous n'avez rien mangé. Mangez donc, j'aurais voulu vous apporter le peu de chose que vous allez trouver, dans ces vases précieux que l'Orient admire et qui reflètent au milieu de leurs couleurs l'éclat changeant de la nacre. Je le répète, mon amour a déjà eu la seule satisfaction qu'il désire; en adoucissant votre sort, il ne souhaite pas d'autre récompense, que celle de vous voir libre. Demeurez sous la protection de Dieu, car j'ai à ménager l'honneur, ma noblesse et mes frères; et pourquoi n'ajouterai-je point mes ennemis; dire que j'ai des domestiques, c'est dire assez que j'en

ai... Que Dieu vous donne, don Fernando, le bonheur d'Alexandre, la sécurité de César et la grandeur de Darius. Puissiez-vous sortir de la nuée orageuse qui vous enveloppe maintenant, comme le soleil qui reprend l'empire du monde par ses rayons; alors sans doute, vous serez connu de votre roi, vous serez récompensé par la fortune. Les traîtres s'éloigneront devant vous, et vos ennemis seront dispersés. Voir apprécier un si haut mérite, telle est la récompense qu'ambitionne celle qui vous consacre sa vie.

(Elle se dispose à sortir.)

BERMUDO. — Ne nous laissez pas tomber dans l'obscurité, maintenant que nous pourrions trébucher contre la corbeille.

(Il prend un bout de chandelle et l'allume.)

DONA MARIA. — Amour, je te charge du secret.

(Elle rentre dans le souterrain.)

BERMUDO. — Adieu, envoyé béni d'Hababuc, car dans cette fosse aux lions, tu nous a laissé la corbeille.

GARCERAN. — Femme rare !

FERNANDO. — Que les Romains nous envient

une si noble femme, et que ceux qui vantent Artémise cessent leurs holocaustes.

GARCERAN. — Tu lui dois ton amour.

FERNANDO. — La liberté que je recouvre, je la lui paierai avec reconnaissance.

BERMUDO. — Vive Dieu ! je m'évanouis.

FERNANDO. — Vois ce qu'il y a là dedans.

BERMUDO. — Sainte corbeille ! (*Il tire de la corbeille les divers objets dont il parle*). Des serviettes plus blanches que ses mains.

FERNANDO. — C'est beaucoup dire, car elles étaient comme de l'albâtre.

BERMUDO. — Comme vous dites, mais je vais mettre la table et je tirerai les plats, tout est couvert de fleurs. Sans aucun doute, c'est une corbeille des fêtes du mois de mai.

FERNANDO. — Y a-t-il une orange ?

BERMUDO. Oui, et elle nous servira de chandelier... ma foi j'y foure la chandelle ; si de tels chandeliers font si bien notre affaire, vive Dieu ! celui qui les demande en argent est un ivrogne.

FERNANDO. — Tire et tais-toi.

BERMUDO. — Je me tais et je tire : voilà six petits pains molets, voici un flacon, ce sera du vin de saint Martin, puisque nous sommes dans

son église. A votre santé généreux seigneur, (*il boit*); je porte vos santés à tous les deux, vive Dieu! qui êtes le père des grenouilles et des canards.....

FERNANDO. — Tire et tais-toi.

BERMUDO. — Je tire et je me tais. Voici de drôles de petits radis qui ne piquent pas mal, tout tendres et vermeils qu'ils sont. Ils semblent être d'Olmedo.

FERNANDO. — Quest-ce que c'est que cela?

BERMUDO.—C'est un chapon au poivre et au sel.

(Ils mangent.)

FERNANDO. — D'un repas, c'est toujours le meilleur plat, il est tendre.

BERMUDO. — Donnez à don Garceran ce coffre qui semble d'albâtre.

FERNANDO. — Mange aussi cette cuisse, ami.

GARCERAN. — A peine puis-je avaler ce pain.

BERMUDO.—Il faut boire quelques petits coups; à vous donc, en seriez-vous à votre apprentissage?

GARCERAN, *à don Fernando qui pleure.*—Don Fernando, don Fernando, des regrets maintenant, maintenant des gémissemens et des larmes?

FERNANDO. — Si le repos est en la mort, pourquoi des infortunés mangeraient-ils? (*Il se lève.*)

Non, je ne suis point noble, je n'ai point d'honneur. Cruel destin ! hélas, esprit glorieux, toi qui foules aujourd'hui les parvis étoilés et qui habites un palais de lumière, pardonne-moi si mon courage ne t'a point vengé.

BERMUDO. — Mon Dieu, seigneur, qu'est-ce que cela ?

FERNANDO. — C'est avoir de l'honneur. Suivez-moi.

GARCERAN. — Que veux-tu faire ?

FERNANDO. — Racheter tant d'outrages et reconnaître tant d'amour. Ma sœur est entre les mains du comte notre cruel ennemi ; et puisque j'en ai la possibilité, je veux l'immoler à notre soif de vengeance : qu'elle meure de mes mains, puisque sa mort doit seule racheter un malheur et une infâmie si connus maintenant. Quelle héroïne eût été Lucrèce si elle se fût donné la mort avant que Tarquin l'eût possédée ! Ah! tu m'as dit, Bermudo, que ce misérable l'avait menacée, et c'est ce souvenir qui baigne mes yeux de larmes. Car enfin, bien que l'honneur résiste souvent à la force, sa durée peut être inconstante, on ne saurait l'abandonner aux chances du hasard; oui, c'est folie que d'é-

prouver trois choses : le verre, une épée, ou une femme. Suivez-moi.

GARCERAN. — Mais, c'est une résolution de payen, que la tienne.

FERNANDO. — Je veux être humain avec toute la valeur chrétienne, si le malheur l'exige. Je veux ôter à sa prudence l'occasion de tomber en faute.

GARCERAN. — La sentence est barbare ; elle est cruelle....

BERMUDO. — Et pourquoi dona Ana doit-elle mourir ?

FERNANDO. — A cause de son crime, qui m'outrage comme étant ma sœur, à cause des fautes de son innocence.

GARCERAN. — Examine.

BERMUDO. — Prenez garde.

FERNANDO. — Vive Dieu ! je mettrais en pièces, et je tuerais qui prétend la défendre. Vous vous dites mon ami, vous ?... vous ?...

GARCERAN. — C'est parce que nous le sommes tous deux, que je vous donne des conseils de clémence.

FERNANDO. — Mais si dans cette circonstance je la laisse aux mains du comte, il brisera la garniture comme il a brisé le miroir.

GARCERAN. — Tuons-le.

FERNANDO. — C'est impossible, personne ne se garde comme lui, Garceran. Le lâche, le vent lui-même ne pourrait l'atteindre.

GARCERAN. — Eh bien, dans une occurrence si terrible, je veux te donner un moyen par lequel tu pourras la faire mourir; il est aussi assuré et moins cruel.

FERNANDO. — Avec un lacet.

GARCERAN. — Non, en lui donnant du poison.

FERNANDO. — Tu dis bien.

GARCERAN. — Je le sais préparer.

FERNANDO. — Et la mort est prompte?

GARCERAN. — Ce mortel breuvage éteint doucement la vie... son action est rapide.

FERNANDO. — Eh bien, ami, que j'en aie donc sur le champ.

GARCERAN. — Je vais le préparer.

FERNANDO. — C'est maintenant que je suis ton ami.

GARCERAN *à part*. — Oh! je résiste à peine à mon deuil, car bien que je n'aie pas vu sa sœur, je me sens plein de compassion, anéanti.

FERNANDO. — D'heure en heure, mon honneur court plus de péril.

GARCERAN, *à part*. — La nuit prochaine, une innocente doit donc mourir si le ciel ne la secourt pas.

FERNANDO. — Eh bien, je monte à la tour.

GARCERAN. — Moi pour exécuter ton rigoureux jugement, je descends dans le souterrain de celle qui t'a montré tant d'amour.

BERMUDO. — Sentence cruelle !

FERNANDO. — Ma sœur, ton honneur te tue ; eh ! ton honneur est bien barbare.

(Ils sortent l'un par le souterrain, les deux autres par la porte qui conduit à la tour.)

SCÈNE IV.

(La maison de don Beltran.)

LE COMTE ET SES DOMESTIQUES.

PREMIER DOMESTIQUE. — Il est impossible de la vaincre, elle est arrogante et terrible.

LE COMTE. — La rigueur vient à bout de tout ;

j'applaudirai ce qui semble impossible, si en effet il y a impossibilité à tout cela. Je suis décidé à en triompher cette nuit, ou à la tuer ; aussi voudrais-je hâter le cours du soleil.

Premier domestique. — La nuit cache tout.

Le comte. — J'appréhende néanmoins... Je me sens un vrai démon d'enfer et je ne puis éloigner de moi la crainte... Le roi s'en va à Ségovie, et je demeure maître de Madrid... Il n'y a personne que je puisse redouter ; son frère est enfermé dans Saint-Martin, et sans doute qu'il est déjà mort...

Deuxième domestique. — Le ciel a enfin abaissé son arrogance.

Le comte. — Oui, ce bouquet d'œillet et de jasmin, où l'amour voudrait butiner comme l'abeille,... je le flétrirai fleur à fleur.

Deuxième domestique. — Votre père vient.

(Arrive le marquis.)

Le marquis. — Que d'audace, que de témérité, comte !

Le comte. — Seigneur.

Le marquis. — Qu'as-tu appris de don Fernando ?

Le comte. — Qu'il est cerné, mais non rendu.

LE MARQUIS. — Le ciel, lui-même, lui donne courage, puisqu'il a résisté si long-temps. Oh là! qu'on nous laisse.

(Les domestiques s'éloignent.)

Maintenant, comte, nous sommes rois tous deux, il faut invoquer la prudence, car nulle pensée ne se cache aux yeux de Dieu, et il n'y a nul secret humain, qu'un décret d'en haut, ne puisse faire sortir de l'abîme!

LE COMTE. — Puisqu'à elle appartient toujours la prudence et la discrétion, que votre Excellence consulte en elle-même ce que nous devons faire.

LE MARQUIS. — Entretenir la trahison avec le Maure, jusqu'à ce que nous ayons pour certaine la possession du royaume.

LE COMTE. — Votre Excellence a déjà fait changer la cour de résidence pour l'établir à Ségovie.

LE MARQUIS. — Le roi se montre si satisfait de mon éloquence, qu'il remet tout à ma prudence et à mon bon plaisir. Je suis l'âme de tout, sous l'apparence de son joug et de sa loi; de plus, je suis aussi parfaitement aimé du royaume, que je semble l'être du roi. Toutes les fois que je me rends à la cour, on me voit affable et bienveillant, la cour

taisiste, je l'ai pour tous ; le favori qui est sévère, devient bientôt le but des propos de tout un vulgaire grossier. C'est en agissant ainsi, seulement, que j'ai pu enlever la cour de Madrid. Abandonnés, mal défendus, ses murs vont être exposés aux coups sanglans de celui qui a ravi ses foudres à Jupiter; ils ne sauraient plus résister au cimeterre d'Almuzaf, et je verrai son croissant vainqueur y briller aux feux de l'aurore.

(Arrive le roi.)

LE ROI. — Marquis, tout est-il prévu pour mon départ?

LE MARQUIS. — Seigneur, la chose vous regarde maintenant.

LE ROI. — La ponctualité que vous mettez à satisfaire mes désirs, marquis, est une preuve reconnue de loyauté et d'amour.

LE MARQUIS. — Je vis pour faire vos volontés, Sire, vous pouvez partir sur le champ.

LE ROI. — Pour la seconde fois, faites proclamer le changement de notre séjour, et venez avec moi, vous devez m'accompagner.

LE MARQUIS. — Et le comte?

LE ROI. — Qu'il demeure à Madrid. Comte, poursuivez, anéantissez ce cruel ennemi. Ensuite

vous-même conduisez sa sœur comme prisonnière à Ségovie. En tout cela, du reste, vous agirez pour mon service et ma satisfaction.

LE COMTE. — Avant qu'il soit prisonnier ou mort, vous ne me reverrez point, seigneur, à Ségovie.

(Il se prosterne.)

LE ROI. — Levez-vous, comte, alcaïde de Madrid.

LE MARQUIS. — Vous illustrez son humilité.

LE ROI, *au marquis*. — Venez, mon grand chancelier.

LE MARQUIS. — Puissant seigneur !...

LE ROI. — Relevez-vous et venez.

(Il lui met la main sur l'épaule, et ils sortent tous trois.)

SCÈNE V.

(Le souterrain qui conduit à la maison de dona Maria.)

ARRIVENT FERNANDO, GARCERAN, DONA MARIA ET BERMUDO.

DONA MARIA. — Considérez, don Fernando, que vous vous êtes rendu maître de ma vie, rendez-la moi.

FERNANDO. — Me la confiez-vous?

DONA MARIA. — Oui, c'est à vous que je l'abandonne.

FERNANDO. — Ah! qui pourrait offenser une vie si belle, sans m'offenser moi-même? En me l'abandonnant dites plutôt que vous l'avez assurée, car un malheureux ne saurait mourir. Toutefois, faites que cette existence réside en vous, en moi, seulement, vous la trouveriez trop accablante.

DONA MARIA. — Je vous engage à la prudence, surtout au sortir de la ville.

FERNANDO. — Pour cet instant, je ne pense, en

ce souterrain, qu'à vous assurer de mon dévouement.

Dona Maria. — Quoi, vous ne vous en allez pas ?

Fernando. — Non, Madame, jusqu'à ce que l'aurore nous verse ses larmes, permettez que trois morts ressuscitent à loisir sous ces manteaux dont vous les avez couverts.

Dona Maria. — Ils appartiennent à mon frère et je vous les offre comme gage du bonheur que j'obtiens aujourd'hui.

Fernando. — Retirez-vous.

Dona Maria. — Jusqu'au jour, je prétends être comme les étoiles, et me tenir éveillée.

Bermudo. — Vous vous nommez, madame, tout justement du nom que vous devez avoir.

Fernando. — Dona Maria de Lujan, retournez en votre maison.

Dona Maria. — La porte en sera ouverte jusqu'à l'aube.

Fernando. — Et si vous nous envoyez de là vos adieux, au moment du départ, ce sera vraiment la perte du jour naissant.

Dona Maria. — Songez à ma vie, quoique je

la regarde comme bien perdue, l'étant pour l'amour de vous.

FERNANDO. — Je triompherai de tant de rigueurs.

(Il s'éloigne.)

DONA MARIA. — Dieu nous délivre des traîtres, Don Fernando.

SCÈNE VI.

(Une rue de Madrid.)

DON FERNANDO, GARCERAN, BERMUDO.

GARCERAN. — Ami, tu dois beaucoup à cette femme héroïque.

BERMUDO. — C'est une sainte!

FERNANDO. — Ah! quand semblable au phénix je renaîtrai enfin, tu me verras la récompenser de tant de dévouement.

GARCERAN. — Triste nuit!

FERNANDO. — Oh ! ma situation est tellement changée, que la nuit elle-même offense un malheureux.

GARCERAN. — Dis plutôt qu'elle tremble en te voyant sortir pour accomplir une action si cruelle !

FERNANDO. — Ah ! misérables points d'honneur, vous semblez d'un chrétien... C'est d'un payen que vous êtes dignes !

BERMUDO. — Nous voilà déjà devant notre logis.

GARCERAN. — C'est ici votre habitation ?

FERNANDO. — Oui, et tu vas m'attendre, ami, jusqu'à ce que nous sortions. Tu observeras si le comte vient, car je vais me servir de son nom pour appeler ses gens, et c'est ainsi que je prétends tromper les gardes.

GARCERAN. — Appelle ; mets à profit l'occasion... Puis tu sais que je suis ton ami.

FERNANDO. — Donne un coup de pied dans cette porte... Ah ! quand on répondra, je pourrai bien dire que je vais immoler ma vie.

(Ils appellent, et deux hallebardiers sortent.)

PREMIER HALLEBARDIER. — Qui êtes-vous ?

FERNANDO. — La folle inadvertence.

Bermudo. — Ne reconnaissez-vous pas le comte?

Deuxième hallebardier. — Seigneur!...

Fernando. — On vous excuse...

Garceran, *à part*. — Que Dieu secoure l'innocence.

Fernando. — Fermez et donnez-moi la clef.

(Il prend la clef et il entre avec Bermudo.)

Premier hallebardier. — Cette nuit, les choses iront mal.

Deuxième hallebardier. — Pauvre dame!

Premier hallebardier. — Pauvre honneur!

Deuxième hallebardier. — Taisez-vous, le cas est grave.

Garceran. — Qui s'est jamais vu en telle affliction! (*Ils s'en vont*) O malheureux chevalier, je cherche à te disculper d'une action si rigoureuse, quoique ce soit une œuvre de payen, inspirée par la démence et par le malheur : bien souvent Dieu a mis la pitié dans le poison. Quant à moi, il me faut être le géant de ces carrefours, et le ciel verra que Garceran est prompt comme la foudre à la défense.

(Il s'en va.)

SCÈNE VII.

(L'intérieur de l'hôtel de don Beltran).

FERNANDO, BERMUDO.

FERNANDO. — Je crois Bermudo que je suis dans le pays du sommeil ; je n'ai jamais vu une si grande quiétude. Je n'ai jamais observé une tranquillité si grande. Les gardes dorment dans les corridors et dans les cours, et au fond de leurs chambres, les domestiques en font autant ; tout offre l'image d'une pâle léthargie ; tout demeure en un profond silence, et, au milieu d'un sommeil si sévère, mon honneur ne saurait être atteint.

BERMUDO.—Ce qui m'étonne le plus, seigneur, c'est que les duègnes dorment aussi, elles qui sont de vrais diables vêtues de noir et de blanc... Mais nous sommes déjà parvenus à l'appartement de madame.

FERNANDO. — Je tremble en ma cruauté. Oh ! l'innocence conserve un pouvoir souverain : que fait-elle ?

BERMUDO. — Elle dort.

FERNANDO.—Ah ! quand l'honneur est prudent, on ne dort pas en de si graves circonstances. Pour son malheur, je deviens son Argus.

BERMUDO. — La porte est ouverte.

FERNANDO. — Je le tiens à mauvaise augure.

BERMUDO. — Les augures sont toujours barbares, quand il s'agit de votre sœur : entrez.

FERNANDO. — J'ai trébuché contre ce tapis (*Il fait un faux pas*). Mon honneur vous a été entré en chancelant. Je suis prêt à tomber pour vous, puisque pour vous je chancèle.

BERMUDO. — Il y a de la lumière dans son alcôve.

FERNANDO. — Tire la courtine.

(On découvre un lit avec un tabouret, une petite table et ce qu'il faut pour écrire. Dona Ana dort toujours).

BERMUDO. — Charmant et noble spectacle !

FERNANDO.—Ah ! renfermons-là, je suis assuré qu'une si divine beauté ne saurait recevoir d'atteinte. Notre visage est semblable à un vase de cristal, et la beauté du corps dit aussi la pureté de l'âme. Oh oui ! en une beauté si rare, il ne peut y avoir qu'une âme parfaite.., Mais quoi ! je vivais doutant de son honneur, et voilà que je la disculpe

moi-même, que je la défends! Je sais que dona Ana est candide et pure comme le soleil ; mais je crains qu'une nuée l'enveloppe et que le pur rayon ne soit obscurci.

BERMUDO. — Elle écrivait.

FERNANDO. — Montre ce papier.

BERMUDO. — Vous pourriez le lire à genoux.

FERNANDO. — Ah Bermudo, je contemple debout mon infortune! (*Il lit*). « Puisque la fortune et le malheur nous ont séparés, mon frère, comme les colombes d'un même nid; puisque les chasseurs ensanglantés nous ont pour ainsi dire enlevé la vie par leur horrible attentat contre notre glorieux père, ne souffrez pas que dans leur orgueil ils s'attaquent à notre honneur, et bien que je le défende, je suis une femme ; c'est vous en dire assez. »

BERMUDO. — Continuez.

FERNANDO. — Je ne puis ; quoique l'honneur s'irrite, mon amour s'attendrit sur elle. Qui se vit jamais en semblable infortune! qui se vit jamais en pareille angoisse!... Le sacrifice d'un ange doit-il me donner l'honneur?... Je n'en veux plus de cet honneur, que le comte triomphe d'elle... Viens, Bermudo.

DONA ANA, *se réveillant.* — Hélas! mon Dieu; qu'est-ce que cela? Qui, jusque dans mon alcôve même, ose ainsi me manquer de respect?

FERNANDO. — Ce sont gens de paix, rassurez-vous.

DONA ANA. — Que Dieu m'aide, je ne puis le croire: mon frère! Ah! Fernando de mon âme. Honneur et recours d'une orpheline affligée, seule et dernière consolation qui me reste en ce monde; recevez-moi sur votre cœur, défendez-moi dans vos bras. Oh! êtes-vous bon?... Es-tu venu avec des intentions favorables?

FERNANDO. — Je suis méchant quand je songe à ce que j'ai vu, bon quand je te vois.

DONA ANA. — Embrassez-moi donc encore, mon frère... oh! je dis mal, père que le ciel m'a donné en échange de mon père... car je n'ai plus d'autre père. Comment vous êtes-vous hasardé à entrer ici? c'est vous jeter entre les mains du malheur, c'est vous livrer vous-même prisonnier, car le comte est toujours ici avec cent hommes de garde.

FERNANDO. — Je viens résolu à mourir et à tuer. Si je le rencontre, le barbare, ses gardes lui seront inutiles.

DONA ANA. — Hélas! mon frère, je vous perdrai ainsi, et la victoire est bien loin d'être aussi certaine que la perte.

FERNANDO. — Si tu désires gagner, il faut consentir à perdre. Oui, c'est en me perdant, que tu me conserves; car si je ne te suis pas enlevé, à tous deux notre honneur est perdu.

DONA ANA. — Et pour gagner, frère, que faut-il perdre?... ne me laissez pas en suspend, oui, que faut-il perdre?

FERNANDO. — Vous la vie..... et moi la raison.

DONA ANA. — La vie?

FERNANDO. — La vie, ma sœur, c'est ce que vaut notre honneur.

DONA ANA. — Et qui me la doit enlever?

FERNANDO. — L'honneur lui-même, car il est aveugle.

DONA ANA. — Et qui sera pour lui l'exécuteur de la sentence?

FERNANDO. — Moi.

DONA ANA. — Vous?

FERNANDO. — Moi, qui ai reçu son pouvoir en ma propre cause, moi, qui ai tout intérêt à exécuter la sentence.

DONA ANA. — Et êtes-vous venu pour me faire mourir sur le champ ?

FERNANDO. — Dites plutôt que c'est moi-même qui viens me tuer...

DONA ANA. — Pour quel crime ?

FERNANDO. — La sévérité de ce décret est au rebours des sentences ordinaires.

DONA ANA. — Comment ?

DON FERNANDO. — Ne le croyez-vous pas ?

DONA ANA. — Non, je ne le puis comprendre.

FERNANDO. — L'honneur vous fait mourir, pour que vous n'arriviez point à vous voir coupable, et parce qu'une fois criminelle la douleur serait sans tendresse... Ah ! vous mourez innocente : mais dans un sacrifice si redoutable, la douleur ne peut être plus grande, comme elle ne saurait être moindre. Ma sœur, le roi persuadé par le marquis et par le comte, a mis tout son pouvoir à nous perdre, et son bras nous menace sans cesse. Il a bien fait un traître de notre père en flétrissant sa loyauté, et en faisant tomber sa noble tête ; moi, il me tient assiégé dans Saint Martin avec l'intention d'en agir de même, et enfin, à la honte, à l'infâmie de notre honneur, il t'a confiée au comte, dont je soupçonne entr'autres basses injures, les

grossières témérités. J'ai su, ma sœur, hélas, ô misère! qu'il est résolu cette nuit, dans sa hardiesse toute puissante, à abuser de toi en employant la force; il veut faire de notre honneur souverain un jouet honteux. Et ainsi donc, pour qu'il n'accomplisse point des désirs si audacieux, des souhaits si téméraires, des pensées si honteuses, je veux que tu offres à la sévérité de mon poignard ce sein, plutôt que de l'abandonner à ses bras lascifs. A l'instant... Oui, à l'instant, à l'instant même... Il faut que tu choisisses entre une dague et le poison.

DONA ANA. — Si c'est pour cela, que ta générosité t'a amené ici, sachant qui je suis, mon frère, tu pouvais te dispenser d'y venir; oui, tu pouvais fort bien retourner sur tes pas, sans m'offrir ainsi le poison ou le poignard. J'ai toujours dans un honneur plein de glorieux souvenirs, de quoi remplacer le poignard ou le poison, s'il s'agit de me défendre. Mais puisque tu es arrivé armé de tant de rigueurs, il faut que tu t'en retournes consolé. C'est en tremblant, sans doute, que tu m'as apporté le poison qui me vient avec toi; eh bien! sans crainte et sans hésitation, je le choisis; pour l'ennoblir. Que s'il t'en a coûté beaucoup

pour me l'offrir, et qu'au fond de toi-même tu te sois irrité contre lui, le sachant, il m'en coûtera moins pour le prendre.... Je me condamne à sa rigueur. Donne-moi ce flacon d'or... Ah ! le poison tremble devant moi... Je condamne ta précaution, tu pouvais l'apporter dans une coupe plus limpide, et il n'était point nécessaire pour qu'on le prît, qu'il se déguisât sous l'éclat de l'or.(*Il lui donne le flacon et elle boit*). J'ai tout bu.

BERMUDO. — Pour Dieu ! elle l'a bu.

DONA ANA. — Ainsi, résolue à tout, j'ai voulu me rire ici du poison. J'ai vaincu l'inclémence du roi, je me considère comme triomphant de la brutalité du comte. Ah ! l'action est vile et honteuse cependant, car je finis comme une payenne, je meurs comme une idolâtre.

(Elle tombe).

BERMUDO, — Elle expire.

DON FERNANDO. — Transport inoui ! à peine si je sais comment la chose a pu se faire ; je suis anéanti, confus de cet évènement, inspiré d'une manière si fatale. Ah ! je confesse mon ingratitude devant son pâle visage... Je ne suis pas un Espagnol, Bermudo... je suis un tigre, et un tigre cruel. Mais hélas ! qui aurait cru que le soleil

pouvait mourir ! donne moi ce flacon, j'éteindrai mes forces par ses vapeurs mortelles. Oh ! si la douleur est un poison, je mourrai de ses effets... La mort, le comte me l'a donnée... Oh là ! du monde... Soldats.

(Les hallebardiers arrivent).

1er HALLEBARDIER. — Qu'est-ce que c'est ?

2e HALLEBARDIER. — Qu'est-ce qui est assez hardi, pour nous appeler de cette voix insolente ?

1er HALLEBARDIER. — Malheureux que je suis !.. Toi ici ?

FERNANDO. — Oui, misérable, je suis ici, et je suis dans la douleur, car le soleil s'est éteint ici ; il s'est éteint l'astre qui inondait de sa lumière tant de beauté, elle a pâli, cette rose, qui donnait de si doux parfums. Vous le voyez, l'amour lui-même n'a plus qu'un front attristé ; il voit avec douleur qu'ainsi s'est flétrie la couronne de son printems. Ah ! vous le direz au comte, voilà ce que valait mon honneur. Dites-lui aussi, que cette pure lumière est devenue le déclin du jour, et que, quand l'insensé arrivera, il se trouvera dans les ténèbres.. Et, bien que la force de mes raisons vous paraissent à vous folies, dites-lui qu'il se modère en

ses actions, s'il est Espagnol. C'est quand le soleil se couche, que l'on châtie les traîtres.

BERMUDO. — Marche devant.

1er HALLEBARDIER. — Prenez-le.

DON FERNANDO. — Celui qui fera un mouvement mourra. Le soleil est bien mort! mon épée flamboie encore à ses rayons.

BERMUDO. — Vous êtes l'épée, seigneur, et moi le bouclier.

FERNANDO. — Prends cette clef, et laisse la porte ouverte, afin que ces gens sans foi, voient comme je suis sorti, et comme je suis entré. Qu'ils puissent s'assurer aussi que ma sœur est morte... Sortons; appelle Garceran.

(Arrivent le comte et ses gens qui attaquent Garceran de Molina).

Mais qu'est-ce que cela?

GARCERAN. — Ils peuvent se jeter sur moi et me tuer... Mais moi me rendre, jamais.

BERMUDO. — Ils l'attaquent, ne le voyez-vous pas?

FERNANDO. — Je sens la fureur des démons.

LE COMTE, *ne le reconnaissant pas*. — Ami, me voici à tes côtés, je suis le comte.

FERNANDO. — Je te cherchais..... moi, je suis don Fernando.

LE COMTE. — Que dis-tu ?

FERNANDO. — Que je suis à toi.

(Ils se battent).

TROISIÈME JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Intérieur de l'hôtel).

ARRIVE LE COMTE ET LES MONTEROS.

LE COMTE. — Que me dis-tu là?

PREMIER MONTERO. — Que dona Ana...

LE COMTE. — Ne me fais pas mourir à petit feu, avec tes raisons embrouillées, tue-moi d'un seul coup, misérable.

PREMIER MONTERO. — Je dis que vous trouverez dona Ana morte.

LE COMTE. — Morte?

PREMIER MONTERO. — Cette nuit son cruel frère lui a donné la mort, afin que vous ne puis-

DONA ANA. — Hélas ! malheureuse que je suis!

LE COMTE. — Est-ce la morte?

PREMIER MONTERO. — Seigneur.

LE COMTE. — Et, n'as-tu pas dit que la dureté de son frère lui avait donné la mort?

PREMIER MONTERO. — Son frère en effet avait éteint la vie en elle, et elle nous avait semblé morte jusqu'à cet instant.

DONA ANA.—La rigueur de mon sort a vaincu la malignité du poison, mais je déplore cette résistance, si le venin qui corrompt ma vie renouvelle mon infortune.

LE COMTE. — Elle est vivante !...

PREMIER DOMESTIQUE. — C'est le médicament qui opère ce miracle.

DEUXIÈME MONTERO. — Elle est restée comme morte pendant douze heures; car maintenant il en est dix ; dix heures sonnaient quand son frère est entré et lui a donné la mort.

(Elle se lève).

DONA ANA. — Que puis-je espérer en ma vie?

LE COMTE. — Le plaisir extrême que j'ai à vous revoir.

DONA ANA. — Que Dieu me soit en aide!

LE COMTE.—Dans ces bras que vous abhorriez

tant, vous trouverez, madame, un nouveau poison, si leur étreinte vous semble mortelle ; oui, vous y trouverez la mort, car c'est la mort que vous cherchez ; et cependant vous me la donnez en continuant de me haïr. Regardez toutefois si vous me devriez quelque amour ; quand un frère s'est rendu homicide, c'est dans ses bras que vous retrouvez la vie. La mort, sa dureté vous l'a donnée. L'amour qui est en ce cœur vous donne l'existence, madame, voyez si ce n'est pas un de ses miracles. Je vous ai vue pâle, morte, froide, et si vous vivez c'était pour renaître en mes bras. La passion me dit que vous êtes à moi. Celui qui était votre seul recours est mort à l'heure où je vous parle ; on l'a hâché en mille pièces. Ah ! vous que j'ai vue revenir à l'existence sur mon sein, laissez-moi être votre protecteur. Quand, grâce à ma loyauté, je pourrais être votre tyran, je veux vous servir de père. Votre frère, je le veux aussi remplacer ; vous pouvez être cruelle ou compatissante : décidez-vous donc, il faut ou m'appartenir de force mais sans renommée... sans honneur, ou de votre plein gré devenir mon épouse. Ma parole et ma foi, je vous les donne devant tous ces témoins ; vous les verriez devenir mes ennemis, si je n'étais point sincère.

L'amour me prosterne à vos pieds (*Il se met à genoux*) ; un seul signe doit me faire reconnaître ici votre refus ou votre consentement.

Dona Ana. — Avant que je vous réponde, généreux comte, laissez mes regards se ranimer ; laissez le deuil de mon cœur s'apaiser dans une angoisse si grande, il est d'un bien faible prix... Je ne pleure point de ce qu'il faut vous aimer ; je pleure mes infortunes et elles sont si nombreuses, comte, que j'en suis épouvantée. Je suis cette femme, qui hier feignait en ses dédains les habitudes d'une déesse, au moment où elle allait perdre ses dignités ; je suis celle qui envoyait au soleil de l'encens dans des vases d'or. Mais cette majesté mensongère n'était rien que vanité ; le paon superbe, que sa pompe rend insensé, regarde à terre et il dément lui-même sa beauté. Alphonse, notre souverain, me faisait respecter quand j'étais portée dans ses bras puissans, quand je m'asseyais sur son trône sacré. De cette voix royale, seul mon père était la force, c'était la vie du conseil, l'âme de tous les traités. Il éleva des flatteurs et il les rendit puissans, mais ce furent ensuite les monstres qui dévorèrent sa grandeur ; car ils calomnièrent ses faits glorieux ; c'était une lumière,

ils l'éteignirent du premier souffle. Et celui qui s'était vu si haut qu'ils pouvait mépriser les trônes, on humilia par le supplice sa valeur si héroïque. Un monstre infâme fit tomber sur lui le poids qui l'accablait, sa grandeur et sa gloire, tout fut réduit en poussière. Il mourut comme un traître; oh! n'ai-je point besoin de me contenir, quand je vois cet opprobre en sa renommée? Je suis tombée comme le lys qui croît dans les vertes campagnes: les uns l'admirent; il est dédaigné par les autres. Je rassemblais sur mon frère mes joies caressantes; oh! toutes caressantes qu'elles étaient, elles ont duré peu. Et maintenant, puisqu'il est mort avec de rauques gémissemens, je suis comme la tourterelle perchée sur l'orme géant. Livrée à ces infortunes, je ne désire que la solitude, et en semblable malheur, je suis tout entière à mon deuil. Oh! je suis si abandonnée, que je ne sens plus même la liberté en mon pouvoir; il fallait que tout me manquât! Je cherche la compassion et je n'entends que voix rigoureuses. Hélas! tout le monde est sourd avec les infortunés. Oui, en de si grands dommages, je m'arrêtai au moindre de tous, et la mort semblait devoir être le mal le plus rapide. C'est le poison que je choisis, je prends

le fatal breuvage ; mais cruel seulement avec moi, hélas ! il m'a laissé la vie. Il semble que les maux que j'endure veulent que je sois immortelle ; car je trouve mille obstacles, même à recevoir la mort. Elle se tait quand je l'appelle ; si j'accours, elle se cache ; qui vit jamais en elle pareille lenteur ? Infortunée ! dans tout ce que je me propose, je suis la déplorable dépouille de la fortune. A la fin, tout me manque, tout me fuit ; la vie m'excède, et c'est pourquoi je me sens de trop en ce monde. Puisque dans une telle angoisse vous venez à moi compatissant, et que tout recours me manque, je vous nomme mon protecteur. Déjà le malheur me montre un aspect plus favorable, puisqu'en un seigneur si puissant je recouvre ce que j'avais perdu. C'est en vous appelant mon père que je me précipite à vos pieds, car au lieu de celui qui me manque, je retrouve l'époux le plus digne. C'est pourquoi je vous octroye le oui, en vous donnant ma foi et ma main : et que ce soit le témoignage du lien qui doit nous unir. Je suis votre esclave, et en preuve de ma tendresse disposez d'une âme dont vous êtes devenu le maître.

LE COMTE.—Relevez-vous, j'envie la terre que vous foulez, car vous lui donnez ainsi l'autorité

du ciel. Qu'en des nœuds réciproques, un amour éternel unisse ici nos mains.

Dona Ana. — Je vous appartiens.

Le comte. — Je suis à vous tout entier. Ah! pour que le cœur vous prouve cette vérité, ne voulez-vous pas m'en donner le gage? heureux l'homme dont on écoute l'amour, les importunités! Donnez-moi cette belle main (7).

Dona Ana. — Et avec elle, je vous donne mon cœur, il se rend.

Le comte. — Je mets mes dignités à vos pieds.

Dona Ana. — Je vous donne la main comme à mon époux, agissez comme un gentilhomme!

Le comte. — Quoi! lorsque j'obtiens une si divine beauté, doutez-vous de ma noblesse?

Dona Ana. — Quand elle a résolu d'aplanir d'invincibles obstacles, la noblesse peut devenir méprisable et abjecte.

Le comte. — Je prends le ciel à témoin et ceux que vous voyez ici, de la vérité de mes paroles. Si j'y manque, puisse votre frère venir me redemander votre main; et bien que la chose semble impossible, puissai-je mourir sous ses coups.

Dona Ana. — Ne poursuivez pas... ce serait me tuer que de me rendre jamais la cause de votre

mort, puisque dès aujourd'hui vous êtes maître de ma vie. Quand se célébreront nos noces?

LE COMTE. — Quand nous aurons arrêté dans leur cours tant de malheurs, car le roi irrité a ordonné que je vous conduise à Ségovie, et jusqu'à ce qu'on ait apaisé sa colère, il est indispensable de l'empêcher d'agir, il faut même le tromper en lui disant que vous vous êtes enfuie. C'est pourquoi il est nécessaire de changer de nom et de vêtemens. Ah! dans un village, une si divine beauté sera toujours la reine de l'âme qui veut l'adorer.

DONA ANA. — Je serai toujours bien où vous me conduirez (*à part*), oh! fatale étoile qui m'abandonnes à un traître.

LE COMTE. — Belle fiancée, venez où mes serviteurs célèbrent mon bonheur.

DONA ANA, *à part*. — La victoire n'appartient pas à l'amour, elle est toute au malheur dans lequel je suis tombée.

LE COMTE. — Et dire que je dois tout cela au poison!

DONA ANA. — Grâce à lui, je renouvelle le bonheur de ma jeunesse.

LE COMTE. — Tout s'est réuni pour ma félicité. Heureux celui qui persévère en amour!

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

(L'église de Saint-Martin.)

FERNANDO, BERMUDO.

FERNANDO. — Je pense qu'ils veulent rompre les murs.

FERNANDO. — Je voudrais que tout fut renversé de fond en comble. De cette façon la Castille verrait un nouveau Samson dans le temple ; au milieu de sa ruine, je pourrais frapper de mort ce barbare, ce traître, qui est cause que je contemple toujours en sa pâleur le beau lys que les cieux inondent de leur lumière, et qui y brille sans doute comme une étoile lumineuse.

BERMUDO. — Quel péché d'idolâtres de la part de tous les deux !

FERNANDO. — L'amour n'est-il pas payen, la rigueur vient de lui.

BERMUDO. — Ne vantez-vous pas trop l'action de cette divine Amalthée ?

FERNANDO. — Une telle femme surpasse tout

ce qu'on peut dire à sa louange, et il est juste qu'on en parle comme d'une divinité. Mais que je sache maintenant si tu as vu la noble dona Maria de Lujan et mon ami Garceran ; je me contiens à peine quand je pense qu'il s'est trouvé cette nuit pour moi en un péril si pressant.

BERMUDO. — Il n'est pas revenu ici, en effet.

FERNANDO. — Je l'ai perdu au milieu de la foule, et je suis en souci de savoir s'il est prisonnier ou mort.

BERMUDO. — Ce qu'il y a de plus probable c'est qu'il est libre.

FERNANDO. — Va le savoir.

BERMUDO. — J'y vais.

(Il sort.)

FERNANDO. — Don Fernando, il est temps enfin que nous abandonnions cette geôle, et qu'en cet événement nous prenions une résolution glorieuse. Que notre cœur héroïque abandonne un lien si étroit ; il sait ce que c'est que la gloire et les hauts faits ; qu'il retrouve enfin la liberté. Plus longtemps opprimé, il briserait le sein qui le renferme. Oui, mon cœur, l'honneur vous donne un bon conseil, il faut sortir sur le champ ; il faut que la foudre et le feu se promènent sur mes traces, et

qu'on reconnaisse ma furie à ma sévérité. C'est comme un faussaire et un traître que vous vous êtes retiré en ce lieu, et le monde l'entend ainsi ; eh bien ! mon cœur sortons pour dire au monde, par une conduite terrible, ce que vous êtes. Dites qu'en votre loyauté vous avez soutenu le nom de Vargas, et qu'on peut raconter de vos hauts faits de longues et immortelles histoires. Sur les boucliers des Morisques, sculptez ce blason une seconde fois. Mon cœur où irai-je, si d'un côté l'envie me dégoûte et de l'autre la trahison ? En Aragon ?... Son roi est le cousin d'Alphonse, mon roi, et il l'exécutera sur vous la loi qu'Alphonse indigné a rendue. En Portugal ?... c'est encore un ami de ce prince, car partout s'étend sa puissance. Chez le Maure ?... ce serait un changement bien bas ! Au ciel ? je le vois irrité. Eh bien ! mon cœur où donc nous rendons-nous ? — Don Fernando, à la vengeance. Où et comment peut-elle s'accomplir ? mon cœur, que vous importe ! je me rends à la cour d'ailleurs, avec ce fer qui ta donné l'honneur et qui t'a fait ce que tu es. Mais le pouvoir vaut-il donc tant ? Tout s'obtient par l'industrie. Tu dis bien, aie espérance à la vengeance ;

Fernando ; et puisque c'est toi même qui m'animes, mon cœur, à la vengeance...

(Arrive dona Maria avec une lumière allumée ; elle entre par la trappe.)

Dona Maria. — Fernando !

Fernando, *il ne la voit pas d'abord.* — Excusez, madame, la faute en est à la lumière qui pâlit près de vous ; le flambeau que vous apportez jette des rayons bien faibles auprès d'une telle aurore. Voyez à votre aspect se ternir cette larme, perle brillante que dore à peine le jour ; mais, quand le soleil lui-même remplacerait votre flambleau, il perdrait son éclat en vos mains.

Dona Maria. — Si le ciel, seigneur, me cache le but que je cherche, c'est que je suis assez aveugle pour que toute lumière disparaisse à mes yeux. Celle que je tiens et qui me permet de contempler votre mauvaise fortune, ne me donne qu'ennui au lieu de m'éclairer. Il en serait de même du soleil, s'il venait dans son orgueil éblouir ici vos regards. Mais bien que cette lumière soit faible, je l'apporte pour vous servir de guide, afin que vous puissiez échapper aux rigueurs qui vous menacent ; et quant à ce qui me regarde, pour que notre des-

sein ait son effet, je promets de tout disposer. Voyez si vous pouvez échapper. Chez moi, Fernando, vous trouverez des joyaux, de l'argent et le secret.

FERNANDO. — Puisque vous m'avez donné la lumière par votre divine présence, qu'elle se montre en vos avis et qu'elle éclaire ma raison. Déposez, madame, ce flambeau dans le souterrain, tandis que je vais vous instruire des projets de mon amour : un malheureux est tout expédient.

DONA MARIA. — La lumière est dans le souterrain et je me dispose à entendre votre voix avec vénération et silence.

(Elle retire le flambeau.)

FERNANDO. — Moi, je confie à ce cœur des secrets que sait à peine l'âme qui vous les abandonne ! car j'ai à vous entretenir en mes discours de périls inévitables, auxquels malheureux, je me dispose, et que cependant je redoute avec un sentiment d'horreur. Voyant donc que mon père est mort comme un traître, bien qu'il fût plus pur que ce rayon qui se dégage de la lumière ; me rappelant cette sœur, innocent lys ensanglanté fauché parmi les fleurs ; considérant aussi que de telles injures exigent impérieusement une réparation, et

ble sens, Théodora ou Téadora, et ce sera une preuve nouvelle que je t'estime et que je t'adores. Bien qu'on doive donc m'appeler Théodora, j'aime mieux qu'on dise celle qui t'adora (8).

FERNANDO. — C'est une grâce nouvelle de ton esprit.

DONA MARIA. — Dis que c'est toi qui l'inspires, je vais parler à mon écuyer.

FERNANDO. — Que notre amour te conduise; laisse-moi la lumière.

(Elle lui donne le flambeau.)

DONA ANA. — Adieu Pedro Alonso, mon bien-aimé.

FERNANDO. — Adieu, ma bien-aimée Théodora.

DON ANA. — Dis donc plutôt Téadora (celle qui t'adore.)

BERMUDO. — Oh! femme divine!

(Elle sort. Arrive Bermudo.)

BERMUDO. — Le souper est prêt.

FERNANDO. — Puisque la fortune se présente à moi, je veux la saisir aux cheveux.

BERMUDO. — Il y a ma foi une magnifique salade qui semble dire : mangez-moi.

FERNANDO (*sans faire attention à lui.*) — Celui

qui s'effraye et qui se laisse gagner par la poltronnerie, se plaît dans son propre malheur.

BERMUDO. — Il y a un gigot qu'on prendrait pour un encensoir.

FERNANDO (*à part*).— Je prétends tirer un mort de l'un de ces caveaux, et après l'avoir revêtu de mes vêtemens, je veux que l'on puisse se persuader que j'ai été tué en trahison.

BERMUDO. — Nous avons un jambon et un chapon dignes d'un prébendier de chapitre. Vous êtes distrait, Monsieur; venez, le souper va refroidir.

FERNANDO. — O Bermudo, que tu viens à propos.

BERMUDO. — L'odeur du gigot vous réveille.

FERNANDO. — N'as-tu point de nouvelles de Garceran?

BERMUDO. — Non, Monsieur.

FERNANDO.—Il est mort, Bermudo, et c'est moi qui l'ai tué. Prends ce flambeau.

BERMUDO.— C'est ce que je vais faire; et vous, Monsieur, venez souper.

FERNANDO. — Auparavant, je veux lever cette dalle.

BERMUDO. — Et pour quoi faire?

FERNANDO. — Pour visiter un mort, de mes anciens amis.

BERMUDO. — Qu'est-ce que vous dites-là ?

FERNANDO. — Je dis que je veux parler à un mort de mes amis.

(Il lève une pierre sépulcrale.)

BERMUDO. — Voici le caveau ouvert ; vous pouvez entrer.

FERNANDO. — Passe devant avec la lumière.

BERMUDO. — Moi ?

FERNANDO. — Oui.

BERMUDO. — Moi ?

FERNANDO. — Toi.

BERMUDO. — Que Belzébuth lui-même y entre, et avec lui un ignorant, un entêté, un présomptueux, un Don... nouvellement baptisé, un étourneau à qui rien ne manque, et qui jamais n'oublia une folie.

FERNANDO. — As-tu bientôt fini ?

BERMUDO. — Mais c'est ordonner, Seigneur, que j'en finisse moi-même, car personne n'est jamais entré ici sans que tout fût fini pour lui.

FERNANDO. — Entre, poltron.

BERMUDO. — Je ne puis... il y a ici un certain mort, à qui j'ai donné jadis la bastonnade, et qui

certainement se vengera... et vive Dieu ! ce n'est pas la peur... mais la crainte de ce mort, qui fut vraiment un traître. S'il me voit là dedans, je sais, Monsieur, qu'il doit dire : « De par ces morts, il faut mourir ! »

FERNANDO. — Je vais me fâcher...

BERMUDO. — Je reviens, mais je sens un certain mal de ventre, et il me faut sortir un moment.

(Il sort.)

FERNANDO. — Ne nous rebutons pas, car il est clair qu'il veut me laisser finir seul cette besogne. Maintenant, donc, je vais entrer ; le premier mort que je rencontre, à coup sûr ce doit être le dernier enterré..., je le tire dehors... Que ce caveau sent mauvais... ! Oui, ce sont bien là les parfums de la mort... Pour pouvoir résister, je veux retenir mon haleine...; mais celui qui méprise la vie méprise aussi de telles difficultés.

(Il entre.)

Me voilà dedans... Il y a six cercueils. O sort ! ce sont les trésors de ce lieu..., et le temps les convertit sans cesse en poussière... ! Au milieu de ces cadavres je prends celui-ci, on dirait qu'il me ressemble par la tournure... et c'est le plus nouvelle-

mort enseveli... Eh bien, donc, qu'il se charge de toutes mes infortunes.

(Il tire un mort et le laisse tomber.)

Que Dieu vienne à mon aide! je me tire d'embarras grâce à ce mort; mais que j'aie pu sortir du caveau sans en mourir, c'est un miracle, qui, après tout, se peut attribuer à mon courage. Je veux le replacer sur la pierre qui ferme le sépulcre après que je lui aurai mis mes vêtemens. Voyons : je laisserai dans mes poches mes lettres, mes papiers, ces clefs, puis ce rosaire et cette bague, où se trouvent gravées mes armes, au milieu des verts reflets d'une émeraude. — Et, bien que ce visage, tel qu'il est maintenant, démente déjà la forme qu'il avait jadis, je veux lui donner trois ou quatre coups de poignard, afin que les plaies montrent que j'ai dû me défendre jusqu'à l'extrémité. Oui, il est nécessaire que son aspect horrible accrédite ainsi davantage le bruit de ma fin. Maintenant il me faut remettre le marbre à sa place. Le sort m'a donc traité de telle façon que j'en suis venu, grâce à lui, à me servir des morts..., car, il faut bien le dire, lorsque les vivans m'abandonnent, les trépassés me favorisent. Par ce stratagème je pourrai plus libre-

ment garder l'incognito à Ségovie ; et tisserand ; toujours occupé à tramer ces injures dont une âme s'offense, je combinerai à loisir les hauts desseins qui doivent assurer ma vengeance. Oui ; je tâcherai de faire en sorte que la navette s'échange bientôt contre une forte lance.

(Il entre avec le cadavre dans la niche qui précède le caveau.)

SCÈNE III.

(l'appartement de dona Maria.)

DONA MARIA, VÊTUE PAUVREMENT.

DONA MARIA. — L'effroi où je suis que mon frère s'éveille, sans que j'aie pu voir don Fernando, m'oblige à m'éloigner. Ah! quelles entreprises, quelles choses en apparence impossibles les femmes ne peuvent-elles pas essayer? Il avait bien raison, ce sage qui disait qu'elles sont à la fois ce qu'il y a de plus méprisable et de plus

courageux au monde. Pénélope me sert d'excuse; mais me voilà devenue femme de tiserand, et mon amour doit ourdir la prudence avec l'audace. Plus de mille écus en or et en joyaux m'empêchent d'être inquiète sur notre sort.

(Arrive Pedro Alonso, vêtu en tiserand.)

PEDRO ALONSO. — Eh bien, senora, partons, il fait jour.

DONA MARIA. — Je m'appelle Théodora, mon père, qu'il n'y ait plus ici de senora.

PEDRO ALONSO. — Eh bien, Théodora, rendons-nous sur les bords du fleuve; les mules nous attendent au pont.

DONA MARIA. — J'y vais... Mais...

PEDRO ALONSO. — Hâtons-nous; si vous craignez votre frère.

DONA MARIA. — Vous êtes mon père et je suis votre fille.

PEDRO. — On ne le dirait pas, en vérité, à la manière dont je suis obéi.

DONA MARIA. — Allons-nous en... Fernando, les heures si rapides vont me sembler un enfer et une éternité jusqu'à ce que je te revoie.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

(L'Église.)

Arrive DON FERNANDO *presque nu et son épée à la main. Il traîne le mort vêtu de ses vêtemens.*

FERNANDO. — C'est ici que finit la persécution, car c'est ici que commence ma vengeance. (*Il regarde le corps*). J'ai si bien imité ma propre personne, que cette fois la vérité est démentie par l'événement. Si je me mets à sa place, lui, il a pris ma ressemblance. Je l'ai laissé à la porte de l'église...; mais quelqu'un vient. Cette fois... fuir, c'est de la vaillance.

(Il va pour sortir, arrive Bermudo.)

BERMUDO, *sans voir Fernando.* — A cette heure que tout le monde dort, don Fernando dormira aussi sans doute. Je veux entrer.

FERNANDO. — C'est Bermudo.

BERMUDO. — Mais je tombe sur un mort.

FERNANDO. — Ici commence l'effet de ma ruse.

BERMUDO. — Et le mort, c'est don Fernando, mon maître. Ainsi périssent les traîtres à leur roi.

FERNANDO. — Il t'en doit arriver autant. (*Il le frappe.*) Tu vas mourir !

BERMUDO. — Je suis mort !... Confession ! confession !

FERNANDO. — Traître ! ne crie pas.

BERMUDO. — Je veux crier, moi...; et puisque c'est votre fantaisie de me tuer, je n'ai guère envie, ma foi, de vous être agréable... Je meurs à grands cris.

FERNANDO. — Meurs donc, misérable.

(Il le frappe.)

BERMUDO. — Homicide, assassin, permets au moins que je me confesse. Je suis en péché mortel...

FERNANDO, *sans l'écouter*. — Montagnes qui entourez la Guadarrama de vos couronnes de neiges, et qui en faites une reine superbe, nu, pauvre, affligé, je vais me voir enfin parmi vous; et si des rochers peuvent s'attendrir, engloutissez-moi dans vos précipices ou permettez que je me venge.

(Il sort par le souterrain.)

SCÈNE V.

Arrive GARCERAN, BERMUDO.

GARCERAN. — Je n'ai pu, cette nuit, gagner Saint-Martin, à cause des gens qui m'ont poursuivi.

BERMUDO. — L'assassin revient sans doute pour me tuer... Je vais faire comme si j'étais mort.

GARCERAN. — Quand Fernando sera éveillé, il se réjouira sans doute, car il devait être dans l'inquiétude : Comme les gardes dorment ! (*Il aperçoit le cadavre ainsi que Bermudo*). Mais... hélas ! malheur à moi, ils sont morts !... Il semble que celui-ci soit Fernando; et cet autre, c'est Bermudo... O douleur !

BERMUDO, *à part*. — Vous pouvez, Bermudo, fort bien ressusciter, car c'est Garceran.

GARCERAN. — Murailles, parlez-moi; aurore du ciel, toi qui fais épanouir le crépuscule, dis-moi si ce sont eux ?

BERMUDO. — Oui, ma foi, les deux y sont.

GARCERAN. — Grand Dieu !

BERMUDO. — Arrêtez ! il n'y a que don Fernando de mort.

GARCERAN. — Fernando !...

BERMUDO. — Oui, venez le voir... Si je m'étais écouté, je serais trépassé vraiment du pur chagrin que m'a causé sa mort.

GARCERAN. — C'est lui, hélas ! O mon ami !

BERMUDO. — Les amis, quand ils sont morts, empestent, et celui-ci sent déjà bien mauvais.

GARCERAN. — Qui a été assez barbare, assez vil, assez impitoyable, pour arracher la vie au cœur le plus loyal, le plus noble, le plus courageux ? Qui a pu s'attaquer à l'honneur même ? Hélas ! don Fernando, hélas ! ô mon ami !... Si vous étiez le phénix des âmes nobles, renaissez donc comme le phénix, car la loyauté meurt avec vous.

BERMUDO. — Comme, Fernando et moi, nous étions sortis pour vous chercher et pour vous défendre, nous avons été investis par un vaillant escadron composé de cent hommes ; j'en ai tué dix et j'en ai blessé douze. Mon maître en a renversé cent treize.

GARCERAN. — Comment, je te trouve à terre et

tu es encore vivant. (*Il va vers lui.*) Misérable ! tu n'as point su combattre... Fuis en quelque lieu où jamais je ne te revoie.

BERMUDO. — Je jure par ma foi, devant Dieu, de ne vous revoir jamais, ni vous, ni le roi. Je ne veux pas répondre en Castille pour les autres... ; il est bon seulement que je change de nom et de vêtemens, afin de ne point imiter Fernando.

(Il s'en va.)

GARCÉRAN. — La vertu, être récompensée ainsi !... Que les traîtres aient pu y parvenir, et que les rois y aient consenti !... Je veux me rendre à Ségovie; je veux me consacrer à défendre son innocence et à laver sa mémoire d'une telle injure. Il faudra que tout le royaume confesse que la trahison et l'envie ont réuni leurs poisons pour flétrir trois innocents.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

ARRIVENT LE COMTE, DONA ANA, ET DES DOMESTIQUES.

LE COMTE. — Oh là ! voyez qu'est-ce qui m'appelle. (*A dona Ana.*) C'est vraiment pour notre avantage que deux soleils se montrent ensemble au monde ; ils répandent chacun leur splendeur, quoi que le vêtement que tu portes semble devoir éclipser ta beauté.

DONA ANA. — Oui, mais il nous défend contre les mauvaises dispositions du roi. Quand te verrai-je dans ce village ?

LE COMTE. — Avant que tu n'y arrives il se pourrait faire que je te rejoignisse. Ah ! que mon souvenir soit avec toi.

DONA ANA, *à part.*—Malheureuse que je suis ! (*Haut*). Si je te laisse mon âme, tu ne saurais être absent à mes yeux. Comment te pourrais-je oublier ?

2e DOMESTIQUE, *à dona Ana.* — Le soleil se montre, et l'on pourrait nous reconnaître.

DONA ANA. — Oh là ! qu'on fasse approcher le carrosse.

(Elle part.)

2e DOMESTIQUE. — Je me sens plein de compassion.

1er DOMESTIQUE, *au comte*. — Plaise à votre Seigneurie de me donner des étrennes pour la bonne nouvelle que je lui apporte, car son ennemi est mort.

LE COMTE. — Comment ?

2e DOMESTIQUE. — Mort à coups de poignard ; elle peut le voir ici.

(On apporte un cadavre, et on tire de ses poches différens objets.)

LE COMTE. — Oh là ! qu'on éloigne cette foule. C'est ainsi que l'orgueil du superbe finit toujours.

1er DOMESTIQUE. — Dans cette poche se trouve un rosaire.

LE COMTE. — Et dans celle-ci quelques clefs ainsi qu'un livre d'office.

2e DOMESTIQUE. — Il avait caché dans son sein ces lettres et ces papiers.

1er DOMESTIQUE. — Voici ses armes; elles sont gravées sur une émeraude qu'on peut porter au doigt.

LE COMTE. — Montrez-moi tous ces objets. Je

pour les obtenir, il n'a fallu qu'un
le la demande. Avec ma barbe
és, j'ai, du reste, si bien
tisserand, que plus je me
à me reconnaître. Me
nais dans l'Alzobejo,
loit demeurer. (*Il*
Mais, que vois-
n aurore ?
ez-vous, brave

ecodora.

A. —..... C'est bien mon nom ! Ah ! disais bien, tu vois ici celle qui t'adore. mis, accourez tous voir Pedro Alonso, mon époux.

FERNANDO. — Y a-t-il un homme plus heureux ?

(Arrivent deux tisserands et des femmes.)

DONA MARIA. — Peut-on être plus contente !... Mes voisines !... mes amies !...

1re FEMME. — Voisine, rien qu'à entendre votre voix, toute la rue s'en est réjouie.

1er TISSERAND. — Les tisserands, ma foi, laissent là leur métier.

veux mettre sous les yeux du roi ces dépouilles d'un traître ; faites approcher ma chaise de poste, et qu'on enlève ce misérable monstre pour le faire enterrer.

2e DOMESTIQUE. — Tout Madrid est en émoi.

(Ils sortent et on enlève le cadavre.)

SCÈNE VII.

(Une place de Ségovie.)

FERNANDO SEUL D'ABORD, DONA MARIA, SOUS LE NOM DE THÉODORA, PEDRO ALONSO, TISSERANDS ET LEURS FEMMES.

FERNANDO.—La pitié des gens de Guadarrama et surtout celle du curé, m'a revêtu de ces pauvres vètemens. Ils me les ont donnés en voyant ma détresse, et certes, en agissant ainsi, ils ont fait l'action qui est à coup sûr la plus agréable à Dieu. Il m'a suffi de leur dire que des voleurs m'avaient

dépouillé ; et, pour les obtenir, il n'a fallu qu'un moment, celui de la demande. Avec ma barbe et mes cheveux rasés, j'ai, du reste, si bien l'air déjà d'un grossier tisserand, que plus je me regarde, plus j'ai de peine à me reconnaître. Me voici donc à Ségovie. Je reconnais dans l'Alzobejo, le lieu où le vieux Pedro Alonso doit demeurer. (*Il aperçoit dona Maria à l'ouvrage.*) Mais, que vois-je ! Dona Fernando, n'est-ce point là ton aurore ?

DONA MARIA. — Que cherchez-vous, brave homme ?

FERNANDO. — Théodora.

DONA MARIA. — ..... C'est bien mon nom ! Ah ! je te le disais bien, tu vois ici celle qui t'adore. Amis, accourez tous voir Pedro Alonso, mon époux.

FERNANDO. — Y a-t-il un homme plus heureux ?

(Arrivent deux tisserands et des femmes.)

DONA MARIA. — Peut-on être plus contente !... Mes voisines !... mes amies !...

1re FEMME. — Voisine, rien qu'à entendre votre voix, toute la rue s'en est réjouie.

1er TISSERAND. — Les tisserands, ma foi, laissent là leur métier.

2e TISSERAND. — Et ceux qui cardent jettent là leurs outils.

1er TISSERAND. — Puissiez-vous être arrivé parmi nous, Pedro Alonso, pour devenir le protecteur de ce quartier; puisse-t-il vous devoir son repos.

DONA MARIA. — Mes amis, mon Pedro Alfonso n'a-t-il pas une bonne tournure?

1er TISSERAND. — Il a ma foi la prestance d'un noble chevalier.

FERNANDO. — Il suffit, mes seigneurs, que j'aie les bras d'un tisserand, c'est là toute ma noblesse. Embrassons-nous, je vous prie.

(Arrivent Pedro Alonso et Bermudo.)

PEDRO. — Qu'est ce que tout cela?

DONA MARIA. — Pedro, viens vers ton père.

FERNANDO. — Mon père?

PEDRO. — Mon fils!... Voici un bon mensonge, mais je puis bien dissimuler, puisque c'est moi qui gagne à tout cela. Comme tu reviens en fâcheux état.

FERNANDO. — Oui, mon père, c'est ainsi que je suis échappé de la guerre.

DONA MARIA. — Oh, dis-moi encore que tu rapporte la vie, cela me suffit à moi

FERNANDO. — C'est à elle que je la dois, mon père.

PEDRO. — Allons, que tout le monde entre en danse.

FERNANDO. — Mon père, il faut envoyer chercher de quoi trinquer, et qu'on célèbre cette fête.

(On entend le son d'instrumens.)

Qu'est-ce que tout cela?

PEDRO. — C'est le roi qui retourne au palais.

FERNANDO. — Il faut le voir : ouvrez les portes puisque Dieu l'a amené devant nos maisons.

BERMUDO. — Est-ce que le roi n'est pas fait comme nous?

PEDRO.—S'il était comme nous il serait tisserand.

FERNANDO. — Taisez-vous; le cortége arrive.

(On voit venir le roi, le marquis et les gens de leur suite.)

LE ROI. — Le cloître est beau, marquis, mais l'église est petite, et un but si important exige que je l'agrandisse.

LE MARQUIS. — On reconnaîtra là les dispositions d'un cœur héroïque.

UN DOMESTIQUE. — Voici une chaise de poste.

LE MARQUIS. — Et celui qui met pied-à-terre est le comte, mon fils.

(Arrive le comte.)

LE COMTE. — Permettez que je vous baise les pieds.

LE ROI. — Levez-vous. Qu'est-il advenu à ce traître ?

LE COMTE. — La mort.

FERNANDO, *à part*. — Tu mens, car Dieu a vu son innocence et il l'a sauvé.

LE COMTE. — Ces lettres, ces papiers, ses instructions, ces clefs, sont autant de preuves qu'il a reçu son châtiment. Voici également sa bague.

LE ROI. — Faites-moi voir ces objets... Et comment est-il mort ?

LE COMTE. — A coups de poignard.

LE ROI. — Dieu a châtié son orgueil. Et où est maintenant sa sœur ?

LE COMTE. — Je l'ai laissée prisonnière à Madrid pour vous apporter ces nouvelles.

LE ROI. — Et pour ces nouvelles aussi, comte, Villacastin vous appartient.

LE COMTE. — Donnez-moi cette main.

LE ROI. — Venez avec moi.

BERMUDO. — Par Dieu, le roi a vraie mine de souverain.

FERNANDO. — Puisque cela n'a pu être pour cette fois, Dieu me donnera vengeance en la seconde comédie ; on y verra comment j'ai pu troquer enfin la navette contre la lance.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

PERSONNAGES.

Le roi don ALFONSO.
Don FERNANDO RAMIREZ.
Don GARCERAN.
Le comte [illegible].
Le marquis [illegible].
CHICHON Gracioso.
FINEO, domestique du comte.
THEODORA.
Doña ANA RAMIREZ.
FLORINDA, suivante.
Un ami de don GARCERAN.
CORNEJO, brigand.
XARAMILLO, brigand.
[illegible], brigand.
Un guichetier.
Un alguazil.
Un paysan.
Deux voleurs.
Un hôtelier, vieillard ridicule.
Un page.

LE TISSERAND DE SÉGOVIE.

PREMIÈRE JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(La scène est à Ségovie, il fait nuit.)

LE COMTE, FINEO, DOMESTIQUES.

FINEO. — Vous regardez cette maison, monsieur ?

LE COMTE. — Ah ! c'est une bien humble chaumière pour la beauté qui a mon amour.

FINEO. — Si vous êtes si disposé à l'honorer, vous pouvez élever jusqu'au firmament son humble condition.

LE COMTE. — Appelle.

FINEO. — Êtes-vous déterminé, en effet, à entrer pour la voir.

LE COMTE. — Oui, Fineo, l'amoureuse passion qui m'embrase de désirs, ne souffre point de plus longs retards.

FINEO. — Regardez à ce que vous allez faire. Votre père, étant devenu le favori du roi, examine d'autant plus soigneusement toutes vos actions.

LE COMTE. — Tu me donnes des conseils inutiles, et l'amour m'aveugle à ce point, que, quand je sens mon âme embrasée, je ne songe qu'à dégager mes sens de la flamme qui me brûle intérieurement, sans réfléchir à mes intérêts, aux conseils de la raison, ou même à la renommée. Je n'ignore pas quel est le rang que j'occupe, et la loi qu'il m'impose... Mais quand le roi le saurait, il sait également que je suis jeune... Le gouvernement ne regarde que mon père ; et les choses étant ainsi, puisque je ne suis pas ministre, cette conduite ne peut être ni si folle, ni si coupable. Je me sens aveuglé, et c'est précisément pour empêcher qu'on ne murmure plus longtemps, que je cherche un recours extrême à un feu si ardent.

FINEO. — Un regard a-t-il suffi pour vous rendre ainsi aveugle?

LE COMTE. — Oui, et si complètement, que s'il n'y avait pas eu tant de monde à l'audience, où

elle est venue parler à mon père, ma folie se serait portée aux excès dont tu es témoin en ce moment, et que c'eût été à ses pieds, que j'aurais adoré sa beauté. J'étais hors de moi, toutefois j'ai refréné mes désirs, mettant ma confiance en toi, Fineo, et en ton zèle. Par mes ordres tu as suivi ses pas, tu m'as informé, que bien qu'elle fût noble, elle vivait ici solitaire et dans la pauvreté. Les choses étant ainsi, quand bien même on regarderait mon amour comme inégal, ma faveur et mon pouvoir n'ont rien à craindre en tout cela.

FINEO. — Il me semblerait préférable de s'arranger pour qu'elle vînt vous voir.

LE COMTE. — Que celui qui parle de cette sorte connait peu l'amour et les anxiétés de ma passion! Songe donc, qu'en commençant à aimer, il faut songer à la défiance, car l'amour n'est qu'une perpétuelle trahison... En cette maison, Fineo, je vois déjà un palais, et la femme qui l'habite est la reine de mon désir. A peine commençai-je à l'aimer, que je commençai aussi à craindre que mon pouvoir fût trop faible, et que l'obtenir fût enfin une chose impossible. Vois, Fineo, si je puis montrer quelque dédain en l'aimant, quand, au moment où

je viens la chercher, le désir me remplit de crainte. Appelle.

FINEO. — Je veux vous obéir.

LE COMTE. — C'est ton devoir, Fineo; un serviteur peut avertir, mais ce n'est point un conseiller.

(Fineo appelle et Théodora se montre à la fenêtre.)

THÉODORA. — Qu'est-ce ?

LE COMTE. — Un homme, qui a à vous parler, belle Théodora.

THÉODORA. — Et de quelle part?

LE COMTE. — De ma part.

THÉODORA. — Il ne me convient point de vous écouter, puisque je ne sais pas qui vous êtes.

LE MARQUIS. — Théodora, descendez m'ouvrir et vous verrez qui je suis.

THÉODORA. — Vous voudrez bien m'excuser, mais c'est impossible maintenant.

LE COMTE. — Écoute... elle a fermé la fenêtre, à ce que je crois, et elle ne me veut pas entendre... mais il faut que je satisfasse mon désir, ou j'en perdrai la tête.

FINEO. — Comme ce sont, Monsieur, deux

choses qui s'arrangent mal, d'être à la fois fou et prudent, entrons de force.

LE COMTE. — Essaie ; je pense qu'on ouvre la porte.

FINEO. — Celui qui sort est un homme sans manteau.

LE COMTE. — Toutefois, Fineo, je veux l'examiner.

FINEO. — La crainte ou l'intérêt lui fera dire la vérité. Eh ! mon gentilhomme !...

(Arrive Chichon avec un pot.)

CHICHON. — Triste de moi ! c'est la justice qui passe par ici. Qui êtes-vous ?

FINEO. — Ne craignez rien, venez.

LE COMTE. — Où allez-vous ?

CHICHON. — Moi, seigneur, je vais comme vous voyez, chercher du vin pour mon maître.

LE COMTE. — Et qui est-il votre maître ?

CHICHON. — Pedro Alonso... un tisserand, dont je suis l'apprenti.

LE COMTE. — Est-ce le galant de cette femme ?

CHICHON. — Ou il l'est, ou il le veut être.

LE COMTE. — Y a-t-il un homme plus malheureux ! Dis ton nom ?

CHICHON. — Je m'appelle Chichon.

LE COMTE. — Eh bien, va-t-en en paix.

CHICHON. — Je pense que le souper fera peu de profit aujourd'hui à mon patron.

(Il s'éloigne.)

FINEO. — Que décidez-vous, monsieur ?

LE COMTE. — Il faut appeler d'abord, en feignant d'être ce garçon, pénétrer à l'improviste ; faire en sorte que le tisserand s'en aille, et puis ensuite... ma foi... nous le tuerons.

FINEO. — Oh ! ciel ! considérez...

LE COMTE. — La fureur m'emporte... si j'allais, déjà fou d'amour... que doit ce être, quand l'amour et la jalousie se réunissent ? Un homme de bas étage peut-il entrer pour quelque considération dans ma conduite, quand il s'agit de mes affections ?

FINEO. — C'est pour cette raison même, qu'il vous faut changer d'avis. C'est un homme fort entendu, que celui-là qui a dit : qu'une femme ne pouvait bien se conduire, sans être éprise de son mari. Pensez à ce tisserand tout barbu, qui est maintenant en possession de votre Théodora, et votre amour doit s'éteindre.

LE COMTE. — Toi, considère l'abîme, où mon ardeur m'entraîne en aveugle, et tu verras que

mon feu s'augmente, par cela même qu'on lui résiste... Appelle... finis en... mon cœur s'embrase d'une fureur folle.

FINEO. — Oh ! le dur empire que celui de l'amour.

(Il appelle et Théodora descend.)

THÉODORA. — Qu'est-ce ?

FINEO. — Chichon... c'est fait.

(Théodora s'en va.)

LE COMTE. — Je me couvrirai le visage, et tu pourras d'ailleurs tout disposer, sans que je me fasse connaître.

FINEO. — C'est prudence que se cacher.

(Arrive Théodora suivie de Fernando, qui se présente d'un air déterminé.)

THÉODORA. — Sortons en ce cas... Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce ?

FINEO. — Ne vous troublez pas ; ceux que vous voyez sont vos amis.

FERNANDO. — Et que prétendent ici, à une telle heure, ces cavaliers, quand cette maison a un maître ?

LE COMTE, *à part*. — Je me sens déjà embrasé de colère !...

FINEO. — Que vous laissiez seule, Théodora ?

LE COMTE. — Quelle audace! Et tu me dis cela à moi?... Qu'on le tue!

(Il lui donne un soufflet et ils s'attaquent réciproquement.)

THÉODORA. — Ah! ciel!

FERNANDO.— J'ai souffert tout, jusqu'à ce moment.

THÉODORA. — Y a-t-il une femme plus malheureuse!

LE COMTE. — Qu'il meure.

FERNANDO. — Vous verrez bientôt que ce n'est pas le pouvoir qui gouverne, mais la force et l'épée.

(Ils reculent en se battant.)

LE COMTE, *derrière le théâtre.* — Je suis mort!...

THÉODORA. — Malheureuse! que ferai-je?

(Arrive Chichon.)

CHICHON. — Senora, quelle confusion, quel bruit?

THÉODORA. — Ah! Chichon, mon malheur seul est cause de tout : emmène-moi sur le champ d'ici; il y a un grand malheur d'arrivé.

CHICHON. — Je l'ai vu du premier coup, mais je n'ai pu y remédier; où vous conduirai-je?

THÉODORA. — Dans la maison de quelque ami,

où je puisse éviter les rigueurs et le châtiment du comte.

CHICHON. — Je ne sais vraiment où vous mener, car c'est chose de grand péril que de mettre une dame en autre pouvoir que celui du mari. Rien qu'à vous voir si belle, je sens déjà mille incertitudes. Une fois seul à seul avec vous, il ne saurait y avoir amitié qui tienne : le vieillard, en cheveux blancs, se transformerait en fougueux cavalier. Mais j'imagine une chose ; je prends la qualité d'ambassadeur.

THÉODORA. — C'est bien.

CHICHON. — Et sous ma haute protection, vous garderez en toute sûreté la mauvaise fortune de mon maître.

THÉODORA. — Allons-nous-en, te dis-je.

CHICHON. — Amen. Mais soient bénis à jamais les premiers inventeurs des palais d'ambassadeurs, où tant d'honnêtes veillaques demeurent en pleine sécurité.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

(Un cachot.)

ARRIVE GARCERAN, PRISONNIER, AVEC UN AMI.

L'AMI DE GARCERAN. — Je dis que, selon ce qu'il m'en semble, le véritable sujet de votre réclusion n'est pas celui qu'on donne à entendre ; il y a dans tout cela une cause supérieure, et pour la déguiser, Garceran, ils ont employé le moyen que nous voyons.

GARCERAN. — Hélas ! je vous entends bien. O malheureux ! je ne le sens que trop, Gloriana est la cause principale du mal que je souffre. Je n'ignore pas qu'en me retenant ici, on a l'intention de me faire mourir ; car, étant ce que je suis, me donner la geôle publique pour prison, je ne me le dissimule point, c'est là une rigueur qui n'appartient qu'à la vengeance. C'est la faveur où est son père, qui donne au comte tant d'audace. Je vois bien qu'il veut venger ses ennuis par des persécutions. Cette belle villageoise, l'envie du ciel, a dérobé mon cœur. Le comte m'a surpris lui par-

lant ; il a dissimulé son amour et sa jalousie, mais je devinais son cœur sous la mortelle pâleur de son visage. Il prétend mettre un terme à sa jalousie en m'enlevant la vie. Ah ! elle aura été bien employée, belle Gloriana, si c'est pour vous que je la perds !

L'Ami. — Garceran, cette pureté de sentimens appartient à la chevalerie errante ; le nécessaire, l'important aujourd'hui, c'est de vous conserver la vie.

Garceran. — Et comment ?

L'Ami. — En cherchant quelque moyen de faire oublier tout cela. Il faut demander : avec persévérance et en souffrant on vient à bout de tout ; oui, tout peut à la longue s'obtenir.

SCÈNE III.

Les précédens, Don FERNANDO, avec les fers et les menottes, CHICHON.

Fernando, *à Chichon, sans voir Garceran.* — Et Théodora en a été vivement affligée ?

CHICHON. — Oh ! de telle façon que si ses larmes avaient été du vin, elle eût donné soif à tous les assistans. Elle dit qu'elle veut parler pour toi au comte.

FERNANDO. —A-t-elle dit cela ? Veut-elle acheter, par ce que je regarderais comme une offense, ma grâce de mon ennemi ? Par le ciel ! je lui donnerai mille coups de poignard, si ce nom sort une seconde fois de sa bouche.

CHICHON. — As-tu ton jugement ? Quand tu te vois avec les menottes aux mains et les fers aux pieds, tu menaces ! Dis moi, que veux-tu faire ?

FERNANDO. — Crois-tu, par hasard, que je puisse être encore prisonnier demain ?

CHICHON. — Bien mieux que cela : J'imagine, seigneur Fernando, que tu sortiras parfaitement libre, et que tu pourras faire la figue à tous tes ennemis (9). Mais t'en donner avec la langue, autant en emporte le vent.

FERNANDO. — Tais-toi, imbécile. Apporte-moi deux cordes et un marteau, et je me réveillerai demain avec toi dans la maison de l'ambassadeur.

CHICHON. — Comment ?

FERNANDO. — Ne demande point comment ; fais

à l'instant ce que je te dis, Chichon, et ne me réplique point.

CHICHON. — J'y vais, et je me garde bien de répliquer.

(Il s'en va.)

GARCERAN, *sans voir don Fernando.* — Cela importe...

L'AMI. — Je risquerai ma vie pour vous, puisque l'on dit que la prison est la pierre de touche d'une amitié sincère.

FERNANDO. — Seigneur Garceran.

GARCERAN. — Qu'est-ce que cela, Pedro Alonso? Quel délit si grave avez-vous commis, que vous vous trouviez ici avec les fers et les menottes?

FERNANDO. — La renommée ne vous l'a-t-elle pas appris?

GARCERAN. — Non.

FERNANDO. — Eh bien, cette nuit, un certain seigneur s'est permis envers moi une insulte, enhardi par l'avantage que lui offraient sur moi trois hommes qui l'accompagnaient; mais ma bonne étoile a bien voulu qu'en donnant d'abord la mort à deux d'entre eux, je commençasse le châtiment qui leur était dû, et pour peu que la justice tarde,

j'en ferai de même avec les autres...; à l'instant j'ai vu tomber sur moi plus de gens de police que le vent du nord ne décharge de grêle par un jour embrasé d'été. Ils se sont emparé de ma personne, et ils ont enseveli mes pieds dans une double garniture de fer. Quelques prisonniers fanfarons ont voulu me demander ma bien-venue dans leur style accoutumé, (ce sont priviléges d'anciens comme eux, dit-on); mais moi, me rappelant certains droits de nos antiques statuts, j'ai frotté, avec un rondain, la tête à quatre ou cinq d'entre eux; c'est ce qui fait que les guichetiers sont accourus à tout ce bruit, et que, me mettant les menottes, ils ont fait cesser ces extravagances.

GARCERAN. — Étrange événement.

FERNANDO. — Ne vous étonnez pas : un noble qui est offensé est comme le taureau dans l'arène, et sa rage ardente se passe sur les manteaux quand il ne peut atteindre ceux qui luttent. Mais vous, seigneur Garceran, êtes-vous en péril? Et la maladie qui vous a traîné à ce vrai sépulcre des vivans est-elle mortelle?

GARCERAN. — D'après ce que je puis comprendre par mes malheurs, mon destin ne me conserve la vie que pour me donner la mort plusieurs fois.

FERNANDO. — Eh bien, donc, ne vous affligez pas ; si vous le voulez, je m'engage à vous mettre en liberté avant que l'aube baigne les champs de sa blanche rosée.

GARCERAN. — Que dis-tu ?

FERNANDO. — Ce que je dis, je l'accomplirai. Dites-moi, vous, quelle est votre volonté et laissez le reste à mes soins.

GARCERAN. — Vous donneriez la vie à un esclave et la vie à un mort ?

FERNANDO. — Taisez vous, et pour cette nuit je vous préviens seulement d'observer ce que je ferai dans l'infirmerie.

GARCERAN. — Je m'abandonne à vous, ma vie vous appartient, si, comme vous me le dites, je la reçois de vous. D'ailleurs, vous le pouvez croire, j'en agirais de même à votre égard en une semblable occasion. Dès que je vous vis, je vous pris en affection, car je trouvai en tous vos traits la physionomie, le portrait vivant de cet infortuné Fernando Ramirez. Nous avions l'un pour l'autre l'amitié la plus étroite qui se soit montrée en aucun temps.

FERNANDO, *à part*. — Qui aurait pu leur apprendre un secret si caché. (*Haut.*) N'est-ce pas

celui qu'on trouva dans Madrid, tué à coups de poignard ? le fils de cet infortuné Beltran Ramirez, qui subit le dernier supplice, et qui livra sa tête au bourreau, bien qu'il fût alcaïde de Madrid ?

GARCERAN. — Le même.

FERNANDO. — Que Dieu veuille éclaircir la vérité ; mais la renommée a toujours dit que l'envie, et non ses fautes, donnèrent la mort à ce seigneur.

GARCERAN. — Moi, je m'oblige à donner ma vie pour défendre son innocence.

FERNANDO. — Vous êtes noble, mais croyez que dans le cas où le destin me serait propice, vous ne trouverez pas moins de dévouement en moi qu'en Fernando, si toutefois vous me voulez accepter pour ami.

GARCERAN. — Eh bien ! c'est comme ami que je vous donne ma parole et la main.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, ENTRENT CORNEJO, CAMACHO ET XARAMILLO.

CAMACHO. — Allons, Pedro Alonso l'a dit, et sa valeur est reconnue; il sortira par le moyen qu'il veut employer.

XARAMILLO. — Camacho, je suis du même avis, mieux vaut un saut périlleux que de supplier davantage ces gardiens d'enfer. Il est ici, parlons-lui... Ami Pedro?

FERNANDO. — Oh, Camacho?

CAMACHO. — J'ai déjà communiqué à Cornejo et à Xaramillo, par qui se gouvernent tous les braves, vos projets, et plus de vingt sont disposés à vous suivre et à vous aider.

FERNANDO. — Eh bien! liberté, camarades; la fortune aide aux audacieux. Rachetons le péril par le péril. Tant d'hommes ne sauraient dépendre des vains griffonnages d'une plume qui, courant à vide, s'essaie à trancher des existences, comme la parque coupe ses fils.

CORNEJO. — Nous disons tous de même.

FERNANDO. — J'oubliais seulement de vous avertir, que tous ceux qui voudront me suivre, doivent chercher cette nuit le moyen de se trouver dans l'infirmerie.

CAMACHO. — Pour les anciens prisonniers cela n'est point difficile, parce qu'ils sont connus des officiers de justice. Quant à ceux qui ne se trouvent point dans ce cas là, sous le prétexte de veiller Alonso Pinto, qui se meurt, ils peuvent contraindre les employés de les recevoir.

FERNANDO. — Que chacun de vous fasse son affaire; quant à moi, comme j'imagine que d'après le délit dont on m'accuse il me serait impossible de rester hors du cachot, j'ai trouvé un excellent moyen de m'en tirer. Quelqu'un de vous autres a-t-il un couteau?

XARAMILLO. — J'en ai un, le voici.

FERNANDO. — Eh bien, ami! il faut m'en donner un coup à la tête, et feignant alors d'être tombé de ces escaliers, mon intention est que, grâce à ce moyen, on m'envoie sur-le-champ à l'infirmerie.

XARAMILLO. — Le moyen est excellent, bien qu'il soit cruel.

FERNANDO. — Dis plutôt qu'il est charitable, si j'évite ainsi le supplice inhumain, que m'infligerait le bourreau. Achevez-donc, j'attends le coup.

CAMACHO. — Pour éviter un plus grand mal, je vais donc exercer à l'instant sur vous cet office de chirurgie.

(Il lui donne un coup de couteau à la tête.)

FERNANDO, *criant*. — Que le ciel me soit en aide!

UNE VOIX, *dans l'intérieur*. Qu'est-ce que c'est? Qu'y a-t-il par là?

(Un guichetier arrive.)

CORNEJO. — C'est Pedro Alonso qui est tombé de cet escalier! Maudits soient tous ces fers et toutes ces menottes! Ne vaudrait-il pas mieux tuer sur-le-champ un homme?

CAMACHO. — Il s'est brisé la tête.

LE GUICHETIER. — Qu'on le porte à l'infirmerie.

GARCERAN, *à part*. — Pedro Alonso a montré plus de valeur qu'on ne devait en attendre de cette humble condition; et si je n'avais pas vu de mes propres yeux que Fernando était mort, j'affirmerais que c'est lui-même.

CORNEJO. — Le tisserand est un vrai démon!

CAMACHO. — Le seigneur guichetier a ma foi avalé celle-là.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

(Une place de Ségovie.)

LE COMTE, FINEO.

LE COMTE. — Cet événement a causé grand scandale dans Ségovie.

FINEO. — Et sans aucun doute l'emprisonnement du tisserand vous a fait tort.

LE COMTE. — Je ne pouvais m'y opposer sans me mettre en avant, et d'ailleurs la jalousie ne saurait conserver tant de grandeur d'âme quand elle poursuit ses projets; en outre, il est si arrogant, il a tant de vaillantise et d'audace, qu'une fois libre et se sentant offensé par moi, il eût pu me donner du souci. En tout cas, il est beaucoup mieux au lieu où il paie sa folie; et si le peuple

murmure contre moi, comme le roi ne le saura point, peu importe. Sa Majesté, tu le sais, ne donne audience à personne sans que je sois présent. L'affection et la bienveillance qu'elle me porte, me rassure contre ceux qui l'entourent; et d'ailleurs elle ne reçoit avec plaisir que les gens qui sont dans mes intérêts. Il faut ajouter que le tisserand connaissant mon pouvoir, doit réfréner ses sentimens intérieurs et craindre la sévérité de la justice. S'il déclare qu'il a osé lever contre moi le fer, cela le perd infailliblement plus que tout autre homicide qu'il eût pu commettre.

FINEO. — La chose est claire.

LE COMTE. — Comment va Claudio?

FINEO.— Si le chirurgien ne ment pas, la blessure qu'il a reçue a ouvert les portes à son âme.

LE COMTE. — Pauvre malheureux!

FINEO. — Dites pauvre Arnesto, qui a payé, sans confession, la peine qu'il ne méritait point! Mais parlez-moi, Monsieur, tout cela a-t-il apaisé l'ardeur inquiète de vos désirs pour Théodora?

LE COMTE. — Non, Fineo, mon amour n'est pas si sage; il faut qu'elle m'appartienne, ou je sens bien que le chagrin doit me faire mourir. Ah!

la flèche devait être empoisonnée, puisque une seule blessure a fait tant de ravages !

FINEO. — Et Cloriana, que dirait-elle si elle savait cela ?

LE COMTE. — La douleur de l'amour exclue le jugement comme la sécurité le refroidit. Je m'embrase pour une intrigue nouvelle. Il n'y a point d'amour heureux qui n'échange pour ce qu'il désire le bien qu'il a possédé.

FINEO. — Mais s'il ne vous fâche point de la perdre, pourquoi, Monsieur, vous venger avec une telle vigueur sur Garceran, de ce que vous l'avez trouvé causant avec elle ?

LE COMTE. — Si ce n'a point été en m'adressant à l'amant, j'ai été obligé de le faire pour mon honneur. Donner des soins à celle que j'ai aimée, c'était m'offenser dans l'estime qu'il doit faire de moi. En outre, Cloriana était toute ma joie, et je n'avais pas encore vu la beauté souveraine de Théodora. Mais mon père vient par ici : va-t-en sur-le-champ, et informe-toi avec soin du sort de cette maîtresse ingrate, à laquelle j'ai livré mon âme. Garde-toi de revenir sans savoir où se cache le bien pour qui je meurs.

FINEO. — J'espère la trouver, Monsieur, eût-elle été se cacher au centre de la terre.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LE COMTE.

LE MARQUIS. — Comte?

LE COMTE. — Monsieur?

LE MARQUIS. — Vous savez que vous avez le rang de seigneur?

LE COMTE. — Je sais du moins que vous l'êtes, et que moi, je suis votre fils et votre héritier.

LE MARQUIS. — Ce n'est pas par héritage, mais par ses œuvres qu'on peut l'être, et c'est d'elles seules que résulte l'estime ou le mépris. Les seigneurs sont des juges, et les juges sont nés aujourd'hui, comte, pour détruire les abus et non pour en commettre. Que peut-on penser de vos folies? que doit-on attendre de vos excès, si ce n'est que tout le monde perde, à juste raison, le respect qui

vous était dû? Pour une femme qui aime un homme placé si bas au-dessous de vous, vous risquez votre réputation et votre vie. Ah! la malheureuse! C'est là-bas qu'il faut aller montrer ces bouffées de courage devant le Maure de Tolède, car il est parvenu à passer la barrière neigeuse qui le sépare de Ségovie. Celui qui a un noble cœur ne prend le fer que pour Dieu, son honneur et son roi. Savez-vous que la haute dignité qui vous a été confiée, de même que celle que j'occupe près du roi, est sujette à l'envie? qu'elle est l'objet de l'ambition de tous? Savez-vous encore qu'il suffit, sur le chemin de la faveur, d'un fétus pour faire trébucher, et que le favori qui chancelle est assuré de choir. Oui, le favori est semblable à un arbre : tant qu'il est droit, les branches qui l'entourent sont pour lui le plus bel ornement, mais lorsqu'il commence à tomber, ces rameaux qui faisaient sa pompe, pèsent sur lui et ne servent qu'à hâter sa chute. Ne vous en crie-t-on pas aux oreilles mille histoires, mille exemples? N'avez-vous pas vu Beltran Ramirez gouverner ce royaume, et ensuite, l'éclat de sa faveur, grâce à l'envie, ne s'est-il pas éteint sur un funeste échafaud? Eh bien donc! quelle folle confiance vous donne l'audace insen-

sée d'exciter par vos insultes les justes vengeances du peuple? Cet autre est avec sa femme, et vous; résolu fanfaron, vous voulez le forcer à la quitter. De même qu'il a déchargé sa juste colère sur deux de vos serviteurs, j'aurais voulu qu'il infligeât, aux dépens de votre propre vie, ce châtiment sévère.

LE COMTE. — Seigneur!...

LE MARQUIS. — Ne me donnez point d'excuses, mais amendez-vous en vos excès, car par la vie du roi, si vous ne le faites pas, je jure de vous enfermer dans un château dont vous ne sortirez point, jusqu'à ce que le temps ayant couvert vos cheveux de neige, l'ardeur de votre sang se soit apaisée.

SCÈNE VII.

ARRIVENT DON FERNANDO, AVEC LES MENOTTES ET LES FERS. GARCERAN, CAMACHO, CORNEJO ET XARAMILLO PARAISSENT AVEC DE LA LUMIÈRE, DES CORDES ET UN MARTEAU.

FERNANDO. — Maintenant, camarades, que nos ennemis sont ensevelis dans un profond som-

meil, il faut accomplir notre projet avec courage. Y a-t-il quelqu'un capable parmi vous de rompre ces menottes? Cornejo, Camacho, éprouvez vos forces.

CAMACHO. — Briser le fer trempé, par la seule vigueur de la main! Pedro Alonso, c'est un essai inutile.

FERNANDO. — Ah! pourquoi l'alcade en me voyant malade et blessé ne m'a-t-il pas voulu soulager de mes fers!

CAMACHO. — Fussiez-vous mort, vous lui donneriez des craintes.

CORNEJO. — Faites ce que vous proposez; autant vaudrait proposer d'abattre un mur d'acier avec des balles de cire.

GARCERAN. — Et cependant, prétendre les briser à coups de marteau, c'est faire échouer notre dessein. Nécessairement le bruit doit éveiller les guichetiers.

FERNANDO. — C'est ce qui m'embarrasse! Mais si j'ai des dents, pourquoi chercher d'autre moyen!..... Et deux doigts doivent-ils empêcher que tout le corps n'échappe de cette prison.

(Il se brise les doigts avec les dents, arrache les menottes et s'enveloppe la main d'un morceau de toile.)

CAMACHO. — Qu'avez-vous fait ?

XARAMILLO. — Il s'est arraché les dernières phalanges des pouces.

GARCERAN. — En vous, je retrouve bien un second Scevola ! Mais les fers ?

FERNANDO. — Peu importe les obstacles qui gênent mes pieds, dès que je puis me servir de mes mains, je ne suis plus prisonnier. Donnez-moi un couteau : que celui qui se désistera de la haute entreprise que je vais essayer, soit convaincu qu'il ne mourra que de ma main.

CORNEJO. — Tous veulent vous aider, vous suivre et vous obéir.

FERNANDO. — Eh bien ! amis, voyez ces lits, il faut en tirer les malades, et, en amoncelant leurs couches les unes au-dessus des autres, nous parviendrons au toit. Alors, rompant une des planches avec ce marteau, nous pratiquerons une porte par laquelle chacun de nous, libre enfin de sa prison, pourra jouir de la vue du ciel. Puis ces cordes nous fourniront une échelle aérienne, par laquelle nous descendrons dans la rue.

CORNEJO. — Eh bien ! ami, commençons.

FERNANDO. — Si je sors par le moyen que je vais tenter, il n'y aura pas un seul malade, j'en

suis sûr, qui reste pour donner de nos nouvelles.

GARCERAN.—Qu'il se sauve pour trouver la vie, ou qu'il se sauve pour rencontrer la mort, qui donc ne vous suivrait pas?

CAMACHO. — Allons.

FERNANDO. — O nuit! protège par ton silence une si juste audace contre une tyrannie si peu équitable.

(Ils sortent tous en exécutant ce qu'a proposé don Fernando.)

SCÈNE VIII.

(Cours du palais d'un ambassadeur.)

FINEO, CHICHON.

FINEO. — Ceux qui sont attentifs au profit, doivent savoir plaire aux puissants de ce monde; d'ailleurs c'est un proverbe. Ami, le comte, mon maître, perd l'esprit pour Théodora, tu le sais, et c'est pour cela que je te parle si clairement. Hier, nous avons mis des espions à tes trousses, qui t'ont

vu dans la prison avec Pedro Alonso, et qui ont suivi tes pas pendant que tu te rendais au palais de l'ambassadeur. C'est ainsi qu'on a pu découvrir que l'astre qui tient le comte embrasé d'amour, se cachait dans ce logis. Aide-le à conquérir les bonnes grâces de Théodora... Comme la brillante aurore commence à répandre ses perles en l'univers, si tu veux nous servir, appelle-la sur-le-champ; je veux lui parler, Chichon, avant que personne ait pu la voir. Pour commencer à l'obliger, voici une chaîne, c'est un gage d'affection et de foi que le comte t'offre de ma part.

Chichon. — Pour certain, tu as prêché avec une grâce si efficace, que si Calvin t'eût entendu, il eût laissé là son hérésie... Sur un taureau, sur un tigre l'épilogue eût produit son effet. Tu as fermé, en homme habile, le discours avec une clef d'or. Je me fie à ta parole, mais il faut que je me fie bien aussi au courage et au pouvoir de ton maître, pour faire au mien telle déloyauté. Après tout, puisqu'il doit mourir aujourd'hui, moi, pour ne pas lui être par trop fidèle, je prends ici congé de lui, et je commence à servir désormais le comte.

Fineo. — Quant à moi, c'est en son nom, Chichon, que je te reçois, et j'ai, pour ce que je fais

ici, des pouvoirs si étendus, qu'il regardera comme fait tout ce qui l'aura été par mon entremise.

CHICHON. — Appelons donc au-dessus de cet appartement que tu vois.

(Il appelle.)

C'est là que Théodora rêve aux aventures malheureuses de son tisserand.

(Théodora se montre à la croisée; elle est en déshabillé.)

THÉODORA. — Qui est là ?

CHICHON. — Ce sont deux serviteurs du comte, mon seigneur.

THÉODORA. — Est-ce Chichon ?

CHICHON. — L'honnête opinion que j'ai de moi m'empêche de répondre quand on m'appelle simplement Chichon. Depuis que je sers le comte on me doit nommer don Chichon.

THÉODORA. — Tu sers le comte?

CHICHON. — Oui, Théodora, et c'est à vous que je dois ce bonheur ; votre beauté est seule la cause des maux que vous pleurez maintenant. Pedro Alonso, dès aujourd'hui, doit devenir le vil rebut d'un bourreau.

(Arrivent don Fernando, Garceran, Camacho, Xaramillo; ils sont suivis de plusieurs individus.)

FERNANDO. — Grâces soient rendues à Dieu, il lui a plu de nous sauver.

CHICHON. — Je suis perdu ! c'est Pedro, et s'il m'a entendu il me brisera les os. Pauvre Chichon ! je perds dès ce moment le Don et je retombe en mon humble état !

THÉODORA. — Est-il possible ! oh ! est-il possible que je te revoie déjà libre !

FERNANDO. — Oui, Théodora.

FINEO, *à part*. — Je cours grand risque en restant ici.

THÉODORA. — Je t'embrasses et je ne le crois pas encore.

CHICHON, *à Fineo*. — Va-t-en, nous sommes tous deux en péril s'il t'aperçoit ici.

FINEO *à Chichon*. — Passe devant moi.

CHICHON. — Ce qui est dit est dit.

FERNANDO. — Amis, puisque le ciel a bien voulu en sa pitié généreuse, que l'effet répondit à nos intentions ; il convient que nous nous consultions ensemble, et que nous adoptions à l'heure même un moyen de conserver cette liberté précieuse. Car, bien qu'il nous semble que nous soyions en sûreté ici, parce que les différens palais des ambassadeurs jouissent d'un droit d'asile reconnu, je vous dirai que quand il importe au repos public, ils se décident d'eux-mêmes, et par raison d'état,

à ce qu'on rompe leur privilége. A plus forte raison, cela doit-il arriver en la circonstance où nous sommes. Mon ennemi jouit de toute la faveur royale, et l'ambassadeur qui réside en ce lieu doit lui faire les plus hautes courtoisies. Cela étant donc, ce lieu d'asile ne doit être à nos yeux qu'une sorte de prison incommode, en ce qu'il restreint notre liberté, il faut que nous sortions tous ensemble de Ségovie, et que nous gagnions un lieu où nos hauts faits donnent matière à l'histoire. Nous sommes nombreux, mais on peut le dire, ceux qui en ce moment, par terreur pour leurs délits, se disposent à nous suivre, sont plus nombreux encore. Ou par la force, ou par une adroite industrie, nous saurons nous mettre en liberté. Les délinquans que l'on retient en prison dans les villages d'alentour, nous en formerons une sorte d'armée, qui deviendra la terreur de nos ennemis, comme elle fera notre sécurité. Nous occuperons la montagne, et l'âpreté rocailleuse de ses roches inexpugnables, remplacera pour nous les tours et les murailles d'un fort. Nous déroberons les voyageurs; dans les petites villes d'alentour, nous trouverons de l'argent, des provisions de vivres et des vêtemens. Les gens of-

fensés, nous pourrons nous charger de leur vengeance. C'est chose assurée que le temps nous en donnera l'occasion, de même que la victoire accroîtra notre supériorité.

CAMACHO. — Je suis de cet avis ; quel est celui qui ne se dispose point à nous suivre ?

XARAMILLO. — Tous, nous pensons de même.

BERMUDO. — Et vous, seigneur Garceran, que dites-vous ?

GARCERAN.— Qu'il me convient à moi de poursuivre d'autres desseins, et cela, parce que je ne suis pas maître maintenant de ma liberté, ou, pour mieux dire, que je vis soumis aux désirs d'une femme dont je porte les chaînes dorées. Et puisque votre cœur n'ignore point quel est le dur empire de l'amour, ce sera une raison pour que vous reconnaissiez combien cette cause est suffisante. Cependant, bien que ma personne ne puisse vous suivre, croyez que mon âme, qui confesse vous devoir la vie, conservera éternellement le souvenir de cette obligation, et que si je le puis faire un jour, je vous le prouverai par mes œuvres.

FERNANDO. — Je me fie à votre parole.

GARCERAN. — Que vos mains généreuses vous

fassent conquérir autant de bonheur qu'elles ont montré de courage.

(Il sort.)

FERNANDO. — Traitons maintenant de ce qu'il importe de faire : il y a urgence forcée à ce que nous choisissions un capitaine auquel nous obéissions tous. Sans tête il n'y a point d'ordre, et sans ordre la confusion et la ruine sont inévitables. L'histoire le prouve.

CAMACHO. — Qui, si ce n'est vous, pourrait donc être notre chef?

COMEJO. — Qui peut-il y avoir ici qu'on voie s'opposer à votre valeur?

XARAMILLO. — Oui, tous, nous vous nommons notre capitaine.

FERNANDO. (*Il tire une croix de son sein.*) — Eh bien! posez tous la main droite sur cette croix, et jurez que sous peine d'une mort effroyable, vous me serez obéissans et fidèles.

TOUS. — Oui, nous le jurons.

FERNANDO. — Maintenant, il ne nous manque plus qu'une chose : il faut qu'à l'instant même nous nous munissions tous de cottes d'armes, de targes et d'épées; que chacun se procure ces armes comme

il le pourra. Et toi, Théodora, que dis-tu de tout ce qui se passe?

THÉODORA. — Qu'à tes côtés, j'irai dans les lieux les plus reculés, que j'affronterai les plus grands périls, que je supporterai les fatigues les plus rudes. Je veux effacer la renommée des amazones.

FERNANDO. — Ah! ce que tu me coûtes, tu me le paies; et puisque ta beauté m'accompagne, je me promets de gagner la victoire sur le monde entier. Amis, je vous préviens que l'aurore ne doit point se rallumer de nouveau sans que nous foulions les roches de Guadarrama.

TOUS. — Partons... Partons...

BERMUDO. — Toi et le monde, comte, mon ennemi, je ferai en sorte que vous connaissiez promptement ce que c'est que le tisserand de Ségovie.

SECONDE JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Les montagnes de Guadarrama.)

ARRIVENT DON FERNANDO, CAMACHO, CORNEJO, XAMARILLO, THÉODORA; *elle est vêtue en homme, les autres ont un costume de brigands; ils sont tous masqués.*

CAMACHO. — Illustre capitaine, déjà ceux qui se laissent conduire par ta forte épée, sont au nombre de quatre vingts, et ce sont tous hommes de vaillance; ta compagnie doit bientôt former une armée brillante, à voir la façon dont elle se recrute chaque jour. Il n'y a pas de bandit, de mécontent, de malfaiteur qui ne songent mainte-

nant à venir te servir. Que sera-ce donc lorsque la renommée de ta valeur se sera répandue !

Bermudo. — Si tous ceux qui ont quelques délits à se reprocher te choisissent pour leur capitaine, mes gens surpasseront bientôt en nombre les soldats de Cyrus. Mes amis, soyez prévenus qu'à la guerre, c'est bien plus encore l'ordre qui fait vaincre que le nombre et la valeur. Plus que la force, c'est la prudence. Et ainsi, supposez qu'il soit devenu certain, grâce à la renommée, que tant de larrons occupent les gorges de la Guadarrama, le roi doit envoyer nécessairement des forces si imposantes pour s'emparer de nous, que nous ne pourrons jamais résister à cette armée vaillante. Donc il me semble qu'il faut que vous occupiez toute la Sierra, divisés cinq par cinq, six par six, en ne vous éloignant qu'à de telles distances, que vous puissiez vous entendre réciproquement pour vous porter secours si l'occasion le demande. Il faut qu'à tout événement on ne voie jamais paraître que le nombre d'hommes nécessaires à l'attaque qui se doit effectuer. Il est en outre important de ne pas occuper toujours les sentiers, les chemins de traverse par lesquels pourraient s'échapper un voyageur; on pourra croire

alors que les nôtres sont en petit nombre, on en prendra peu d'inquiétude, et l'on se souciera assez peu de s'emparer de nous.

CAMACHO. — Tout cela est parfaitement combiné.

FERNANDO. — Ensuite, nous choisirons dans la montagne un poste que les pas d'aucun homme n'aient encore foulé. Là, vous vous formerez un abri contre la neige et les vents, et ce sera l'asile commun où, la nuit, vous vous réunirez tous. En ce lieu, les femmes resteront cachées; elles s'occuperont du repas qui devra nous attendre. Là encore, et cela importe, on tiendra les conseils.

CAMACHO.—Regardez, voici un voyageur qui vient par ici.

FERNANDO. — Eh bien! que deux hommes, Camacho, occupent le chemin avec vous; qu'on l'amène ici.

CAMACHO, *cherchant deux hommes.* — Allons donc tous trois.

(Ils sortent.)

FERNANDO. — Que les autres se retirent: toi, Théodora, te trouves-tu bien d'être ainsi la femme d'un brigand; tu es certes accoutumée à des larcins de plus de valeur. On peut le demander à tes

regards, auxquels l'amour soumit tant d'âmes et tant d'existences.

THÉODORA. — Mon bien aimé, tu fais injure à ma foi constante par une semblable demande : le malheur ne peut rien sur moi tant que je suis à tes côtés.

(Les hommes qui sont partis reviennent avec un alguazil.)

L'ALGUAZIL. — Si vous avez quelque humanité, enlevez-moi mon bagage, mais laissez-moi la vie. Souvenez-vous que la vaillance est avilie par la cruauté.

CAMACHO. — Va, et tais-toi.

L'ALGUAZIL. — Je suis un alguazil de mon malheur, et tes mains t'en ont laissé des gages.

CAMACHO. — Tu aurais dû dire que la fâcheuse aventure était pour moi. Toutefois, vive Dieu, ta visite nous est enfin venue.

FERNANDO. — Qu'y a-t-il de nouveau dans Ségovie ?

L'ALGUAZIL. — On ne cause maintenant que du tisserand Pedro Alonso.

FERNANDO. — Et que dit-on de lui, vous le savez!

L'ALGUAZIL. — Mille mensonges qui selon l'habitude enveloppent la vérité. La renommée les accrédite.

FERNANDO. — Et c'est un grand coupable?

L'ALGUAZIL. — Ni les siècles passés, ni les âges présens n'ont fourni un plus grand misérable à la Castille!

CAMACHO. — Sa bouche souffle le feu dans lequel il va se brûler.

FERNANDO. — Essaie-t-on de le prendre? la justice fait-elle quelques diligences à ce sujet?

L'ALGUAZIL. — On promet deux mille ducats à qui le livrera vivant.

FERNANDO. — C'est un vain projet. J'ai eu la nouvelle que pour se faire protéger par les Maures, il était passé en Andalousie. Si l'on n'y met pas plus de diligence, il échappera infailliblement.

L'ALGUAZIL. — On a maintenant un bien autre souci à Tolède, les troupes moresques se préparent pour faire la guerre à la Castille.

FERNANDO. — Et toi, où vas-tu maintenant? et pour quelle raison es-tu en voyage?

L'ALGUAZIL. — Je vais pour m'informer secrètement si Garceran de Molina se trouve caché dans Madrid. C'est le comte Julian qui m'envoie.

FERNANDO. — Et combien portes-tu d'argent?

L'ALGUAZIL. — Peu.

FERNANDO. — Est-ce que tu n'as pas volé ces jours-ci ?

L'ALGUAZIL. — L'office va bien médiocrement, on ne fait plus rien à la cour ; les pauvres seuls s'avisent d'être en faute et les gens riches ne pèchent jamais. L'avarice applanit tout, elle sait tout ajuster, la pauvreté n'y saurait parvenir. Dans la crainte de risquer son argent, il n'y a pas d'homme insulté qui cherche une querelle ; toutes les rixes s'arrangent ; on se conduit d'autre manière qu'on ne faisait jadis avec les femmes. Si, pour son malheur, nous rencontrons un pauvre diable avec sa dame, pour ne pas encourir la peine, il aime mieux mourir que de se rebiffer. Les dixmes, on n'en jouit jamais, et s'il est décidé que quelqu'un doit être contraint par la justice, sur-le-champ il y a des prières, des arrangemens, des entremises.

FERNANDO. — Donc, je dois gagner des pardons à te débarrasser de ce que tu enlèves. Ne me cache pas seulement un réal, il t'en coûterait la vie.

(L'alguazil lui remet une bourse.)

L'ALGUAZIL. — Je porte dans cette petite bourse un riche anneau. Je vous donne tout ce que j'ai.

CORREJO. — En avant la cape et le pourpoint ; presto.

ALGUAZIL. — C'est ma foi un grand profit !

CAMACHO. — Après cela il nous faudra ta vie.

FERNANDO. — Ne le tue pas.

CAMACHO. — Il a été la cause de tous mes malheurs, et c'est lui qui m'a arrêté !

FERNANDO. — S'il a exercé son office avec justice, et qu'il ne t'ait point insulté en t'arrêtant, c'est sans raison que tu le châtierais.

CAMACHO. — Ne suffit-il point qu'il soit alguazil.

FERNANDO. — Eh non ! cela ne suffit pas ; je suis ennuyé de tous ces gens qui abhorrent les alguazils et leur office. Pour le bon ordre ne faut-il pas qu'il y en ait ? et ne sont-ce pas des hommes qui doivent remplir cet emploi. Ne voudriez-vous point, par hasard, qu'il n'y eût personne pour arrêter les gens, quand il y a tant de criminels. S'il suffit pour les maltraiter de l'office qu'ils remplissent, quelle preuve plus évidente de leur utilité prétends-tu avoir, que la nécessité de se conserver parmi tant d'ennemis, où se trouve celui qui a commis la faute la plus légère, mais que mille bouches ennemies s'empressent de proclamer ? (*A l'alguazil*) : Va-t-en à la garde de Dieu.

CAMACHO. — Je voudrais seulement qu'il me fût permis de lui couper une oreille.

FERNANDO. — Pas même un cheveu. Tout homme qui se trouve en ma compagnie, doit songer à employer son courage à de plus nobles exploits.

L'ALGUAZIL. — Puissiez-vous vivre autant que le phénix. Mais puisque vous exercez si noblement votre pitié, donnez-moi seulement de quoi manger d'ici jusqu'à Madrid.

CAMACHO. — Allons, puisqu'on te laisse la vie, pars sur-le-champ sans rien demander de plus. (*Il lui remet sa baguette d'alguazil.*) Ce bâton d'escamoteur doit te tirer d'embarras.

(L'alguazil s'éloigne. Arrive un paysan chantant :)
« Une femme laide et maigre, dont on voit les os, c'est « un vrai jeu de quille enclos dans un sac. »

XARAMILLO. — Arrête, paysan...

LE PAYSAN. — Je m'arrête, mais je n'ai rien.

FERNANDO. — Eh bien ! tu n'en seras que plus en sûreté. Où vas-tu ?

LE PAYSAN. — Je viens de voir une sœur à moi, qui est nouvellement mariée à Guadarama, et je retourne à mon endroit.

FERNANDO. — Et d'où es-tu ?

LE PAYSAN.—De Villar, hameau qui est à deux lieues de Ségovie, au pied de cette montagne.

FERNANDO.—Et dans ton village y a-t-il quelqu'un que l'on estime pour riche?

LE PAYSAN.— Pour bourrique, seigneur, il n'y en a pas un qu'on estime davantage que l'âne de Blas Chaparron (10). Oh! c'est un fameux étalon.

FERNANDO. — J'ai dit homme riche.

LE PAYSAN. — Homme riche? Quelle richesse peut-il y avoir dans un village? Il y a seulement une femme à laquelle tous nos gentils bergers font la cour à cause de sa beauté et de son élégance. Dans l'endroit, on se dit à l'oreille qu'elle a des joyaux et beaucoup d'argent.

FERNANDO. — Et cette villageoise, est-elle mariée?

LE PAYSAN.—Seigneur, elle dit à tout le monde qu'elle est demoiselle.

FERNANDO. — Et comment la nomme-t-on?

LE PAYSAN. — Cloriana.

FERNANDO. — Et avec qui est-elle?

LE PAYSAN. — Elle n'a qu'une servante qui demeure avec elle.

CAMACHO. — Voilà une prise faite on ne peut

mieux pour me réjouir. Enlevons cette femme, capitaine.

FERNANDO. — Allons, en es-tu déjà amoureux?

CAMACHO. — Où manquent les femmes quelles joies peut-il y avoir?

FERNANDO. — Tu as raison.

CAMACHO. — Ce paysan pourra nous servir de guide.

FERNANDO. — Déjà le char éclatant de l'auteur du jour se cache dans l'humide Océan. En partant sur-le-champ nous arriverons à temps, et la nuit nous assure du secret.

CAMACHO. — Allons, paysan, conduis-nous à ton village.

LE PAYSAN, *à part*, — Cette fois, Cloriana, j'en ai peur, votre virginité sera contrainte de faire ses preuves.

SCÈNE II.

(L'hôtel du comte.)

ARRIVENT LE COMTE ET FINEO.

LE COMTE. — Voilà le plan que j'ai formé Fineo pour obtenir quelque remède à mon mal.

FINEO. — Un désir si insensé vous afflige avec tant de rigueur?

LE COMTE. — Je ne sais quel filtre a pénétré en moi par un regard, mais telle fut sa violence, qu'au même instant je m'oubliai complètement pour ne songer qu'à elle. Je comprends que mon mal est incurable, et j'en suis venu à sentir qu'il n'y a plus de milieu pour moi; il faut la posséder ou mourir.

FINEO. — Eh bien, nous ferons ce que vous nous ordonnerez.

LE COMTE. — Chichon entre. Bien que nous ne puissions guères y parvenir, essayons de tromper nos peines par l'espérance.

(Arrive Chichon.)

CHICHON. — J'arrive pour vous jurer que je veux être votre serviteur, et j'arrive si bien gonflé de cette présomption, que je crois vraiment que Chichon est homme à en crever dans sa peau. (11)

LE COMTE. — Lorsque je te vois tant d'affection, je me sens contraint à te recevoir ; de quel pays es-tu ?

CHICHON. — Moi, Monsieur ? je suis naturel de Barriga. (12)

LE COMTE. — Y a-t-il un endroit qui s'appelle ainsi ?

CHICHON. — Je m'étonne que vous ignoriez cela. Barriga, c'est la première patrie de l'homme. Mon nom tire de là son étymologie. (13)

LE COMTE. — Tu es d'humeur agréable.

CHICHON. — C'est aujourd'hui, Monsieur, que mon bonheur commence, parce que je cesse d'être apprenti et apprenti d'un tisserand. J'ai l'âme vraiment fatiguée d'aller, pour bien peu de gage, dansant sans cesse des pieds et des mains, afin de remuer le peigne au chanvre.

LE COMTE. — Puisque tu te disposes à me servir, sais-tu ce à quoi tu t'obliges ?

CHICHON. — A des fatigues mal récompensées et à des gages plus mal payés. Ponctuel et sûr...

je le serai un mois ; pour les deux autres qui suivront je m'engage, comme mes confrères, à dire beaucoup de mal de vous.

Le comte. — Quant à cela, je sais que tu ne le feras pas ; car tu seras mon favori.

Chichon. — Quelles raisons m'ont donc porté à la faveur qui m'est promise ?

Le comte. — Mon affection te la promet.

Chichon. — Favori sans le mériter ? mes seigneurs, dites-le plutôt, des pieds jusqu'à la tête, vous me prenez pour un entremetteur. Théodora d'ailleurs est envolée.

Le comte.—Ah ! ceci fut un fâcheux caprice ; j'en sens tout le souci, et c'est ce souvenir qui cause encore mon ennui. Mais pour aujourd'hui, ton esprit doit venir à mon aide dans un cas plus grave.

Chichon. — Ordonnez donc.

Le comte. — Il faut t'emparer du tisserand et de Théodora.

Chichon. — Gare les jambes...

Le comte. — Devenu un brigand fameux, il s'en est allé avec elle et d'autres scélérats dans la montagne, et de là ils épouvantent la contrée.

Chichon. — Et c'est moi qui dois les arrêter.

LE COMTE. — Ségovie donne deux mille ducats, et le roi, par mon entremise, t'accordera la verge d'alguazil. En agissant ainsi Chichon, tu rendras grand service à sa majesté; le royaume te devra une immense reconnaissance : et j'ajouterai que le plaisir que tu m'auras fait sera extrême.

CHICHON. — Si par hasard la renommée vous a informé que j'étais brave, pour Dieu la renommée a menti; car je suis des plus prudents. Qui irait chercher querelle, quand on a un gosier, un cœur, quatre artères, toutes choses si délicates, que pour le moindre trou qui s'y fait, la vie s'en va à tous les diables, laissant votre pauvre corps à nu. Et puis, la peau du vaurien est encore bonne, et ma terreur est au comble quand je pense que le plus piètre personnage peut la percer avec une rave.

LE COMTE. — Tu dois exécuter tout cela par adresse et non par force, Chichon. C'est cette considération qui m'a engagé à faire choix de ta personne; comme tu as été son domestique il doit nécessairement se confier à toi, et notre ruse est assurée.

CHICHON. — Eh bien, si la chose ne consiste qu'en cela, fiez-vous à mon esprit et à ma loyauté.

(Arrive un page.)

LE PAGE. — Puissant seigneur, sa Majesté demande votre Seigneurie.

LE COMTE, *à Chichon*. — Attends-moi ici, je t'expliquerai bientôt les choses plus à loisir. Je me rends de ce pas au palais.

CHICHON. — Illustre seigneur je vous baise les pieds.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

(Une chaumière.)

DONA ANA RAMIREZ SOUS LE NOM DE CLORIANA; ELLE EST VÊTUE EN VILLAGEOISE, FLORINDA, SA SUIVANTE, ÉGALEMENT SOUS DES HABITS DE PAYSANNE.

DONA ANA. — Florinda, j'en suis arrivée à ce point que la souffrance va me trahir.

FLORINDA. — Dans une si juste douleur, je ne puis vous donner aucun conseil.

DONA ANA. — Après tant de constance, des infidélités si répétées, après tant d'espérance, une tiédeur si dédaigneuse! Est-il possible, qu'un homme se refroidisse à ce point en ses affections. Ah! qu'il en soit ainsi, et malheur à la femme qui se confie comme je l'ai fait.

(Arrive Garceran.)

GARCERAN. — Un jour bienheureux a ramené cette nuit où je te devais revoir, toi dont je fais ma

gloire, je ne crains plus la mort, et je périrai plutôt ici que de te perdre.

DONA ANA. — Quoi ! c'est vous, Garceran ?

GARCERAN. — C'est celui qui ne regarde sa vie comme bien employée que s'il la perd pour vous. Elle se consacre à votre beauté, arbitre de ma souffrance ou de mon bonheur.

DONA ANA. — Garceran, un amour partagé excuse suffisamment un dévouement courageux ; mais si une fois détrompé on se sent un tel mépris pour le péril, bien qu'on ne doive en attendre aucune récompense, c'est une action téméraire, un mouvement insensé !

GARCERAN. — Oui, et c'est pour cela que l'amour lui-même est un insensé, mais celui qui ne se sent pas rempli d'abnégation, n'aime guère.

DONA ANA. — Ceci est une vaine marque d'obligeance ! Non, je ne vous veux point pour galant, et vous ne sauriez être l'époux d'une paysanne !

GARCERAN. — Ah ! de mon amour sincère...

(Bruit intérieur.)

FLORINDA. — Senora, j'entends des pas.

DONA ANA, *à part*. — Hélas, mon Dieu ! si c'était celui que mon cœur adore ; malheureuse ! je suis perdue ! (*haut*) Songez à ma réputation et

à votre vie! Entrez dans ce cabinet obscur, il y a une porte qui donne sur le jardin.

GARCERAN. — Oui, et pour votre réputation seule, je puis consentir à ce que ma hardiesse quitte ce lieu.

DONA ANA. — Vite.

GARCERAN *s'éloignant.* — O sort cruel! pourquoi prolonges-tu une vie dont tu enlèves tout le bonheur?

SCÈNE IV.

ARRIVENT FERNANDO, CAMACHO, CORNEJO, XAMARILLO, TOUJOURS MASQUÉS.

DONA ANA. — Qu'est-ce! hélas, malheureux!

FERNANDO. — Retenez vos cris, ou je vous enfonce cette épée dans le sein.

DONA ANA. — Qui êtes-vous? que prétendez-vous?

FERNANDO. — Êtes-vous Gloriana?

DONA ANA. — Oui c'est moi.

FERNANDO. — Donnez-moi la clé de vos joyaux.

DONA ANA. — Florinda, remets-leur ces clés à l'instant.

(Garceran se montre.)

GARCERAN, *à part.* — O voleurs infâmes! mais que dois-je faire s'ils gardent le respect dû à sa beauté? L'abandon de sa richesse ne saurait lui faire perdre sa réputation..... Elle la perd infailliblement s'ils savent que je suis à une telle heure avec elle.

FERNANDO, *regardant plus attentivement dona Ana.* — Que vois-je! vive le ciel!... si ma sœur avait pu revenir en ce monde, je dirais que c'est elle-même que je revois!... mais cela ne peut être, car mes yeux l'ont vu rendre à la mort sa pâle dépouille.

(Cornejo arrive tenant un mouchoir plein de bijoux et d'argent.)

CORNEJO. — Voici les joyaux et l'argent... Maintenant suivez-nous toutes les deux sans vous aviser de remuer seulement le bout des lèvres, ou bien, vous verrez comment est fait le visage de la mort.

GARCERAN, *il s'élance l'épée nue à la main.* — Quoi, vous offensez une femme? vous perdez le respect dû à celle qui est un ange, sous les traits d'une mortelle!

FERNANDO, *aux brigands qui veulent se jeter sur Garceran.* — Arrêtez, amis, est-ce Garceran?

GARCERAN. — Lui-même.

BERMUDO. — Eh bien, cette main que l'amitié vous a donnée, ne vous offensera jamais. Remettez vos épées dans le fourreau.

GARCERAN. — Quel est celui qui use de telle noblesse envers moi?

FERNANDO. — Votre ami (*il se découvre*) : me reconnaissez-vous?

GARCERAN. — Oui, Pedro; celui qui a un cœur noble, n'oublie pas qui lui a donné la liberté et la vie.

FERNANDO. — Eh bien, Garceran, dites-le moi, Cloriana serait-elle, par hasard, la cause de vos chagrins, est-ce là la beauté dont sont venus des maux si étranges?

GARCERAN. — La position où vous me trouvez montre assez clairement que c'est de Cloriana que vient le feu qui m'embrase.

FERNANDO. — Regardez-vous pour averti néanmoins, que le comte n'épargne ni les combinaisons adroites, ni les diligences dans la recherche qu'il fait faire de votre personne. J'ai rencontré, ces jours

ci, dans la montagne, divers espions, envoyés pour vous chercher, non-seulement au pays d'alentour, mais encore dans des lieux plus éloignés. Si, de même que ce papillon, qui se laisse brûler à la lumière éclatante dont il voulait jouir, vous êtes retenu en un péril certain par l'amour aveugle qui vous attache à Cloriana; fuyez en même temps la prison et le supplice, mais emportez avec vous la chaîne : enlevons Cloriana. J'ai près de cent hommes déterminés, obéissant à mon commandement; si vous voulez vous servir d'eux et de moi, il est facile de nous défendre dans la Sierra, non-seulement contre le comte, mais encore contre le monde entier.

GARCERAN. — Ah ! combien votre conseil m'agrée; si la belle Cloriana veut s'y soumettre, quel sort plus heureux pourrait-il y avoir que le mien? Pedro... ami.. son désir est ma loi, c'est l'étoile qui me guide.

FERNANDO. — A-t-elle pour vous de l'amour?

GARCERAN. — Ah! si elle payait mon affection de retour, quels malheurs aurais-je à déplorer ?

FERNANDO. — Eh bien, en châtiment de sa rigueur injuste, la force peut obtenir ce que refuse la volonté. Faites-lui part de mes intentions, et

rachetez d'elle votre vie, ou du moins vos tourmens.

GARCERAN, *à Ana qui s'est tenue éloignée.* — Pardonnez, vous que j'aime avec tant d'ardeur, si un amour qui désespère de vaincre jamais votre indifférence, essaie de conquérir votre beauté par des moyens rigoureux : je dois vous emmener.

DONA ANA. — Que dites-vous, Garceran ?

GARCERAN. — Je dis que je me sens mourir, parce que je désespère de pouvoir jamais te plaire, il ne faut donc, ni que tu t'étonnes, ni que tu inculpes ma foi, si je prétends me rattacher à la vie, et si pour cela j'emploie un moyen qu'on peut appeler grossier.

DONA ANA. — Eh bien ! tu me verras hachée en mille pièces, avant de me voir en tes bras.

FERNANDO. — C'est cependant ainsi que cela doit se terminer, belle Cloriana.

DONA ANA. — Vous aimez Garceran, et vous vous croyez noble ! quel cœur de chêne avez-vous donc ? Quel est l'être grossier qui commence par offenser la femme qu'il veut soumettre? Quelle victoire, quelle récompense voudrait donc obtenir cet injuste amour sur une volonté qui serait contrainte? Est-ce l'âme, sans cette volonté, ou bien un corps

sans âme?... Si vous avez de l'honneur, comme je crois en songeant à votre sang illustre, pourquoi prétendez-vous m'enlever le mien, par une action infâme? M'offenser ainsi, est-ce m'aimer?

FERNANDO. — Ta résistance est vaine; quel est l'honneur de villageoise qui ne doit pas se trouver illustré par l'amour d'un tel cavalier?

DONA ANA. — Si, comme je l'espère, ce sont les vêtemens que je porte qui sont cause de votre erreur, sachez que je l'égale en noblesse. J'espère donc qu'ayant pitié de moi, à la fin vous prêterez au récit de mes maux une oreille compatissante.

FERNANDO. — Que Dieu me soit en aide... mais je lutte contre mille soupçons. Parle, je t'écoute, et je suis disposé à te prêter mon appui, si tu le mérites, bien plus parce que tu nous caches, que parce que tu nous a laissé voir.

DONA ANA. — Je romps donc le silence; s'il suffit de déclarer qui je suis pour me retirer ici de ce danger pressant; écoutez, car j'espère si vous n'avez point des entrailles de pierre, que vous vous montrerez compatissans. Ce ne sera peut-être point pour ma race, que ce soit au moins à cause de mes infortunes.

Cette vile apparence, ce grossier vêtement, c'est

le nuage qui cache le soleil, c'est la rouille (14) qui cache l'or. Ce n'est point la première fois que de cruels désastres obligent, comme cela m'est arrivé, à de secrets déguisemens. Mon nom est dona Ana Ramirez, et j'avais pour père Beltran Ramirez, l'alcaïde de Madrid : sa malheureuse histoire, il est inutile que je la rapporte, car la renommée l'a déja réservée pour les âges éternels. Écoutez donc la mienne ; à elle seule elle pourrait bien suffire pour émouvoir jusqu'aux larmes les pierres les plus dures : sachez d'abord que le comte Julian, seigneur de haut pouvoir, cavalier plein de brillantes qualités, me sollicitait d'amour : quoique je l'aimasse, rien dans ma résistance ne démentit ma qualité. Enfin par une promesse écrite, il s'engage à s'unir à moi, pour me trouver plus facile à ses prières. Ce fut alors que changea la roue variable de celle qui sait à peine comment elle répartit ses dons. Mon père, quoique innocent, mourut dans les supplices, et ce fut le résultat lamentable de l'infâme envie; celui dont les cœurs les plus durs pleurent si douloureusement la fin misérable, mon frère Fernando, apprit que le comte était mon amant, et il craignit un odieux outrage. Il voulut donc qu'en aucun temps on ne pût m'ob-

tenir, et il prépara un poison qui devait éteindre ma vie. Mais celui qu'il avait rendu le ministre d'une telle cruauté, celui-là eut pitié de moi; il employa, pour me préserver, un antidote puissant qui devait diminuer la force de la liqueur mortelle, et ce fut mon frère qui m'apporta ce faux remède de nos misères. Je le bus, et au milieu de ces angoisses qui précèdent le trépas, on put croire que j'avais quitté la vie, tandis qu'elle m'était conservée: lui, alors, il m'abandonne et il s'en va chercher cette mort dont la Castille a retenti. Quant à moi, dans la terreur d'une telle infortune, et sentant l'avillissement de mon sang illustre, j'accomplis la suite de mes maux; pour me cacher, je m'absente de Madrid, je change de nom et de vêtemens; mais tant de peines cruelles, tant d'affreux désastres ne sont pas suffisans pour m'empêcher d'aimer le comte; je dirai plus, l'adversité augmente mon amour, et c'est en lui que je cherche un refuge à mes maux. Néanmoins, je le dirai aussi, ce fut avec peine et avec effroi, que me trouvant sans parens et sans honneur, je choisis cet amant pour devenir mon époux. Je lui avais révélé l'événement qui m'était arrivé, quand, poussant des cris lamentables, il pleurait encore ma mort. A la fin,

son pouvoir, mes infortunes, l'honneur même, mon cœur, tout fut d'accord pour me soumettre à lui ; la cour se transporta à Ségovie, et moi, sous des habits de villageoise, je suivis mon amant adoré. Pour jouir plus librement de notre affection mutuelle, il a voulu que j'habitasse ce hameau, c'est là, où feignant bien souvent de chercher quelque récréation dans la solitude, il vient se réfugier. Mes ardeurs et les siennes causeraient envie à Vénus elle-même, et pourraient exciter la jalousie du dieu Mars. Voilà quelles sont mes aventures, voilà quelle est ma position et ma naissance ; si de telles infortunes vous émeuvent, protégez-moi, comme des êtres vraiment humains; si vous êtes impitoyables, tuez-moi, car j'attends la mort de mes malheurs.

FERNANDO. — Et tu serais dona Ana?

DONA ANA. — Mes maux le disent assez.

GARCERAN. — Les siècles n'ont jamais vu d'aventure plus surprenante.

FERNANDO. — Et tu as livré ton honneur à ce comte astucieux.

DONA ANA. — Ce sont mes malheurs qui l'ont fait, et non une vaine légèreté.

FERNANDO, *à part*. — Quelles machinations tu

formes, quel mal tu me fait, vile fortune, tu n'es constante que pour me persécuter ! Oh ! je me déchirerais le sein, mais il vaut mieux que je cherche à porter remède à son honneur que de la châtier. (*Haut.*) Garceran, il est nécessaire que vous deveniez le protecteur de dona Ana : veuillez m'excuser si je vous en prie.

GARCERAN. — Je suis d'autant plus décidé à le devenir que j'ai eu des obligations à son frère et à son père. J'avais pour eux une amitié si grande, que bien que mon amour soit extrême, je mourrais avant d'en enfreindre la loi.

FERNANDO. — C'était une échange de sentiment dont tous deux vous étiez dignes. Toi, belle dona Ana, écoute-moi en secret. (*Il lui parle à part.*) Tes adversités m'ont ému comme quelqu'un qui te touche par le sang. Ce que je sens maintenant, il est indispensable de te le cacher. Me consacrer à défendre ton honneur, cela est suffisant je pense, pour prouver ce que je te dis, et pour que tu te rappelles un jour de me payer ce bienfait par un autre service.

DONA ANA.—Je vous dois la vie, et il n'y a pas de difficultés que je ne sache vaincre pour vous.

FERNANDO, *à part.* — Il ne faut pas lui décla-

rer mon dessein, car bien que le comte l'ait offensée elle l'adore, et une amante ne saurait garder un secret; il est nécessaire que l'adresse vienne à mon aide: (*haut*) Dona Ana, je prétends me servir de la protection du comte pour obtenir de mon souverain le pardon des fautes graves qui m'ont conduit à cet état infâme. Pour parvenir à l'exécution de mon projet, je veux, quand il viendra vous voir, que vous vous chargiez de m'en prévenir : je me jetterai à ses pieds, et je ne doute pas que quand il saura que je vous ai fait respecter, il n'acquitte cette obligation comme un noble doit le faire.

DONA ANA. — C'est une faible récompense pour une si grande courtoisie, mais dites-moi où vous enverrai-je prévenir?

FERNANDO. — Que celui qui apportera le message me cherche ou m'attende à la croix qui sépare le sommet de la montagne. Pour signal, qu'il tienne à la main ce gant. J'aurai toujours quelqu'un posé en sentinelle pour l'apercevoir.

DONA ANA. — Vous pouvez partir et vous confier en ma reconnaissance.

FERNANDO, *aux brigands*. — Rapportez ces joyaux.

DONA ANA. — Que le ciel vous conserve, et vous Garceran, puisque vous connaissez mon histoire, pardonnez-moi ma rigueur; si je ne puis être votre amante, je demeure pour vous remplie de gratitude.

(Dona Ana et Clorinde s'éloignent.)

GARCERAN. — Je prie Dieu qu'il veuille te faire parvenir au but que tu te proposes; le temps, qui change tout, n'a point encore effacé la dette que je dois à ton sang.

FERNANDO. — Si tu veux la payer, s'il est vraiment dans tes intentions de te délivrer de ces combats dont ta vie est assaillie, fuis tant de périls, et viens où tu pourras commander à ma troupe valeureuse.

GARCERAN. — Ah ! puisque mon brûlant amour est dédaigné, il faut bien que je cherche un asile près de toi et des tiens.

FERNANDO. — Viens donc, si l'habileté et la valeur me servent, j'espère te donner bientôt des signes éclatans de ma ferme amitié.

SCÈNE V.

(La montagne.)

ARRIVE CHICHON ACCOMPAGNÉ DE DEUX HOMMES DÉGUISÉS EN BRIGANDS.

CHICHON. — Nous devons les rencontrer dans cette âpre solitude.

1er HOMME DÉGUISÉ.—Je pense, moi, que tu vas te déconcerter.

CHICHON. — Vous connaissez mal la subtilité de Chichon, en mensonges et en tromperies, voyez-vous, il n'y a que le grec astucieux qui pourrait être mon maître, et encore souvent je crois que je pourrais lui en revendre; ne m'envoyez pas pour me battre, tout le reste, je le saurai faire.

1er HOMME DÉGUISÉ. — C'est à toi de disposer les choses, à nous autres de travailler.

(Arrivent Camacho, Xaramillo et Cornejo, ils mettent en joue les nouveaux arrivés avec leurs escopettes.)

CAMACHO. — Hidalgos, rendez les armes!

CHICHON. — Voyez..... je suis Chichon..... si

parmi vous se trouve Pedro Alonzo, mon maître, nous sommes tous de la corde, et tout bon chrétien est larron. Il peut se découvrir le visage, et c'est sur sa renommée que je nous amène tous trois pour grossir son bataillon.

CAMACHO. — Alors nous pouvons bien nous découvrir.

CHICHON. — Serait-ce Camacho?

CAMACHO. — Oui, c'est moi...

CHICHON. — Est-ce Cornejo?

CORNEJO. — Oui.

CHICHON. — Et mon maître?

CAMACHO. — Il est resté entre ces rochers avec Théodora sa chérie; mais les voilà qui viennent tous les deux.

(Arrivent Fernando et Théodora.)

CAMACHO. — Capitaine, nous avons trois soldats de plus.

FERNANDO. — Qui, Chichon est tombé entre mes mains.

CHICHON. — Oui, et je suis venu trouver en vous un puissant bouclier contre les persécutions dont on menaçait ma tête, le tout parce que je vous étais demeuré trop fidèle. Recevez donc aussi en votre amitié ces deux hommes.

1er HOMME DÉGUISÉ. — Je fuis la mauvaise fortune et je viens me placer sous votre protection, car sous un tel capitaine on peut prétendre donner de la terreur même à l'enfer.

CHICHON. — L'ami n'a pas plus de six morts sur la conscience, deux corps à corps sur le terrain, les quatre autres à la sourdine.

FERNANDO. — Six?

2e HOMME DÉGUISÉ. — D'un homme puissant et qui se sent offensé, le crédit bien plus que la valeur m'oblige à chercher ma défense en votre bataillon redouté.

CHICHON. — Celui que vous voyez a abandonné un majorat : un immense soufflet lui a si bien arrangé la mâchoire, qu'il ne lui en reste pas une dent.

FERNANDO. — Avec des soldats si valeureux, je pourrais prétendre à vaincre tous les royaumes qu'éclaire le soleil.

CHICHON, *à Théodora*. — Est-ce par bonheur ma maîtresse que je vois?

THÉODORA. — Oui, Chichon.

CHICHON. — Ah! qui pourra se défendre d'un si charmant voleur!

(On entend chanter dans l'intérieur de la montagne.)

« Sont sortis de Ségovie quatre hommes à la vie débau-

chée, l'un était Pedro Alonzo, on appelle l'autre Camacho, le troisième, c'est Xaramillo, Cornejo est celui qui manquait à la liste. Tous quatre vrais spadassins, vrais fanfarons de mauvaise vie. Ils ont renversé les obstacles et ils ont brisé leurs chaînes en dépit de leurs gardiens, ils se sont échappés de prison, ils ont été chercher asile en la maison d'un ambassadeur, et profitant de l'occasion, ils sont devenus les éperviers de la montagne de Guadarrama. Malheur à celui qu'attraperont les pêcheurs de tels poissons, il pourra bien changer de danse en l'air, et ce sera au son d'une seule corde. »

Puisse-tu devenir aveugle avant que ceux qui t'écoutent voient arriver ce que tu nous chantes.

FERNANDO. — En voilà un qui n'a guères peur de nous, puisqu'il passe par la Sierra en chantant librement.

CHICHON. — Il faut qu'il n'ait pas un sou.

FERNANDO. — Portez-vous sur le chemin tous trois et qu'on me l'amène ici, la chansonnette me plaît, et je désire entendre ce qui peut s'en manquer... Autant que j'ai pu m'en apercevoir c'est un courrier à pied, et je veux voir si les lettres qu'il porte ne seraient point par hasard d'importance pour nous.

CAMACHO. — Partons. (Ils sortent.)

CHICHON.—Il les a entendus, et l'on dirait qu'il a des ailes aux pieds.

FERNANDO. — Suivez-le, et faites en sorte de l'atteindre, quand bien même vous seriez obligé de gagner les rives du fleuve qui fertilise Guadarrama de ses eaux. Pour qu'il fuie avec tant de légèreté et qu'il s'éloigne avec tant de crainte, il faut qu'il soit porteur de quelque objet d'importance.

CHICHON. — Homme..., dis-moi, es-tu bien un homme? Es-tu une chèvre? Es-tu un ballon? Il traverse en volant les pierres escarpées, et du coup qu'il donne à l'une, il bondit avec tant de légèreté sur l'autre, que ses pieds sont de liége, ou les rochers de laine.

FERNANDO. — Oui, mais ceux qui lui font la chasse sont les vrais fils du vent, et c'est en vain qu'il essaie de s'échapper.

CHICHON. — Déjà la vue ne le peut plus atteindre.

FERNANDO. — Jusqu'à ce qu'ils reviennent avec le prisonnier, bien-aimée de mon âme prête ton giron à celui qui t'adore.

THÉODORA. — Oui, asseyons-nous, et repose-toi un moment de tant de peines, de veilles si longues.

(Ils s'asseyent.)

CHICHON, *parlant en secret à ses compagnons.* — Fameuse occasion, mes amis! ses camarades

sont si loin qu'ils ne le peuvent secourir : moi, je lui jetterai ce petit manteau au visage et vous lui enleverez ses armes ; quant à Théodora, il faut la baillonner et la menacer de la mort si elle jette un seul cri.

1er HOMME DÉGUISÉ. — Bien dit : arrive donc et finis-en.

CHICHON. — Allons, courage... Je tremble depuis les pieds jusqu'à la tête. Ah ! vil intérêt, que ne peux-tu sur le cœur de l'homme !

(Il développe un manteau comme pour en cacher les rayons du soleil.)

FERNANDO. — Que fais-tu là, Chichon ?

CHICHON. — Seigneur, je remarque que cette roche est un lit bien dur, et si le matelas vous manque, il faut au moins que ce manteau vous serve de tapis pour garantir vos épaules.

FERNANDO. — Il n'est pas nécessaire, les rocs escarpés me connaissent. Oh oui ! la dureté de ces pierres n'est rien auprès du travail que j'endure.

CHICHON. — Quel travail ?... Vous êtes-vous trouvé jamais en mal d'enfant ? Corps de Dieu ! cela m'épouvante.

1er HOMME, *bas*. — Va donc, Chichon, qu'est-ce

que c'est que tout cela? Maintenant le courage va-t-il te manquer?

CHICHON. — Ne soyez pas si surpris! Il m'a fait des yeux qui auraient suffi pour épouvanter l'enfer lui-même... Mais, cette fois, l'exploit doit s'achever. (Il répète le jeu précédent.)

FERNANDO. — Encore, Chichon?...

CHICHON. — Seigneur, les rayons du soleil vous donnent sur la figure, et j'essayais de vous faire un peu d'ombre.

FERNANDO. — Que tu es attentif, Chichon! A vrai dire, je ne comprends rien aux soins dont tu me régales ici.

CHICHON. — C'est cependant à plus juste raison que jamais; votre vie et votre santé sont pour moi de haute importance, je vous jure.

FERNANDO. — Allons, ne t'occupe plus de moi.

CHICHON. — Je ne puis vraiment faire ce que vous m'ordonnez.

1er HOMME, *bas*. — Te faut-il mon aide, Chichon? Tu t'effrayes toujours au moment du coup.

CHICHON. — Je le confesse, camarade, la mort a bien mauvais visage.

1er HOMME. — Eh bien! nous le prendrons à nous deux, et toi, tu t'empareras de Théodora.

CHICHON. — Va pour cela. J'aurai, je crois, fort bien le courage d'entrer avec elle en combat singulier.

(Ils jettent la cape au visage de Fernando, lui enlèvent son épée et lui attachent les mains derrière le dos. Chichon exécute le même jeu sur la personne de Théodora.)

FERNANDO. — Ah traîtres !

THÉODORA. — Qu'est-ce que c'est que cela ?

FERNANDO. (*Il appelle.*) — Amis !... Oh là !... Quelqu'un de la troupe !

CHICHON. — Ne résiste point, si tu ne veux pas que nous ouvrions une porte à ton âme.

1^er^ HOMME. — Attachez-lui les mains... Vîte.

2^e^ HOMME. — Pedro Alonso, c'est la fin qui attend toujours ceux qui suivent une telle route.

CHICHON. — Pardonnez-moi, mais le roi l'ordonne.

1^er^ HOMME. — Attachez-le bien.

2^e^ HOMME. — Enlacées ainsi et retenues par cette corde d'arquebuse, il faudra que ses mains soient des mains d'Hercule, s'il rompt ses liens ou s'il les délie.

1^er^ HOMME. — Allons, que l'on commence à marcher.

2e Homme. — Cette dague lui servira d'éperon, s'il est lent à se mouvoir.

(Fernando appelle encore.)

Chichon. — Mille dieux ! comme il crie. Patience, Pedro, car enfin qui mal commence doit songer à la mauvaise fin.

TROISIÈME JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Intérieur d'une auberge.)

ARRIVE UN VOYAGEUR, L'HOTELIER TIENT UNE LAMPE DE CUISINE.

LE VOYAGEUR. — Aubergiste. Eh! aubergiste.

L'AUBERGISTE. — L'imbécile; je sais bien mon nom.

LE VOYAGEUR. — Nous sommes tous là à vous attendre.

L'AUBERGISTE. — Cet autre qui entrait dans la galère pour ramer disait bien la même chose.

LE VOYAGEUR. — J'ai la pépie.

L'AUBERGISTE.— Puisse-t-elle demeurer à celui qui me parle de travers.

LE VOYAGEUR. — Y a-t-il de quoi dîner ?

L'AUBERGISTE. — Oui, oui, une rouelle de congre, cela vous ira à merveille.

LE VOYAGEUR.—A moi, de mauvaises répliques? Purgatoire des voyageurs.

L'AUBERGISTE. — Le congre n'a pas de mauvaises répliques, il a des arêtes.

LE VOYAGEUR. — Voyez la belle vérité !... Mon ami, je vois pourquoi on vous tient pour un lourdaud.

L'AUBERGISTE. — C'est le métier qui l'exige; mais vous, qui êtes si malin, parlez, qui êtes-vous ?

LE VOYAGEUR. — Je suis tailleur.

L'AUBERGISTE. — Et moi aubergiste... Nous pouvons convenir de ne nous rien demander l'un à l'autre (14)... Mais d'où venez-vous?

LE VOYAGEUR. — Je viens de ce somptueux palais du voisinage, que des flocons de neige recouvrent de leur cristal brillant (15).

L'AUBERGISTE. — Ce beau lieu de délices est à Pedro de los Cobos ?

LE VOYAGEUR. — On dit que le comte Julian, plein d'une mélancolie soucieuse, s'est retiré là par pure hypocondrie, mais d'autres affirment aussi que son père prétend le châtier de cette façon, à cause de quelques folies de jeunesse. J'étais allé pour l'entretenir d'une certaine affaire...

(Arrivent Chichon et les deux hommes qui conduisent prisonniers Fernando et Théodora.)

CHICHON. — Cette auberge est à deux lieues de Ségovie, reposons-nous-y un peu, et donnons ici quelque allègement à notre faim.

2e HOMME. — Puisque nous sommes maintenant en sûreté, tu as raison.

CHICHON. — *Buon Giorno*, mes hôtes.

L'AUBERGISTE. — Si le Bochorno (16) se faisait sentir ici, il ne ferait pas si chaud dans la montagne.

CHICHON. — Haye, quelque cosaque manchar?

L'AUBERGISTE. — Oui, l'huile tache beaucoup (17).

CHICHON. — N'entends-tu pas, cher petit aubergiste de mes yeux, que je te parle italien?

L'AUBERGISTE. — C'est bon, retirez-vous un peu; voyez-vous, me faire des cajoleries et me

parler italien, c'est chose dangereuse. Mais quel est cet homme qui a les mains attachées?

CHICHON. — C'est ce démon de tisserand de Ségovie.

L'AUBERGISTE. — La peste le serre! Comment ne m'avez-vous pas déjà demandé des étrennes; j'en deviendrai fou de joie! (*Il danse.*) Te voilà donc enfin en cage, vaillant Pedro Alonso. Il a été sans doute pris au piége tout vivant, tandis qu'il était engourdi.

CHICHON. — Le vieux est fou!

L'AUBERGISTE. — Je n'en dis pas trop. Il y a un an que je ne mange plus tranquille, et qu'un seul chaland n'est entré en cette auberge tant on avait peur du brigand.

LE VOYAGEUR. — Eh bien! pour étrennes, donnez-nous au moins à souper.

L'AUBERGISTE. — Laissez faire; je vous donnerai un filet de mouton, tendre comme un Portugais et gras comme un provincial. Ah! le veillaque, quelle mine il a. — Mais dis-moi donc, l'homme, quel démon a pu te faire donner dans le panneau?

CHICHON. — N'espérez pas qu'il vous réponde plus que ne le ferait un tronc d'église. Depuis qu'on

l'a pris il a baissé visière, il a commencé à ronger son frein, et il n'a plus dit une parole.

L'AUBERGISTE. — Dites-moi, qui est l'autre?

CHICHON. — C'est un de ses camarades.

L'AUBERGISTE. — Pauvre petit, c'est un vrai bijou. Gardez-vous bien de le tourmenter, ce garçon.

(Il s'en va.)

1er HOMME. — Maintenant que je vais hâter le souper, soyez de garde, vous autres.

(Il s'éloigne.)

(Chichon et son compagnon se mettent à causer, et pendant ce temps, don Fernando approche ses liens de la lampe qui se trouve sur la table.)

FERNANDO, *à part.* — Ciel protecteur, accorde-moi ton aide, car pendant qu'ils causent je m'arrange de manière que la flamme de cette lampe me soit un remède secourable, bien qu'elle me dévore les mains... Oh! les mains! Une fois mes liens réduits en cendre, et si je les sens libres, oui, le feu que j'ai en l'âme suffira, il leur donnera la promptitude de la foudre pour anéantir mes ennemis... Puissant élément, anime ton action vorace. Toi, qui peux convertir en poudre les arbres pleins de sève, le fer, le diamant, ah! songe à ton activité! Il me semble que je brûle tout entier, et

je ne romps pas mes liens ! Mes mains te donnent sans doute une pâture plus savoureuse que ce chanvre qui ordinairement active ton ardeur. Ah ! je suis libre maintenant ! Tous les monstres qui boivent les ondes du Nil, tous ceux qui parcourent les sables de l'Hircanie, peuvent s'opposer à ma fureur, je les hacherai en morceaux.

(Par un mouvement rapide, il enlève son épée à l'un des deux hommes qui causent.)

Maintenant, chiens, vous allez voir.

CHICHON.—Hélas ! malheur à moi ; nous sommes perdus !

1^er^ HOMME, *accourant.* — De par le roi !

CHICHON, *se rangeant du côté de don Fernando.* — Ah poules mouillées ! vous vous attaquez à mon maître ? (*A Fernando.*) Donnez sur eux, je suis à vos côtés.

THÉODORA. — Secours !...

FERNANDO, *frappant Chichon.* — Ah traître !

CHICHON. — Est-ce ainsi que vous me payez quand je me mets de votre côté !... Je suis mort !... Ciel, que ferai-je !

L'AUBERGISTE. — Barthole, sonne pour avertir la sainte hermandad.

(Ils se battent.)

SCÈNE II.

(Entrée d'un parc.)

LE COMTE, FINEO.

FINEO. — Quelle nuit agréable !

LE COMTE. — Si je n'étais pas si triste, elle serait sans doute agréable pour moi, mais la lumière de ces astres ne me saurait plus égayer.

FINÉO. — C'est cependant une fameuse récréation que celle-là, Monsieur !

LE COMTE. — Elle me serait douce, te dis-je, si mes peines donnaient un moment de trêve à mon cœur.

FINEO. — Jouissez-en si elle vous plaît, car un roi la pourrait admirer.

LE COMTE. — Et qui pourrait m'être agréable, ayant ainsi l'âme embrasée ?

FINEO. — Voulez-vous, Monsieur, que vos serviteurs vous divertissent par leurs jeux ? voulez-vous qu'on illumine ces prairies de mille lumières et de feux... qu'on essaye enfin de vous distraire ?

LE COMTE. — Je suis au contraire sorti dans le

campagne pour donner un plus libre cours au désir qui me tue.

FINEO. — Il n'eût pas été mal de tirer Cloriana de son village.

LE COMTE. — Que celui qui désire conserver la faveur et la confiance que je lui accorde, ne la nomme jamais. Tout ce qui n'est pas Théodora augmente pour moi la peine que je ressens.

FINEO. — On dit, Monsieur, que les Maures tiennent Madrid assiégé.

LE COMTE. — Leurs flèches ne me donnent pas tant de souci que celles de l'amour.

FINEO. — La renommée publie aussi qu'ils ont les mêmes projets contre Ségovie, et qu'ils ont poussé leur marche jusqu'à Guadarrama.

VOIX, *derrière le théâtre*. — Au jardin,... dans le vallon,... au pré...

(Arrive don Fernando fuyant et tenant à la main son épée qui s'est brisée.)

FERNANDO. — Dieu saint! où irai-je? Comment, entouré de tant de monde, pourrai-je m'en délivrer? Il m'est impossible de résister puisque deux choses sont venues à me manquer, ma épée pour espérer et la force pour fuir. (*Au comte et à Fineo.*) S'il y a en vous quelque pitié, si le mal d'autrui

vous touche, si un noble sang vous anime enfin, secourez un malheureux.

LE COMTE. — Qui êtes-vous?

FERNANDO. — Si vous êtes homme de valeur, il doit vous suffire de savoir que je suis persécuté par mille ennemis, et que je vous demande protection contre leur fureur. Dans le cas où vous consentiriez à le faire, sachez que mes audacieux persécuteurs sont plus irrités que jamais, et qu'ils s'approchent.

LE COMTE. — Entrez dans ce jardin.

FERNANDO. — J'espère en votre protection sans savoir à qui je me confie. Je m'abandonne à votre valeur comme étant mon dernier recours.

(Ils entrent.)

SCÈNE III.

(L'intérieur des jardins.)

LES PRÉCÉDENTS ARRIVENT, L'AUBERGISTE, CHICHON, ET CEUX QUI ONT PRIS PART A LA SCÈNE DE L'AUBERGE : ILS TIENNENT THÉODORA PRISONNIÈRE. CELIO.

L'AUBERGISTE. — Ou la terre l'a engloutie, ou il se cache dans ce jardin.

LE COMTE. — Arrêtez!

L'AUBERGISTE. — Qui êtes-vous?

FINEO. — Le comte.

FERNANDO, *dans le fond*. — Y a-t-il un homme plus infortuné? J'ai été me jeter entre les mains de mon ennemi!

CELIO, *un des hommes déguisés*. — Oui, seigneur, je suis Celio, et je poursuis le tisserand avec tous ces hommes : Je l'emmenais prisonnier avec Théodora, lorsque après être parvenu à mettre en pièces des liens qu'Hercule n'aurait pu rompre, il s'est emparé de l'épée d'un hôte, et il s'est enfui en tuant tout ce qui se présentait devant lui. S'il n'est pas en ce jardin, il est certain qu'il s'est échappé.

LE COMTE. — Et Théodora?

2e HOMME. — La voilà ici.

FERNANDO, *dans le fond*. — Tout l'enfer brûle en moi.

LE COMTE, *à part*. — Eh bien! puisque j'ai donné ma parole au tisserand, je l'accomplirai, car enfin je suis noble; et puisque mon espérance a obtenu Théodora, ni mon amour, ni ma sévérité ne lui veulent infliger un plus grand châtiment. (*Haut.*) Il n'aurait pu entrer ici sans être vu par

moi ; que Théodora reste sous ma garde, et poursuivez vos recherches.

CELIO. — Allons.

L'AUBERGISTE. — Foi d'aubergiste, je promets de ne point donner de vin sans eau à aucun voyageur avant de l'avoir retrouvé.

(Ils s'éloignent. On défait les liens de Théodora.)

LE COMTE. — Appelez Théodora ; je me sens offensé de ce que de tels liens retiennent des bras dont je voudrais être le prisonnier.

FERNANDO, *dans le fond du théâtre.* — Que ferais-je, jaloux et sans armes, quand je suis au pouvoir de mon ennemi ? car il s'est montré envers moi vraiment humain, vraiment noble, vraiment compatissant, lorsqu'il m'a caché aux gens qui me poursuivaient, ah ! s'il accomplit sa parole, faut-il maintenant qu'il essaie sa vengeance contre ce que j'ai de plus cher en la vie, et qu'il accroisse son injure en importunant Théodora de ses poursuites.

LE COMTE. — Ouvrez votre bouche charmante... Ah ! ne te montre pas offensée de ce que je t'adore... considère que ton amant est en mon pouvoir et que si tu résistes constamment, je puis t'obliger par sa mort à l'oublier, à revenir à moi. Pour vaincre..... la force, si je le veux, peut

me servir, et je puis lui demander son aide. Appelle le tisserand, Finéo.

(Finéo va vers Fernando.)

FINEO. — Je le fais à l'instant.

THÉODORA, *à part*. — O toi qui es le maître de mon âme ! ce serait folie de ne point te délivrer du péril dans lequel je te vois... sauve-toi et je mourrai en résistant ; (*haut*) ne pensez pas, comte, que je veuille offenser par le silence que vous remarquez en moi l'estime qu'on doit à votre amour et à votre dignité !... En voyant au contraire la bassesse de ma condition, je suis honteuse et confuse de ne pas avoir répondu à votre amour, comme cela était si juste si je considère surtout que l'obstacle ne vient que d'un pauvre tisserand. La crainte de vous parler faisait mier à ma bouche ce que sentait mon cœur.

LE COMTE. — Ah ! si j'ai mérité de t'adoucir enfin, je te sais gré même de ta résistance, et je t'en suis obligé, elle augmente le prix de la victoire.

THÉODORA. — N'en doutez plus, je suis à vous.

(Pendant ce temps Finéo et Fernando se sont approchés.)

FERNANDO. — Qu'entends-je ?... ah ! femme vile... ah ! créature inconstante et sans foi !...

LE COMTE. — Point d'injures, si vous ne voulez à l'instant perdre la vie.

PINDO. — Prenez garde tous deux à vous, car le disciple est un diable.

FERNANDO. — Quelle gloire, quelle courage de m'avoir délivré de mes ennemis, si tu avilis la pitié elle-même, et si, dans ta cruauté, tu accomplis sur moi une vengeance tellement odieuse?

THÉODORA.—Fou, dis-moi quelle certitude t'ai-je donnée que je ne dusse jamais consentir à remplir les justes espérances du comte? devais-je garder constamment ma foi à un brigand? suis-je assez aveuglée par ton amour pour préférer à un seigneur qui, nouvel Atlante, supporte avec tant d'équité le poids de la couronne, la personne d'un bandit criminel. Connais toi mieux, homme orgueilleux, rentre en toi-même malgré ta présomption. Si je t'ai suivi jusqu'à présent ça été de force et non par amour; la fureur qui t'anime est seule cause de tes maux. Entends donc ces vérités, et comme je me trouve déja engagée au comte, vive le ciel, si tu continues tes injures, je ne craindrai pas de souiller moi-même la terre de ton sang infâme.

FERNANDO. — Et j'entends cela?

LE COMTE. — Méritais-je une si grande faveur de tes lèvres?

FERNANDO. — Après de si justes offenses j'abhorre la vie... viens donc me frapper cruelle, car je recommence mes imprécations... oui j'attends avec joie la mort. Puisses-tu mourir sous le poids de mes injures; créature infâme...

LE COMTE. — La patience m'échappe à la fin, qu'il meure.

THÉODORA. — Comte, arrêtez, ce dessein va mal à votre grandeur, souiller votre épée du sang d'un bandit, votre honneur ne le saurait permettre; pour son plus grand châtiment, c'est moi qui le frapperai. Donnez-moi cette épée.

(Elle se saisit de l'épée du comte.)

FERNANDO. — Ah fatale ennemie, cieux... pour qui gardez vous vos foudres?

THÉODORA, *présente l'épée à Fernando.* — Prends là, mon unique bien... et pour que le comte ne puisse suivre mes pas craintifs, défends la porte, la nuit me cachera de son noir manteau.

(Elle s'enfuit.)

LE COMTE. — Ah fourbe!...

FERNANDO. — Honneur des femmes!

LE COMTE. — Qu'on la poursuive et qu'elle meure !

FERNANDO. — Si ma valeur n'était pas ce qu'elle fut toujours, vous pourriez la poursuivre en me tuant le premier. Par la pointe de cette bonne épée... vous vous battrez avec moi.

FINEO. — C'est la furie de l'enfer !

FERNANDO. — Vous êtes ici mes prisonniers ; c'est des pieds et des mains que je garderai le passage.

(Ils se battent.)

SCÈNE IV.

(La lisière de la montagne ; il fait nuit.)

ARRIVENT GARCERAN, CAMACHO, CORNEJO ET XARAMILLO.

GARCERAN. — Soldats en avant... maintenant, amis, oui maintenant il faut que vos œuvres donnent témoignage de votre reconnaissance. Celui à qui vous devez tous la vie et la liberté dont vous jouissez, votre capitaine est prisonnier.

CORNEJO. — Vive Dieu! il nous faut entrer en la prison avant que la cour songe à se mettre en armes, si notre mauvais sort nous empêche de le rattraper bientôt.

GARCERAN. — Mais au milieu de l'obscurité de la montagne, une personne gravit la côte.

CORNEJO. — C'est un homme seul et à pied.

XARAMILLO. — Appelons-le, il importe de nous informer s'il ne viendrait point par hasard de Ségovie.

(Arrive Théodora.)

THÉODORA. — Ah malheureuse! je suis perdue.

GARCERAN, *ne la reconnaissant pas*.—Homme ne fuis point, bannis tes craintes et ce trouble plein d'effroi. Dis-nous si tu as rencontré aux lieux d'où tu viens les gens qui emmenaient prisonnier le tisserand de Ségovie.

THÉODORA. — C'est une faveur du sort... n'êtes-vous pas Garceran?

GARCERAN. — Êtes-vous Théodora?

THÉODORA. — C'est moi.

GARCERAN. — Qu'est-ce donc? comment venez-vous seule? libre?... qu'avez-vous fait de Pedro?

THÉODORA. — Il s'est réfugié dans la maison de campagne qui se trouve au pied de la montagne.

Bien que l'aurore commence à répandre sur les cimes des hauteurs sa rosée brillante, mettons nous en marche, notre secours lui est de la plus grande importance. Je vous raconterai en chemin son histoire.

GARCERAN. — Partons en toute hâte, mais dites-nous, est-il libre?

FERNANDO, *derrière la montagne.*—Théodora.

THÉODORA. — Ah ciel! j'entends sa voix!...

FERNANDO. — Théodora,..

THÉODORA. — Quel sort heureux! il est libre,.. Pedro!...

GARCERAN. — Appelez-le encore, pour qu'il reconnaisse votre voix et qu'il suive le bruit de l'écho.

THÉODORA, *appelant.* — Pedro.

XARAMILLO.—Il sort d'entre les rochers, le voilà sur le chemin.

GARCERAN. — Arrivez, toute votre troupe vous attend. (Fernando paraît.)

FERNANDO. — Est-ce Garceran?

GARCERAN. — Oui, et avec vos gens...

FERNANDO. — Et Théodora?

THÉODORA.—Ouvre-moi tes bras, mon bien suprême.

CORNEJO. — Ouvre-les à tous ceux qui te chérissent.

GARCERAN.—Nous avions appris par un voyageur qu'on vous emmenait prisonnier à Ségovie, et réunissant à l'instant votre hardi bataillon, nous partions pour aller à votre délivrance.

FERNANDO. — Mon courage m'a fait triompher de ces misérables traîtres qui s'étaient emparés de moi par un méprisable stratagème ; mais la vie je la dois à Théodora, c'est l'honneur de sa famille. Oui, elle ferait honte à la reine des amazones elle-même ! Quant au comte, et à ses serviteurs, je les ai laissés prisonniers dans la maison de campagne, et je les ai même enfermés extérieurement. Amis, si vous avez gardé la mémoire des services que je vous ai rendus, c'est en cette occasion que je dois avoir la preuve de votre reconnaissance.

XARAMILLO. — Le doute est une offense !

CAMACHO. — Il n'y en a pas un ici qui n'aille pour vous à la mort.

GARCERAN.—Mettez seulement à l'épreuve cette troupe valeureuse.

FERNANDO. — Eh bien ! suivez-moi donc !

GARCERAN. — Où allons-nous ?

FERNANDO. — A Villar; il faut que j'enlève

en ce moment le château. Ces brigands ont posé des gardes, et ils se dirigent vers votre appartement en montrant toutes les marques d'une violente fureur.

LE COMTE. — Que crains-tu ? quelle est cette poltronnerie, et qui oserait s'attaquer à moi ?

(Arrivent Fernando, Garceran, Camacho, dona Ana, et leur suite, ils sont tous masqués.)

Qui que vous soyez, que demandez-vous ? vous montrez une hardiesse bien insolente, en perdant le respect et la courtoisie qu'on doit à ma grandeur.

FERNANDO. — Que ma hardiesse ne vous surprenne pas ; car je ne suis ici vis à vis de vous que l'instrument mortel de la justice divine. Le nom que vous donne le monde ne sert à rien aujourd'hui... et le plus grand seigneur, quand il a tout fait pour se perdre, n'est plus qu'un homme. Connaissez-vous cette paysanne.

(Il lui désigne dona Ana.)

LE COMTE. — Je la connais.

FERNANDO. — Vous savez que cette femme que vous voyez sous un humble vêtement est dona Ana Ramirez, dont le lignage est égal au vôtre, s'il n'est meilleur. Vous n'ignorez pas que c'est votre

amour qui l'a contrainte à se déguiser sous cet accoutrement, et que des sermens inutiles maintenant, mais qui devaient être accomplis par vous, n'ont abouti qu'à de fausses espérances, et qu'à de vaines promesses.

LE COMTE. — Moi, des promesses à dona Ana?

FERNANDO. — Je n'attends pas ici votre confession; l'information n'a pas besoin d'être plus longue pour que le fer se lève. Ma sentence est sans appel, et c'est sans admettre d'excuses, sans vous demander même quels furent vos motifs que je vous notifie l'accusation. Donnez-lui donc sur le champ... à l'instant même, cette main que vous lui devez, ou, vive Dieu, cet appartement vous servira d'échafaud.

FINEO, *bas au comte.* — Sans aucun doute c'est le tisserand; je l'ai reconnu à la voix; puisque la résistance est vaine, donnez votre main à cette femme, sauvez votre vie, seigneur, de l'immense péril que vous voyez face à face. D'ailleurs, ayant été obligé à ce mariage par la violence, il sera facile ensuite de le rompre.

LE COMTE, *bas à Fineo.* — Tu as raison. Venez, dona Ana, que votre main s'unisse à la mienne

pour notre bonheur, et qu'une si juste espérance cesse d'être vaine.

DONA ANA. — Comte et seigneur, vous le devez savoir, mon honneur vaut votre foi, et d'ailleurs j'ai votre parole.

LE COMTE. — Une juste réciprocité est due à une bonté si grande ! (*A part.*) Femme odieuse, tu me paieras de ta vie cette violence ! (*Haut.*) Voici ma main... je suis ton époux.

DONA ANA. — Oh ! créature bienheureuse ! puisque je donne la main comme épouse à celui auquel je donne aussi mon âme et ma vie.

FERNANDO. — Laissez-nous seuls maintenant... j'ai à parler au comte.

FINEO. — Resterait-il encore quelque chose à vérifier ?

LE COMTE, *à part.* — C'est à cause de toi, Théodora, mon ennemie, que je me trouve dans ce cruel péril.

DONA ANA, *à part.* — Il veut lui demander sans doute de lui prêter son appui pour obtenir son pardon du roi.

(Ils s'éloignent tous; Fernando et le comte restent seuls.)

LE COMTE, *seul, pendant que Fernando* ou

fermer les portes. — Ah ! que celui qui erre sans frein en la vie, n'espère pas un sort meilleur !... Le tisserand ferme en dedans les deux portes... Oh ! ciel, vous avez bien abaissé ma pensée superbe, puisque c'est un si vil instrument qui sert à détruire ma grandeur.

(Fernando s'approche de lui et se démasque.)

FERNANDO. — Me connaissez-vous, comte ?

LE COMTE. — Oui, et avant que vous eussiez quitté votre masque, je vous avais reconnu à votre valeur pleine d'audace.

FERNANDO. — Qui suis-je donc ?

LE COMTE. — Vous êtes le tisserand, Pédro Alonso; oh ! je ne l'ai point oublié !

FERNANDO. — Vous ne m'avez pas encore reconnu, comte; regardez bien.

LE COMTE. — D'après ce que vous me dites, je penserais, si cela pouvait être, en retrouvant dans vos traits tout le portrait de Fernando Ramirez, que c'est don Fernando lui-même.

FERNANDO. — C'est lui, comte.

LE COMTE. — Dieu me soit en aide ! si le ciel, offensé par moi, a permis que du sépulcre, où j'ai vu moi-même enterrer votre cadavre glacé, vous vous soyez levé, pour venger votre sang, après

tout, j'ai payé ma dette, je lui ai rendu l'honneur en lui donnant la main, que prétendez-vous de plus ?

FERNANDO. — Je ne veux pas que vous effaciez dans votre esprit ma valeur ; en attribuant à un souverain miracle les hauts faits d'ici bas. Bien que j'entende que c'est le ciel en sa justice qui ordonne que je vous châtie, je ne suis pas mort, comte, je suis vivant ; et mon bras sera l'instrument de votre supplice.

LE COMTE. — Comment, cela serait-il possible ? Je vous ai vu descendre moi-même dans l'abîme d'un sombre monument.

FERNANDO. — Ce fut une illusion... un mensonge... et pour que vous n'enleviez pas à ma valeur la gloire que vous lui devez, écoutez-moi :

« Il y a six ans que la dent venimeuse de l'infernale envie, qui répand son poison sur la valeur, la vertu, la noblesse et la renommée, arrêta mon père ; elle assouvit son insatiable fureur ; mais heureusement, si le crime eut lieu, celui qui l'accomplit, comme le papillon, s'est brûlé à la flamme des grâces royales ; c'est là qu'il a trouvé sa perte en perdant ceux-là même qui le favorisaient. L'ambition, les inimitiés, la crainte que les hom-

mes en faveur doivent toujours redouter en présence de leurs ennemis, rien n'avait pu démentir, ni en mon père, ni en moi, la loyauté de notre race : on imputa à Beltran Ramirez des intelligences coupables avec Zeilan, le roi maure de Tolède, et la méchanceté parvint à détourner de son sein l'écu puissant de la vérité. — Le loyal alcaïde tendit sa tête innocente au supplice, et l'on voulait, muni des mêmes preuves, abreuver la terre de mon sang. Pour éviter ce jugement capital, la crainte me prêta des ailes. Je volai vers le temple sacré du divin saint Martin, car son manteau protège encore ceux qui ont besoin de secours. — Là ayant appris que la beauté de ma sœur était à votre gré, je craignis que votre pouvoir ou sa faiblesse ne l'obligeât à devenir impudique, comte, et je la voulus empoisonner ! mais la pitié ou l'adresse de celui qui prépara le poison la préserva du péril ; elle feignit de mourir sans doute, et elle échappa à la mort. — Il restait donc à détourner le coup terrible, le coup menaçant qui devait me donner à moi aussi un trépas cruel. La nécessité m'inspira un moyen d'autant plus sûr qu'il était plus horrible, et tandis qu'une nuit sombre enveloppait dans les vapeurs du sommeil tout mor-

tel vivant, mon courage me prêta de l'audace, j'exécutai ce que j'avais résolu. — Que vous dire, je m'approche du caveau où la sainte Église cache les dépouilles de ses morts, je rassemble mes forces, et je lève la froide pierre qui servait de porte à ce profond sépulcre; je pénètre en tâtonnant dans ce sombre caveau, qui différait bien peu des royaumes de l'épouvante, et je tire d'un cercueil un corps glacé qui y avait été déposé la nuit même. — J'enlève au froid cadavre son linceul, je le revêtis de mes propres vêtemens, et pour que ma ruse ne soit pas découverte, je lui couvre la face de plusieurs blessures sanglantes. Oui, ce fut ainsi que je dérobai le cadavre à sa sépulture, et que je le déposai à la porte de l'église. Pour moi, couvert pour tout vêtement du suaire de ce mort, j'eus bientôt gagné la campagne. — Le peuple trouva ce corps glacé. Mes vêtemens, mes clés, mes papiers, prouvèrent que c'était mon cadavre, et ces objets furent tenus pour autant de témoins fidèles. La renommée de ma mort vola par le royaume; et le désastre déplorable de ma maison attendrit les cœurs les plus cruels. Le monde crut néanmoins que j'avais trouvé un asile dans la terre, et l'opinion où l'on était que j'étais mort ne tarda pas à

se confirmer. — Moi, toujours fugitif, accélérant ma fuite, je me dirige vers Guadarrama. Là je feins d'avoir été dépouillé par des voleurs et je me recommande à la charité chrétienne du curé de l'endroit, qui, touché de mon infortune et de mon dénuement, recueille les aumônes du village et m'achète des vêtemens, avec lesquels je pars plein de reconnaissance pour Ségovie. — Avant d'entrer dans la ville je m'affuble d'une barbe, je me défigure le visage, mon industrie, et plus encore peut-être l'impression du chagrin, me donne l'aspect nouveau que je désire. Je prends le nom de Pedro Alonso, et, soumis au dur empire de la nécessité, je me soustrais à la misère en servant un tisserand, dont j'apprends le métier. — La fortune se lasse de ma tranquillité et de mon bonheur, elle se sert des charmes de Théodora pour exciter la tempête en laquelle je navigue maintenant. J'avais fait la conquête de sa beauté, et sa foi pure payait la foi dont je l'adorais; elle était noble, elle était belle, elle était remplie de fermeté, je me sentais heureux en lui donnant ma parole comme époux.

J'étais dans cette position, lorsque le ciel amena à Ségovie la cour et son tumulte. Votre pouvoir

tyrannique devint l'occasion cruelle de mes veilles, et ma rage jalouse dut s'accroître des horribles souvenirs de deux injures; de celle qui me venait de votre main, de celle que vous aviez faite à ma sœur. Votre mort seule, Comte, peut compenser chacune de ces offenses.

Le comte. — Si vous êtes Fernando, frère de mon épouse, nous battre tous deux serait chose insensée.

Fernando. — Elle a recouvré son honneur par votre main, je recouvre le mien par votre mort.

Le comte. — La plainte que vous faites n'est qu'un vain ressentiment, mon courage irrité n'a point offensé Fernando Ramirez, mais bien un homme exerçant l'office de tisserand, un homme qu'on appelait Pedro.

Fernando. — Oh! ce visage est bien celui qui a gardé l'empreinte de votre odieuse main : si vous avez adressé l'injure au tisserand, faites votre compte, que c'est le tisserand et Fernando qui vous donnent la mort, car le tisserand est celui que votre amour a prétendu offenser en son épouse.

Le comte. — Si son ingratitude résista à mon affection, en quoi vous offensai-je?

FERNANDO. — La tentative seule suffit pour offenser un mari.

(Ils se battent, et c'est le comte qui tombe.)

LE COMTE. — Ciel ! je suis mort !... c'est le juste châtiment de mes fautes... Écoute, puisque je meurs : « J'ai été contre toi et contre ton père un faux témoin. Fernando, je n'ai point dit vrai, mais l'ordre vint de mon père, dont l'envie et la cruauté ont été si terribles à tous deux. Pardonne-moi ; puisque tu es noble et que tu es chrétien.»

(Il meurt.)

FERNANDO. — Meurs pardonné.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE VI.

CHICHON.

CHICHON. — La tourmente est apaisée si je donne crédit au silence : doucement donc, car le tisserand est devenu chevalier. J'ai su de belles choses! Que Pedro s'en aille à tous les diables ; c'était,

prétend-on, Fernando Ramirez, et par Dieu, il vient de le dire. Voilà le comte étendu à terre comme un thon. Mais, voyez donc, il a mis la clef de l'appartement en dehors pour cheminer plus commodément vers la montagne. Ma foi, les draps de lit du pauvre comte me serviront d'échelle aérienne.

SCÈNE VII.

(Un champ de bataille au pied de la montagne.)

DON FERNANDO, GARCERAN, CAMACHO, CORNEJO. GRANDE MULTITUDE; ON SE BAT ENCORE.

FERNANDO.—Amis, voici l'occasion où un Dieu saint veut que nous rachetions par une fin honorable toutes nos erreurs passées; le Maure victorieux poursuit ses avantages, et déjà les nôtres s'enfuient en désordre. Cent d'entre nous n'en valent-ils pas mille dans la Sierra, où nous nous sommes exercés et dont nous avons si bien l'habitude. Atta-

quons en bon ordre, et réparons la panique furieuse qui s'est emparée des Castillans; en avant donc !... pour le roi, pour la patrie, pour le ciel que nous avons offensé..... Nous nous obligeons aujourd'hui à mourir.

GARCERAN. — Sous un chef si vaillant et avec un si honorable dessein, chaque bras remplacera la foudre, chaque poitrine deviendra un rocher.

CAMACHO. — Attaquez, capitaine, nous vous suivons tous.

XARAMILLO. — Réparons ce qui est perdu.

CAMACHO. — A l'attaque...

FERNANDO. — A eux donc.

(Ils s'éloignent. On entend le bruit des armes; le roi et le marquis arrivent l'épée nue à la main.)

LE MARQUIS. — Prenez un cheval, Sire, et sauvez votre vie.

LE ROI. — Hélas ! mon Dieu ! défendez ma cause puisque c'est la vôtre que je défends.

FERNANDO. — Retournez à l'attaque, Castillans ! Ce ne sont pas les Maures, c'est la terreur qui vous a vaincus. En avant..., Santiago !... donnons sur eux.

LE ROI. — Quel est ce bataillon de gens masqués

qui attaque si valeureusement le camp des Sarrasins, marquis?

LE MARQUIS. — Vous avez demandé au ciel son secours, Sire, et il vous l'envoie.

LE ROI. — A la rescousse, soldats! à la rescousse! Que vos cœurs héroïques recouvrent l'honneur perdu.

LE MARQUIS. — Le Maure sanglant gravit déjà, en fuyant, les rochers par lesquels il était descendu.

LE ROI. — A l'attaque, marquis! Retournez-y pour mon honneur et pour le vôtre. Vous êtes obligé à combattre pour deux aujourd'hui, pour vous, et pour votre fils, qui s'est caché en des circonstances tellement difficiles.

LE MARQUIS. — Le ciel sait que je me trouve si malheureux de l'avoir engendré, que je ne souhaite que deux choses: ou de mourir pour ne pas le voir vivant, ou de vivre pour le voir mort.

(Il s'éloigne, arrive Chichon l'épée nue à la main.)

CHICHON. — Maintenant que les Maures s'en vont fuyant par la montagne, je puis sortir du milieu de ces roches en toute sûreté; et je prétends bien participer à la gloire de ces bandits... (*Il regarde fuir l'ennemi.*) Chiens, eh! chiens, vous

êtes-vous transformés en lièvres ? Regardez-moi bien, Chichon prétend vous rappeler à tous quel est son nom.

(Arrive le marquis blessé. Don Fernando l'a attaqué, et le roi les suit.)

Le marquis.—Homme, qui êtes-vous ? qu'est-ce donc qu'une action semblable, après avoir vaincu les Maures, vous tournez votre fer redoutable contre les chrétiens?

Fernando. — C'est contre toi seul que je le tourne... Je suis Fernando Ramirez.

Le roi. — Qu'entends-je !

Fernando. — Oui, Fernando, auquel le ciel a bien voulu conserver la vie pour que je parvinsse à montrer la loyauté de mon cœur en donnant la victoire au roi, et à toi le sanglant châtiment que méritent les déloyautés que tu as commises sur mon père et sur moi.

Le roi.—Ce sont là des mystères du ciel, et je ne veux point offenser le ciel.

Chichon. — Vraiment, le tisserand donne du fil à retordre à ce marquis.

Fernando. — Paie donc de ta vie la vie que ce cœur si fourbe a enlevée à un père si loyal.

Le marquis. — Je suis mort, je le confesse.

Le roi. — C'est assez... arrêtez votre épée Fernando, puisqu'il le confesse.

Fernando. — Votre Majesté l'a entendu, je demeure satisfait; d'ailleurs son fils, le comte, a tout avoué également.

Chichon. — Pour cela, j'en suis certain... sous son lit où j'étais caché, je l'ai entendu confesser ce que rapporte don Fernando.

Fernando. — Je lui ai donné la mort, seigneur, à cause des injures qu'il m'avait faites, car c'est son injuste tyrannie qui m'a contraint à devenir brigand; c'est encore à cause de lui et de son père que don Beltran a ensanglanté un funeste échafaud. Quant à moi, une ruse habile m'a sauvé la vie, et c'est en couvrant de mes vêtemens un cadavre, que j'ai fait croire à ma mort. Le comte avait enlevé l'honneur à ma sœur, il prétendait en faire autant de mon épouse, et lorsque je voulus l'en empêcher, il imprima ses cinq doigts sur ma face. Je mets humblement ma tête à vos pieds, Sire, si je mérite quelque peine, pour m'être vengé avec tant de justice étant noble.

Le roi.—Fernando, c'est à votre valeur, à celle de votre sang que je dois la victoire que j'ai obtenue, et quand ce que vous avez fait serait un délit

et non une juste vengeance, je ne vous accorderais pas moins la récompense due à de si courageux exploits. Reprenez donc en ma faveur la place que vous avait enlevée l'envie. Que vos soldats se montrent, je veux les connaître et les récompenser.

(Les hommes de la suite de don Fernando paraissent.)

GARCERAN. — Sire, nous mettons tous à vos pieds ces existences qui sont redevenues loyales en vous servant.

LE ROI, *aux brigands.* — Vous serez tous récompensés de vos faits héroïques. Mais dites-moi, Fernando, votre sœur vit-elle encore ?

FERNANDO. — Sous un vêtement de paysanne elle est cachée au fond de ce village..... mais dans la joie que leur inspire la victoire, les paysans accourent. Ma sœur et mon épouse viennent avec eux se mettre à vos pieds.

(Arrivent dona Ana et Théodora au milieu des paysans.)

LES PAYSANS. — Allons baiser les pieds du roi.

FERNANDO. — Arrive chère épouse, si le ciel a mis enfin un terme à mes infortunes, il veut aussi récompenser tes vertus. Viens ma sœur, et baise les traces royales en reconnaissance des faveurs que son Altesse vient de me faire.

THÉODORA. — Ces lèvres baisent humblement la terre que vous foulez.

LE ROI. — Levez-vous comme épouse et comme sœur de Fernando.

FERNANDO. — Je baise la poussière de vos pieds pour tant de courtoisie. Garceran, considérez que le lustre de mon honneur et celui de ma sœur recouvrent tout leur éclat dès que vous devenez son époux. Donnez-lui donc à l'instant la main, si je mérite toutefois de devenir votre beau-frère.

GARCERAN. — Si dona Ana veut récompenser mes vœux, mon bonheur sera à son comble, car j'obtiens du même coup l'ami le plus vrai et la récompense la plus haute.

DONA ANA. — Tant d'amour mérite bien ma main et mon âme.

CHICHON. — Et sur ce, moi je supplie don Fernando de me pardonner mes erreurs.

FERNANDO. — Quoiqu'elles soient bien grandes, je te les pardonne; puissé-je obliger ainsi cet aréopage à nous pardonner les nôtres.

FIN.

NOTES

SUR LE TISSERAND DE SÉGOVIE.

(1) L'abarca est une espèce de chaussure grossière faite en cordes, et l'épieu à deux bouts signifie simplement un bâton.

(2) Selon les idées reçues au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle le caméléon ne se nourrissait que d'air.

(3) Il y a ici un jeu de mots sur *trasgo* qui signifie gorgée de vin et angoisse, coup funeste.

(4) On désigne sous ce titre le titulaire d'un majorat.

(5) Littéralement il se harponne dans le malheur.

(6) Il y a un peu plus haut : elle dédaigne les adorations de Phidias, et cependant le jeune Athénien est près d'elle. On a essayé d'adoucir ce qu'il y a de bizarre dans cette comparaison.

Après avoir changé, le rythme reprend son premier ca-

ractère, mais les bizarreries d'expression ne manquent pas au dialogue.

(7) J'avoue que je n'ai su par quelle périphrase rendre les vers suivans :

Dadme esa mano bella
Cometa de cristal o limpia estrella.

(8) Il est inutile de dire qu'on a été contraint à traduire ainsi ce singulier jeu de mots : teadora, signifie elle t'adore.

(9) *Dar higas, hacer la higa*, faire la figue, montrer le pouce entre les deux doigts voisins et fermer le poing en signe de mépris. Tout le monde connaît l'historiette qui se rattache à cette façon proverbiale de parler. Chichon ajoute : mais en donner avec la langue c'est suspendre une grappe de figues en l'air.

(10) On ne pouvait guères reproduire autrement ce coq-à-l'âne détestable :

En tu aldea,
Hay quien estimado sea
Por rico?
Senor no sé,
Que estimen ningun borrico
Mas que el de Blas Chaparron.
Porque es bravo ganaron.

(11) On a traduit comme on a pu ici une des bizarres plaisanteries du Gracioso. Chichon veut dire littéralement bosse à la tête, et l'original dit que l'enflure va le faire crever.

Que pienso que este Chichon
Ha de rebentar de inchado.

(12) Barriga veut dire ventre, et tout le reste de la plaisanterie roule sur ce mot.

(13) Nous avons été contraints de supprimer dans ce passage plusieurs plaisanteries étranges pour un esprit élevé comme celui de Ruiz Alarcon. Et à la fin de la scène plusieurs autres suppressions d'un autre genre sont devenues indispensables.

(14) L'original se sert du mot *engaste* le cercle, la sertissure, l'enchassure d'une pierre ou d'un diamant. Le poète a repris ici le mètre poétique dont il s'était servi durant tout le couplet élégiaque où dona Ana raconte ses infortunes au comte.

(15) *Yo ventero, vamos horros.* Lorsque sur plusieurs joueurs deux conviennent, avant de regarder leur jeu, de ne rien se prendre l'un à l'autre.

Les deux interlocuteurs s'interrogent sur leur profession et pour faire comprendre qu'un tailleur et un hôtelier doivent se ménager, l'aubergiste se sert de cette expression usitée.

(16) Encore un jeu de mots presque impossible à rendre.

VENT. Esta hermosa recreacion
Es de Pedro de los copos.

La plaisanterie du vieil aubergiste roule sur le mot *copos*, flocons de neige, qui signifie également quenouille ; c'est probablement une allusion à la situation du château et aux gens efféminés du comte.

(17) Chichon se met comme on le voit à parler italien et même fort mauvais italien, de là viennent les méprises de l'aubergiste. Le *Bochorno* qu'il confond avec *buon giorno*,

est la chaleur étouffante que produit dans certaines localités le vent d'est.

(18) *Aceite es proprio para manchar. Manchar*, prononcez *manetchar*, veut dire tacher, barbouiller. Cette étrange équivoque repose comme on le voit sur la manière dont Chichon prononce le mot *mangiar*. La réponse de l'hôte repose sur cette prétendue analogie.

(19) Il faut se rappeler encore que Chichon signifie bosse à la tête. Mais comment rendre ici l'original :

Ya puedes pasar
Al plural del singular :
Llamame, senor, Chichones.

Il nous eut été facile d'étendre beaucoup plus loin cette licence des retranchemens, mais selon nous il faut varier à l'infini les systèmes de traduction, et de toutes les œuvres d'art, celle qui souffre le moins les modifications, qu'on prétend faire subir à un génie original, celle qui se refuse le plus aux concessions, c'est à coup sûr le drame tel que le conçoivent Lope de Vega, Ruiz de Alarcon et Calderon de la Barca.

(La traduction du Tisserand de Ségovie a été faite sur un texte du XVII siècle où la coupure des scènes est différente de celle qu'on a adopté dans les éditions récentes).

TABLE

DU SECOND VOLUME.

	Pages.
Alvaro de Luna.	1
Le premier jour de la Traite à Lagos, royaume des Algarves.	41
Fernand Cortès au Mexique.	55
Le Naufrage de Sepulveda et de dona Lianor de Sa.	79
Lettre de Pedro Vas de Caminha sur la découverte du Brésil.	133
La mort du roi Sébastien, suivie des malheurs de la belle Virginia.	191
Le Renégat et la Juive.	221
Le Tisserand de Ségovie.	231

OUVRAGES PUBLIÉS PAR LE MÊME AUTEUR.

Romans.

LUIZ DE SOUZA, 2 vol. in-8.

ISMAEL BEN KAÏZAR ou la Découverte du Nouveau-Monde, 5 vol. in-12.

ANDRÉ LE VOYAGEUR, 1 vol., 2e édit. Sous presse.

Ouvrages historiques.

LE BRÉSIL, 1 vol. in-8, avec figures, (faisant partie de l'Univers Pittoresque).

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DU BRÉSIL, 2e édit., 1 vol. in-18.

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DES PROVINCES-UNIES DE LA PLATA, suivi du Résumé de l'Histoire du Paraguay, 1 volume in-18.

LE BRÉSIL, ou Mœurs et Coutumes des habitans de ce royaume, 6 vol. in-18; en société avec Hyppolite Taunay.

LA GUYANE, 2 vol. in-18.

LE PARAGUAY, 2 vol. in-18.

FONDATION DE LA RÉGENCE D'ALGER, histoire d'Aroudj et de Khaïr ed-din, manuscrit de la Bibliothèque Royale (publié en société avec M. Sander Rang), 2 vol. in-8, avec fig. et cartes.

Histoire littéraire.

PRÉCIS DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE DU PORTUGAL (1 vol. in-18 de plus de 600 pages).

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DE LA LITTÉRATURE PORTUGAISE, en société avec M. Jarry de Mancy.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DE LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE (*idem*).

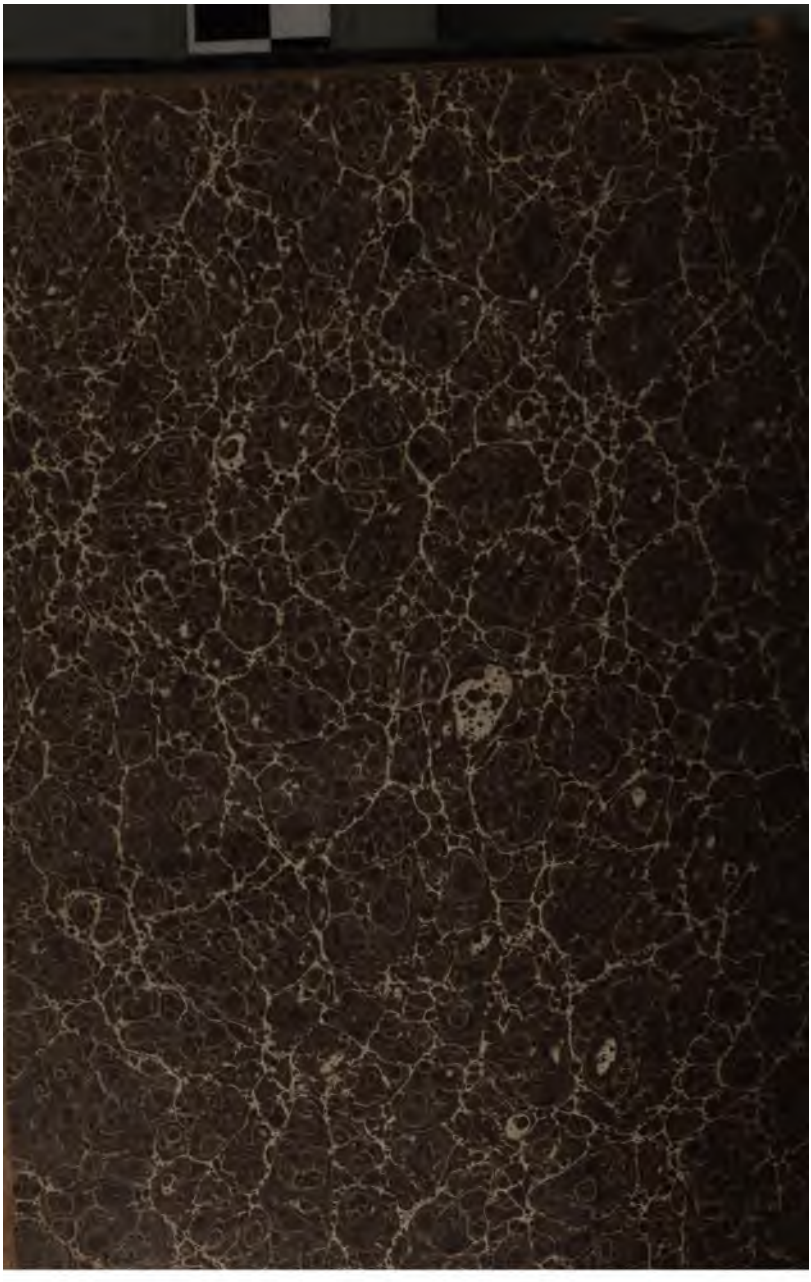
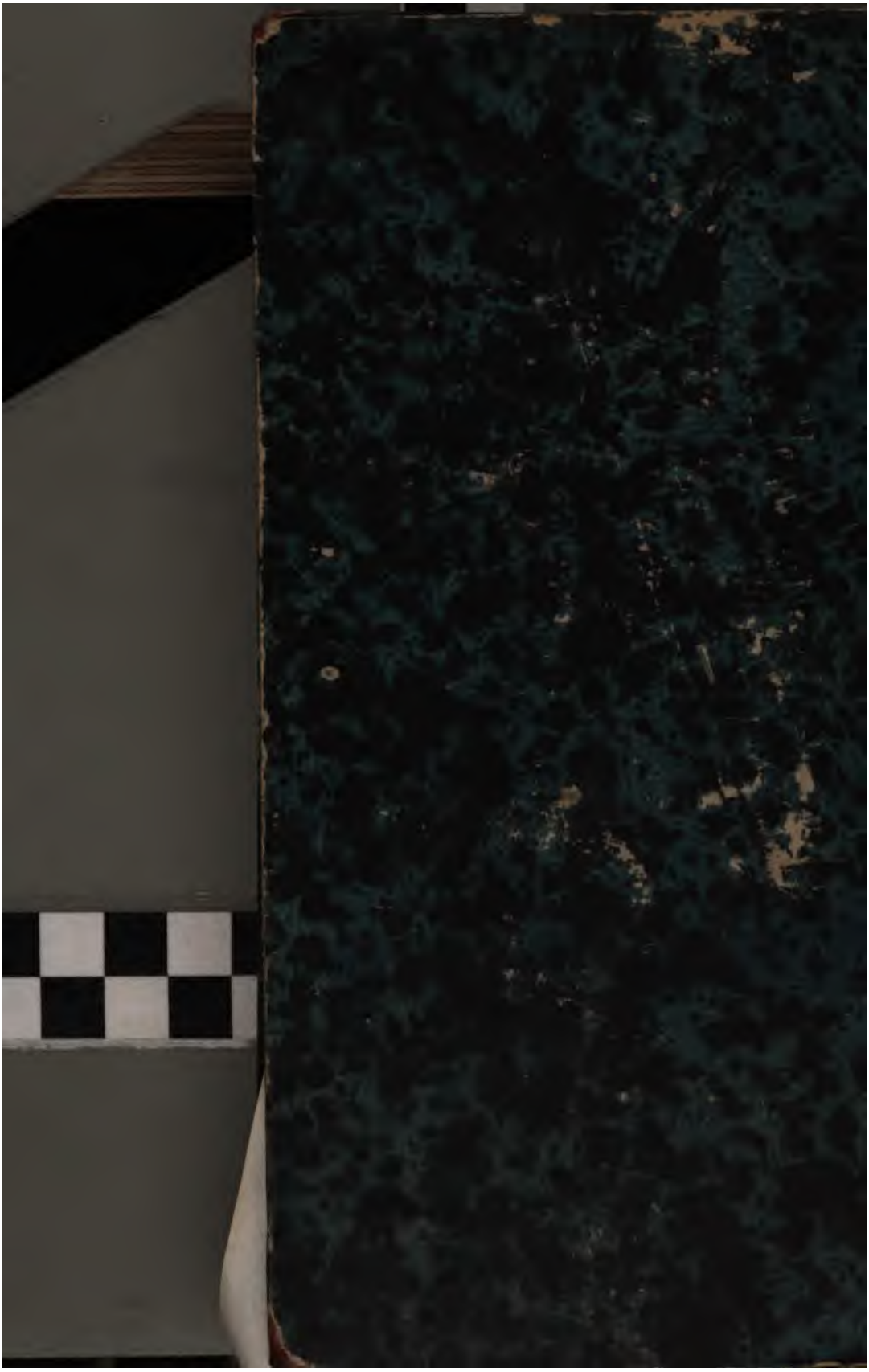
THÉATRE PORTUGAIS, dans la Collection des chefs-d'œuvre des Théâtres Étrangers, 1 vol. in-8.

INEZ DE CASTRO, ET LE JALOUX (*o Ciosc*), par Ferreira, 2 brochures in-8.

Mélanges.

SCÈNES DE LA NATURE SOUS LES TROPIQUES; la 2e édition, augmentée, est sous presse, 2 vol. in-8.

TABLEAU DES SCIENCES OCCULTES, 1 vol. in-32.

DES MANUSCRITS A MINIATURES, dans leurs rapports avec la peinture moderne (faisant partie du Manuel du Peintre et du Statuaire, par M. Arsenne). Ce travail aura une suite sous le titre d'*Essai sur l'Histoire de l'art par les peintures des Manuscrits.*

LE BRAHME VOYAGEUR, 4e édition, sous presse.